

Snowblind

Benoît Domis

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

« CE LIVRE VOUS GLACERA LES OS ET LE CŒUR. »

STEPHEN KING



CHRISTOPHER GOLDEN
SNOWBLIND



CHRISTOPHER GOLDEN

SNOWBLIND

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Benoît Domis

L'Ombre de Bragelonne

*Pour Lily Grace Golden,
qui égaie même les jours les plus sombres.*

Chapitre premier

Cigarette à la main, Ella Santos regardait la neige tomber depuis le trottoir ; elle ne s'était jamais sentie aussi seule. La tempête, menaçante, semblait retenir son souffle en attendant qu'elle retourne à l'intérieur. Pendant deux ou trois minutes incroyablement longues, aucune voiture, aucun chasse-neige n'apparut dans la rue. La banque, la boutique de mode, le magasin d'instruments de musique et les autres restaurants installés dans cette partie de Washington Street avaient tous baissé le rideau depuis des heures, leurs vitrines sombres donnaient une impression d'abandon. La ville de Coventry avait rendu les armes devant la tempête. Soudain, Ella se sentit idiote de n'être pas déjà chez elle, sous la couette, avec une tasse de thé et un vieux film.

Tirant une longue bouffée sur sa cigarette, elle se blottit plus profondément dans son manteau avant d'exhaler la fumée de ses poumons. La neige tombait tellement dru qu'elle produisait, en s'accumulant, le seul bruit audible. Ella frissonna, et pas seulement de froid. Dans cette rue déserte, elle aurait pu être la dernière femme sur Terre, une voix humaine, unique, mais effrayée d'interrompre le dialogue tranquille entre la neige et le ciel.

Derrière elle, un grincement de gonds et des éclats de rire la firent sursauter. Deux clientes sortaient du restaurant. De la musique douce, le rythme d'une guitare acoustique, lui parvint également, juste avant que la porte ne se referme.

— Bonne nuit, Ella, dit l'une d'elles, écartant ses cheveux blonds de ses yeux. Merci d'avoir gardé le restaurant ouvert.

Ella sourit, s'en voulant de la manière dont elle avait laissé ce moment de solitude lui porter sur les nerfs. Enfant, elle avait adoré les tempêtes de ce genre, mais devenue adulte, et propriétaire d'un restaurant de surcroît, les jours de neige étaient plus rares... et très mauvais pour les affaires.

— Je vous en prie, répondit-elle, saluant les deux femmes qui se hâtaient de traverser la rue, leurs chaussures dessinant des traces dans la neige fraîche. J'espère que ça vous a plu. Rentrez bien.

— Vous aussi ! lança la deuxième cliente, dont la robe, même sous une lourde veste, n'était absolument pas adaptée à ce temps.

— Je ne vais pas tarder à fermer.

Elles avaient passé à peine plus d'une heure au restaurant, et

pourtant une couche blanche de plus de deux centimètres s'était déposée sur leur voiture. Au lieu d'essayer de déblayer, elles s'entassèrent à l'intérieur du véhicule, puis les balais d'essuie-glaces entrèrent en action, dégageant en partie le pare-brise. La lunette arrière resta aveugle, alors qu'elles s'éloignaient. La conductrice n'y verrait pas grand-chose, mais fort heureusement elle ne risquait de croiser que peu d'autres automobilistes. Même les chasse-neige semblaient se faire discrets ce soir.

Ella tira une nouvelle bouffée de sa cigarette, laissant la fumée la réchauffer avant de la souffler par les narines. Elle avait pris cette mauvaise habitude un été au lycée, suivant l'exemple de la plupart de ses amies. À présent, elle détestait ce qu'elle considérait comme une faiblesse stupide qui n'avait rien de cool ou de sexy, mais elle avait tenté d'arrêter une demi-douzaine de fois et avait toujours recommencé.

Un raclement sonore annonça l'arrivée d'un chasse-neige à quelques rues de distance. Elle se tourna pour observer l'engin progresser avec force grincements, la moitié supérieure de ses phares regardant par-dessus la lame métallique géante.

La porte du restaurant s'ouvrit à nouveau ; Ben, son barman, passa la tête à l'extérieur. Ses yeux bleus clignèrent contre la soudaine bourrasque qui projeta des flocons sur son visage.

— Tout va bien, patronne ?

Ella sourit, levant la main pour essuyer la neige déposée sur ses cils.

— Je réfléchissais, c'est tout. Ça se termine, là-dedans ?

— Presque.

S'il pensait qu'elle avait une araignée au plafond pour rester dehors dans une tempête qui se transformait rapidement en blizzard, il le cachait bien. *Peut-être que c'est un peu fou*, songea Ella. Mais en dépit du sentiment de solitude qu'il lui inspirait, elle appréciait ce calme opalescent, absolu.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

— Huit heures et quart, répondit Ben, des flocons venant ajouter à la blancheur précoce de ses cheveux.

— D'accord, dit-elle.

Elle jeta sa cigarette sur le trottoir enneigé, puis l'écrasa du talon de sa botte.

— Dernières commandes. On baisse le rideau à la demie.

— Merci, dit Ben, qui fit mine de rentrer, puis hésita. Vous êtes sûre que tout va bien ?

Ella se pencha pour ramasser le mégot humide.

— Absolument.

Si Ben soupçonnait un mensonge de sa part, il n'en laissa rien

paraître. Il retourna à l'intérieur, impatient de commencer à encaisser les clients du bar. Ella ne pouvait pas lui en vouloir : il n'aimait pas savoir sa ravissante épouse et leur bébé seuls chez eux pendant la tempête. Personne n'attendait Ella dans sa petite maison de Cherry Road. Pour elle, rien ne pressait.

Alors qu'elle tirait sur la poignée richement décorée, une violente bourrasque claqua la porte. Elle eut l'impression de lutter contre les éléments, mais finit par l'emporter et se glissa à l'intérieur. Se retournant au dernier moment, elle aperçut le chasse-neige qui passait dans la rue. Dans la lumière des phares de l'engin, elle vit combien la neige tombait dru. Puis la porte claqua et elle tressaillit. Le blizzard était arrivé.

Dans les deux grandes cheminées du *Caveau*, le feu avait ronflé durant tout le dîner, mais commençait à diminuer. Malgré la tempête, le début de soirée avait été plutôt chargé. À présent, seules trois tables étaient encore occupées, deux d'entre elles par une famille et un couple âgé en train de collecter leurs affaires et d'enfiler vestes, écharpes et gants. À la dernière, trois types d'une vingtaine d'années prenaient leur temps pour boire leur café à petites gorgées, l'un d'eux dégustant lentement un tiramisu.

Au bar, quatre habitués n'allaient pas tarder, à présent que Ben avait annoncé la fermeture. Dans le coin au fond, où elle proposait de la musique *live* du jeudi au samedi, TJ Farrelly était assis sur un tabouret et s'accompagnait de sa guitare acoustique – une vieille chanson d'Arcade Fire. Ella sourit. Tant qu'il aurait un public, TJ continuerait à jouer. Parfois, il s'attardait même après le départ des derniers clients, divertissant les employés pendant qu'ils faisaient le ménage et la caisse.

La neige fondait dans ses cheveux, et un filet glacé coula dans son cou. Ella se rendit aux toilettes pour jeter son mégot, se promettant de ne plus fumer ce soir. Un coup d'œil dans le miroir la fit rire doucement devant son reflet ; elle leva la main pour chasser les flocons sur sa tête et sur son manteau.

Alors qu'elle sortait des toilettes, la petite fenêtre encastrée haut dans le mur commença à trembler dans son châssis et un courant d'air referma la porte avec un claquement sonore. Elle crut réellement sentir le bâtiment osciller. Le restaurant, une ancienne banque, était pourtant solide.

Elle eut presque l'impression que la tempête l'avait suivie à l'intérieur.

TJ observa Ella traverser la salle pour échanger quelques mots à voix basse avec le dernier groupe de convives du *Caveau*, trois types qui semblaient décidés à passer la nuit ici tant que l'on continuerait à

leur servir du café. Il constata avec amusement que les buveurs professionnels du bar ne se faisaient pas prier pour descendre de leur tabouret, donner un pourboire au barman et rentrer chez eux, alors que ces gars qui évoquaient sans doute leurs souvenirs refusaient de décoller.

De vieux amis, se dit-il. *Des copains de lycée qui ne se sont pas vus depuis longtemps*. Il aurait pu leur poser la question, mais il était sûr de lui. TJ avait toujours été observateur ; il possédait le don de comprendre les gens, bien qu'Ella eût tendance à le laisser perplexe. À peu de chose près, ce restaurant était toute sa vie. Faibles marges, risque de faillite important : rien d'étonnant à ce qu'une telle entreprise l'accapare à ce point. Mais à trente-deux ans, Ella était encore célibataire, et terriblement séduisante, avec ses longues jambes, ses yeux chocolat, et une bouche qu'il avait rêvé d'embrasser plus d'une fois. Ne comptait-elle pas dans son entourage une personne de confiance à qui elle aurait pu déléguer la gestion du *Caveau* deux ou trois jours par semaine ? Cela lui aurait donné le temps de penser un peu à elle – se faire une toile ou un concert ou, pour une fois, manger ailleurs que dans son bureau à l'arrière de son propre restaurant.

Comme si elle avait entendu ses ruminations à son propos, Ella se dirigea vers lui, un verre à la main. Dans l'autre, elle portait son anorak bleu, qui dégoulinait de neige fondante. La tempête avait causé des ravages dans ses cheveux mi-longs ondulés, mais TJ estima que cette allure échevelée lui allait à merveille.

Il interrompit sa chanson alors même qu'elle jetait son manteau sur la table la plus proche et se laissait tomber sur une chaise. Buvant à petites gorgées – Captain Morgan et Coca, devina-t-il –, elle posa ses pieds sur la chaise en face d'elle. Sur sa gauche, la cheminée du fond crépitait ; il vit que la chaleur lui faisait du bien.

— Je te joue quelque chose, Ella ?

Elle esquissa une grimace faussement déçue.

— Tu as rangé ton harmonica.

TJ tendit la main vers son sac à dos.

— Pour toi, tout ce que tu voudras.

Parfois, elle aimait entendre de vieilles chansons tristes de Neil Young, d'autres fois, des titres plus enlevés, du Dave Matthews par exemple, des histoires de peine de cœur pleines d'ironie. Il envisagea quelque chose de Blues Traveler, mais avec cette soirée qui s'achevait plus tôt qu'à l'accoutumée, l'heure semblait plus tardive qu'elle ne l'était réellement, et il se décida pour quelque chose de mélancolique. Pourtant, dès les premières mesures de *Sugar Mountain* de Neil Young, il lut le vague à l'âme dans les yeux d'Ella et se dit qu'il avait peut-être fait une erreur. Mais il continua et, lentement, la chanson parut faire

son effet sur Ella ; à l'instar du rhum coca, la musique l'avait visiblement réconfortée, et TJ s'en réjouit. Il savait qu'il ne pouvait pas la rendre heureuse – elle seule le pouvait – mais il refusait qu'elle soit triste à cause de lui.

Il adorait ses sessions au *Caveau*. Il ne gagnait pas sa vie avec elles, mais il ne pensait pas être capable de passer une journée sans toucher à une guitare. Son père l'ayant forcé à apprendre un métier, TJ était devenu électricien, et il lui en était reconnaissant. Mais même quand il ne jouait pas, il entendait de la musique dans sa tête, il sentait des cordes invisibles sous ses doigts. Les clients d'un restaurant ne manifestaient que rarement leur satisfaction, mais tant qu'il prenait du plaisir, TJ n'avait pas besoin de leurs applaudissements.

Ce soir, il chantait pour Ella.

— Ce genre de choses ? demanda-t-il, une fois le morceau achevé.

— C'était parfait. Certaines nuits, je regrette vraiment que tu ne sois pas là pour m'aider à m'endormir en musique.

— C'est quand tu veux.

Ella sourit d'un air narquois et détourna les yeux.

— Dragueur.

— Désolé. Je ne peux pas m'en empêcher, j'en ai peur. Mon père était déjà un incorrigible dragueur. C'est dans notre ADN. Aucun remède connu.

Elle rit doucement et secoua la tête.

— Oh ! eh bien... dans ce cas, je te pardonne.

Les derniers traîneurs se dirigeaient vers la porte et le personnel avait commencé à installer la salle pour le lendemain. Ella jeta un coup d'œil vers la cuisine, pensant probablement qu'elle devrait superviser les activités qui s'y déroulaient. TJ voulut lui rappeler que le chef et ses collègues connaissaient la musique – faire la plonge, préparer le prochain service – mais il n'ouvrit pas la bouche. Ce n'étaient pas ses affaires.

— Je suppose qu'on devrait tous rentrer chez soi, hein ? dit Ella, observant le trio de buveurs de café qui prenait enfin congé.

— Pas moi. J'ai promis à ma mère que je dormais chez elle.

Elle se cala confortablement dans son fauteuil, sirota son verre, et lui lança un regard dubitatif.

— Ta mère ?

TJ haussa les épaules, ses mains jouant négligemment quelques notes sur sa guitare.

— C'est une femme âgée – même si elle me flanquerait probablement un coup de poing si elle m'entendait. Je ne veux pas qu'elle ait peur, en cas de coupure de courant, tu comprends ?

— C'est vraiment gentil de ta part.

— Non. Je suis son fils. C'est la moindre des choses.

— Elle a de la chance, dit Ella en se levant. Tu es quelqu'un de bien, TJ.

Prenant son verre avec elle – elle ne l'aurait jamais laissé sur la table pour qu'un de ses employés le débarrasse –, elle se dirigea vers la cuisine.

— Tu devrais y aller. Et à l'occasion, amène ta mère à dîner. C'est moi qui régale.

— Je n'y manquerai pas, répondit-il. Mais je ne suis pas pressé. Elle ne m'attend pas avant un bon moment, et j'avoue que la perspective de passer la soirée avec elle devant Cuisine TV ne m'enchantait pas vraiment. Ça te dérange si je continue à gratter ma guitare jusqu'à la fermeture ?

Elle se retourna vers lui.

— Tant que tu voudras jouer, tu ne m'entendras jamais te dire d'arrêter.

Puis elle se hâta vers la porte de la cuisine. TJ sourit en la regardant s'éloigner, se demandant s'il était le seul à flirter un peu au *Caveau* ce soir.

Vigilante, Allie Schapiro écoutait les grains éclater à l'intérieur de son four. En dotant l'appareil d'un bouton « Popcorn » bien visible en façade, les dieux des micro-ondes avaient fait preuve d'un sens de l'humour cruel. Après avoir brûlé un grand nombre de sachets de popcorn, elle avait fini par comprendre qu'en laissant le four sans surveillance elle n'obtiendrait que des grains carbonisés et une odeur épouvantable. Ainsi, pendant que le film passait au salon – elle avait refusé que Niko le mette sur pause pour elle –, elle attendit que les intervalles entre les petits bruits secs diminuent progressivement.

Une fois la cuisson terminée, elle ouvrit le sachet fumant ; elle trouva le maïs éclaté à la perfection, une agréable odeur de beurre flottant à travers la cuisine. Allie sourit d'un air narquois, ajoutant un « Ah ! » satisfait pour faire bonne mesure, puis elle versa le popcorn dans deux seaux en plastique récupérés dans un placard.

À son retour au salon, Marty McFly échappait à Biff sur un skateboard, en 1955. *Retour vers le futur* était l'un des films préférés d'Allie ; elle avait découvert avec un choc que Niko et sa fille Miri ne l'avaient jamais vu.

— Ça sent bon, dit Niko.

À côté de lui sur le canapé, Miri, onze ans et totalement envoûtée par les images, fit taire son père. Ses yeux dorés brillaient, encadrés par un enchevêtrement ravissant de boucles brunes.

Les enfants d'Allie, ses fils Jake et Isaac, étaient allongés à plat ventre sur le sol, le menton calé entre leurs mains, les yeux fixés sur l'écran plat géant. À douze ans, Jacob était l'aîné de deux ans, mais il

arrivait qu'on les prenne parfois pour des jumeaux. La ressemblance échappait complètement à Allie. Jake avait des cheveux plus foncés et affichait presque en permanence une expression sérieuse, alors qu'Isaac avait toujours le sourire aux lèvres... sans parler de sa taille, inférieure de dix centimètres à celle de son grand frère. Elle se dit que cela venait probablement de la façon dont ils se comprenaient. Parfois, quand ils concoctaient des histoires, l'un complétait les phrases de l'autre, trouvant les mots qui manquaient. Et à l'instar de leur mère, ils adoraient le cinéma.

Elle posa un des seaux entre eux et Jake s'en empara immédiatement pour le mettre devant lui.

— Jacob, le réprimanda-t-elle, sur un ton faussement sévère. Vous partagez.

Il ne leva pas la tête, se contentant de faire glisser le récipient entre lui et son frère. Isaac n'avait même pas quitté la télévision des yeux. Quand la voiture de Biff entra en collision avec l'arrière d'un camion de fumier pour finir ensevelie sous son contenu, les deux garçons éclatèrent de rire. Allie les imita. Le fait de partager ce film avec Niko et sa fille ce soir, leurs deux familles réunies, avait quelque chose de spécial. Elle avait le sentiment étrange de retrouver ses racines.

Étrange, mais merveilleux.

Elle s'installa sur le canapé à gauche de Niko et plia ses jambes sous elle, lui tendant le popcorn.

— Merci, ma chérie, dit-il.

Il déposa un baiser sur sa joue alors qu'il prenait une pleine poignée dans le seau, avant de le passer à Miri.

La petite fille avait semblé captivée par le film, mais Allie avait depuis longtemps l'impression que Miri remarquait toutes sortes de choses quand elle ne paraissait pas y prêter attention. *Plus si petite que ça*, pensa Allie. À onze ans, Mirjeta Ristani était bien plus éveillée qu'Allie au même âge.

Levant les yeux vers son père, Miri prit note du baiser qui venait de se produire, puis sourit à Allie.

— Merci, madame Schapiro.

— Nous ne sommes pas à l'école, Miri. Tu peux m'appeler Allie.

Miri hocha la tête et se servit dans le seau, ne se prononçant pas sur la suggestion d'appeler son ancienne maîtresse par son prénom. Les garçons, bien sûr, n'avaient aucun problème pour s'adresser ainsi à Niko, mais cette familiarité ne signifiait pas qu'ils l'acceptaient – pas encore.

Cette nuit, planifiée depuis des semaines, avait précisément pour objectif de commencer à faire changer les choses. Leur père avait été tué au combat, en Afghanistan, sept ans plus tôt, et pendant

longtemps, elle avait résisté à ses amis qui lui conseillaient vivement de renouer avec une vie sociale digne de ce nom. Quand elle avait enfin cédé, elle avait enchaîné une série de premiers rendez-vous calamiteux ; trois d'entre eux s'étaient soldés par une deuxième rencontre, décevante chaque fois. À la fin de la dernière d'entre elles, elle s'était retrouvée seule à une table dans une pizzeria, et elle s'était mise à rire. Elle s'était couvert la bouche, masquant son hilarité, jusqu'à ce qu'elle prenne conscience qu'elle avait commencé à pleurer.

Niko mangeait au bar avec Miri, alors élève de CM1. Ils la connaissaient, bien sûr – l'année d'avant, Miri avait été dans sa classe, et Allie n'avait pas manqué de remarquer Niko. Il aurait été difficile de l'ignorer, avec sa beauté de statue grecque, sa peau olivâtre et ses yeux du même or que ceux de sa fille. Et voilà qu'elle se donnait en spectacle en leur présence. Horriblement gênée, Allie s'était dirigée tout droit vers la sortie, leur souriant poliment alors qu'elle passait à leur hauteur.

— Madame Schapiro, l'avait saluée Niko.

Sa voix suave avait suffi à l'arrêter.

— Monsieur Ristani, avait-elle bredouillé.

Il n'avait pas souri ni tenté de la calmer. Il n'avait prononcé que quatre mots qui, pendant plus d'une semaine, l'avaient tour à tour mise en fureur et inspirée.

— Le rire est préférable, avait-il dit.

Troublée, elle avait marmonné quelque chose avant de s'éloigner. La semaine suivante, elle avait évité ne serait-ce que de croiser le regard de Miri dans les couloirs de l'école élémentaire de Trumbull. Puis, après avoir cherché le numéro de Niko dans l'annuaire des parents d'élèves, elle l'avait appelé de manière impromptue un vendredi soir pour lui demander s'il se souvenait de ses paroles au restaurant. Sa réponse, positive, l'avait surprise.

— Je voulais vous remercier, avait-elle ajouté. Et vous dire que je suis d'accord.

Ils se voyaient depuis plus d'un an. Ce beau ténébreux au grand cœur, incroyablement doué au lit, la comblait au-delà de ses espérances. Sa mère aurait dû accueillir avec enthousiasme la nouvelle qu'Allie avait trouvé un homme qui l'aimait. Elle avait toujours souhaité la marier à un médecin. Mais, comme elle avait bien pris soin de le préciser, elle avait pensé à un médecin juif, pas albanais. Heureusement, Allie avait cessé de se soucier de l'avis d'autrui le jour où elle était devenue veuve.

Les choses n'étaient pas aussi simples pour les garçons, ou pour Miri. C'était pour eux qu'elle et Niko avaient décidé de rester discrets, épargnant ainsi à leurs enfants les commérages à l'école, et à Miri un interrogatoire en règle par sa mère, l'ex-femme de Niko, Angela. Des

tensions subsistaient entre Niko et Angela, une infirmière à l'hôpital où il exerçait.

— Hé ! dit Niko, la poussant du coude. (Il scruta ses yeux.) Je croyais que c'était ton film préféré.

Allie se servit une poignée de popcorn dans le seau posé sur les genoux de Niko.

— L'un d'eux.

— Tu sembles absente.

— Non, dit-elle en souriant. Je suis là.

Elle l'embrassa sur la joue, un réflexe, l'assurance que tout allait bien, mais elle surprit le regard de Miri, qui semblait avoir attentivement observé leur échange. Allie haussa un sourcil nerveux, mais Miri lui adressa un sourire timide avant de reprendre le cours du film.

Son cœur palpita avec jubilation ; Miri était de son côté ! Plusieurs de ses amis lui avaient conseillé de se focaliser sur sa relation avec Niko, de ne pas laisser les attentes des enfants lui dicter sa vie. Après tout, une fois grands, ils finiraient par quitter la maison pour aller à l'université ; ils n'avaient qu'à se faire une raison. Mais elle tenait à gagner l'affection de Miri, elle voulait que la petite fille se sente à l'aise avec elle, tout comme elle voulait – non, elle avait besoin – que Jake et Isaac ressentent la même chose envers Niko. Elle et son beau ténébreux n'auraient pas d'avenir sans leurs enfants.

Cette soirée, soigneusement préparée, avait marqué le début de leurs efforts dans ce sens. Le dîner suivi d'un film ne représentait, en soi, pas grand-chose. Mais le reste du programme prévoyait que Miri et Niko dorment sur place, Miri dans la chambre d'amis et Niko dans le lit d'Allie. Elle devait vaincre sa propre gêne à cette idée, et éviter qu'elle se lise sur son visage, si elle voulait convaincre les enfants que la situation n'avait rien d'embarrassant.

Se forçant à chasser son anxiété, elle tenta de se concentrer sur le film et prit conscience que Jake l'avait observée. À l'instar de Miri, il l'avait surprise se blottissant contre Niko pour l'embrasser. Mais Jake était impassible. Elle lui sourit et il lui adressa le hochement de tête détaché récemment devenu sa réponse universelle, puis se retourna vers la télévision.

Allez, ma grande, pensa-t-elle. Respire.

Les garçons avaient accueilli l'idée d'inviter Niko et Miri à dormir à la maison sans broncher, et Miri semblait à son aise. Tout se déroulerait à merveille. Tandis que dehors la tempête faisait rage, ils étaient à l'abri du froid, confortablement installés. Bientôt, à la fin du film, elle ferait du chocolat chaud et sortirait les cookies qu'elle avait préparés plus tôt. Tout se déroulait à la perfection.

C'est bien ce qui m'inquiète.

Mais elle se pelotonna contre Niko, qui glissa un bras autour d'elle, un autre autour de Miri ; elle se laissa de nouveau captiver par l'intrigue de *Retour vers le futur*.

Quand Jake se retourna vers eux, Allie connut un bref moment de malaise, se demandant si ses câlins avec Niko gênaient son fils. Puis elle comprit que Jake ne s'intéressait même pas à elle et Niko. Il lançait des regards furtifs en direction de Miri. La jolie Miri, à peine une classe derrière lui à l'école. La fillette surprit son regard et Jake lui sourit. Miri haussa vaguement les épaules, arquant un sourcil comme pour dire : « Qu'est-ce que tu veux ? » Jake leva les yeux au ciel, puis dirigea de nouveau son attention sur la télévision. Allie vit un petit sourire narquois apparaître sur les lèvres de Miri, l'espace d'un bref instant, avant de disparaître comme s'il n'avait jamais été là.

Ça par exemple... Pas étonnant qu'ils ne se fassent pas prier pour traîner ensemble.

Jake et Miri avaient le béguin l'un pour l'autre, et aucun d'eux ne se doutait de ce que l'autre éprouvait. Allie sourit. C'était à la fois adorable et compliqué, mais pour l'heure elle décida de n'en retenir que le côté adorable.

Le vent souffla en bourrasques suffisamment violentes pour faire trembler les fenêtres dans leurs châssis, et la neige bombarda les vitres. Les lumières vacillèrent et l'image à l'écran s'estompa un instant.

— Oh ! non, dit Miri.

— J'espère que le courant ne va pas être coupé, s'inquiéta Isaac.

Jake garda son menton entre ses mains.

— Moi j'aime bien, en fait. Avec des bougies, sous les couvertures...

Miri frissonna.

— Brrr, avec ce froid...

— Ne t'en fais pas, ma chérie, la rassura Niko.

— Tant que ça ne nous empêche pas de voir la fin..., marmonna Isaac.

Comme s'il venait de lancer un défi à la tempête, une autre bourrasque s'abattit violemment sur la maison, faisant de nouveau vaciller les lumières. Cette fois, elles s'éteignirent pour de bon.

Joe Keenan engagea lentement sa voiture sur le pont qui enjambait la Merrimack. Le vent en provenance du fleuve projeta des flocons sur son pare-brise, et il serra fermement le volant entre ses mains. La neige tombait tellement fort que ses essuie-glaces parvenaient difficilement à suivre le rythme. Hors de leur champ d'action, une couche fraîche de deux bons centimètres d'épaisseur s'était formée sur son pare-brise dans la demi-heure écoulée depuis qu'il avait pris son

service. Il avait envie d'allumer la rampe lumineuse sur le toit de sa voiture de patrouille, mais il n'était pas censé le faire sans raison. À six jours de la fin de sa première année dans la police de Coventry, il n'allait certainement pas se faire coincer pour une erreur pareille. Chez les flics, les bleus étaient la proie idéale pour toutes sortes de choses : bizutage modéré, farces en tous genres, sans parler de tout ce qu'on vous collait sur le dos même quand vous n'y étiez pour rien.

Une bourrasque secoua la voiture si violemment qu'il faillit lâcher le volant.

— Merde, dit-il à voix basse, regrettant de ne pas être chez lui avec sa femme, Donna, à regarder un film ou même une de ces émissions de télé-réalité bizarres dont elle semblait raffoler.

Mais ça ne risquait pas d'arriver. Les nuits comme celle-là, une poignée de flics plus expérimentés se faisait porter pâles (ils allaient jusqu'à débattre de qui cela serait le tour cette fois), et tous les bleus étaient dehors dans cette foutue tempête. À eux les appels signalant les chutes de lignes électriques, ou les personnes âgées qui avaient glissé devant chez elles en voulant débayer les quarante centimètres de glace et de neige prévus afin qu'ils ne se transforment pas en béton.

Penché par-dessus le volant pour scruter la route à travers le pare-brise, le compteur sous la barre des trente kilomètres à l'heure, il corrigea mentalement son erreur. Il avait vécu toute sa vie à Coventry et *jamaïs* il n'avait connu de nuit comme celle-là. Ses parents, sa tante et ses oncles se remémoraient le blizzard de 1978 avec ce curieux mélange d'angoisse et de respect, et même une certaine tendresse. Mais cette tempête commençait à se déchaîner pour de bon. Apparemment, en 1978, elle s'était attardée dans la région, les conditions météorologiques la maintenant au-dessus de l'agglomération de Boston pendant des jours. Le blizzard de cette nuit ne s'éterniserait pas. Mais à en croire la séduisante présentatrice aux yeux de biche de Channel 5, il laisserait lui aussi un souvenir susceptible d'inspirer la peur et le respect.

Keenan alluma le chauffage. D'ordinaire, il préférait s'en passer, parce que quelque chose s'était cassé ou coincé à l'intérieur et que l'air ventilé produisait un cliquetis agaçant. Par ailleurs, un adolescent ivre mort avait vomi à l'arrière la semaine dernière et malgré tous les efforts déployés pour nettoyer la banquette et le sol, l'odeur persistait. La chaleur ne faisait qu'empirer les choses.

— Quel bordel, chuchota-t-il, comme s'il craignait d'être entendu.

Il croisa ses yeux bleus dans le rétroviseur et son reflet était du même avis.

Il mit son clignotant pour indiquer qu'il allait tourner à droite, bien qu'aucun autre automobiliste ne soit là pour le remarquer. En descendant du pont, il aperçut la lueur de l'enseigne de *Heavenly*

Donuts et sentit une étincelle de joie se former dans sa poitrine. Il avait terriblement envie d'un café. Quelques minutes pour se garer, le boire à petites gorgées, histoire d'évacuer la tension accumulée à force de crispier les doigts sur le volant. Il détestait rouler dans la tempête.

Arrête-toi, alors. Détends-toi sur un parking pendant une heure. Qui s'en inquiétera, par ce temps-là ? Et c'était sensé. En cas d'appel, il serait prêt à intervenir. Une heure de repos avec un bon café bien chaud lui ferait le plus grand bien ; il repartirait plus alerte, et donc plus efficace – c'était du moins ce qu'il se disait. À force de jauger la route à travers les parties dégagées du pare-brise et le va-et-vient hypnotique des essuie-glaces, il somnolait déjà presque de toute façon.

Il céda à l'appel de la caféine, mais éprouva presque immédiatement des remords. Aucun chasse-neige n'avait déblayé le chemin par ici depuis un bon moment ; la couche blanche faisait bien sept centimètres et augmentait à chaque minute. Et s'il s'endormait et se retrouvait coincé ? Il ferait mieux de continuer à rouler.

Quand même... un café, quel bonheur !

Il passa sa main sur ses cheveux blonds ras, n'hésitant qu'une seconde avant d'emprunter l'allée réservée au *drive-in*. Il fronça les sourcils en apercevant le seul autre véhicule présent sur le parking, une camionnette avec une quinzaine de centimètres de neige déjà accumulés sur le toit. Baissant sa vitre, il attendit devant le grand panneau du menu. Il se sentit envahi par un pressentiment. Quelque chose ne collait pas.

— Y a quelqu'un ? lança-t-il.

Pas de réponse. Même pas de parasites. Inquiet, il leva son pied de la pédale de frein et laissa la voiture de patrouille faire le tour du bâtiment, donnant de petits coups d'accélérateur. Arrivé à hauteur de la vitrine, il plongea le regard dans l'obscurité déprimante qui régnait à l'intérieur et comprit enfin la nature de la crise : *Heavenly Donuts* avait fermé tôt à cause de la tempête. Pas de café, alors.

Déçu, Keenan se mit à calculer la distance qui le séparait d'autres établissements dans le secteur. Coventry avait un *Starbucks* et trois *Dunkin'Donuts*, mais le moins éloigné des quatre se trouvait à des kilomètres, et rien ne garantissait qu'ils n'avaient pas tous baissé le rideau, eux aussi. Comment leur en vouloir : les clients ne se bousculaient pas dans les rues.

Avec un soupir, il sortit du parking, se disant qu'il pouvait tout de même tenter sa chance auprès du *Dunkin'Donuts* le plus proche, d'autant que sa radio était devenue très calme. En fin de soirée, à l'heure de pointe, il avait répondu à cinq incidents différents. Il ne comprenait pas ces gens qui, habitant la Nouvelle-Angleterre, voyaient arriver la neige tous les hivers, mais semblaient tout oublier de la conduite par ce temps dès la venue de l'été.

À bientôt 22 heures, presque tout le monde était rentré chez soi, sain et sauf, à part une poignée de malheureux, comme les conducteurs de chasse-neige et les bleus de la police.

Longeant South Main Street, Keenan prit conscience qu'il avait commis une erreur. Distrait par son désir de café insatisfait, il avait négligé de nettoyer le pare-brise. Comme les essuie-glaces commençaient à coller, il alluma sa barre de toit et se rangea sur le bord du trottoir, le tourbillon des lumières bleues créant d'étranges fantômes dans la tempête et teintant les flocons sur le pare-brise.

Avec un choc sonore, la voiture heurta quelque chose et se déporta violemment sur la gauche. Il freina à mort, les bras raides sur le volant, tendu au point d'être incapable de proférer la moindre injure. Son cœur tonna dans sa poitrine ; il le sentit dans ses tympanes et ses tempes. L'espace d'un instant, il craignit d'être victime d'une crise cardiaque et songea à limiter sérieusement sa consommation d'Oreo. Puis la voiture dérapa et s'immobilisa dans un soubresaut. Il souffla.

Il mit la boîte automatique en position Park.

— Putain, dit-il, juste pour s'assurer qu'il n'avait rien perdu de sa verve.

Ouvrant la portière, il sortit et embrassa du regard le paysage étrange et silencieux de Coventry assiégée par l'hiver. Les lignes électriques ployaient sous le poids de la neige. Les bourrasques glacées avaient plaqué une croûte blanche sur les vitrines des commerces. Des congères avaient commencé à se former. La lueur bleue de sa rampe lumineuse tournoyait, peignant en silence des formes spectrales sur ce décor irréel.

La neige craquant sous ses pas, Keenan recula pour examiner les dégâts côté conducteur. Ne trouvant rien d'anormal, il fit le tour jusqu'à l'avant du véhicule et constata avec plaisir que les deux phares fonctionnaient toujours. Depuis le moment de l'impact, il avait mentalement passé en revue un catalogue de choses avec lesquelles il aurait pu entrer en collision – une voiture en stationnement, un chien, un cerf, quelqu'un – mais il n'était pas convaincu. Une épaisse couche de neige humide recouvrait le pare-brise ; cependant, avec la visibilité que lui donnaient les essuie-glaces, il n'aurait pas manqué d'apercevoir quelque chose d'aussi gros. Ses phares et l'éclairage urbain ne pénétraient peut-être pas bien loin dans la tempête, mais ils fonctionnaient toujours.

Pourtant, il avait bel et bien heurté *quelque chose*, et en arrivant côté passager, il repéra la bosse qui le prouvait. Il examina la rue et jeta un coup d'œil sur le trottoir. Rien. Remontant les traces laissées par ses pneus sur une dizaine de mètres, il ne découvrit celles d'aucune autre voiture. Pas d'empreintes. Pas de sang sur la neige. Rien qui indique la présence de quoi que ce soit. On pouvait aisément

déterminer le point d'impact à la façon dont les traces de ses pneus déviaient brutalement vers la gauche.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? marmonna-t-il.

Keenan retourna à sa voiture, déconcerté par l'énigme de cette bosse. Comment avait-il pu heurter quelque chose en l'absence d'obstacle ? Il s'accroupit à côté du véhicule et essuya les flocons de neige qui avaient commencé à adhérer à la bosse. Ses chefs lui remonteraient les bretelles s'il n'était pas capable de fournir une explication satisfaisante, mais il ne résoudrait pas ce mystère en se gelant les fesses pendant que la tempête effaçait tous les indices.

Alors qu'il repartait vers l'avant de sa voiture, toujours baignée dans cette lueur bleutée, une idée lui traversa l'esprit. Et si *on* lui était rentré dedans, et pas l'inverse ?

Keenan serra les dents contre le froid et secoua la tête. C'était idiot, et la sémantique n'allait pas le tirer d'affaire. Un ours surgi de la tempête pour s'écraser contre son véhicule qui passait par là aurait laissé des traces. Du sang. De la fourrure. Des empreintes.

À moins qu'il ne lui soit poussé des ailes, ça n'avait pas été un ours.

Chapitre 2

En arrivant sur le parking du garage Harpwell, Doug Manning entendit son estomac gronder. L'odeur de cuisine chinoise remplissait sa voiture. Heureusement, la famille qui tenait *Le Panda de Jade* habitait au-dessus du restaurant qui lui appartenait. Le restaurant était donc resté ouvert, alors que la neige, encouragée par le vent, formait des congères. Il n'avait pas eu autant de chance pour trouver un magasin de vins et spiritueux, mais ses collègues avaient assez de bière pour finir la nuit ; sinon, ils pourraient se rabattre sur les bouteilles d'alcool au quart pleines que Timmy gardait dans son bureau.

La plupart des gens avaient préféré ne prendre aucun risque, faisant provision de produits de première nécessité, avant de se réfugier chez eux le temps de la tempête avec un jeu de société ou un bon film. La femme de Doug aurait souhaité qu'il en fasse autant, mais les gars qui bossaient au garage avaient prévu de se retrouver pour le match des Bruins ce soir. S'il avait tenté de se défilier sous prétexte qu'il tombait un peu – ou beaucoup – de neige, il n'aurait pas eu fini d'en entendre parler. Pour ces hommes, c'était l'occasion de manger chinois et de boire quelques bières en pestant à propos de leurs épouses respectives. Les Bruins jouaient en Floride, les veinards, la tempête n'aurait donc aucun impact sur la rencontre.

Doug se gara et sortit de la Mustang qu'il avait restaurée lui-même. À trois pas de sa voiture, clignant des yeux pour chasser les flocons qui l'aveuglaient, il glissa et faillit lâcher l'énorme sac en papier brun rempli de nourriture chinoise fumante. Serrant le sac contre lui, il ferma les yeux ; quand il les rouvrit une seconde plus tard, il constata avec stupéfaction qu'il était toujours debout, son fardeau dans ses bras.

Le cœur battant, il eut un petit rire. Timmy Harpwell assurait un salaire correct, et Doug aimait son travail. Mais à part ça, lui et la chance, ça faisait deux. Certaines personnes, y compris son propre frère aîné, le considéraient comme un raté, et souvent, il n'était pas loin de partager cet avis. S'il avait laissé tomber pour cent cinquante dollars de nourriture dans le parking, il aurait eu intérêt à remonter dans sa Mustang pour rentrer auprès de Cherie. Ses collègues ne l'auraient pas loupé. Au moins, avec sa femme, il savait comment se

faire pardonner : un sourire, l'air penaud, un cocktail maison. S'il l'écoutait râler assez longtemps, il pouvait même espérer une réconciliation entre les draps.

Mais il n'avait pas merdé cette fois. Aucune excuse ne serait nécessaire.

Avec un luxe de précautions, il traversa le parking enneigé en direction de la porte. Quelle que soit l'épaisseur de la couche tombée pendant la nuit, ils sortiraient sans difficulté au matin. Timmy Harpwell avait équipé sa camionnette d'une lame chasse-neige ; demain, il déblaierait les allées des personnes âgées, se faisant une belle somme, mais pour cela, il commencerait par dégager devant son propre garage. Doug serait peut-être même à la maison avant que Cherie ne se réveille. Il imagina sa chevelure rousse, étalée sur l'oreiller, au moment où il se glisserait à côté d'elle pour la tirer du sommeil avec un baiser. Il dut prendre sur lui pour ne pas laisser tomber la nourriture chinoise et rentrer chez lui. Timmy Harpwell aimait être entouré de sa cour, et il n'employait pas les types qui refusaient de lui témoigner leur respect de temps à autre.

D'origine coréenne du côté de sa mère, avec ses cheveux noirs et ses yeux d'un brun tellement foncé qu'ils auraient pu être noirs eux aussi, Doug avait grandi à Coventry en apprenant à ignorer le racisme ordinaire. Quant aux actes plus malveillants, ils avaient pratiquement cessé dès qu'il avait dépassé un mètre quatre-vingts et cent kilos. Mais les « blagues » entre potes, elles, ne s'arrêteraient jamais. Il avait rapidement compris que, s'il souhaitait continuer à travailler au garage Harpwell, il devait encaisser toutes les saloperies qu'on lui balançait en s'efforçant de riposter d'une façon ou d'une autre. Pas question de montrer son agacement, ou d'admettre qu'il préférerait la compagnie de sa femme à celle de ses collègues. Pas s'il voulait que Timmy le fasse bosser, même à temps partiel. Et Cherie et lui ne pouvaient pas se le permettre.

Doug ouvrit la porte d'un coup d'épaule et la neige s'engouffra derrière lui alors qu'elle se refermait brusquement. Constatant que le bureau était désert, il se dirigea tout droit vers l'arrière-salle où l'attendaient neuf types affalés sur des canapés et des fauteuils fatigués disposés autour de l'écran géant. Doug avait manqué la moitié de la deuxième période, mais il avait perdu à papier-caillou-ciseaux contre Franco quand ils avaient décidé qui irait chercher à manger. Tous deux ne travaillaient au garage que depuis l'an passé ; derniers arrivés, ils se coltinaient toutes les corvées, mais Doug s'en fichait.

— Salut à toi, héros victorieux ! annonça-t-il, faisant son entrée, son énorme sac sur les bras. Et que personne ne touche mes raviolis frits.

La plupart de ses collègues l'accueillirent avec des acclamations et

en levant leurs bières. Deux d'entre eux vinrent même à sa rencontre pour l'aider à trier la commande. Mais pas Timmy Harpwell. Sa barbe soigneusement taillée et sa coupe de cheveux parfaite, le patron se contenta de ricaner en restant assis, lança un regard à Zack Koines, et secoua la tête.

— Ne t'inquiète pas, Dougie, fit Timmy. Personne n'a envie de toucher tes précieux raviolis.

— J'en dirais pas autant de ceux de ta femme, par contre, marmonna Koines.

— Merde, Zack, t'es vraiment incorrigible, le gronda gentiment Timmy.

— Je sais, c'est plus fort que moi.

Tout le monde s'esclaffa et Doug se fendit d'un petit rire sec, feignant de ne pas s'offusquer de ce qui n'était qu'une blague. Il esquissa un sourire ; voilà qui devrait suffire à convaincre ses collègues qu'il partageait leur bonne humeur alors qu'il n'avait qu'une envie : sauter à la gorge de Koines.

Il rit un peu plus fort.

— Et si cette junkie philippine ne s'était pas pointée sur le pas de ta porte, répliqua Doug, tu aurais sans doute encore une femme qui t'attend chez toi. Merde, elle t'aurait peut-être même gardé, si cette pute n'avait pas été aussi moche. Elle a dû la regarder et se dire : « Tu préfères baiser ça ? » Pas étonnant qu'elle...

— Doug ! fit Timmy Harpwell d'une voix cassante.

— Quoi ? On est tous là pour se marrer, non ? protesta Doug, écartant les bras pour englober les autres. Pour descendre quelques bières et se charrier entre nous. Zack n'arrête pas de clamer haut et fort qu'il meurt d'envie de se faire ma femme, mais il plaisante, pas vrai ? Je le sais bien. J'ai juste pensé que ce serait amusant de tout replacer dans son contexte.

— Bon Dieu, murmura Franco.

Doug se tourna vers ses collègues, mais personne ne voulut croiser son regard. Personne, excepté Timmy et Koines, qui ne l'avaient pas quitté des yeux.

Koines fit mine d'avancer vers lui, mais Timmy l'arrêta d'un geste avant de se retourner vers Doug.

— Tu es viré, annonça le patron. Casse-toi.

Son cœur battant la chamade, serrant et desserrant les poings, Doug rit à nouveau.

— Tu te fous de moi ? Pour quelle raison ? On se balance sans arrêt des vacheries entre nous...

— Laisse tomber, dit Timmy. Tu ne trompes personne.

Doug tremblait de fureur, mais il savait que la discussion était close. Et s'il s'attaquait à Koines, il finirait en sang sur le parking. Il

leva donc les bras au ciel.

— D'accord. Comme tu voudras. Mais tu crains comme manager, mon pote.

Se retournant, il se dirigea vers la table où il avait posé le sac du traiteur chinois.

— Laisse ça, ordonna Timmy.

— J'ai participé à hauteur de 20 dollars. Ma part est là-dedans.

Timmy le regarda fixement, mais ne dit rien. Aucun de ses collègues n'osa prendre son parti.

L'estomac de Doug grondait ; il hocha lentement la tête, puis il reparti vers l'avant du garage. Alors qu'il atteignait la sortie, il entendit Koines l'interpeller derrière lui.

— Connard, lança ce salaud. Et tu ne vaux pas un clou comme mécano !

Doug poussa la porte ; la tempête et le vent le percutèrent de plein fouet. La sensation de chaleur sur sa peau était telle qu'il eut l'impression que la neige s'évaporait à son contact.

Cherie, pensa-t-il.

Mais il ne pouvait pas rentrer, pas maintenant. Il ne se sentait pas le courage de lui avouer qu'il venait de perdre son boulot. Il tira ses clés de voiture de sa poche, puis se dirigea vers la Mustang, espérant que *Le Panda de Jade* serait toujours ouvert. Il prévoyait de faire taire son ventre qui grondait en mangeant un morceau, puis de le noyer dans le whisky.

Il démarra et appuya sur l'accélérateur ; la Mustang sortit du parking en vrombissant, ses pneus s'enfonçant de plusieurs centimètres dans la couche blanche.

Putain de neige. Putain de Koines, pensa-t-il. Mais il savait ce que dirait Cherie. *Quand est-ce que tu apprendras à tenir ta langue ?*

TJ Farrelly rangea sa guitare dans l'étui rigide qu'il utilisait depuis l'âge de quatorze ans. Ses parents avaient voulu qu'il s'équipe d'une housse matelassée qu'il pourrait porter sur son dos, mais dans son esprit, c'était bon pour les hippies qui faisaient du stop d'un concert au suivant. L'étui rigide avait quelque chose de désuet, cependant un musicien digne de ce nom, qui aimait son instrument et le traitait avec respect, ne le transportait pas comme des chemises sales ou des chaussettes de rechange. Il possédait également un sac à dos, dans lequel il conservait une sélection d'harmonicas et son porte-harmonica, à placer autour du cou, mais sa guitare lui était précieuse. Sa sonorité lui était aussi personnelle que sa propre voix.

— Ouah ! s'exclama Ella à l'autre bout du restaurant. Viens voir un peu ça, TJ.

Il ferma l'étui avec un bruit sec et se tourna dans sa direction. Elle

se tenait à l'entrée, la porte à peine entrouverte. Des flocons en profitèrent pour s'insinuer en dansant dans le *Caveau*, et le vent lui ébouriffa les cheveux ; le cœur de TJ se serra, fort. Ella ne s'était même pas retournée pour le regarder, mais elle était tout de même très belle. Ils entretenaient des relations amicales depuis une éternité. Mais ce soir, tandis que les employés du restaurant finissaient les préparations pour le lendemain avant de braver la tempête pour rentrer chez eux, il avait tenu compagnie à Ella et senti quelque chose entre eux qu'il était incapable d'expliquer.

Ils étaient restés assis ensemble pendant que les bûches flambaient dans la cheminée, lui, chantant et grattant sa guitare, s'interrompant au milieu d'un morceau pour entamer le suivant. Il pouvait faire de la musique pour un public ou pour son propre plaisir, mais quand le cuisinier du *Caveau* avait fermé la porte derrière lui, les laissant seuls, en toute intimité, il avait éprouvé une certaine gêne à l'idée de jouer juste pour elle. Ses doigts sautillaient sur le manche de son instrument, le médiateur pinçant les cordes, et il était passé d'une chanson à une autre, tel un gamin hyperactif incapable de choisir une station de radio.

— C'est vraiment moche là-dehors, hein ? demanda-t-il, alors qu'il traversait le restaurant dans sa direction.

Ella ne se retourna pas.

— C'est dingue. Il doit tomber plus de sept centimètres par heure.

Le vent s'introduisit en mugissant dans l'entrebâillement étroit, faisant vibrer la porte. TJ rejoignit Ella qui, sous la poussée de la bourrasque, laissa la porte s'ouvrir un peu plus. Tous deux contemplèrent le spectacle.

— Tu n'exagérais pas, dit-il.

La neige recouvrait tout, sauf aux endroits où le vent avait ratissé la chaussée, créant d'immenses congères qui se dressaient, telles les vagues d'un océan, au milieu de la rue. La tempête avait fait oublier le passage des chasse-neige. À en juger par l'apparence de la chaussée, la dernière tentative de déblaiement remontait déjà à un moment. Une camionnette avait laissé des traces de pneus dans la demi-heure écoulée, sans rester bloquée. Mais Ella conduisait une Toyota Camry.

— Tu vas pouvoir rentrer ? demanda-t-il. Je suis venu avec ma Jeep. Je te ramène, si tu veux.

Elle se tourna vers lui et TJ prit soudain conscience de leur proximité. Seuls quelques centimètres les séparaient. Ella frissonna, alors qu'une nouvelle bourrasque les secouait et qu'un peu plus de neige valsait à travers le seuil du *Caveau*. Dehors, la tempête faisait rage, mais ici, à la lisière de leur refuge, ils se sentaient encore suffisamment à l'abri pour la défier.

— Je pense que je vais peut-être dormir au restaurant. Dans mon

bureau. J'ai une couverture et quelques coussins. Si j'essaie de rentrer chez moi, je risque de me retrouver coincée. Et même si j'arrive à bon port, je dois pouvoir revenir le matin.

TJ aurait pu lui répondre qu'elle n'était même pas sûre d'ouvrir le *Caveau* le lendemain ; toute la région allait probablement fonctionner au ralenti pour la journée. Mais les lèvres d'Ella luirent à la lumière du porche ; ses yeux cuivrés aux reflets dorés brillèrent.

Un flocon atterrit sur son cil gauche. Il fut soudain incapable de respirer.

Ils se penchèrent l'un vers l'autre, mais elle marqua une pause ; elle se détourna.

— Tu dois partir. Si ça continue comme ça, même ta vieille Jeep ne te permettra pas de rentrer.

— Ella, je...

— Tu as promis à ta mère d'être là.

TJ sourit, baissant la tête en signe de défaite. Mais seulement une seconde.

— Il se passe quelque chose, reprit-il, la dévisageant jusqu'à ce qu'elle n'ait d'autre choix que de croiser son regard. C'est un de ces moments... Je le sens.

— Tu le sens ? répéta-t-elle.

L'espace d'un instant, il ne sut pas comment continuer. Puis il leva la main pour écarter une mèche de cheveux égarée qui ombrait le visage d'Ella et elle frissonna à nouveau. Ils se fixèrent du regard.

— Je ne joue pas souvent mes propres compositions. J'ai probablement un peu peur de les partager. Mais tu te souviens de cette chanson qui s'intitule *Stars Fall* ?

Elle acquiesça.

— Je l'aime beaucoup.

— Une nuit, j'étais encore au lycée, je suis resté dormir chez mon ami Willie. Lui et moi, et un autre de nos amis, Aaron, on avait passé la journée ensemble, et on s'était éclatés. Vraiment. Willie nous a demandé de venir chez lui avec nos sacs de couchage ; son idée était de faucher de la bière dans le frigo du garage et d'aller camper dans les bois près du lac Kenoza. Mes parents m'ont donné la permission, mais après qu'Aaron a appelé sa mère, il nous a annoncé qu'elle était contre. On savait tous qu'il mentait.

— Qu'est-ce qui le gênait ? Dormir à la belle étoile ou boire ? demanda Ella, laissant la porte se refermer sur la tempête qui hurlait à l'extérieur, les plongeant dans une atmosphère encore plus intime.

TJ haussa les épaules.

— Les deux, peut-être. Ce qui compte, c'est que cette nuit-là nous a beaucoup rapprochés, Willie et moi. On n'a pas croisé d'ours ou rencontré un groupe de filles, ni trouvé un trésor ou quoi que ce soit.

On est juste restés étendus au bord du lac à regarder les étoiles. On a discuté de nos familles, des filles, de l'avenir. Je m'en souviens comme si c'était hier, mais c'est parce que déjà à l'époque, ça avait été une expérience saisissante. Ensuite, Willie et moi on est devenus inséparables.

— Tu en parles au passé...

Il sentit le tiraillement d'une peine familière.

— L'Irak. Il n'est jamais revenu.

— Je suis désolée.

Pendant un moment, TJ resta silencieux. Puis il lui prit la main, croisant à nouveau son regard.

— Après cette nuit au bord du lac, les choses n'ont plus été pareilles avec Aaron. Il était toujours notre ami, mais il n'avait pas été là, tu comprends ?

Ella poussa un soupir, avec un hochement de tête discret.

— Je crois que oui.

— Je ne veux pas être Aaron.

— Et..., dit-elle, riant doucement. Et ta mère ?

— Avec les congères qui m'attendent dehors, je ne suis même pas sûre que la Jeep soit de taille. Je téléphonerai pour lui expliquer. Elle comprendra.

Ella sourit.

— Laisse-moi remettre du bois dans le feu, alors. Et tu ferais bien de ressortir ta guitare de son étui.

Avec un large sourire, TJ se pencha vers elle, hésita une seconde, puis effleura ses lèvres des siennes. Pas de précipitation. La nuit leur appartenait.

Ella verrouilla la porte pour tenir la tempête à distance.

Plus tard, alors qu'elle poussait les bûches dans la cheminée et que les flammes commençaient à produire une chaleur et une lumière agréables, il joua *Falling Slowly* des Frames, la seule chanson qu'Ella lui réclamait sans arrêt.

Puis l'électricité fut coupée.

Martha Farrelly aimait son fils, mais parfois sa façon de la traiter comme une vieille dame la contrariait. Bien sûr, elle était venue à la maternité sur le tard (elle avait donné naissance à TJ à trente-neuf ans), mais elle se trouvait en très bonne forme pour une femme de soixante et onze ans. Elle faisait du yoga, fréquentait une salle de sport trois fois par semaine, et savait se débrouiller face à un ordinateur aussi bien que son fils, bien que ce ne soit pas vraiment un exploit.

Elle lui avait demandé de passer la nuit ici uniquement parce qu'elle s'inquiétait de ne pas pouvoir sortir de l'allée dans la matinée.

Elle faisait appel aux services de quelqu'un pour dégager son petit bout de chaussée, mais même après une chute de neige modérée, le chasse-neige avait tendance à prendre son temps avant de faire un crochet par ici, privilégiant ses plus gros clients. Dans un blizzard comme celui-là, impossible de savoir quand il finirait par venir, et Martha avait un agenda très chargé le lendemain, à commencer par son cours de yoga de 7 heures, qu'elle n'aurait manqué pour rien au monde. Si personne ne se présentait pour déblayer devant chez elle, elle voulait pouvoir compter sur TJ pour lui permettre de sortir. Mais lui croyait qu'elle avait peur de la tempête.

Quel gros bêta, pensa-t-elle. À son âge, plus grand-chose ne l'effrayait. Certainement pas une tempête de neige, quelle que soit l'épaisseur de la couche au sol. Son réfrigérateur et ses placards étaient pleins, et de toute façon, elle avait un appétit d'oiseau. Si elle se retrouvait bloquée pendant quelques jours, cela lui donnerait simplement l'occasion de lire un peu.

Il avait appelé pour la prévenir qu'il avait été retenu au restaurant et que les routes semblaient impraticables. Sur le moment, elle avait éprouvé une certaine inquiétude, mais sa crainte de manquer son cours de yoga matinal avait été balayée par l'hésitation inhabituelle dans sa voix. Si rare soit-il, elle ne connaissait ce tremblement que trop bien – comment aurait-elle pu l'ignorer, elle qui l'avait élevé ? Il avait rencontré une femme. Yoga ou pas, Martha n'avait pas l'intention de mettre des bâtons dans les roues de son fils alors qu'il s'était peut-être trouvé une nouvelle petite amie. Un de ces jours, elle espérait bien avoir des petits-enfants.

Son TJ était un brave garçon. Il lui téléphonait tous les deux ou trois jours, même quand son travail lui laissait peu de temps libre ; il n'oubliait jamais son anniversaire et ne manquait pas de l'emmener bruncher le jour de la fête des Mères. Il ne venait pas la voir souvent, mais Martha ne s'en formalisait pas. Elle aussi avait sa vie, et elle le comprenait d'une façon qui semblait échapper à bon nombre de ses amis. Ils ne cessaient de se plaindre du peu de temps que leur consacraient leurs enfants et leurs petits-enfants. Ils oubliaient qu'ils avaient élevé ces mêmes enfants pour qu'ils puissent quitter le nid familial et voler de leurs propres ailes, fonder une famille et avoir un impact positif sur la communauté. Toutes les trois ou quatre semaines, ils dînaient ensemble et, de temps à autre, ils allaient au cinéma ; elle adorait ces moments avec lui, mais elle ne voulait pas qu'il la croie en manque d'affection, qu'il la considère comme une vieille dame incapable de prendre soin d'elle-même.

— Pas si vieille que ça, marmonna-t-elle à voix basse, puis elle eut un petit rire.

Voilà qu'elle parlait toute seule. Peut-être le signe qu'elle prenait

de l'âge après tout. Mais cela ne signifiait pas qu'elle devait aimer ça, et elle n'avait certes pas l'intention de baisser les bras sans résister.

Cette semaine-là, le type de la météo sur Channel 5 avait annoncé la tempête d'un air tellement sinistre qu'il l'avait rendue un peu nerveuse. Le présentateur habituel, Harvey quelque chose, était en vacances – il avait bien choisi son moment –, mais Martha se serait sentie plus rassurée avec lui. Néanmoins, cette tempête promettait d'être aussi épouvantable que prévu.

Martha s'assit dans le fauteuil inclinable moelleux à motifs floraux du salon, puis entreprit de zapper d'une chaîne de télévision à l'autre avec sa télécommande. L'émission de danse qu'elle aimait bien s'était terminée à 22 heures. Elle avait occupé de manière frustrante les trois quarts d'heure suivants avec tout ce qu'elle trouvait, soit des extraits d'une bonne demi-douzaine de films et des bribes d'émissions de télé-réalité qui avaient tenté de la retenir. Elle éprouvait une sorte de fascination pernicieuse pour ces programmes, mais ne parvenait pas à se résoudre à regarder un épisode en entier. Si elle le faisait un jour, elle était persuadée que son humanité et son intelligence seraient perdues à jamais. C'était un peu mélodramatique, elle en avait conscience, mais pas moins vrai.

Agacée, elle changea à nouveau de chaîne, à l'affût d'un programme moins insipide. Non qu'elle ait l'intention de rester éveillée bien longtemps – elle finirait sans doute par s'endormir dans le fauteuil, comme presque toutes les nuits –, mais elle ne se sentait pas tout à fait prête à succomber au sommeil.

Quand elle tomba sur un film avec Clint Eastwood, elle laissa la télécommande souffler un peu. Eastwood était la seule véritable star du cinéma d'antan encore en vie sur cette planète, et elle l'avait toujours apprécié. Même en vieillissant, il demeurait intéressant.

Au bout de quelques minutes, ses paupières commencèrent à devenir lourdes, et sa tête se mit lentement à pendre sur le côté. À moitié consciente, Martha bougea pour adopter une position plus confortable, écoutant la voix rauque de Clint.

Le téléphone la réveilla en sursaut. Il sonna avec une mélodie métallique qu'elle préférait aux sonneries classiques – d'habitude. À cette heure tardive, elle lui parut importune et bien trop enjouée. Fronçant les sourcils, Martha se leva et se dirigea aussi rapidement que possible vers la cuisine, pensant que TJ appelait probablement pour prendre de ses nouvelles. Mais quand elle décrocha enfin, elle n'entendit rien à l'autre bout du fil. Elle appuya sur le bouton « Rappel », mais n'obtint aucune tonalité. La tempête avait coupé la ligne téléphonique.

Elle s'était déplacée pour rien.

Elle envisagea d'aller se coucher plutôt que de s'endormir devant

la télévision. Au lieu de cela, elle se dirigea vers le placard où elle conservait un paquet d'Oreo précisément pour des moments comme celui-là. Elle sourit, imaginant les biscuits derrière une vitrine indiquant : « En cas d'urgence, brisez la glace. »

Elle se prépara une tasse de thé, grignota deux petits gâteaux le temps que l'eau arrive à ébullition, puis plongea le sachet dans l'eau chaude assez longtemps pour obtenir un thé bien fort. Alors qu'elle prenait un autre Oreo dans le paquet, on frappa à la porte. Martha sursauta, surprise, puis regarda en fronçant les sourcils l'heure qu'affichait le four à micro-ondes. 22 h 51. Qu'est-ce qu'on pouvait bien lui vouloir à une heure pareille ?

Se hâtant de jeter le sachet de thé à la poubelle, elle posa sa tasse sur le plan de travail, la vapeur s'élevant dans l'air froid, puis retraversa le salon en direction de l'entrée. Sourcils rapprochés, elle scruta les fenêtres assombries. La neige s'était accumulée sur les moustiquaires et formait de petits tas sur les rebords, juste au-delà des vitres. Elle essaya d'imaginer qui pouvait bien se trouver dehors si tard avec une bonne raison de se présenter chez elle. Puis elle s'immobilisa à cinq pas de la porte, songeant à l'électricité coupée et aux ruptures de conduites de gaz. Et s'il s'agissait d'une sorte d'évacuation ?

On frappa à nouveau, et elle repensa au coup de téléphone. Avec un soupir de soulagement, riant de sa propre nervosité, elle en arriva à la seule explication logique. TJ avait dû essayer de la joindre et, n'y parvenant pas, il n'avait pas hésité à braver la tempête pour s'assurer que tout allait bien.

Alors qu'elle déverrouillait la porte et la tirait vers l'intérieur, de la neige lui vola au visage.

— Tu sais, dit-elle, je suis *vraiment* assez grande pour me débrouiller sans toi.

Mais elle se trompait.

Et ce n'était pas son fils sur le seuil.

Cherie Manning était furieuse. L'électricité était coupée depuis plus d'une heure, et vu la façon dont la tempête malmenait la maison, le courant ne serait pas rétabli avant le matin – et peut-être plus tard. L'un des arbres dans le jardin de derrière était déjà tombé, une énorme branche venant s'écraser sur l'entrée de la cave. À quelques dizaines de centimètres près, elle aurait fracassé des fenêtres, ou même un mur.

— Où est Doug, bon sang ? dit-elle dans son mobile. En train de boire un coup avec ses copains mécanos, je parie.

Blottie sur le canapé sous une épaisse couverture, elle parlait à sa meilleure amie, Angela, en observant la façon dont la lumière des

bougies dansait sur les vitres. La petite maison où elle et Doug avaient emménagé à l'automne avec la perspective de fonder une famille était pleine de courants d'air, mais le mouvement des flammes lui donnait l'impression qu'une porte était restée ouverte quelque part.

— Tu l'as appelé ? demanda Angela.

Cherie leva les yeux au ciel. Elle ne voulait pas être désagréable, mais parfois Angela était vraiment bouchée.

— Cinq fois. Il ne décroche pas.

— Allez, Cherie, tu sais comment sont les mecs. Il regarde le match de hockey en buvant avec ses potes. Il a probablement oublié son mobile dans sa veste. À moins qu'il n'ait plus de réseau, à cause de la tempête. J'ai dû essayer deux fois avant de parvenir à te joindre. La réception est vraiment merdique ce soir.

— Tu as sans doute raison, admit Cherie.

— Tu sais que Doug vaut mieux que la plupart de ces types, poursuivit Angela. Avec lui, au moins, tu es sûre qu'il ne traîne pas avec une pute...

— Tu crois ça ?

— Oh ! je t'en prie ! Bien sûr que oui ! Il lui arrive de manquer de jugeote, mais cette andouille t'aime, ce n'est quand même pas rien.

Cherie sourit et bougea sous la couverture, observant la danse des flammes. Elle songea à toutes les occasions où elle et Doug avaient allumé des bougies, même sans panne d'électricité.

— C'est vrai, reconnut-elle. Et ça compte beaucoup. C'est juste que je préfère ne pas rester seule dans le noir. Et j'aimerais qu'il tienne tête à Timmy Harpwell. Ce type est un...

— Connard, proposa Angela.

— J'allais dire « idiot », mais « connard » me convient.

Elles rirent toutes les deux. Cherie faisait grise mine, seule à la maison en pleine tempête. Elle regrettait de ne pas avoir demandé à Angela de venir lui tenir compagnie quand Doug l'avait prévenue qu'il rentrerait tard. Bien sûr, ridiculement menue comme elle l'était – son amie avait gardé le même physique depuis l'âge de douze ans –, le vent l'aurait emportée.

Des aboiements résonnèrent soudain sous la table basse et elle sursauta, son cœur s'affolant. Son petit terrier surgit, boule de poils fauves, glapissant à tue-tête.

— Oh ! le sale petit voyou ! s'exclama Cherie, une main sur sa poitrine.

Son cœur battait la chamade ; elle reprit lentement son souffle.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Angela.

— Brady pique sa crise.

Le chien se posta devant l'entrée, aboyant et reniflant. Il se retourna vers elle, avant de laisser échapper une nouvelle série de

jappements inexplicables tout en se rapprochant de la porte.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Aucune idée, dit Cherie.

Rejetant la couverture, elle se redressa. Elle portait un vieux tee-shirt vert passé aux armes du lycée de Coventry et un pantalon de pyjama en tissu écossais. Elle avait réuni ses cheveux roux dans une queue-de-cheval, mais n'avait mis aucun maquillage. Elle n'était donc pas prête à recevoir des visiteurs. Elle espéra de tout cœur que Doug n'avait pas eu la brillante idée d'inviter un des types du garage. Elle voyait déjà le tableau : le mécano trop soûl pour conduire dans le blizzard, dormant sur son canapé.

— Ange, je vais devoir te laisser. C'est probablement Doug.

— Si ce n'est pas lui, rappelle-moi. Je m'ennuie.

— Toi au moins, tu as de l'électricité.

Elles se souhaitèrent bonne nuit et Cherie mit fin à la communication. Brady ne s'était toujours pas calmé, ses griffes s'acharnaient sur le petit rectangle carrelé à côté de l'entrée. Elle déverrouilla la porte et l'ouvrit, serrant ses bras contre sa poitrine pour se protéger de l'air glacial qui s'engouffrait à l'intérieur. Même avec les réverbères éteints, elle put constater l'absence de voiture dans l'allée ou dans la rue devant la maison.

Aboyant, Brady se précipita entre ses jambes et se glissa dans l'entrebâillement d'à peine quinze centimètres.

— La barbe ! fit-elle d'un ton brusque. Quel idiot, ce chien ! Reviens tout de suite !

Mais rien ne semblait pouvoir arrêter le petit terrier. Brady dévala l'escalier jusque dans la neige, tellement profonde qu'il faillit s'y perdre, sautant, glapissant, décrivant des cercles alors que le vent balayait brutalement la cour.

— Merde, chuchota-t-elle. Brady, sois gentil, allez ! rentre !

Pendant un moment, elle eut bon espoir, mais l'animal continuait simplement à donner de la voix. Avec un soupir, et une irritation grandissante, elle enfila les bottes qu'elle avait envoyées valser près de la porte un peu plus tôt dans la journée. Son mobile toujours serré dans sa main, elle s'aventura dans la tempête. Elle comprit immédiatement qu'elle avait commis une erreur en sortant, ne serait-ce qu'une minute, sans mettre une veste.

Le froid mordant s'attaqua à sa peau d'albâtre ; elle claqua des dents.

— Viens voir maman, mon chou, dit-elle, descendant les quelques marches qui la séparaient du chien.

La couche de neige semblait faire une bonne trentaine de centimètres ; elle grimaça sous l'assaut des flocons qui bombardaient son visage. Le froid s'insinua en elle, jusqu'à l'os. Elle commença à

traverser la pelouse, ses bottes s'enfonçant profondément dans la neige lourde et humide. Le vent la cingla tellement fort qu'elle tituba, tâchant de conserver son équilibre. Alors qu'il soufflait à hauteur de ses oreilles, elle pensa presque entendre une voix, un chuchotement étouffé.

Brady marqua une pause dans ses aboiements, dressant la tête. Il sembla la fixer du regard, alors qu'il reculait lentement. Des flocons s'étaient accumulés sur son museau et, à présent, les bourrasques étaient assez puissantes pour ébouriffer le petit chien.

Le vent murmura à nouveau et, cette fois, Cherie fit volte-face, plissant les yeux pour mieux scruter la tempête. Dans la blancheur aveuglante, elle distingua les lumières chaudes à l'intérieur de sa maison, ce qui ne fit qu'accroître sa colère. Elle se retourna vers l'animal, fit un pas dans sa direction, et Brady se remit à glapir de plus belle. À l'instar d'une mère capable de faire la différence entre les cris de faim, de panique ou de douleur chez son bébé, Cherie connaissait son chien. Mais ces jappements plaintifs et frénétiques qui lui pinçaient le cœur, elle ne les avait jamais entendus auparavant. Sans la tempête, elle aurait voulu le serrer dans ses bras pour le réconforter. Pour l'heure, elle avait juste envie de lui botter l'arrière-train.

— Ça suffit, maintenant ! dit-elle, avançant avec difficulté vers lui, détournant son visage de la brutalité cinglante de la tempête.

Le chien aboya d'un air farouche, reculant, essayant de lui échapper. Quand elle fut sur le point de l'attraper, il tenta de s'enfuir, mais la neige toujours plus profonde l'empêcha de courir. Cherie le prit dans ses bras.

— Viens ici, sale bête, roucoula-t-elle tendrement, pressant le petit corps contre sa poitrine. Allez, on rentre...

Puis elle entendit à nouveau le chuchotement, porté par le vent, un murmure sourd qui s'insinua dans ses oreilles, tel le rire haletant d'enfants espiègles en train de jouer à cache-cache. Cette fois, c'était plus clair ; elle écouta attentivement, pensant distinguer des mots. Quelqu'un se trouvait peut-être à proximité, perdu ou blessé dans le blizzard.

— Ohé ! lança-t-elle en se tournant vers les buissons qui longeaient la façade de la maison.

La tempête emporta sa voix, la transformant en un murmure que cueillerait une autre oreille. Le vent rabattit ses cheveux roux sur ses yeux.

Et puis merde, pensa-t-elle. Elle repartit péniblement vers le perron, en dépit des bourrasques qui semblaient décidées à l'en empêcher. Sans s'en rendre compte, elle avait parcouru au moins cinq mètres depuis l'entrée. Du givre commençait à se déposer sur ses vêtements, ainsi que sur ses joues et ses cils.

Alors qu'elle atteignait les marches, Brady se mit à gémir et à trembler, et enfin à gronder. Cherie regarda autour d'elle. Elle se demanda s'il avait lui aussi perçu le chuchotement. Profitant de son inattention, le chien se tortilla entre ses bras et la mordit brutalement à la main, ses dents lui écorchant la peau avant de s'enfoncer dans la chair. Poussant un cri de douleur, elle lâcha Brady qui tomba dans la neige, trébucha et se rétablit, puis déguerpit dans la tempête tellement vite qu'il aurait très bien pu se volatiliser.

Sous le choc, elle resta plantée là, fixant du regard l'endroit où elle l'avait vu disparaître dans le blizzard. Elle se demanda ce qu'elle était censée faire à présent. La tentation de l'abandonner à son sort était grande, mais s'il lui arrivait malheur, elle ne se le pardonnerait jamais.

— Merde.

Elle devait rentrer se réchauffer, puis bien s'emmitoufler dans plusieurs couches de vêtements et un manteau d'hiver, mettre un bonnet et des gants. Mais d'abord, soigner cette main qui lui causait des élancements à l'endroit où il l'avait mordue. Pendant un long moment, elle ne put que regarder fixement les marques de perforation là où les dents de Brady avaient déchiré sa peau. Puis elle baissa les yeux vers les taches cramoisies que son sang avait laissées dans la neige, rapidement effacées par le grand voile blanc.

Comment j'en suis arrivée là ? songea-t-elle. Comment j'ai pu me retrouver seule à la maison par une nuit pareille ?

Avec un soupir, elle plaqua sa main blessée contre son tee-shirt et se retourna pour gravir les quelques marches. Ce faisant, elle prit conscience que le vent s'était calmé, comme si la tempête retenait son souffle... ou comme si quelque chose s'interposait entre elle et le pire de la bourrasque.

Elle entendit à nouveau un chuchotis. Puis de longues griffes gelées se refermèrent sur sa gorge. On lui tira les cheveux, lui renversant brusquement la tête. Au-dessus d'elle, elle vit plusieurs créatures tombant du ciel avec la neige, guidées par le vent. Elles louvoyaient furtivement à travers la tourmente, exploitant les bourrasques à leur avantage.

Les doigts glacés s'enfoncèrent bien plus profondément que les dents de Brady.

Alors que les créatures la soulevaient, elle sentit ses pieds quitter le sol, une botte délacée dégringolant dans la neige. Cherie se mit à pleurer.

Ses larmes se transformèrent en glace sur ses joues.

Chapitre 3

— Vous ne devriez pas sortir, monsieur Manning, dit le serveur chinois. Vous avez trop bu pour conduire, même sans cette tempête. Restez. Café à volonté, c'est gratuit. On dort tous ici cette nuit. On a des oreillers et des couvertures.

Doug rumina cette proposition pendant un moment, perdu dans les vapeurs de l'alcool. Plusieurs employées s'étaient réunies afin d'observer les tentatives de leur collègue pour l'empêcher de prendre la route. À leurs expressions, il ne parvenait pas à décider si elles espéraient qu'il réussisse ou si elles auraient préféré qu'il débarrasse le plancher. Si le patron du *Panda de Jade* était suffisamment inquiet pour obliger son personnel à dormir au restaurant, peut-être Doug commettait-il une erreur en voulant s'aventurer dans le blizzard.

— J'habite à peine à une dizaine de kilomètres, articula-t-il avec difficulté.

Il se maudit d'avoir bu ce dernier whisky. Ou les trois précédents.

Tu devrais rester, lui souffla une voix dans sa tête, étonnamment claire, sobre, et qui ne mangeait pas ses mots. *Ne sois pas idiot.*

— Je... Je ne peux pas. Cherie, ma femme, elle m'attend.

— Passez-lui un coup de fil, suggéra le serveur.

Peng, se souvint Doug. *Son nom est Peng. En fait, le seul authentique Chinois parmi les employés aux origines asiatiques diverses. Les Blancs sont incapables de faire la différence.*

— Le téléphone ne marche pas, mais vous avez un mobile, oui ? demanda Peng.

Doug hocha la tête, plongeant la main dans sa poche. Il était tellement soûl que ce simple geste suffit à lui faire perdre l'équilibre. Titubant, il se dit : *Tu es complètement bourré.* Mais pas au point de ne pas pouvoir parcourir sa liste de contacts et appuyer sur « MAISON ». Après avoir fixé l'écran du regard pendant ce qui lui sembla une éternité, sur des jambes flageolantes, il comprit enfin pourquoi il ne parvenait pas à établir la communication.

Pas de signal.

Il secoua la tête ; sa décision était prise. Fourrant le téléphone dans sa poche, il se tourna vers le serveur en chancelant un peu – comment s'appelait-il bon sang ? Il l'avait su pourtant, à l'instant.

— Faut que j'y aille, dit-il.

Le Chinois commença à protester, mais Doug se dirigeait déjà vers la porte. Le blizzard l'accueillit dans la nuit en le giflant brutalement. Le froid pénétrant engourdit instantanément son visage. Il avait garé sa Mustang au milieu du parking, près du poteau au sommet duquel se dressait l'enseigne du *Panda de Jade*, presque entièrement masquée. Sous la faible lumière des réverbères, la violence de cette tempête était manifeste. La neige lourde et épaisse tombait avec une force comme il n'en avait jamais vu auparavant.

Cherie comptait sur lui. Elle se ferait du souci. Demain matin, elle lui ferait une scène parce qu'il s'était fait virer, bien qu'il ait voulu défendre son honneur. Mais il ne pouvait pas la laisser passer la nuit seule, sans savoir s'il allait bien. Ils se disputaient sans arrêt et parfois elle se comportait comme une vraie garce ; elle prenait trop de pilules aussi, et ça l'inquiétait, mais elle était sa femme et il l'aimait. Il ne concevait pas sa vie avec quelqu'un d'autre.

Il devait rentrer.

Sortir du parking ne fut pas une mince affaire. Les pneus de la Mustang dérapèrent et patinèrent, au point qu'il finit par rejoindre la rue en passant par-dessus le trottoir. Mais une fois qu'il se mit à avancer, il se sentit bien.

Il roulait trop vite. En ayant beaucoup trop bu. Au milieu d'un blizzard dont la Nouvelle-Angleterre se souviendrait pendant une décennie.

Mais il était bien.

Puis le chauffage de sa voiture commença à réchauffer ses os, le va-et-vient hypnotique des essuie-glaces accorda son rythme paisible à celui des battements de son cœur, et ses paupières devinrent terriblement lourdes.

Au bout de Monument Street, avec pour seuls choix de tourner à gauche ou à droite – droit devant s'étendaient des hectares de forêt couverts de neige –, il ouvrit brusquement les yeux, juste à temps pour freiner à mort. Mais ses pneus ne trouvèrent pas de prise et il traversa la congère qui arrivait trop vite, puis dévala une pente. Sa voiture cessa sa course contre un arbre. Du sang coulait de son front et le pare-brise était fendu au point d'impact avec son crâne.

Il entendit une roue tourner alors que le froid commençait à s'infiltrer, à s'installer et à s'accumuler rapidement sur la vitre autour de lui.

À moitié conscient, il pensa apercevoir un visage, au-delà de la toile d'araignée des fissures du pare-brise, mais il mit cela sur le compte de son imagination. À part l'épave de sa Mustang, il n'y avait que la tempête là-dehors.

Le moteur cliqueta, alors qu'il refroidissait.

Doug ferma les yeux.

Avec le courant coupé dans plus de la moitié de la ville, tout le monde s'était terré chez soi en attendant la fin du blizzard, y compris, apparemment, les putains et les junkies de Copper Hill, le pire quartier de Coventry. Joe Keenan n'avait pas reçu le moindre appel de la soirée, pas un coup de feu, pas un incident de violence domestique. D'ailleurs, même dans le cas contraire, il n'aurait probablement pas été en mesure de répondre. La neige avait envahi les petites rues, et s'il restait coincé quelque part à cause d'une congère, il n'avait pas fini d'en entendre parler.

Il roulait dans Winchester Street, notant la lueur des bougies dans les anciennes maisons victoriennes et de style fédéral. Les branches alourdies des arbres ancestraux qui bordaient la chaussée formaient un tunnel blanc irréel. L'un de ces vieux chênes s'était abattu sur une ligne électrique. Keenan approcha dans sa voiture de patrouille ; ses phares balayèrent les silhouettes en veste orange. Emmitouflées dans leurs bonnets et leurs écharpes, elles tapaient des pieds sur le sol pour se tenir chaud alors qu'elles débitaient le tronc pendant que d'autres s'occupaient de la ligne.

La treizième jusqu'à présent, pensa Keenan. La nuit promet d'être longue.

Des dizaines de milliers de personnes sans courant, rien qu'à Coventry, et ces pauvres bougres bosseraient vingt-quatre heures sur vingt-quatre en pleine tempête jusqu'à ce que chaque ampoule brille à nouveau. Pour le moment, leur priorité consistait à couper l'électricité dans les lignes touchées – la remise en ordre et les réparations attendraient jusqu'au matin. Keenan s'étonna donc de les voir découper ce chêne imposant.

Il alluma sa barre de toit. Les gyrophares bleus se mêlèrent aux lumières de sécurité rouge et orange des véhicules des ouvriers, produisant des couleurs étranges et inhabituelles. L'un des hommes approcha de la voiture de patrouille. *Le chef d'équipe*, se dit Keenan, dans la mesure où son activité semblait se résumer pour l'essentiel à boire le contenu d'une énorme Thermos pendant que ses collègues essayaient de ne pas s'électrocuter.

— Comment ça se passe ? demanda Keenan.

— On avance à la vitesse d'une tortue, répondit l'autre. (Il avala une petite gorgée, puis essuya son épaisse moustache blanche du revers de son gant.) Ce n'est déjà pas facile dans les meilleures conditions. Mais là, c'est de la folie.

— Pourquoi ne pas attendre le matin ?

Le chef d'équipe haussa les épaules.

— D'après moi, ils ont prévu de la neige demain au moins jusqu'à la mi-journée, alors autant s'y mettre dès maintenant.

— Honnêtement, les gars, je ne sais pas comment vous vous débrouillez pour intervenir aussi vite, dit Keenan. J'ai déjà répondu à trois appels concernant des lignes électriques abattues. Et dans chaque cas, le jus a été coupé presque immédiatement après qu'on les a localisées. Mais vous devez en baver pour arriver sur place, surtout que vous ne pouvez pas trop compter sur les chasse-neige de la voirie.

Le chef d'équipe rit, renversant la tête avec un grognement de mépris.

— Ces branleurs ! Ne m'en parlez pas. En ce moment, ils sont probablement en train de se torcher au whisky en lançant les paris sur lequel d'entre eux dégommera le plus de boîtes aux lettres.

Keenan gloussa.

— Sans blague. J'ai vu trois de leurs camions sur le parking chez BJ's.

Il ne reprochait pas aux employés de la voirie de prendre leur pause. Ils auraient de quoi s'occuper bien après la fin de la tempête. Et il comprenait la tentation de se la couler douce, sachant le peu de gens qui se risquerait sur les routes cette nuit. *Mais je suis là, moi*, songea l'agent Keenan. *Et je ne suis pas le seul.*

— Beaucoup de boulot ce soir ? demanda le chef d'équipe.

— Bien assez, répondit Keenan.

Ça avait été plutôt calme au début, mais ces deux dernières heures, les appels étaient devenus plus fréquents ; tous concernaient des lignes électriques malmenées par la tempête.

— Soyez prudent.

Keenan souhaita la même chose à son interlocuteur, puis remonta sa vitre, donnant un petit coup sur l'accélérateur. Il sentit d'abord les pneus patiner pendant une seconde, faisant voltiger la neige avant de trouver une prise. Depuis qu'il avait commencé son service, il serrait son volant si fort qu'il en avait mal aux doigts. La chaleur de son lit douillet lui manquait. Il n'avait qu'une envie : que cette nuit se termine.

Des parasites crépitèrent, puis la voix du répartiteur remplit la voiture.

— Centre de Coventry à voiture 4.

Keenan prit la radio.

— Voiture 4, Winchester Street.

— Voiture 4, nous avons reçu un appel d'une dénommée Jill Wexler, 75 Kestrel Drive. Son fils de quinze ans, Gavin, est allé faire de la luge avec deux de ses amis. Les garçons passaient la nuit chez les Wexler et sont sortis en cachette. Mme Wexler pense qu'ils sont à l'aqueduc derrière l'école primaire Whittier. Le père, M. Wexler, est parti à leur recherche.

— Voiture 4, je m'en occupe, dit Keenan.

Il accéléra, dérapa un peu par l'arrière, puis redressa. Si ces gosses et M. Wexler étaient à l'école Whittier, ce serait réglé en un tournemain. Mais s'il ne les trouvait pas là-bas, le répartiteur lancerait un appel à toutes les voitures avec une description des disparus. D'ordinaire, la police ne réagissait pas aussi vite, mais au milieu d'une tempête comme celle-là, la sécurité comptait plus que le respect des procédures.

En temps normal, l'itinéraire le plus rapide qui menait à l'école Whittier lui aurait fait emprunter French Farm Road. Mais cette rue était tellement raide et étroite, avec des transversales impraticables, qu'il était certain de rencontrer des difficultés pour arriver en haut. Il privilégia donc un trajet plus long, passant devant le chantier du lotissement Greenwood, avant de s'engager dans Greenwood Avenue qui, au bout d'une interminable montée en courbe, le conduirait sur le parking du terrain de base-ball derrière l'école.

Les chasse-neige avaient laissé un muret de neige de près de soixante centimètres de haut qui bloquait l'entrée du parking. Keenan jura et se gara sur le côté, rallumant sa barre lumineuse et coupant le moteur. Il scruta la tempête, à peine capable d'y voir à plus de six mètres. Le vent secoua sa voiture et il regretta à nouveau son lit bien chaud.

Puis il songea à Mme Wexler, attendant chez elle le retour de son mari et de son fils, et aux parents des deux autres garçons – *Crétins*, pensa-t-il, mais les ados étaient comme ça –, et il sortit de son véhicule. Tirant son chapeau sur ses oreilles et glissant ses mains dans des gants épais, il claqua la portière et enjamba le muret blanc dans un tourbillon de lumière bleue.

Il n'avait pas parcouru quinze mètres qu'il haletait déjà, avançant péniblement dans la neige qui lui arrivait jusqu'au mollet et s'efforçant de voir tant bien que mal où il allait. D'épais flocons s'introduisirent à l'intérieur de son col et lui piquèrent les joues. Ballotté par les bourrasques, il sentait une accalmie tous les six ou sept pas, et la densité du blizzard diminuait juste assez pour lui permettre de s'assurer qu'il était sur la bonne voie.

L'école primaire Whittier se dressait en haut d'une colline chauve, entourée d'arbres. Au sommet, un vent d'une violence incroyable balayait le terrain de base-ball, mais Keenan continua à avancer. Il se promit un énorme café dès qu'il pourrait s'en offrir un... et après avoir baffé Gavin Wexler et ses deux imbéciles d'amis.

— Crétins, murmura-t-il, se penchant dans la tempête.

Il marqua une pause pour s'orienter et sentit la douleur du froid qui s'installait dans ses doigts. L'établissement se trouvait à sa droite. Pendant une accalmie, il aperçut les bandes noires des lignes électriques qui traversaient la côte derrière l'école, puis il tourna sur

sa gauche, en direction de l'extrémité du terrain. Un grillage était censé tenir les gosses à l'écart de l'aqueduc qui descendait de l'autre côté, mais en hiver, c'était le meilleur endroit pour faire de la luge. Le jeune Joe Keenan en avait profité des dizaines de fois avec ses imbéciles d'amis, mais pas au beau milieu d'un blizzard à une heure et demie du matin.

Une voix arriva jusqu'à lui, portée par le vent. Il leva les yeux, scrutant la tempête, mais ne vit rien. En dépit de son blouson et de ses gants, le froid était vraiment pénétrant. Il continua à progresser, se demandant si les bourrasques déchaînées et la neige cinglante ne lui avaient pas joué des tours, si le son qu'il avait entendu n'était pas venu d'ailleurs. Une demi-douzaine de pas plus loin, il obtint sa réponse : une silhouette sombre titubait vers lui, droit devant.

— Hé ! cria l'agent Keenan. Par ici !

Idiot. Le type avançait déjà dans cette direction. Mais peut-être avait-il besoin de savoir qu'il n'était pas seul.

Il distingua de nouveau la voix, mais elle lui parut différente cette fois. Un chuchotement, doux, haletant, mais qui semblait provenir de derrière lui, sur sa gauche, constata-t-il avec perplexité. Le vent souffla plus fort, épaississant le rideau blanc et lui dissimulant la silhouette dans la neige.

Cette tempête me joue des tours, pensa Keenan.

Mais ensuite, les murmures reprirent de plus belle, tellement proches qu'il eut l'impression qu'on lui parlait à l'oreille. Il sentit qu'on tirait sur sa veste et se retourna en poussant un cri, voulant dégainer son arme – pas vraiment pratique avec des gants aux mains.

Il fouilla le blizzard du regard, retenant son souffle, son cœur s'emballant dans sa poitrine, attendant une accalmie. Quand elle arriva et que la neige tomba droit pour une fois au lieu de lui cingler la figure, il ne vit rien. Personne. Et pourtant, ce chuchotement persista si distinctement dans son esprit que son cœur continua à battre la chamade et qu'il respira nerveusement, de manière saccadée. Ses pensées le ramenèrent un peu plus tôt dans la soirée, à ce qui avait causé la bosse sur sa voiture.

— Ohé ! appela une voix.

Se retournant brusquement, il constata que la silhouette s'était approchée. Keenan vit un anorak vert à capuche, mais le visage resta dans l'obscurité jusqu'à ce qu'il braque sa lampe sur lui. Malgré le blizzard, le faisceau lui permit de distinguer *grosso modo* les traits d'un homme fou de terreur.

— Je suis policier, monsieur. Vous êtes blessé ?

Keenan pointa de nouveau sa torche vers son visage, lui faisant décrire des va-et-vient ; il se demanda si le type était en état de choc.

— Monsieur Wexler ?

L'autre cligna des yeux. Il regarda autour de lui, comme s'il avait perdu quelque chose, puis il dévisagea Keenan.

— Moi, ça va. Mais les garçons... Les garçons ont besoin d'aide, dit Wexler, sa voix passant de l'hébétude à la panique en l'espace de quelques mots.

Wexler attrapa Keenan par le poignet, mais le policier se dégagea.

— Montrez-moi simplement où ils sont.

L'homme hocha la tête, puis continua à répéter le même geste alors qu'il rebroussait chemin.

— C'est par là. Dépêchez-vous. J'ai pensé... comme mon mobile ne fonctionnait pas, à cause de la tempête, sans doute... j'ai cru que j'allais devoir rentrer pour pouvoir... plus vite, je vous en prie !

Wexler se démenait dans la tourmente, et l'agent Keenan le suivit, chaque pas le confortant dans la certitude qu'ils se dirigeaient vers le grillage interdisant l'accès à l'aqueduc... et à cette pente étroite que Keenan connaissait bien. Dans leur jeunesse, lui et ses amis l'avaient baptisée la côte des Boulettes de Viande, à la suite d'une mésaventure survenue à Frankie Matos. Sa luge avait quitté la piste, envoyant son propriétaire valser dans les arbres où il s'était méchamment écorché le genou (au point qu'il ressemblait à la viande crue desdites boulettes). C'était tout le charme (et le danger) de cet endroit. L'erreur ne pardonnait pas, puisque le terrain descendait en pente raide de part et d'autre de la piste sur près de trois mètres, envahis par une végétation dense.

Quand ils atteignirent la clôture, Wexler commença à l'escalader.

Keenan le retint par le bras.

— Non, monsieur Wexler. Vous restez ici pour guetter l'arrivée éventuelle des renforts.

Quel que soit ce qui l'attendait au bas de la côte des Boulettes de Viande, Keenan se dit que Wexler pourrait, si cela se révélait nécessaire, montrer le chemin aux ambulanciers ou à d'autres policiers.

Respirant à fond dans l'air glacial, il escalada la clôture, tint en équilibre précaire un moment, puis se laissa tomber du côté de l'aqueduc. En atterrissant dans la neige, il plia un genou, se cramponnant au grillage pour ne pas se casser la figure. Ce genre d'acrobaties avait été bien plus simple à quatorze ans.

Keenan tenta de voir quelque chose sur la pente étroite. À travers le maelström blanc, il distinguait vaguement les pylônes électriques alignés sur un épaulement en contrebas, là où l'aqueduc s'aplanissait. La côte des Boulettes de Viande faisait environ vingt-cinq mètres de long – moins longue, mais aussi raide, que dans son souvenir. Autour de lui, les bottes de plusieurs enfants avaient laissé des traces et les trajectoires de différentes luges avaient strié l'aqueduc.

Les luges, songea-t-il, fronçant les sourcils alors que lui revenait en tête l'autre aspect dangereux de la côte des Boulettes de Viande : le grillage avec double porte métallique en bas. Pour descendre l'aqueduc en traîneau, il fallait être prêt à abandonner son engin qui irait s'écraser contre la clôture. Mais Keenan se rappela plusieurs fois où, parce qu'il avait attendu trop longtemps pour sauter, son élan ne lui avait pas permis d'éviter la collision.

— Merde, chuchota-t-il tout bas, alors que ses mains et son visage s'engourdissaient.

Puis il éleva la voix pour être entendu malgré la tempête.

— Monsieur Wexler ? Est-ce que l'un d'eux est rentré dans la clôture ? Quelqu'un est blessé ?

— Oui, répondit Wexler, étrangement calme au milieu du grondement du blizzard. Gavin. Et ce n'est pas seulement...

Keenan avait brusquement ôté son gant et sorti sa radio. Dès qu'il appuya sur le bouton, l'air se remplit soudain de parasites. La radio émit un son perçant, assez puissant pour couvrir tout ce que Wexler aurait pu ajouter.

— Commissariat de Coventry, ici la voiture 4. J'écoute.

Il commença à descendre la côte, sa radio sifflant et crépitant, mais au bout de quelques pas, il prit conscience que Wexler s'était interrompu au beau milieu d'une phrase. Inquiet à l'idée qu'il puisse s'effondrer en état de choc, Keenan se retourna pour s'assurer que tout allait bien, mais il ne vit aucune trace de l'homme.

— Monsieur Wexler ? lança le policier, alors qu'il rebroussait péniblement chemin vers la grille.

Il fouilla la tempête du regard et cria encore son nom, observant attentivement le terrain de base-ball gelé – ou au moins ce que les conditions météo lui permettaient de discerner. De nouveaux parasites jaillirent de la radio, et Keenan sursauta, surpris. Il refit une tentative pour entrer en contact avec le répartiteur, alors même qu'il scrutait la neige battante. Wexler n'avait pu aller nulle part. En tout cas, pas assez vite pour que Keenan le perde de vue.

— Wexler ! cria-t-il.

Silence.

Quand vint enfin une réponse, elle n'émanait pas d'un adulte. Une voix plus jeune, affolée et plaintive, appelait à l'aide depuis le bas de l'aqueduc. Avec un juron, Keenan lança de nouveau un regard en direction du vide dans lequel Wexler semblait s'être volatilisé, puis se retourna pour descendre tant bien que mal la côte des Boulettes de Viande.

La radio ne cessait pas de grésiller. Il essaya de communiquer à plusieurs reprises, mais ne parvint à distinguer que des fragments de mots par-ci par-là – rien de compréhensible. La tempête affectait tout.

À environ cinq mètres de la clôture, la neige gelant sur son manteau et collant à son visage, Keenan discerna à peine deux silhouettes à terre.

— Ohé ! cria-t-il.

— On est là ! répondit une voix. Juste là !

Épuisé par sa lutte contre le vent brutal, Keenan chancela en direction des deux garçons ; l'un d'eux, un petit maigrichon dont les sourcils étaient bordés de givre, était agenouillé sur le sol. Il portait un caban en laine et une écharpe qui lui couvrait le bas du menton. Il leva des yeux implorants vers Keenan. La tête de son camarade étendu par terre reposait sur son giron.

— Aidez-le !

Keenan observa le garçon inconscient, dont la tête pendait de façon alarmante sur le côté.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il a voulu secourir Gavin, répondit le maigrichon d'une voix tremblante d'émotion.

Keenan fronça les sourcils.

— Aucun de vous n'est Gavin Wexler ?

— Moi, c'est Marc Stern. Lui, c'est Charlie Newell. Gavin est...

Une expression d'affliction et d'horreur déforma son visage.

— Gavin est là-bas.

Il fit un signe de la tête en direction de la grille à environ trois mètres. Keenan se précipita et faillit trébucher sur une petite silhouette dans un manteau d'hiver gris et bleu qui gisait presque entièrement recouverte par au moins deux centimètres de neige. Alors qu'il se penchait pour en enlever un peu avec sa main, il sentit l'odeur infecte de la chair brûlée et se figea sur place.

— Non ! lui cria Marc Stern, le maigrichon. Ne le touchez pas ! Ça pourrait être dangereux !

Keenan recula, jetant un coup d'œil autour de lui pour embrasser la scène du regard ; puis il entendit un bruit sec et des étincelles, et il comprit la situation. Il renversa la tête pour apercevoir les lignes à haute tension qui passaient à la perpendiculaire de l'aqueduc, traversant le chemin juste de l'autre côté de la clôture au bas de la côte des Boulettes de Viande. Un long câble pendait d'un des pylônes, touchant le haut du grillage à environ cinq mètres sur sa gauche.

Un grésillement et un sifflement parvinrent jusqu'à lui, et il vit une petite pluie d'étincelles jaillir à l'endroit où la ligne s'était abattue.

Il ne voulait pas examiner de plus près le corps calciné de Gavin Wexler, et il n'en avait pas le temps. Il se hâta de retourner auprès des deux autres garçons et se laissa tomber dans la neige à côté de Charlie. Il trouva un pouls sur son poignet, mais si faible qu'il préféra s'assurer qu'il ne l'avait pas imaginé en vérifiant sur son cou. Son cœur battait

toujours.

Keenan leva les yeux vers Marc.

— Bon, Gavin a heurté la clôture. Est-ce qu'il a agrippé le grillage pour se relever ?

Marc hocha la tête énergiquement.

— Il n'a même pas crié. On l'a vu là-bas, et on n'a pas eu le temps de comprendre ce qui se passait, il était tellement calme. Et puis ses gants ont pris feu et on a senti l'odeur de ses cheveux qui brûlaient, et Charlie a voulu le décrocher, mais je lui ai hurlé de ne pas le faire et... et...

— Ça va, mentit Keenan. Tout va s'arranger.

Le garçon n'essaya même pas de discuter. C'était stupide de dire un truc pareil, et ils le savaient tous les deux. Gavin était mort électrocuté. De la fumée s'était échappée de sa chair. Ses gants et probablement d'autres choses s'étaient enflammés. Et maintenant, ils se retrouvaient dans le blizzard à 2 heures du matin et les battements de cœur de Charlie étaient très espacés. Lui aussi avait été électrocuté en essayant de sauver son ami. Rien n'allait s'arranger.

— Charlie, dit Keenan, se penchant vers lui. Charlie, tu m'entends ?

Il appuya une nouvelle fois sur le bouton d'appel de la radio ; les parasites résonnèrent dans la tempête et entre les arbres.

— Commissariat de Coventry, j'écoute ! Commissariat de Coventry, répondez, s'il vous plaît !

Rien à part les parasites.

Charlie commença à se contracter convulsivement. Marc cria, retirant ses mains comme s'il craignait d'une certaine manière d'en être responsable. En proie à des spasmes, le gamin inconscient se mit à gémir. Keenan pensa immédiatement à son cœur. Il avait senti une palpitation quand il avait voulu prendre le pouls de Charlie. S'il avait déjà eu une crise cardiaque, celle-là était peut-être la suivante.

— Pousse-toi ! dit Keenan, s'approchant de Charlie en se traînant sur les genoux alors que Marc reculait.

Keenan attrapa les bras de Charlie qui battaient l'air, puis exerça une pression sur sa clavicule, tâchant de maintenir le garçon au sol pour qu'il ne se blesse pas. Il se convulsa une fois, puis s'immobilisa ; la crise s'était arrêtée. Mais Keenan prit conscience en moins d'une seconde qu'avec les spasmes tout mouvement dans la poitrine de Charlie avait également cessé.

Jurant, Keenan chercha à nouveau à prendre le pouls du gamin, mais n'en trouva aucun. Un calme pas si différent de l'engourdissement provoqué par le blizzard l'envahit. Keenan aurait voulu pouvoir appeler une ambulance, ou au moins avoir un défibrillateur portable sous la main. Mais tout ce qu'il avait, c'était un

ado gelé et terrifié et ses deux grosses paluches maladroites. Après s'être assuré que les voies respiratoires de Charlie étaient dégagées, il entama les compressions thoraciques, se maudissant pour chaque seconde perdue à discuter avec M. Wexler et à examiner le cadavre de Gavin.

— Allez, allez, dit Keenan, s'adressant autant à lui-même qu'au cœur silencieux de Charlie Newell.

Wexler, songea-t-il, se souvenant des tentatives maladroites de communication d'un homme encore sous le choc. Il s'était sauvé si vite qu'il avait disparu dans le blizzard, mais était-il allé bien loin ?

— Monsieur Wexler ! hurla l'agent Keenan. Vous m'entendez là-haut ? Vous êtes toujours là ?

Pas de réponse. Il se demanda si Wexler s'était ressaisi au point de chercher une ambulance ou au moins d'appeler le 911. Telle était vraisemblablement son intention quand Keenan était tombé sur lui.

— Allez, Charlie, supplia le petit Marc.

Mais en dépit des pauses entre ses compressions thoraciques répétées, les bras de Keenan se fatiguaient rapidement. La tempête était contre lui, comme si le vent ne souhaitait pas que le cœur du garçon redémarre.

— Wexler ! cria Keenan.

Il surprit Marc qui le dévisageait. Ils s'entregardèrent un moment. Keenan s'interrompit dans ses mouvements, sortit son mobile et le lança au gamin qui tenta maladroitement de l'attraper dans ses mains gelées avant de le laisser tomber.

— Appelle le 911 ! dit Keenan.

— J'ai essayé. Et M. Wexler aussi. Nos téléphones...

— Refais le numéro avec le mien !

Hochant la tête, Marc retira un de ses gants couverts de neige et entreprit de composer le 911.

— J'ai deux barres ! cria Marc.

— Appelle ! lui ordonna Keenan entre deux compressions.

Un instant plus tard, il entendit Marc annoncer l'endroit où ils se trouvaient. Il dut répéter plusieurs fois ces informations, s'efforçant désespérément d'expliquer au répartiteur avec des larmes de frustration dans les yeux où ils étaient et ce dont ils avaient besoin.

Plus d'une minute s'écoula et les bras de Keenan se fatiguaient. Charlie n'avait absolument pas bougé. Son pouls n'avait pas palpité. Sa peau semblait de plus en plus froide. Joe Keenan laissa échapper un long soupir ; il s'accroupit en frissonnant, examinant les traits attaqués par le gel de Charlie Newell, qui était mort devant lui. Charlie Newell, dont il n'avait pas réussi à sauver la vie.

— Faites quelque chose, dit le petit Marc, mais sans grande conviction.

C'était une requête creuse. Le garçon avait compris que c'était terminé.

Marc commença à sangloter, les bras serrés contre sa poitrine. Keenan se contenta de le regarder. Le vent changea de direction un moment et il put sentir l'odeur de la chair carbonisée de Gavin Wexler qui flottait toujours dans l'air.

La neige continua à tomber.

Keenan savait qu'il devait abandonner les deux morts derrière lui et remonter la pente avec Marc, grimper par-dessus le grillage et retourner à sa voiture. Avec un peu de chance, la radio à l'intérieur du véhicule fonctionnerait mieux que le modèle portable. Marc avait réussi à joindre le 911, mais Keenan doutait que le répartiteur ait compris la moitié de ce que l'ado lui avait dit avant qu'ils ne soient coupés.

Il avait juste besoin de prendre une minute, dans le froid et la tempête, sous la neige qui commençait à s'accumuler sur ses vêtements et sur la forme immobile de Charlie Newell. Keenan retint ses larmes alors que le vent glacial redoublait de violence.

Charlie Newell, songea-t-il, et il savait qu'il n'oublierait jamais ce nom.

Le gosse qui était mort à ses pieds. Le gosse qu'il n'avait pas été capable de sauver.

Chapitre 4

Allie Schapiro était au lit près de Niko, le regardant dormir. Sur la table de chevet, la bougie, qui avait presque brûlé jusqu'au bout, déclinait, mais la flamme tenait bon. Dans la lumière vacillante, il était si beau que le cœur d'Allie se gonfla presque à lui couper le souffle. Les fenêtres tremblèrent dans leurs châssis sous les assauts de la tempête dont la fureur ébranla la maison tout entière. Les années précédentes, elle n'avait jamais démonté les carillons éoliens de la véranda à l'arrivée de l'hiver ; elle tendit l'oreille à l'affût de leur musique effrénée. Plus tôt, elle les avait entendus clairement, mais à présent, les bourrasques les avaient arrachés et réduits au silence.

Elle avait suffisamment chaud sous la couette pour savoir que les frissons qui la parcouraient, loin d'être un effet du froid, étaient provoqués par le souvenir de ses ébats avec Niko. Rien que d'y penser, elle en eut la chair de poule ; ses mamelons se durcirent et elle sentit à nouveau le désir monter en elle. Tendant le bras sous les couvertures, elle passa ses doigts sur sa cuisse.

Sans le quitter des yeux, le cœur rempli d'émotion, elle sortit sa main de sous l'édredon et toucha son visage, caressant les contours et les ombres de sa peau olivâtre et devinant sa barbe naissante sur son menton. Il avait de longs cils qu'elle lui envoyait.

Alors qu'elle l'observait, Niko ouvrit les paupières. Un sourire fatigué se dessina sur ses lèvres.

— Tu devrais dormir, dit-il.

Allie prit sa joue en coupe dans sa main, se pencha vers lui et effleura ses lèvres des siennes.

— La soirée s'est bien passée, tu ne trouves pas ? demanda-t-elle.

— Le début ou la fin ?

Elle détourna le regard, rougissant un peu, surprise de sa réaction embarrassée après tout ce qu'ils venaient de partager, tout ce qu'ils avaient fait.

— Les deux, reconnut-elle. Mais je voulais parler de la première partie, avec les enfants.

Sous les draps, Niko posa sa main sur la courbe de sa hanche, faisant glisser ses doigts sur sa peau.

— C'était parfait, Allie. Le dîner était merveilleux. Les gosses étaient détendus ; ils semblaient vraiment bien s'entendre et accepter

qu'on soit ensemble, tous les deux. Comme une famille... normale.

— C'était agréable, dit-elle.

— Très agréable, renchérit Niko.

Une fois le courant coupé, Jake et Isaac avaient insisté pour manger toute la glace qui restait au congélateur afin de l'empêcher de fondre, même s'ils ignoraient combien de temps ils devraient se passer d'électricité. D'ordinaire, Allie aurait refusé, mais elle n'avait pas voulu perturber l'atmosphère enjouée. Elle et Niko avaient regardé la tempête par la porte coulissante qui donnait sur la véranda en savourant un verre de shiraz. De leur côté, les enfants s'étaient installés autour de la table de la cuisine pour vider trois pots différents de Ben & Jerry. Heureusement, même cette quantité de sucre ne les avait pas tenus éveillés terriblement tard. Sans lumière ni télévision, ils dormaient tous à 23 heures. Allie et Niko avaient attendu quarante minutes pour s'assurer que personne n'avait le sommeil agité, puis il l'avait emmenée au lit.

Nerveuse et paranoïaque, inquiète à l'idée que l'un des enfants ne vienne à la porte de la chambre et, la trouvant fermée à clé, *devine* ce qui se passait à l'intérieur, elle avait mis du temps à se détendre. Niko avait fait preuve de patience avec elle, il avait su se servir à merveille de ses mains, de sa langue et de ses mots pour lui faire oublier Jake, Isaac et Miri. À part Isaac, ils étaient assez grands pour comprendre ce qui pouvait se produire dans une chambre où deux adultes partageaient le même lit. Niko lui assura qu'ils n'y pensaient probablement pas, et elle espéra qu'il avait raison.

— Tu as conscience de ce que ça implique ? demanda-t-il.

Ses doigts continuèrent à remonter le long de sa jambe, puis il glissa sa main sous son tee-shirt en coton doux.

— Non, répondit-elle, scrutant ses yeux sombres. Qu'est-ce que ça implique ?

— On est passés à la vitesse supérieure. Ce n'est plus juste toi et moi qui sortons ensemble, dit-il de sa voix grave. On est tous là, réunis. Un couple. Avec nos enfants, ça ressemble à une famille. Même s'ils ne l'appellent pas comme ça, ils sentiront la différence.

Allie sourit, à nouveau gênée. Cette soirée leur avait donné un aperçu de leur avenir, tous sous le même toit, avec pourquoi pas un bébé plus tard – le leur, à tous les deux.

— Et qu'est-ce que tu fais de l'école ? demanda-t-elle. Les gens vont jaser. Et Angie ? Elle risque de mal réagir en apprenant que...

— Angie est une garce, dit Niko. Si elle tente de nous compliquer la vie, j'en ferai mon affaire. Les retombées ne me font pas peur, maintenant que je suis sûr de ce qu'il y a entre nous.

— À savoir ? demanda-t-elle, avec un regard espiègle.

— L'amour avec un grand A.

Bercé par des rêves d'été, Jake essayait de s'accrocher au sommeil. Mais quelqu'un chuchotait son nom, sans arrêt ; il sentit qu'on le secouait. Avant même d'ouvrir les yeux, il sut qu'Isaac avait dû faire un cauchemar. Il tapa sur les mains de son frère pour l'obliger à lâcher prise.

— Retourne te coucher, murmura-t-il.

— Jake, s'il te plaît... Lève-toi, pleurnicha Isaac. J'ai peur. Jake, allez.

Plus que tout, ce fut la manière dont la voix d'Isaac se brisa sur ce dernier mot qui décida Jake. Les deux garçons partageaient la même chambre depuis qu'Isaac était assez grand pour dormir dans un lit au lieu d'un berceau. Son petit frère l'avait souvent réveillé après un mauvais rêve, ou parce que, pris d'une envie pressante, il n'osait pas s'aventurer dans le couloir tout seul. Plus d'un an plus tôt, Jake avait cessé d'accompagner Isaac aux toilettes, l'obligeant à faire preuve de courage, et au bout des deux ou trois premiers voyages, Isaac ne lui avait plus demandé de l'escorter. Mais même au pire de ces nuits, quand les cauchemars avaient été particulièrement terrifiants, Jake n'avait jamais entendu ce ton dans sa voix.

Quelque chose n'allait pas.

— Jake, ils sont là.

Préoccupé, Jake frotta ses yeux ensommeillés et regarda son frère. Comme le courant n'avait pas été rétabli, la lueur familière de son réveil n'était pas là pour lui indiquer l'heure. Dehors, il faisait noir et le blizzard se déchaînait toujours ; il en déduisit que le matin était encore loin.

— De quoi tu parles ?

Isaac tira sur son tee-shirt, une certaine insistance dans ses yeux bleus.

— Viens voir.

Avec un soupir de frustration, Jake rabattit ses couvertures et se traîna hors du lit.

— J'ai entendu des grattements à la fenêtre, expliqua Isaac. Je sais ce que tu vas dire : c'est juste l'arbre. Et c'est d'abord ce que j'ai cru. J'ai eu la frousse, mais j'ai pensé que c'étaient les branches. Avec ce vent, pas de quoi en faire toute une histoire, je me suis dit – tu comprends ? Mais ensuite, j'ai commencé à vraiment écouter le vent ; il ne soufflait pas dans la bonne direction et pourtant les grattements continuaient. Alors, j'ai regardé et... j'ai vu quelque chose, conclut-il à voix basse, manifestement effrayé.

— Quoi, qu'est-ce que tu as vu ? demanda Jake en bâillant, traversant la chambre d'une démarche traînante, en chaussettes.

Il les gardait toujours au lit ; il se sentait en sécurité ainsi.

— Un visage, répondit Isaac, refusant de croiser son regard.

— Arrête tes conneries, marmonna Jake. Un peu de bon sens, Ike. Tu n'es plus un bébé.

— Tu ne dois pas dire des gros mots, lui reprocha Isaac, sensible à la grossièreté de son frère malgré sa peur.

Ça lui portait toujours sur les nerfs, quand Jake jurait, ce qui expliquait probablement en partie pourquoi celui-ci y prenait un tel plaisir.

Jake approcha de la fenêtre, mais ne distingua pratiquement rien à travers la neige accumulée sur la moustiquaire. Un petit amoncellement s'était formé sur le rebord, s'élevant contre la vitre depuis l'extérieur. *Isaac n'a rien pu voir à travers ça*, songea-t-il. Mais en y regardant de plus près, il se rendit compte que la partie visible de la moustiquaire – entre le bas obstrué par la neige et le store qui masquait la moitié supérieure de la fenêtre – était juste couverte de givre. Il pouvait discerner la tempête et il constata qu'elle avait enfin commencé à décliner. Le vent avait diminué et la neige tombait plus ou moins droit, et non plus de biais.

— Je ne vois rien, dit-il.

Il faillit ajouter qu'il retournait se coucher, mais quand il s'aperçut qu'Isaac hésitait à approcher, il sut que son frère ne dormirait pas tant qu'il n'aurait pas été complètement rassuré.

Jake tira sur le store qui se leva en cliquetant. Laissant échapper un petit cri, Isaac recula avec un sursaut, comme s'il s'attendait à retrouver ce visage en train de les regarder.

— Rien, dit Jake. Je ne vois rien, Isaac. Maintenant, au lit.

Mécontent, Isaac baissa les yeux vers la moquette.

— Je n'arriverai pas à dormir.

— Je m'en fiche, répondit sèchement Jake. Sérieusement. Reste allongé sans dormir si ça t'amuse, mais il n'y a rien dehors. Ne me réveille plus.

Il s'effondra sur son lit, tirant les couvertures sur lui, alors qu'Isaac, planté là, fixait la fenêtre du regard.

— Va te coucher, Ike.

Isaac ne dit rien. Il jeta un coup d'œil en direction de Jake, puis un deuxième ; la troisième fois, il comprit que son grand frère n'avait pas l'intention de faire quoi que ce soit. Et peut-être n'y avait-il rien à faire, plus maintenant. Mais il savait qu'il n'avait pas rêvé : il avait bel et bien vu ce visage.

Prenant son courage à deux mains, retenant son souffle, Isaac approcha de la vitre ; il scruta le ciel tempétueux à la recherche de la créature à laquelle appartenaient les yeux blancs qui l'avaient observé par la fenêtre. Il regarda l'arbre qui se dressait sur la droite, mais

personne ne se dissimulait parmi les branches dénudées et squelettiques.

Puis, baissant les yeux vers la cour, il les vit – un trio de silhouettes qui virevoltaient dans tous les sens sous la neige, à plus d'un mètre du sol, comme si elles dansaient, portées par le vent. Elles semblaient disparaître et réapparaître avec chaque bourrasque, se cachant derrière un voile blanc pour mieux en surgir à nouveau.

Isaac retint son souffle en tremblant, appuyant son front sur la surface de verre froid. Le rythme de son cœur s'accéléra, il respira par petits halètements. Il eut l'impression que quelque chose lui obstruait la gorge et ses lèvres s'asséchèrent. Ça ne pouvait pas être réel, c'était forcément un rêve. Mais alors, comment expliquer la sensation humide et glacée de la fenêtre contre sa peau ? Il avait eu envie de faire pipi depuis qu'il s'était levé, mais à présent il pouvait à peine se retenir.

— Jake, murmura-t-il, effrayé à l'idée qu'ils puissent l'entendre.

— Quoi encore ? gémit son frère, sans même se retourner dans son lit.

Isaac se mit à frissonner. Il avait cru qu'ils se volatiliserait complètement, mais ils étaient toujours là. Son souffle givra le verre ; il s'efforça de ne pas pleurer.

— Je vois des monstres dans la cour.

— Va te coucher, Isaac. Les monstres, ça n'existe pas.

Les larmes lui montèrent aux yeux. *Si, ça existe*, voulut-il répliquer. Mais il avait reconnu le ton de la voix de Jake. Parfois, ils étaient les meilleurs amis du monde, ils faisaient tout ensemble, mais il arrivait à Jake de le traiter en ennemi, comme s'il avait du mal à respirer le même air que lui. Dans ces circonstances, tout ce qu'Isaac pouvait dire ou faire lui paraissait puéril ou stupide. Isaac n'était plus un bébé et d'habitude, quand Jake se comportait ainsi, il n'hésitait pas à riposter... mais ça lui faisait beaucoup de peine. Cette nuit, ça n'avait pas d'importance. Cette nuit, Jake devait l'écouter.

— Viens voir, insista Isaac.

— Va au lit.

— Jake...

— Je ne plaisante pas, Ike. Je te l'ai déjà dit. Pas de monstres. Pas de visage à cette foutue fenêtre. Tu as simplement entendu une branche ou la neige cogner contre la vitre. Maintenant, rends-toi ou je jure que je t'en colle une.

Isaac envisagea de crier, ou de traverser le couloir pour réveiller Miri. Il pouvait aussi aller dans la chambre de sa mère, mais Niko était là, et l'idée de les déranger le rendait nerveux. Plus il observait ces silhouettes qui glissaient dans la tempête, plus il se disait qu'elles n'étaient pas en train de danser... elles jouaient. Elles étaient quatre à

présent ; si elles jouaient, elles ne pouvaient pas être des monstres après tout. Pas vraiment.

La neige accumulée sur la moustiquaire l'empêchait de distinguer les choses clairement et le givre de son souffle sur la vitre n'avait fait qu'aggraver la situation. Isaac recula et essuya la condensation, puis il se pencha pour regarder de nouveau à l'extérieur.

Les silhouettes avaient disparu.

Il cligna des yeux et tendit le cou à gauche, puis à droite, pour voir si elles n'étaient pas parties dans la cour d'un voisin. Il constata avec surprise qu'il se sentait un peu triste, et décida d'ouvrir la fenêtre. Le bois du châssis, qui avait gonflé à cause de la tempête, protesta bruyamment quand Isaac tira de toutes ses forces.

— Bon sang, Ike, qu'est-ce que tu fabriques ? murmura Jake. Ferme cette satanée fenêtre.

Isaac l'ignora ; tendant la main, il tapota la moustiquaire pour faire tomber un peu la neige. Il se pencha sur le rebord et appuya son visage contre la moustiquaire alors que le vent s'engouffrait dans la chambre. Les fins rideaux bleus se gonflèrent de chaque côté de la fenêtre, mais il n'en tint pas compte, scrutant la nuit et la tempête.

— Nom de Dieu ! explosa Jake.

Isaac l'entendit rejeter brusquement ses couvertures et sortir de son lit, puis pousser un grognement alors qu'il parcourait la courte distance qui les séparait à la vitesse d'un ouragan.

— Il fait un froid de canard, là-dehors !

— Non, sans blague ? fit Isaac, continuant à fouiller du regard les cours de leurs voisins, et même en face, forçant un peu la moustiquaire pour voir plus loin. Il y a un blizzard, je te signale.

— Isaac, dit Jake d'une voix menaçante.

Jake attrapa son frère par le bras. Tentant de se dégager sans succès, Isaac se tourna vers lui, en proie à une colère fraternelle familière.

— Lâche-moi !

— Tu as fait un mauvais rêve, insista Jake. Et si tu as vu quelque chose qui n'était pas simplement le fruit de ton imagination, c'était probablement M. Pappas en train de promener son chien. Personne d'autre ne mettrait le nez dehors au beau milieu de la nuit.

— Ce n'était pas M. Pappas, dit Isaac à voix basse, le foudroyant du regard.

— Qui veux-tu... ? commença Jake, mais il s'interrompit brusquement.

Isaac constata que son frère semblait ne plus s'intéresser à lui, mais regardait fixement quelque chose derrière lui, en direction de la fenêtre. Devant l'expression de terreur qui envahit alors son visage, Isaac se retourna vivement, juste à temps pour apercevoir les

silhouettes bleu et blanc surgir de la tempête, les bras tendus. Leurs longs doigts, leurs mains et leurs avant-bras glissèrent à travers la moustiquaire comme si elle n'était pas là, dans une pluie de cristaux de glace et d'ombres.

Des doigts gelés s'agrippèrent à lui, lui entaillèrent la peau, transformèrent ses os en glace, puis le *tirèrent*. Le visage d'Isaac s'écrasa contre la moustiquaire, ses bras suivirent. Il s'érafla le dos contre le bas de la fenêtre levée et battit l'air, essayant de trouver une prise. Une main se referma sur sa cheville ; ce ne fut qu'à ce moment-là qu'il entendit les cris. Les siens et ceux de son frère.

La traction sur sa cheville ne dura qu'un instant, assez longtemps pour lui permettre de se tortiller et de regarder derrière lui, dans la pièce, et de voir Jake le lâcher en hurlant son nom.

Puis il tomba.

Allie arriva comme une bombe dans la chambre de Jake et Isaac, avec Niko et Miri sur les talons. Elle se figea devant le tableau qui s'offrait à elle. Jake se trouvait à côté de la fenêtre ouverte, les larmes aux yeux et un cri en train de mourir sur ses lèvres. La moustiquaire s'était décrochée. De la neige entraînait dans la pièce, pas beaucoup, mais suffisamment pour qu'Allie distingue les empreintes laissées par Isaac sur la moquette à l'endroit où il se tenait quelques instants plus tôt. Elle fondait déjà, les traces disparaissaient.

— Oh ! mon Dieu, s'exclama Niko derrière elle.

Puis elle s'entendit hurler les mêmes mots alors qu'elle se précipitait pour regarder dehors, espérant ne pas voir la chose qu'elle craignait le plus. Mais Isaac gisait, immobile, sept mètres plus bas.

Jake dit quelque chose qu'Allie ignorait. Faisant volte-face, elle se rua hors de la pièce, sentit Niko qui essayait de la saisir par le bras et de la calmer de sa voix apaisante, mais elle lui échappa et descendit l'escalier en courant. Ouvrant la porte d'entrée à la volée, elle distingua le bruit des autres derrière elle, mais ne ralentit pas pour les attendre. Pieds nus, jambes nues, elle s'enfonça dans la neige jusqu'aux genoux et se fraya un passage vers Isaac, tâchant de se convaincre à chaque pas que la couche blanche avait amorti sa chute.

La moustiquaire dépassait de la neige, tel un fendoir du billot d'un boucher.

Hébétée, elle approcha d'Isaac et vit immédiatement qu'il n'avait pas eu la chance d'une réception en douceur. Son tout-petit s'était cassé en tombant. Sa jambe gauche et son cou faisaient des angles impossibles. Elle vit la panique et la peur gravées sur son visage levé vers elle et sentit un cri de douleur la déchirer de l'intérieur avant de quitter ses lèvres.

S'effondrant dans la neige, elle le ramassa, le berçant comme elle

l'avait fait tant de nuits quand il n'était encore qu'un bébé. Isaac avait été un garçon à la santé fragile.

— Maman, je t'en prie ! la supplia Jake derrière elle. Rentre ! Les hommes de glace sont toujours quelque part là-dehors ! S'il te plaît !

Allie l'entendit à peine.

Puis Niko fut à ses côtés, une main sur son épaule. Elle regarda en direction de la maison et vit Jake et la jolie Miri dans l'embrasure de la porte ; ils pleuraient en frissonnant, brisés eux aussi, chacun à leur manière. Allie renversa la tête et laissa échapper un sanglot qui se transforma en gémissement.

— On a besoin d'aide, dit Niko. Le téléphone ne marche pas et je n'arrive pas à obtenir un signal sur mon mobile. Mais un chasse-neige vient de passer dans Salem Street. Je vais courir là-bas et faire signe au chauffeur de s'arrêter. Il aura une radio. Il...

Les mots s'estompèrent. Allie les avait entendus, mais n'écoutait pas, elle s'en moquait ; en elle ne restait plus de place que pour le chagrin qui déchirait, rongait la cavité dans sa poitrine à l'endroit où s'était trouvé son cœur.

Niko repartit vers la maison et parla rapidement avec Jake et Miri. Il fut fait mention de chaussures, de pantalon et d'engelures. Niko ressortit quelques instants ou une minute plus tard, elle n'avait aucune certitude. Jake l'appela, la suppliant une nouvelle fois de rentrer.

Mais Allie était incapable de détacher son regard des flocons qui s'accumulaient lentement dans le creux des yeux d'Isaac. Le vent avait presque cessé de souffler, transformant le blizzard en une simple chute de neige. La nuit commençait à s'éclaircir, une aube grise se levait sur la ville de Coventry sous son manteau blanc.

Miri appela son père, le suppliant, des larmes dans la voix, de revenir.

Mais il ne reviendrait jamais.

DOUZE ANS PLUS TARD

Chapitre 5

Doug Manning était assis dans le coin le plus éloigné de l'entrée, suffisamment près des toilettes pour sentir l'odeur fétide de l'urine. *Chez Chick* avait périclité au cours des dernières années, mais à quoi bon se plaindre. La vie à Coventry – dans le pays tout entier, bon sang ! – n'avait fait que se dégrader. Les présentateurs du journal télévisé avaient beau prétendre que la situation économique s'améliorait, la plupart des types comme lui avaient toujours une trouille bleue de perdre leur boulot du jour au lendemain – pour ceux qui avaient la chance d'avoir encore un emploi.

Doug, lui, arrivait tout juste à joindre les deux bouts.

Au son de la cloche accrochée au-dessus de la porte, une mère et ses deux garçons – six et huit ans, peut-être – entrèrent et se dirigèrent vers le comptoir. Les gosses se tiraient la langue en courant autour de leur maman, utilisant ses jambes comme une barricade pour échapper à un assaut direct. Doug vit son irritation croître, alors qu'elle essayait de passer sa commande sans se laisser distraire par les deux petits monstres. Dépitée, elle leva les yeux au ciel de frustration, mais parvint tout de même à leur adresser un sourire fatigué qui fit mal à Doug. Il lui rappelait beaucoup trop Cherie.

— Autre chose ? demanda la jeune serveuse portoricaine.

— Oui, soupira la mère. Pourquoi est-ce que tout le monde est tellement nerveux aujourd'hui ? Vous pouvez m'expliquer ?

— À cause du mauvais temps.

— C'est une tempête de neige. Et probablement pas bien méchante avec ça. La belle affaire.

La serveuse inclina la tête, comme si elle attendait une chute qui tardait à venir.

— Logan, ça suffit ! fit sèchement la mère.

Puis elle porta la main à sa tempe, soupirant avec embarras.

— Désolée. C'est juste une de ces journées où tout va de travers. Le type à la station-service a été terriblement impoli. Ensuite, une dame a laissé tomber son sac, et quand je me suis baissée pour le lui ramasser, elle m'a pratiquement hurlé qu'elle pouvait très bien se débrouiller toute seule. Et je ne vous parle pas de la façon dont les gens conduisent. Il n'y a pas encore de verglas sur la route, ce ne sont que quelques flocons. On est en Nouvelle-Angleterre tout de même. Ce

n'est pas votre première tempête.

La femme secoua la tête, et ce timide sourire à la Cherie réapparut sur ses lèvres. À un moment, ses gamins s'étaient immobilisés pour l'écouter.

— Oh ! mon Dieu, ils ont réussi, pas vrai ? Ils ont fait de moi une de ces râleuses qui rouspètent à cause de la météo.

— Ce n'est pas grave. On a tous des jours sans, répondit la serveuse, arrangeant sa casquette de base-ball par-dessus sa queue-de-cheval. Vous êtes sûre que vous n'avez besoin de rien d'autre ?

— Un rhum coca ? fit la mère avec un petit rire.

— J'ai de la crème glacée. Je ne peux pas faire mieux.

— De la crème glacée ? répéta un des gosses.

— Chut, le coupa sa mère.

Puis elle s'adressa de nouveau à la serveuse.

— Sérieusement, pourquoi est-ce que tout le monde est à cran aujourd'hui ?

— Vous n'êtes pas du coin ?

— Je suis originaire du Rhode Island. Quel rapport ?

La jeune Portoricaine fit un signe de la tête.

— Vous vous rappelez ce blizzard il y a une douzaine d'années ? Des mètres de neige, pas d'école pendant des jours ?

— Vaguement, dit la femme, attrapant son fils cadet par le bras afin de le séparer de son aîné. Ça a été plus violent ici que par chez nous, mais je me souviens des images à la télé. Attendez, on en est loin, là. Les gens n'ont aucune raison de se faire un mouron pareil pour une simple tempête.

— Entièrement d'accord. Moi, je n'avais que sept ans à l'époque, alors c'est flou dans mon esprit. Mais c'est la même chose tous les hivers à Coventry : les habitants plus âgés deviennent nerveux. Il y a eu des morts – dix-huit au total, je crois. Je suppose que ça les hante un peu.

Sentant une douleur dans sa poitrine, Doug prit conscience qu'il avait retenu sa respiration.

Un peu ? voulut-il dire. *Ça les hante un peu ?*

Mais comment cette gamine avec un anneau dans le nez et des mèches violettes dans les cheveux aurait-elle pu savoir que sa femme avait été une de ces dix-huit victimes ? qu'au lieu de rester à la maison pour tenir compagnie à Cherie pendant le blizzard, il avait préféré passer la soirée avec ses collègues avant de finir raide bourré avec sa voiture dans un fossé ? que chaque chute de neige lui rappelait qu'il avait fait faux bond à Cherie quand elle avait le plus besoin de lui ? Elle ne pouvait pas le savoir, bien entendu... mais il eut tout de même envie de la rembarrer.

La cloche au-dessus de la porte sonna à nouveau. Jetant un coup

d'œil dans cette direction, il vit entrer Franco et Baxter. Il se redressa sur sa chaise, son pouls s'accéléra. Leur arrivée aurait dû le soulager – il reprenait le travail dans un peu plus d'une heure – mais il pensa qu'il ne serait jamais content de voir ces types.

Lançant un ultime regard à la maman stressée, il prit conscience qu'elle ne ressemblait absolument pas à Cherie. Douze années s'étaient écoulées depuis la nuit de sa mort et il continuait à l'apercevoir sur le visage des femmes qu'il croisait dans la rue. Elle restait présente dans ses rêves. Il l'aimait toujours. En ce moment, sa vie ne lui laissait pas de place pour l'amour. Il consacrait tout son temps au travail, en essayant de trouver le moyen de vivre avec ce qu'il avait fait. Le plus souvent, il y parvenait.

— Dougie Doug, quoi de neuf, mon pote ? lui lança Franco en se glissant dans le box.

— Vous êtes restés bloqués dans un embouteillage ou quoi ? dit Doug.

Baxter se laissa tomber à côté de Franco. Il se pencha en arrière, inclinant la tête et observant Doug de ses yeux bleu métallique. Ses tatouages valaient déclaration de guerre silencieuse pour tous ceux qui se trouvaient alentour.

— T'es pressé ? demanda Baxter, sur un ton à la fois irrité et menaçant.

— Je dois aller bosser.

L'autre fit un signe de la tête en direction du comptoir du restaurant.

— Faut que tu manges, non ?

— Oui, je suppose.

— Il *suppose*, putain, fit Baxter avec mépris.

Il se pencha par-dessus la table et baissa la voix.

— Ne fais pas ta chochette, Doug, murmura-t-il d'un air cruel.

— Baxter..., commença Franco.

— La ferme, dit Baxter, sans quitter Doug des yeux. Quand Franco a proposé de te mettre sur ce coup, j'ai seulement accepté parce qu'on a tous les deux grandi à Copper Hill. Tout gamin, t'étais un dur à cuire. Je me rappelle le jour où Benny Hayes a soulevé le tee-shirt de Julie trucmuche sur le terrain de basket. T'avais quoi, douze ans ? Benny avait deux ans de plus que toi, et quinze kilos de plus, facile, et tu lui as mis la pâtée. Il a perdu quelques dents, en même temps que la moindre chance d'être de nouveau respecté dans le quartier.

» Maintenant, je me doute que tu jouais au chevalier blanc venu sauver sa damoiselle en détresse, même si la damoiselle en question était une petite Chinoise avec des nichons minuscules et un appareil dentaire. Peut-être que les Asiatiques, ça te branche. Mais t'as eu des couilles ce jour-là, mec. Oublie ces conneries de chevalier blanc. À

l'époque, on fauchait tous au *White Hen*, et la fois où j'ai piqué cette Cadillac, tu faisais le guet, putain. Tu es resté avec moi, Kelly et les frères Deeler toute la nuit ; on a roulé dans cette bagnole, en fumant des clopes et en buvant les bières qu'on avait chouravées.

Baxter se laissa retomber en arrière sur la banquette. Il sortit une liasse de billets de la poche de sa veste et la jeta sur la table.

— Alors, va t'acheter de quoi déjeuner, Dougie. Je ne voudrais pas que tu arrives en retard au travail. Mais arrête de prétendre que t'es un saint.

Le cœur de Doug battait la chamade. Il lança un regard à Franco, mais il savait qu'il ne devait attendre aucun soutien de sa part. Plus grand et plus mince, Franco était également musclé – grâce à la fonte qu'il soulevait depuis des années – et rapide comme l'éclair ; il aurait probablement eu le dessus sur Baxter en cas de rifi. Mais quelque chose chez Baxter rendait les gens mal à l'aise, et donc plutôt accommodants. Il en avait toujours été ainsi, aujourd'hui plus que jamais. Avec ses tatouages de taulard et ses yeux froids, il était *de facto* le chef de meute dès qu'il entrait dans une pièce.

— Je ne suis pas un saint, dit calmement Doug, lançant un regard par-dessus son épaule afin de s'assurer que personne ne les écoutait.

Deux tables plus loin, deux anciens buvaient leur café avec leurs écharpes autour du cou. La maman était repartie avec sa commande et ses deux garçons. Il se retourna vers Baxter et Franco.

— Mais ce coup-là, c'est autre chose que de piquer des clopes ou des préservatifs au *White Hen*.

Baxter sourit.

— On a grandi, Dougie. On joue gros jeu maintenant. Je sais que tu es un peu rouillé. Crois-moi, je t'ai vu à l'œuvre. Après tout, ça fait vingt ans que tu n'as pas pris quelque chose qui ne t'appartenait pas. Mais je t'ai prévenu dès le départ, alors soit tu es de la partie, soit tu te dégonfles.

Doug le dévisagea quelques secondes, puis il se mit à rire.

— Bon Dieu ! je vous ai juste asticotés un peu parce que vous étiez en retard.

Franco gratta son bouc et regarda par la fenêtre.

Baxter secoua la tête.

— Ce n'est pas ce que tu as dit. C'est ces mauvaises ondes que tu envoies, aujourd'hui et chaque fois qu'on s'est rencontrés. Tu ne tiens pas en place, mec.

— Doug, intervint enfin Franco qui avait jusqu'alors observé le silence.

De fait, ce seul mot suffit à interrompre le reste de la conversation.

— Toi et moi, on a travaillé ensemble par intermittence, d'accord ? Mais on n'a jamais été amis. Ça n'a pas changé. Je t'aime bien, mais

toi et moi, on n'a pas les antécédents que tu as avec Baxter. J'ai suggéré de te mettre sur ce coup parce que tu pouvais nous faciliter l'accès et que tu en avais besoin. Depuis le début, tu as l'air à cran, mais on s'est dit que tu finirais par te calmer une fois que tu aurais un peu d'argent dans ta poche. Pour le moment, on attend toujours.

Ne souriant plus du tout, Baxter se pencha de nouveau vers lui.

— Autrement dit : détends-toi, bordel, si tu ne veux pas qu'on continue sans toi.

Doug sentit quelque chose palpiter en lui – peur ou colère ? Il n'en était pas sûr. *La faim, sans doute*, pensa-t-il. Ils avaient raison, il avait clairement besoin de cet argent. Timmy Harpwell faisait appel à lui en priorité quand il lui manquait un mécanicien, mais Doug était aussi le premier à prendre la porte en cas de ralentissement de l'activité. Ces deux dernières années, il avait réussi à bosser deux jours par semaine au garage, payé au noir pour continuer à toucher le chômage. Il avait cherché un autre emploi, plus stable, mais les rares offres attiraient de trop nombreux candidats.

Les palpitations dans son estomac cessèrent, remplacées par un nœud glacé.

— Je vous ai dit que vous pouviez compter sur moi. Et comment, que j'en ai besoin, ajouta-t-il, regardant tour à tour Baxter et Franco. Je pense simplement que, si on ne veut pas se faire choper, ce n'est pas très malin de déjeuner ensemble au restaurant. Si la police s'intéresse à l'un d'entre vous, je n'ai pas envie d'être une « relation connue ». Vous comprenez ?

Baxter soupira, se calant sur la banquette un moment avant de se tourner vers Franco.

— Le Chevalier blanc n'a pas tort.

Franco hocha la tête, puis haussa les épaules.

— Prochaine réunion en soirée, alors ? Chez Dougie ?

— Ça me va, dit Baxter, adressant un grand sourire à Doug. On entrera par la porte de derrière. J'apporterai la bière si tu t'occupes de la bouffe.

La perspective d'accueillir ces types chez lui, la nuit, pour préparer d'autres casses minables comme ceux qui les avaient fait vivre ces deux derniers mois lui donnait la chair de poule. Mais c'était le plus simple, s'ils voulaient éviter de jouer les James Bond – et aucun d'eux n'était assez futé pour ça.

— Bonne idée, dit-il calmement, se demandant s'il aurait un jour un regard aussi froid que celui de Baxter.

D'ailleurs, fallait-il le souhaiter ou le redouter ?

La cloche au-dessus de la porte sonna à nouveau. Doug jeta un coup d'œil à l'homme corpulent qui entraînait dans le restaurant et se figea, incapable de respirer. Le type, reconnaissant Doug, le salua d'un

signe de la tête ; Doug parvint à peine à lui rendre son salut, alors qu'il regardait le nouvel arrivant essuyer quelques flocons de neige des revers de son manteau en laine. Sa paralysie prit fin au moment où l'autre arriva au comptoir, engageant gaiement la conversation avec la serveuse sur le thème de la relation entre les rondelles d'oignon en beignet de *Chez Chick* et son cholestérol.

Doug connaissait ce grand gaillard. Ils avaient tous les deux joué au football dans l'équipe du lycée. Avaient pris pas mal de cuites ensemble. Ils étaient sortis avec Victoria Allen à un moment, même si la chronologie exacte lui échappait à présent. *Des gars du coin*, songea Doug, *mais seul l'un de nous a réussi.*

— La séance est levée, dit Doug à voix basse, glissant au bord de sa banquette.

Baxter lui attrapa le poignet, serrant, mais un poil pas assez fort. *D'accord*, pensa Doug. *Peut-être que je m'y suis pris de travers depuis le début.*

— Putain, mais qu'est-ce que tu... ? commença Baxter.

Un regard de Doug suffit à le faire taire. Avait-il les yeux aussi froids que lui ?

— Appelez-moi plus tard, on se trouvera un autre endroit, dit-il calmement, puis il baissa encore d'un ton. Sans flic, de préférence.

Ce crétin de Franco se retourna pour toiser l'inspecteur Joe Keenan. Doug dut résister à l'envie de lui enfoncer la tête dans la vitre à côté de leur box. À la mort de Cherie, quelque chose s'était cassé en Doug. Depuis, il avait traversé sa vie en somnambule, se laissant porter par le courant. Mais ces deux derniers mois, il avait accepté de faire des doubles des clés des clients les plus friqués du garage pour se livrer, avec ses complices, à quelques cambriolages très rémunérateurs. Il prenait garde à ne jamais prendre pour cibles les gens dont il s'était personnellement occupé. Depuis, il avait senti quelque chose se réveiller en lui. Peut-être pas ce qui était mort avec Cherie – son espoir, supposait-il –, mais une certaine ambition ; il avait fini par perdre patience.

Doug se leva et laissa ses compagnons assis dans le box. Ils avaient d'ores et déjà attiré l'attention du flic et il ne voulait plus leur dire un seul mot de leur prochain coup, que ce dernier les entende ou pas.

— Manning, dit le policier, le toisant.

— Keenan, répondit Doug. J'ai appris que tu étais passé inspecteur. Ça te donne droit à une ration supplémentaire de beignets ?

L'inspecteur Keenan sourit.

— Tout juste.

Doug lui rendit son sourire.

— Ça se voit.

L'autre lui fit un doigt d'honneur.

— Va te faire foutre.

— Pas besoin de parler, Joe. Je lis le langage des signes.

Keenan rit.

— Comment ça va ?

— J'ai connu mieux, répondit Doug. Mais je respire encore, alors la vie n'est pas si moche.

— Certains jours, je me le demande.

— À un de ces jours, dit Doug, se dirigeant vers la sortie.

La cloche sonna quand il poussa la porte. Regardant par-dessus son épaule, il vit que Keenan s'intéressait à la table toujours occupée par Franco et Baxter.

— Oui. Sois prudent sur la route, répondit Keenan.

Le vent claqua la porte derrière lui, abandonnant Doug dans le morne décor de ce mois de janvier. La neige tombait, légère ; il cligna des yeux pour chasser plusieurs flocons, alors qu'il tirait ses clés de sa poche en jurant tout bas. Il monta à bord de son Audi qui ne payait pas de mine – une vieille bagnole cabossée, sauf sous le capot, où elle étincelait – et démarra. Sortant de sa place de stationnement en marche arrière, il lança un regard vers les fenêtres du restaurant, mais ne parvint pas à voir à l'intérieur. Passant en position « Route », il quitta le petit parking à toute allure, ses pneus accrochant l'asphalte en dépit de la surface rendue glissante par la neige humide.

Il frappa violemment le volant, paume ouverte.

— Merde !

Keenan n'était certainement pas médium, mais Baxter avait fait de la taule et un seul coup d'œil à Franco suffisait pour deviner qu'il mijotait quelque chose de pas net. Cet épisode resterait gravé dans la mémoire du flic pour référence ultérieure, et ça, ça le faisait vraiment chier. S'il était tombé assez bas pour devenir un petit malfrat – et c'était le cas – il allait devoir insister pour que ces connards fassent preuve d'un minimum de discipline.

Il avait été hanté pendant douze ans, se maudissant pour n'être pas rentré directement chez lui après que Timmy l'avait viré cette nuit-là. S'il l'avait fait, Cherie serait peut-être en vie aujourd'hui. Il avait construit lui-même sa prison. Alors pas question de se retrouver derrière les barreaux, maintenant qu'il commençait enfin à voir un peu de lumière au bout du tunnel.

Alors que son moteur vrombissait et que les essuie-glaces allaient et venaient sur le pare-brise, Doug se dit que voler ces salauds de riches ne faisait pas de lui un mauvais bougre. Juste un type désespéré qui avait décidé de ne plus respecter les règles.

Il se racontait ça souvent.

Keenan commanda un *cheesesteak* et des rondelles d'oignon en

beignet. Il savait que la graisse lui resterait sur l'estomac plus tard, mais il s'en moquait. Aujourd'hui, il mangeait aussi pour se réconforter. À dire vrai, ce dont il avait besoin, c'était un pack de six MGD – peut-être même un peu plus –, mais il avait compris depuis longtemps que boire pour oublier ne faisait que réveiller plus de mauvais souvenirs. Ces temps-ci, quand il neigeait fort et qu'il commençait à penser à la famille Wexler et à Charlie Newell, il laissait simplement les choses venir. Il avait vu bien pire que le corps électrocuté de Gavin Wexler au cours des douze dernières années, et il avait été témoin d'autres morts ; celle du jeune Charlie Newell n'avait été que la première. Autour de lui, tout le monde croyait qu'il avait travaillé et étudié si dur pour devenir inspecteur par ambition, mais il les avait tous bernés. Il ne voulait tout simplement plus être le premier à arriver sur une scène de crime. Plus jamais, s'il pouvait l'éviter.

Mais le plus fou, c'était que dans ses cauchemars il croisait essentiellement le père de Gavin Wexler, qui avait disparu en l'espace d'une seconde, comme emporté par une bourrasque. Dans ses rêves, Joe Keenan partait à la recherche de Wexler – dans la tempête, mais parfois aussi dans les bois ou dans une ruelle du centre-ville. Et il acquérait rapidement la conviction que le type était là, juste hors de vue, mais qu'en se retournant au bon moment il le verrait. Cette certitude ne faisait que croître jusqu'au moment où il se réveillait. Même dans ses rêves, il ne trouvait jamais Carl Wexler.

— Tout va bien ? demanda la serveuse derrière le comptoir.

L'anneau dans le nez n'était pas vraiment son style, mais à part ça Keenan se dit qu'elle était plutôt mignonne. Il savait qu'il n'aurait pas dû laisser ses idées prendre cette direction, surtout avec une fille aussi jeune, mais ses mèches violettes l'intriguaient. Bien sûr, sa femme aurait préféré qu'il lui réserve ce genre de pensées, mais elle faisait preuve de réalisme – les mecs ne peuvent pas s'empêcher de regarder. Les femmes non plus, d'ailleurs, Keenan en était persuadé, mais lui et Donna prétendaient tous deux le contraire.

L'inspecteur Keenan lui fit un sourire de travers et frotta sa main dans ses cheveux blonds coupés en brosse.

— Juste quelques idées noires aujourd'hui.

— La neige a cet effet-là sur tout le monde par ici, dit la fille.

— Oui. Je suppose que c'est vrai.

Elle tendit la commande de son sandwich au cuisinier à l'air irrité, derrière le comptoir, puis elle alla chercher des rondelles d'oignon congelées à plonger dans la sauteuse. Il savait qu'elles n'étaient pas bonnes pour sa santé, mais il adorait les entendre grésiller. Le propriétaire de l'établissement – pas Chick, qui n'était plus de ce monde depuis un quart de siècle, mais un Brésilien nommé Maurice – utilisait un mélange absolument génial d'herbes et d'épices. La recette

de ses beignets était le secret le mieux gardé de la ville.

Keenan avait coutume de dire à Donna, sur le ton de la plaisanterie, qu'ils étaient sa drogue personnelle et qu'un jour ils le conduiraient peut-être à sa perte. Donna ne trouvait pas ça drôle. Ils avaient deux petits garçons qu'elle devrait élever sans son mari si ce dernier mettait fin à ses jours en abusant des rondelles d'oignon. Il prenait les choses à la légère quand elle le taquinait à ce sujet, mais il n'avait l'intention d'aller nulle part. Il avait observé Jill Wexler à l'enterrement de son fils, ne désespérant pas de voir réapparaître M. Wexler aussi soudainement qu'il avait disparu. Elle lui avait semblé tellement seule.

Alors qu'il passait en revue ce que la glacière avait à offrir en matière de boissons gazeuses, il jeta un coup d'œil en direction des deux hommes assis au fond de la salle. Le grand maigre au teint olivâtre était peut-être un Italien ou un Latino. Il avait déjà identifié l'autre : Peter Baxter. N'importe quel flic de cette ville l'aurait reconnu immédiatement, pas uniquement à cause de ses tatouages – une toile d'araignée sur le cou, et un animal noir, vraiment moche, sur son avant-bras gauche ; probablement un chat, mais ça ressemblait plus à une otarie.

La cocaïne semblait presque désuète de nos jours, mais Baxter éprouvait une passion profonde et indéfectible pour la poudre ; il n'en avait jamais assez. Si la mémoire de Keenan était bonne, ce type avait fait l'objet de plus d'une demi-douzaine d'arrestations pour vol, cambriolage et divers autres chefs d'inculpation. Il avait su éviter des peines trop longues, jusqu'au jour où la police de Coventry l'avait coincé avec assez de coke pour l'inculper de détention avec intention de fournir un tiers. Personne ne pensait réellement que Baxter était un dealer important. Il avait revendu la moitié de la marchandise pour payer son fournisseur, s'en était gardé une grosse quantité pour sa propre consommation, puis avait distribué le reste à sa famille et à des amis, comme s'il était le père Noël.

Peter Baxter était le genre d'individu que le grand-père de l'inspecteur Keenan aurait qualifié de couillon. Et peut-être aurait-il eu raison. Peut-être que Keenan pouvait se permettre de l'ignorer jusqu'à ce qu'il commette son prochain crime. Mais aux rares occasions où leurs chemins s'étaient croisés, Baxter l'avait rendu nerveux. La cocaïne ne produisait pas les mêmes effets que la méthamphétamine, mais Baxter donnait toujours l'impression d'être prêt. Accroupi sur la ligne de départ, il attendait le signal du pistolet du starter pour se déchaîner. La drogue avait peut-être servi à réprimer toute cette violence qui bouillonnait en lui, à moins qu'il n'y ait puisé le courage de lui donner libre cours. Mais cette chose était bien là, à l'intérieur de Peter Baxter. La plupart de ses collègues ne le prenaient pas au

sérieux – juste un voyou de plus – mais Keenan pensait que Baxter était une bête sauvage, contemplant le monde à travers un masque d'humanité.

Alors, pourquoi Dougie Manning déjeunait-il avec Peter Baxter et son ami ? Ils se connaissaient probablement. La ville s'étalait assez loin, mais les routes de la plupart des habitants d'une même génération semblaient se croiser d'une manière ou d'une autre. La moitié des gens qui avaient grandi à Coventry restaient pour y fonder une famille ; les autres partaient pour commencer une nouvelle vie. De nombreuses personnes se sentaient fières d'appartenir à la population de cette ville. N'empêche, il n'aimait pas ça. Peut-être qu'il n'en aurait pas fait toute une histoire si ces idiots avaient au moins avalé quelque chose.

Leur table était propre. Pas la moindre tache de ketchup. Ils n'avaient pas déjeuné, pas commandé, et Doug Manning s'était éclipsé pratiquement dès que Keenan était entré. Des gens qui se retrouvaient au restaurant et ne mangeaient pas, ça ne s'appelait pas un repas, mais une réunion de travail.

Baxter et son ami échangèrent rapidement quelques mots à voix basse, puis Baxter se glissa hors de leur box, levant les yeux vers le tableau du menu. Apparemment, il avait fini par comprendre qu'ils avaient l'air complètement idiots à rester assis sans rien faire. La jolie serveuse emballa le déjeuner de Keenan dans un sac en papier, puis elle l'enregistra en caisse pendant que Baxter s'efforçait de ne pas regarder le policier. Keenan la remercia en payant, puis il hésita, attendant que Baxter commence à passer sa commande.

— Je vais prendre un sandwich au poulet et un autre au thon avec...

La radio de Keenan crépita, puis une voix rauque prononça son nom.

— Inspecteur Keenan, répondez, je vous prie, dit le répartiteur.

Tournant le dos au comptoir, il sortit la radio de l'étui à sa ceinture. L'arôme gras et fumant fit gronder son estomac de plaisir, alors qu'il attrapait maladroitement le sac en papier entre ses mains. Tous les regards étaient sur lui quand il poussa la porte pour se retrouver sous la neige, y compris celui de Baxter. Il n'aimait vraiment pas l'impression que lui faisait ce type, mais il ne pouvait pas l'arrêter pour des crimes qu'il n'avait pas encore commis.

— Keenan, répondit-il, se dirigeant vers sa voiture. J'écoute.

— Inspecteur, on nous a signalé une agression sur une femme au 107 Capen Street, appartement 3 B. Des policiers sont déjà sur place, mais demandent la présence d'un inspecteur.

— J'y vais, dit-il, puis il rangea la radio à sa ceinture et sortit ses clés de sa poche.

Il devrait manger en conduisant, mais avec sa longue expérience, c'était devenu un jeu d'enfant. En fait, alors qu'il s'éloignait, le principal sujet de préoccupation de Keenan restait Doug Manning, et ce qu'il pouvait bien mijoter avec un couillon comme Baxter. S'ils n'avaient jamais réellement été amis jadis – à l'âge de pierre –, l'inspecteur avait toujours considéré Doug comme un type bien. Grande gueule, mais bien intentionné. Et un jour ou l'autre, probablement pas aujourd'hui, la bête féroce qui sommeillait en Baxter allait se réveiller, et tous ceux qui se trouveraient à proximité de cet enfoiré en souffriraient.

Keenan espérait que Doug ne ferait pas partie du lot.

Au moins une fois par semaine, la mère de Jake Schapiro lui rappelait que ses amies et ses collègues pensaient que son fils exerçait une profession morbide. La plupart du temps, il l'ignorait avec succès, essentiellement parce qu'il avait la certitude que, lorsqu'on abordait le sujet de sa carrière, elle était la première, parmi ce groupe de femmes, à se pincer le nez. Quand elle parvenait à lui faire perdre son calme, ils finissaient toujours par parler d'Isaac, et il détestait avoir cette conversation avec elle. Douze ans après, il n'avait qu'un conseil à lui donner : « N'y pense plus ». Mais aucun d'eux ne croyait que, pour Jake, la douleur de la mort de son frère appartenait au passé. Il le pleurait à sa manière, différente de celle de sa mère, et aucun d'eux n'approuvait la façon dont l'autre faisait son deuil.

Au moins la sienne ne nécessitait-elle pas une bouteille.

Jake fit le point sur la table de nuit. Le tiroir n'avait pas été fermé correctement, il faisait donc un angle, un des coins dépassant du meuble. À part pour la lampe fracassée et la chaise renversée, le lit en désordre et les quelques signes de lutte, la pièce semblait être le domaine d'une femme qui aimait avoir un intérieur propre et bien rangé.

Il prit une photo de la table de chevet, le flash éclairant la scène d'un blanc austère. Quand il cligna des yeux, l'image du corps meurtri de son petit frère dans la neige profonde – les flocons qui s'accumulaient sur son visage – lui traversa l'esprit. La nuit de la mort d'Isaac, il avait observé le photographe de la police au travail pendant plusieurs minutes avant que sa mère ne l'oblige à quitter les lieux, lui mettant la main sur les yeux.

Elle était intervenue trop tard. Chaque fois qu'il se servait de ce matériel, la figure d'Isaac apparaissait brusquement dans la lueur soudaine du flash. Il se demandait si les choses auraient pu tourner différemment cette nuit-là, s'il avait prêté un peu plus attention à la peur de son petit frère.

— Tu en as encore pour longtemps ?

Surpris, Jake se retourna pour voir Harley Talbot surgir derrière lui. À plus d'un mètre quatre-vingt-dix et bâti comme un camion, Harley avait le physique d'un *linebacker*-vedette, ce qu'il avait été à l'université. Mais il n'avait jamais montré d'intérêt pour une autre carrière que celle de policier. En uniforme, il avait l'air particulièrement imposant, mais Jake le connaissait trop bien pour se laisser impressionner, flic ou pas.

— J'ai presque terminé, dit Jake.

— C'est lent, bon sang...

— Va te faire.

Harley sourit. Jake savait qu'il s'efforçait de se retenir en service, parce que ça lui donnait une douceur qui sapait toute tentative de menace ou d'intimidation. Harley essayait de garder ses sourires pour la multitude de femmes qui s'intéressaient à lui dès qu'ils faisaient la tournée des bars ou des restaurants locaux. Coventry n'était pas précisément réputée pour sa vie nocturne, mais le peu qui existait avait accueilli le policier nouvellement arrivé en ville à bras ouverts.

— Keenan sera là d'ici quelques minutes, annonça Harley à voix basse, redevenu sérieux. Plus tôt vous en aurez fini tous les deux, plus tôt on sera sortis d'ici. C'est une simple agression, Jacob. Prends encore quelques clichés et barrons-nous.

Jake regarda en direction de la porte de la chambre à coucher, mais le couloir était désert. Le partenaire de Harley, un agent vieillissant nommé Ted Finch, était en train de recueillir la déposition de la victime dans le minuscule salon quand Jake était arrivé. Personne ne les entendrait.

— Tu es sûr que c'est aussi simple que ça ? demanda-t-il.

Harley haussa un sourcil.

— Pas toi ?

— J'ai un doute, dit Jake, avec un nouveau coup d'œil à la table de nuit. Enfin, c'est toi le flic, hein. Encore deux ou trois photos.

Jake alla se positionner dans un coin de la pièce pour un plan d'ensemble de la chambre depuis cet angle. Harley sortit du cadre, pour ne laisser que le dessus-de-lit et les draps en désordre, qui pendaient, tels des rideaux, d'un côté du lit. Les oreillers étaient de travers. La lampe, jetée par terre, s'était cassée, peut-être après avoir heurté la commode.

Il fronça les sourcils. Les tiroirs de la commode étaient tous bien fermés.

Et alors ? songea-t-il. *On ne fait jamais rien exactement de la même façon chaque fois.*

Mais mentalement, il se représenta les tiroirs et les placards dans la cuisine. La lutte n'était pas allée jusque-là. La chaise renversée se trouvait au salon, où une étagère à bibelots avait été fracassée – des

objets qui avaient clairement une valeur sentimentale aux yeux de la victime.

Quelque chose ne collait pas, mais il n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. Il approcha d'un pas et fit le point sur le lit à partir de cet angle. Quelques gouttelettes de sang avaient éclaboussé les draps qui pendaient et il voulait en obtenir une meilleure photo. Un labo procéderait-il à une analyse afin de déterminer si le sang provenait de la victime ou de l'agresseur ? Dans les affaires de meurtre ou de viol, la question ne se posait pas, mais qu'en était-il lors d'une tentative de viol ? Même après quelques années de ce job, il n'en savait pas aussi long sur le travail de la police que ce qu'il prétendait quand il essayait d'impressionner les filles dans les bars.

Pas facile, de rivaliser avec Harley.

En regardant par le viseur, il remarqua autre chose. Il prit la photo, zooma, et en fit encore une, puis il s'approcha du lit près duquel il posa un genou à terre.

— Qu'est-ce que tu fais, Jacob ? le mit en garde Harley.

— Oui, Jacob, qu'est-ce que vous faites ?

Jake leva brusquement la tête. L'inspecteur Keenan venait d'entrer dans la pièce juste derrière Harley et, à eux deux, ils formaient un tableau plutôt comique. Avec son visage d'Irlandais aux yeux bleus, Keenan lui rappelait un peu l'acteur Daniel Craig. Ses grosses mains et son nez légèrement de travers (il avait visiblement été cassé) suggéraient un passage par les rings de boxe dans sa jeunesse. Bien que n'étant pas petit, à côté de Harley il semblait diminué.

— Votre boulot à votre place, je pense, répondit Jake.

En voyant l'expression de Keenan, Jake cligna des yeux. Si ses couilles n'allèrent pas jusqu'à se ratatiner, elles n'en manifestèrent pas moins leur désapprobation. Le ton léger de l'inspecteur au moment de son arrivée dans la pièce avait fait oublier à Jake combien Keenan était sérieux à propos de son travail.

Keenan contourna Harley et pénétra plus avant dans la chambre, embrassant du regard la scène de crime.

— Vous voulez bien m'expliquer ? demanda-t-il, sans se tourner vers Jake.

— C'est juste une affaire d'instinct et d'observation. Parfois, j'obtiens une perspective différente grâce à mon appareil. Le tiroir de la table de nuit est de travers, et je sais que ça peut sembler stupide...

Il s'interrompit. Ça semblait effectivement stupide. Mais ne venait-il pas de surprendre le regard de Keenan remarquant la même chose que lui ?

— Poursuivez, l'encouragea l'inspecteur.

Jake lui montra l'endroit où les draps froissés pendaient vers le sol.

— Là-dessous.

Keenan mit un genou à terre et souleva le bord des draps, révélant la capsule d'un petit flacon de médicaments que Jake avait aperçue dans l'obscurité. L'inspecteur laissa la capsule où elle se trouvait – il ne la toucherait pas sans enfiler des gants en latex pour éviter toute pollution d'une éventuelle pièce à conviction.

— Talbot, passez-moi votre torche électrique, dit Keenan.

Harley la lui tendit et il éclaira sous le lit. Puis il l'éteignit et la rendit au policier. Keenan épousseta les genoux de son pantalon alors qu'il se relevait, puis se tourna vers Jake d'un air songeur.

— Pas de flacon, constata Jake.

— Non, reconnut Keenan.

Enfilant un gant en latex à sa main gauche, l'inspecteur se dirigea vers la table de nuit et tira sur la poignée. Le tiroir était coincé, mais en jouant un peu avec, il parvint à l'ouvrir. Il était complètement vide.

— Talbot, vous avez fait un tour dans la salle de bains ? demanda Keenan.

— Oui, j'ai jeté un coup d'œil.

— Rien d'anormal ?

— Non, dit Jake, se mêlant à la conversation. Et j'ai pris des photos. Mais je n'ai pas...

Keenan hocha la tête.

— Mais vous n'avez pas regardé dans l'armoire à pharmacie.

— Non, dit Jake. Je n'y ai pas pensé.

Harley croisa les bras, son corps bouchant pratiquement la porte ouverte.

— Alors, c'est une histoire de drogue. Si on retourne dans la salle de bains, on va trouver l'armoire à pharmacie vide. Un camé a tabassé cette fille pour lui piquer ses médocs ?

— Pas seulement ceux qu'on lui a prescrits..., commença Keenan.

— J'ai compris, inspecteur, l'interrompt Harley. Elle aussi, c'est une toxico. Elle gardait quelques produits illégaux chez elle, peut-être même qu'elle en vendait. Un type l'a appris et lui a tout fauché. Probablement quelqu'un qu'elle connaît.

Jake et l'inspecteur Keenan restèrent bouche bée.

Harley éclata de rire et secoua la tête.

— Pour qui vous vous prenez tous les deux ? Holmes et Watson ? Allez, on remballé. Je termine mon service dans vingt minutes et j'ai besoin d'un chocolat chaud.

— Un chocolat chaud, répéta Jake.

Harley lui lança un regard noir.

— Quand il neige, j'aime ça. Avec un peu de crème fouettée. Quelqu'un n'est pas d'accord ?

Bien que supérieur en grade, l'inspecteur Keenan ne pipa mot. Jake non plus.

— Je préfère ça, conclut Harley.

La mine renfrognée, il se retourna et sortit de la chambre. Jake rit et commença à ranger son appareil.

— Vous êtes plutôt futé, Schapiro, dit Keenan, comme s'il venait de débarquer d'un film de gangsters des années quarante.

— Harley ne partage pas votre avis, répondit Jake, hilare.

— Vous avez déjà songé à devenir flic ?

Les images de cette fameuse nuit surgirent à nouveau dans l'esprit de Jake. Le corps brisé d'Isaac, la neige qui tombe, le flash de l'appareil photo... des choses bien concrètes, tangibles. Horribles, aussi, mais solides, vraies dans leur terrible cruauté. Le flash aveuglant avait chassé les ténèbres, sauf dans les yeux caves et tristes de son frère mort. Ça avait été une réalité que Jake, du haut de ses douze ans, avait pu comprendre. Les flics et les psys ne l'avaient pas cru quand il leur avait parlé des créatures qu'Isaac prétendait avoir vues danser dans la tempête ; ils avaient mis ça sur le compte d'une imagination débordante, l'avaient accusé d'avoir inventé cette fable de toutes pièces. Progressivement, lui-même avait commencé à douter. *Un visage à la fenêtre. Des mains glacées qui traversent la moustiquaire...*

Et finalement, il s'était dit que les flics et les psys avaient raison. Forcément. Il s'était laissé influencer par son petit frère et son propre chagrin.

Mais même à présent, douze ans plus tard, l'appareil photo le réconfortait. Les images donnaient une réalité aux choses. Le flash chassait les ténèbres pour ne révéler que le monde tangible. Si ça n'apparaissait pas dans le viseur, ça n'existait pas.

— Je ferais un très mauvais flic, répondit enfin Jake, alors qu'il mettait son étui en bandoulière. Et puis, je n'ai pris ce travail que pour pouvoir faire les photos que j'aime.

Keenan sortit son mobile de sa poche. Il attendait toujours un technicien de scène de crime pour relever les empreintes. Celui qu'on lui avait envoyé avait probablement été retardé par la tempête.

— Alors, n'oubliez pas de m'inviter à votre premier vernissage, dit l'inspecteur.

Jake ne sut pas s'il se montrait sarcastique. Il n'aimait pas parler de ce que sa mère appelait ses « belles photos ». Elle trouvait le travail qui lui permettait de gagner sa vie macabre et aurait préféré qu'il soit photographe professionnel. Jake aussi.

— Je n'y manquerai pas, répondit-il, et il se dirigea vers la porte.

En sortant, il regarda une dernière fois la victime. Dans la chambre, ils avaient traité sa situation à la légère, mais quand elle leva les yeux vers lui et qu'il vit son visage – enflé, du sang séché sur les lèvres – il eut honte. Toxicomane ou pas, elle méritait la compassion. À vingt-quatre ans, il connaissait bien trop de gens qui se

réfugiaient dans la drogue ou l'alcool pour oublier ce qui les hantait. Coventry avait plus que sa part de mauvais souvenirs.

Il descendit l'escalier au bas duquel l'attendait la tempête. Il salua l'agent en faction d'un geste de la tête. En temps normal, voisins et autres badauds se seraient rassemblés devant la maison, mais la neige tombait dru à présent, et un silence blanc avait envahi la ville. La météo avait prévu vingt centimètres de neige, qui finirait par se transformer en pluie. Demain, ce serait une sacrée pagaille, mais cet après-midi et ce soir, c'était magnifique.

Jake se précipita vers sa voiture, pressé de sortir son appareil photo personnel. Sa passion remontait à l'époque du lycée, quand il avait commencé à photographier les têtes des cumulonimbus menaçants depuis sa véranda, sensible à la beauté de ces nuages qui effaçaient le ciel bleu en un tournemain. Il s'était fait une spécialité des tempêtes de toutes sortes – il avait déjà exposé son travail dans quelques galeries, mais il préférait garder ça pour lui. Des arbres qui pliaient sous la bourrasque, de la pluie sur des vitres, des éclairs zébrant le ciel. Les blizzards lui fournissaient ses images les plus belles et les plus obsédantes.

Mais les photos qu'il aimait le plus ne représentaient pas les tempêtes en elles-mêmes. Celles qui traduisaient le mieux sa passion, et dont il avait d'ailleurs tiré un bon prix – certainement pas une coïncidence –, étaient celles des lendemains. Quand, sous le ciel dégagé, une fois le soleil revenu, en dépit des dégâts causés par la tourmente, tout paraissait propre et pur, comme renouvelé...

Il ne voyait jamais Isaac au clic-clac de l'objectif quand il prenait ces photos.

Il vivait pour ces moments-là.

Chapitre 6

Un coup frappé à la porte fit lever Allie Schapiro de sa chaise. Assise à côté d'une fenêtre de son salon, elle lisait en buvant un verre de vin rouge à la lumière grise et blafarde qui filtrait à travers la tempête. Un doigt entre les pages afin de ne pas perdre l'endroit où elle s'était arrêtée, elle se dirigea vers le petit vestibule et posa la main sur la poignée.

— Qui est là ? demanda-t-elle.

Après que TJ Farrelly eut décliné son identité, elle lui ouvrit. Ébouriffé, la trentaine bien entamée, il se tenait sur le perron dans un tourbillon de neige. Il la salua d'un sourire aimable, les yeux fatigués. Ses cheveux blonds étaient trop longs et il aurait eu besoin de se raser, mais ce côté négligé ne le rendait que plus séduisant.

— Dieu merci, dit-elle. Et merci à *vous* de vous être déplacé aujourd'hui.

Allie s'écarta pour permettre à TJ d'entrer. Alors qu'il battait des pieds sur le petit tapis du vestibule pour enlever la neige de ses chaussures, son regard se posa sur le livre qu'elle tenait à la main.

— Désolé de vous interrompre.

— Oh ! ce n'est rien, le rassura-t-elle avec un rire nerveux. Pour être honnête, je n'arrêtais pas de relire le même passage. J'ai été complètement incapable de me concentrer.

TJ ajusta sa ceinture porte-outils à sa taille, un geste inconscient, mais qui respirait une certaine efficacité qu'elle avait toujours appréciée chez un homme. Une confiance en soi qui se révélait contagieuse.

— Ne vous inquiétez pas, madame Schapiro. Je m'occupe de tout.

Bien qu'il semblât un peu sur ses gardes, Allie ne put s'empêcher de glousser intérieurement aux fantasmes d'artisan sexy qui lui traversèrent l'esprit. Quelques années plus tôt, elle aurait rougi, mais passé le cap de la cinquantaine, quelque chose avait changé en elle. Bien sûr, elle continuait à fréquenter régulièrement le salon de coiffure (le secret de cette couleur auburn qui lui allait si bien), et elle choisissait ses vêtements avec soin, mais elle faisait cela plus pour elle-même que pour les autres. Dorénavant, elle se moquait bien de ce qu'on pouvait penser d'elle. Sa réputation de garce un peu coincée ne l'ennuyait même plus. Les gens auraient dû comprendre, vu les pertes

qu'elle avait subies, c'est du moins ce qu'elle s'était souvent dit. Maintenant, elle savait que la vie reprenait tout ce qu'elle donnait, et que tout le monde souffrait, chacun à sa façon. Simplement, elle ne serait plus jamais de ceux qui pouvaient prétendre être heureux quand ils ne l'étaient pas.

— S'il vous plaît, TJ, je ne suis plus l'institutrice de votre fille. Appelez-moi Allie.

L'homme parut surpris.

— D'accord, Allie. Passez devant.

Elle attrapa la grosse torche électrique sur la console du vestibule et l'alluma. TJ déclipsa également une lampe, petite, mais puissante, de sa ceinture, et suivit Allie dans le couloir qui menait à la cuisine où se trouvait l'accès à la cave. Ils descendirent l'escalier. Même avec le peu de lumière grise qui filtrait à travers les soupiraux à moitié couverts par la neige fraîche, la lueur des torches se révéla utile, mais pas réellement nécessaire. Pas avant la tombée de la nuit, en tout cas.

— La boîte à fusibles est par là, indiqua-t-elle, pointant sa lampe dessus.

— Parfait.

Il alla ouvrir l'armoire et éclaira les disjoncteurs.

— Je vous suis vraiment très reconnaissante de vous être déplacé par cette tempête.

— Je ne pouvais tout de même pas vous laisser dans le noir, dit-il d'un ton presque désinvolte, baissant et relevant toutes les manettes. Pas avec cette neige qui...

Il ne termina pas sa phrase, se figea, une main sur la porte en métal, l'autre – tremblante – qui tenait la torche.

Allie eut soudain mal à la poitrine. Elle avait oublié de respirer.

— Je suis désolé, s'excusa-t-il, se tournant vers elle, les rayons de leurs lampes projetant des halos de lumière sur des murs opposés.

Elle se mouilla les lèvres.

— Vous n'avez rien à vous reprocher. Après toutes ces années, je devrais pouvoir parler du mauvais temps sans me mettre dans tous mes états. De plus vous aussi, vous avez perdu quelqu'un dans la tempête. Je suis certaine que vous aimez évoquer votre mère, vous souvenir d'elle.

— Oui, en général, reconnut-il. Mais pour une raison ou pour une autre, ça devient plus dur quand il neige. Ça semble toujours déplacé.

— J'ai également cette impression. Mais c'est normal. Si vous et moi ne pouvons pas nous comprendre, qui le pourra ?

Il n'alla pas jusqu'à sourire, mais il hocha la tête et retourna sa lampe vers le panneau électrique.

Allie avait fait la connaissance de TJ à une messe du souvenir en mémoire des tués et des disparus du blizzard, un an après la

catastrophe. À ce moment-là, lui et sa femme Ella étaient mariés depuis moins d'un mois, et ils avaient déjà une petite fille à la maison. Plusieurs années plus tard, lors d'une réunion de parents d'élèves, Ella avait révélé d'un ton enjoué que Grace avait été conçue au cours de cette tempête.

« Alors, il en est sorti au moins une bonne chose », avait commenté TJ.

Ils avaient alors échangé un regard déplaisant ; Allie n'avait eu que trop souvent l'occasion d'en surprendre de similaires au cours de ses années dans l'enseignement. Ils n'auguraient rien de bon pour les époux. Allie avait pensé, et elle croyait toujours que ce serait dommage si le couple Farrelly battait de l'aile. La petite Grace, un concentré d'énergie positive aux yeux cuivrés, avait deux parents qui l'aimaient visiblement beaucoup. Une séparation ou un divorce ternirait ou détruirait le sourire de la fillette, une idée qui attristait Allie. Les Farrelly formaient une famille sympathique, mais ces dernières années, elle et le reste des enseignants de l'école Trumbull avaient vu de nombreux foyers se briser sous la pression de ces temps difficiles.

Allie en connaissait un rayon sur le sujet. Après la mort de son mari, elle avait cru ne plus jamais retrouver le bonheur. Mais sa rencontre avec Niko Ristani lui avait redonné envie de construire un nid dans son cœur, pour que l'espoir y grandisse avant de s'envoler. La tempête lui avait tout pris ; elle avait tué son Isaac, et avait avalé Niko, que plus personne n'avait jamais revu. Comment un homme adulte pouvait disparaître sans laisser de traces au xxi^e siècle, elle n'en revenait toujours pas. Et pourtant, c'était arrivé. Et Niko n'avait pas été le seul.

Quelque chose sauta sur le panneau électrique et TJ jura, faisant un bond en arrière. De fines volutes de fumée noire s'élevèrent de derrière l'un des disjoncteurs avec un bruit sec et un grésillement.

— Oh ! non ! s'exclama Allie, braquant sa torche dans cette direction un moment avant que TJ s'interpose entre le faisceau et le panneau électrique.

— Saloperie, gronda-t-il, baissant les manettes et levant sa propre lampe vers l'installation. Vous avez un extincteur ?

— Sous l'évier, dans la cuisine.

— Allez le chercher !

Allie courut, imaginant déjà sa maison réduite en cendres. Elle se demanda si elle aurait le temps de récupérer les albums photos rangés en bas de l'armoire de la chambre à coucher, les seules choses dans cette baraque dont elle n'envisageait pas de se passer. Toutes ces images d'Isaac et Jake, quand ils étaient petits – pour Isaac, c'était les dernières. Les perdre... C'était inconcevable.

Quelques moments plus tard, elle se précipita de nouveau dans la cave. Le faisceau de sa torche bondissait sur les marches, elle ne se souvenait même pas d'avoir cherché l'extincteur.

— Je l'ai...

— Tout va bien, l'interrompit TJ.

Allie s'arrêta au bas de l'escalier, son cœur battait la chamade. Elle l'observa l'espace d'une seconde, pendant qu'il s'aidait de sa lampe de poche pour examiner les fils qui entraient et sortaient de l'armoire.

— Ma maison ne va pas être réduite en cendres ? demanda-t-elle.

— Pas pour l'instant. Enfin, je ne pense pas, dit-il, se tournant vers elle. Mais je ne peux rien garantir pour la suite. L'installation électrique est plutôt ancienne, mais je suppose que je ne vous apprends rien. Entre nous, vous êtes bonne pour tout refaire. Ce que vous avez là n'a pas été conçu pour les besoins d'un intérieur moderne, et même si c'était le cas, les disjoncteurs ne peuvent pas supporter ce genre d'intensité.

L'accablement s'empara d'elle à chaque mot, et elle se sentit un peu malade.

— Je ne peux pas me permettre de tels travaux.

— Vous n'aurez probablement pas le choix, Allie. Je suis désolé. Ça ne vous coûtera peut-être pas autant que vous le pensez, mais je propose qu'on remette cette discussion à plus tard. Pour le moment, la priorité, c'est de rétablir le courant, et ça, c'est dans mes cordes. Le disjoncteur principal est complètement grillé, c'est ce qui explique que toute la maison a été affectée. Je peux le remplacer, ainsi que les fils endommagés ; ça ne devrait pas prendre plus de deux heures. J'ai toutes les pièces dans ma camionnette. Ça ne résoudra pas votre problème à long terme, mais vous aurez au moins de quoi vous éclairer et vous chauffer cette nuit.

À la mention du chauffage, elle cligna des yeux. Allie portait un gros pull en laine verte avec un petit capuchon et des poches profondes. Elle l'avait enfilé dès qu'il avait commencé à faire froid, supposant que tout fonctionnerait à nouveau d'ici peu. Mais si TJ n'avait pas été en mesure de réparer, elle aurait dû se trouver un endroit où dormir, et elle n'avait vraiment nulle part où aller. Pas par manque de relations – ses amis Mark et Charles l'auraient accueillie avec plaisir, et elle savait que Phoebe Ridgley, la collègue qu'elle appréciait le plus, aurait été ravie à la perspective d'une soirée entre filles. Allie n'aimait simplement plus passer la nuit ailleurs que chez elle. Et elle préférerait ne pas sortir quand la tempête faisait rage.

TJ avait raison ; elle devrait se débrouiller pour trouver l'argent nécessaire à la rénovation de l'installation électrique. Mais au moins n'avait-elle pas besoin de résoudre ce problème aujourd'hui.

— Je tiens encore à vous remercier, dit-elle, espérant qu'il sentait

sa sincérité. Je vous suis vraiment reconnaissante d'être venu un samedi. Vous me sauvez la vie.

— Je vous en prie, répondit-il, remontant sa ceinture alors qu'il passait devant elle, puis commençait à monter l'escalier. C'est mon métier.

Allie entendit la défaite dans son ton, une pointe de tristesse. Au cours des années depuis leur première rencontre, elle avait eu la chance de l'écouter chanter au *Caveau* plusieurs fois ; elle trouvait qu'il avait une très belle voix et beaucoup de talent à la guitare.

— Vous sauvez les – plus si jeunes – damoiselles en détresse, qui peut en dire autant ? répondit-elle. Mais j'espère que vous ne laissez pas tomber la musique.

TJ s'arrêta sur les marches et se pencha légèrement pour pouvoir tendre le cou en arrière vers elle.

— Si Ella n'attire pas assez de clients au restaurant, elle ne peut pas se permettre de payer un musicien. Les serveurs et les cuisiniers passent en premier. Dans la situation économique actuelle, même ce travail d'électricien ne rapporte plus autant qu'avant.

— J'en suis navrée, dit-elle doucement.

Il rit avec amertume.

— Moi aussi. Mais je suis content que vous ayez appelé. Tout chantier est bon à prendre en ce moment. Et de toute façon, Ella ferme le restaurant pendant la tempête. Comme ces derniers temps on a quelques difficultés à se supporter, je suis juste heureux de ne pas être enfermé à la maison avec elle.

TJ monta le reste des marches. Dans la cave mal éclairée, sa torche électrique pendant le long du corps, Allie essaya de trouver les mots qui pourraient le réconforter. Pendant de longues minutes, elle patienta alors qu'il cherchait le matériel nécessaire dans sa camionnette. À son retour, elle n'avait toujours aucune parole à offrir susceptible de l'aider. Elle le regarda travailler deux ou trois minutes, puis s'excusa et remonta à l'étage, avec l'intention de se replonger dans son livre.

Quel que soit le réconfort dont TJ avait besoin, il devrait se débrouiller tout seul. Elle avait dû se creuser la tête, mais avait fini par prendre conscience de la vérité : elle n'en avait aucun à lui apporter.

Plus tard dans l'après-midi, TJ rentra chez lui, ses mains tellement serrées sur le volant que les articulations de ses doigts lui faisaient mal. Il ne répugnait pas à sortir lors d'une tempête, refusant de laisser les intempéries l'empêcher d'atteindre sa destination. Plus depuis la nuit où il avait abandonné sa mère, seule à la maison, après lui avoir promis de lui tenir compagnie jusqu'à la fin du blizzard. Il n'avait

jamais su ce qui l'avait poussée à s'aventurer dans l'obscurité. Il avait fini par se faire une raison, mais il avait toujours des cauchemars sur le matin où la police l'avait emmené à la morgue pour identifier son corps. Le cadavre, rigide, pâle et les yeux grands ouverts, n'avait été retrouvé qu'au bout de neuf jours, par une vieille femme qui travaillait au presbytère St James ; elle avait aperçu le bras de sa mère qui dépassait d'un amas de neige en train de fondre, qu'un chasse-neige avait déblayé contre le côté d'un immeuble.

TJ préférait finir dans une congère plutôt que de permettre au mauvais temps de le tenir à l'écart de ceux qui l'attendaient – ceux qu'il aimait. Et il aimait toujours Ella, malgré la tension qui régnait actuellement dans leur couple. Parfois, le ton montait entre eux, les paroles échangées alors masquaient mal leur colère contre la façon dont leur vie avait commencé à s'effiloche.

S'effiloche, pensa-t-il, augmentant la vitesse des essuie-glaces. *Ça dure depuis des années. On n'en est plus là. Tout part à vau-l'eau.*

Malgré leur rythme insistant, et un bruit sourd, les essuie-glaces n'étaient pas aussi efficaces qu'il l'aurait espéré. Baissant sa vitre, il sortit une main à l'extérieur et se pencha en avant sans cesser de conduire, pour essayer de gratter la neige fondue qui avait fini par s'amasser juste hors de portée des essuie-glaces. Des phares surgirent devant lui, et il se redressa sur son siège, fermant sa fenêtre et faisant une embardée sur la droite pour éviter le chasse-neige qui arrivait en sens inverse.

Alors qu'il appuyait sur le bouton du lève-vitre électrique, il prit conscience que l'obscurité de la tempête avait cédé la place à la tombée de la nuit. À cette époque de l'année, le soir n'avait pas la courtoisie d'attendre la fin de l'après-midi pour s'installer, mais avec un ciel aussi couvert, le jour n'avait jamais eu réellement la chance de se lever. Maintenant, il se terminait avant même d'avoir vraiment commencé.

Il tourna dans Calewood Drive, de la neige fondue s'agglutinant à ses pneus, et aperçut enfin sa maison. Autrefois, la lumière jaune et accueillante du réverbère lui aurait réchauffé le cœur, mais aujourd'hui, cette vision l'accablait. Il se sentait de moins en moins souvent chez lui dans ce qui était devenu un ring de boxe, figé dans le moment où les adversaires retiennent leur souffle avant de porter le premier coup. Et quand ce coup partait... bon sang ! il avait intérêt à s'accrocher.

S'arrêtant dans l'allée, il coupa le contact et descendit de sa camionnette. Il n'avait pas eu le temps de parcourir la moitié de la distance qui le séparait de l'entrée quand la porte s'ouvrit, la silhouette de sa fille Grace, main sur la hanche, se découpant contre la lumière qui provenait de l'intérieur. Flurette, avec ses longues jambes

et ses cheveux châains ondulés, elle ressemblait à une version miniature de sa mère.

— Pas trop tôt ! lui lança-t-elle sur un ton taquin du haut de ses onze ans. Le bœuf en daube que j'ai préparé ne va pas se manger tout seul.

— Pas sûr, répliqua TJ en montant les quelques marches du perron. On ne sait jamais, c'est peut-être un cannibale... ou un zombie...

Grace s'écarta pour le laisser entrer, fronçant les sourcils.

— Tu racontes n'importe quoi.

— Vraiment ? dit-il, battant des pieds pour enlever la neige de ses chaussures.

Il embrassa du regard le désordre familial du salon et huma les riches arômes de la viande en train de mijoter.

— Un bœuf-zombie pourrait revenir à la vie, et les morceaux se jeter les uns sur les autres dans la casserole.

Sa petite fille – à onze ans, peut-être plus si petite que cela – leva les yeux au ciel.

— C'est n'importe quoi. Et en plus, c'est dégoûtant.

— Je suis un mec, se justifia TJ, délaçant ses chaussures avant de les retirer. Les mecs sont dégoûtants.

— Ça, c'est bien vrai.

Elle commença à glousser dès qu'il la souleva pour la lâcher sur le canapé, fourrant son nez dans son ventre qu'il mordilla. Alors qu'elle tentait de se libérer, il referma ses dents sur son avant-bras comme l'aurait fait un authentique zombie. Petite, Grace avait pleuré chaque fois que ses parents la mettaient dans son siège-bébé, transformant tout trajet en voiture en véritable enfer. Ça avait cessé quand elle était devenue assez grande pour parler et se laisser distraire. À part ça, elle avait toujours été très sage, gentille, accommodante et polie au point de susciter l'étonnement d'autres parents qui leur demandaient régulièrement leur secret. Personne ne les croyait, mais ils répondaient simplement qu'ils avaient eu de la chance.

Maintenant, Grace avait onze ans et les choses commençaient à changer, physiquement bien entendu, mais surtout dans sa relation avec son père et sa mère. Elle était assez grande pour les provoquer, juste pour voir jusqu'où elle pouvait aller afin d'obtenir ce qu'elle voulait. Elle faisait plus attention aux vêtements qu'elle portait, à sa coupe de cheveux. Tout ça mettait TJ terriblement mal à l'aise. La fierté qu'elle lui inspirait semblait constamment se heurter à son désir de ne pas perdre la pureté du lien qui les avait unis jusqu'alors. Ils avaient encore un peu le temps, se disait-il, avant le début des réelles hostilités (les garçons, le maquillage, les sorties), mais il avait conscience que sa petite fille lui échappait, alors il essayait d'en

profiter au maximum.

Depuis peu, c'était plus difficile. Grace sentait la tension entre ses parents et cela créait un fossé que TJ tenait absolument à combler. Quand lui et Grace se retrouvaient seuls, ils pouvaient redevenir papa et Gracie ; il savait que la même chose était probablement vraie pour Grace et Ella. Mais dès qu'ils étaient réunis tous les trois, s'installait immédiatement une certaine raideur dans leurs relations, une méfiance que TJ détestait.

Peut-être que c'est ça, le secret, songea-t-il. En finir avec la famille.

Grognant, il tira les bras de Grace en arrière ; dans leur lutte, son abdomen avait été mis à nu. Avec un rire, il se pencha et commença à lui souffler sur le ventre. Grace poussa un cri perçant et tenta de se dégager en se tortillant, son genou droit le cueillant en plein sous le menton. Ses mâchoires claquèrent et il tomba du canapé, sur son derrière. Il se frotta le menton d'une main, un peu comme un boxeur pas trop sûr de la manière dont il a fini au tapis. Sa mâchoire lui faisait un mal de chien ; il gémit.

Grace essaya de réprimer son gloussement par égard pour sa douleur, mais quand il la regarda, il ne put retenir un petit rire, ce qui eut pour effet de déclencher leur hilarité à tous les deux.

Du coin de l'œil, TJ vit Ella entrer dans la pièce, ses cheveux chatoyants réunis dans une queue-de-cheval. Elle arborait un franc sourire, indulgent, tellement plein d'amour qu'il eut envie de pleurer pour tous les moments perdus en disputes mesquines, toutes les paroles corrosives échangées.

— Ça suffit, les deux loustics ; à table.

Elle pointa TJ du doigt.

— Toi, tu vas d'abord te laver les mains.

— J'ai probablement la mâchoire cassée, se plaignit TJ d'une voix étouffée exagérément traînante.

— Tu n'as que ce que tu mérites. On n'a pas idée de chahuter comme ça. Elle est trop grande pour se bagarrer avec toi, le réprimanda Ella, mais il voyait bien qu'elle n'en pensait pas un mot.

— Pas ma petite fille.

TJ se leva et passa devant le canapé pour se diriger vers la salle de bains. Ramassant un coussin, il frappa Grace, déclenchant une nouvelle crise de fou rire.

— Traître ! cria Grace. Tu seras privé de cookies.

TJ resta figé sur place, puis se tourna lentement vers Ella.

— Des cookies ?

— Maman va en faire, précisa Grace. Elle a promis.

— Tu sais comme Grace aime que je fasse des gâteaux quand il neige, dit Ella.

TJ lui adressa un sourire hésitant. Il ouvrit la bouche pour parler,

mais aucun mot n'en sortit, et cela valait peut-être mieux. À ce moment-là, avec le vent qui secouait les fenêtres dans leurs châssis et les flocons qui tourbillonnaient derrière les vitres, leur petite cellule familiale lui parut intacte. Il avait l'impression d'avoir voyagé dans le temps, avant que le mécontentement et les récriminations viennent régulièrement perturber leur existence.

— Quoi ? demanda Ella, scrutant son visage d'un air incertain.

— Simplement, merci, répondit-il. C'est tout.

Pour une fois, son sourire atteignit ses yeux chocolat au lait, mais son expression redevint rapidement sérieuse. Elle hocha la tête, reconnaissante de tout ce que TJ ne disait pas... ce qu'aucun d'eux ne dirait ce soir, pour ne pas gâcher ce moment riche en possibilités.

— De rien. (Elle se détourna.) Maintenant, dépêche-toi. Va te laver les mains, qu'on puisse enfin passer à table !

Grace bondit du canapé.

— Prem's pour les cookies !

— On n'a même pas encore mangé le bœuf, lui rappela TJ.

Grace leva les yeux au ciel et écarta son observation d'un geste de la main.

— Pfff... Je te le laisse, si tu veux.

TJ rit, puis sortit de la pièce en secouant la tête. Alors qu'il se dirigeait vers la salle de bains, il entendit le bruit des couverts et de la vaisselle qui s'entrechoquaient, des portes de placards qu'on ouvrait – Ella et Grace mettaient la table.

Fermant le robinet, il aperçut son reflet dans la glace : les cheveux un peu plus courts en ce moment, un visage peut-être amaigri, des cernes sous les yeux qui n'y étaient pas quelques années plus tôt. Mais la tristesse dans son regard à laquelle il avait fini par s'habituer n'y était pas maintenant.

Il laissa échapper un soupir, sentant enfin son stress diminuer.

— À table, papa, l'appela Grace. Tu n'auras pas de cookies si tu ne manges pas ton bœuf.

TJ sourit à son reflet.

La soirée s'annonçait bonne.

Jake Schapiro revint au salon, s'essuyant les mains avec un torchon à vaisselle.

— Ça fait longtemps que je n'ai pas cuisiné pour quelqu'un, dit-il.

Assis en tailleur sur le tapis, Harley Talbot tenait ouvert sur ses genoux le portfolio de Jake. D'ordinaire difficile à manier, il semblait à peine plus grand qu'un cahier entre les grosses paluches du flic colossal.

Sourcil arqué, Harley le regarda sérieusement.

— Que les choses soient claires : je ne couche pas au premier

rendez-vous.

Jake lui lança le torchon.

— Tu n'es pas mon type.

Harley l'attrapa avant qu'il atteigne sa cible et le jeta sur la table basse.

— Sans déconner, mec, c'est *quoi* ton type ? Chaque fois qu'on se voit, tu me demandes avec qui je suis sorti, mais tu restes très discret sur la question en ce qui te concerne. Tu n'es tout de même pas aussi ennuyeux ?

— Tu m'as démasqué, Harl. Je suis devenu ton ami pour profiter de ta vie sentimentale par procuration.

— Putain, pour les réponses évasives, tu es vraiment champion.

Harley tapota le portfolio ouvert d'un de ses gros doigts.

— Tu as du talent, mec. Entre tes photos de scène de crime, ton blog et ton travail pour la Gazette, tu as trois boulots. Mais ces photos personnelles... Elles sont magnifiques. Je ne prétends pas être un critique d'art, mais celles que tu as prises des tempêtes sont réellement uniques. Et en plus, tu assures en cuisine, ce que les femmes adorent. Alors, c'est quoi ton problème ?

Jake fourra ses mains dans ses poches.

— Le poulet t'a plu, hein ?

— Et comment, dit Harley, qui saisit sa Sam Adams sur la table basse pour en boire une lampée. Je ne sais pas quel est ton secret pour ne pas brûler cette croûte de parmesan, et ce risotto... J'ai eu l'impression de monter au paradis.

Jake rit.

— Oh ! mon Dieu, est-ce que tu t'es entendu ? Mais comment tu te débrouilles pour que les femmes t'accordent plus de cinq minutes de leur attention ?

Harley s'adossa contre le canapé et but une nouvelle gorgée.

— Eh ! mec. Tu as vu la marchandise ?

— Alors, c'est peut-être ça l'explication, hasarda Jake. Je ne te ressemble pas assez.

— D'accord, tu es un peu maigrichon, mais ton côté geek n'est pas dénué d'un certain charme.

— Je t'arrête tout de suite. Je ne suis pas un geek. J'ai un style de vie un peu décalé, c'est tout.

— Comme tu voudras. Un charme décalé, alors.

— Je préfère ça. En attendant, je vais me chercher une autre bière.

Il retourna à la cuisine pour prendre une Corona dans le frigo et se couper une rondelle du citron vert qu'il avait laissé sur le plan de travail en granit. Même à peine à une pièce de distance de Harley, la maison sembla retrouver cette tranquillité, cette atmosphère d'abandon qui avait attiré Jake au départ et l'avait décidé à l'acheter.

Maintenant, deux ans après son installation, la ferme pleine de coins et de recoins avait toujours besoin d'autant de rénovations (ou presque) qu'au jour où il en avait pris possession. Seule la cuisine était à peu près telle qu'il l'avait imaginée, bien que la vieille fenêtre et le radiateur mort juste en dessous eussent vraiment mérité qu'il s'en occupât. Mais il remettait à plus tard, attendant le jour où il pourrait se permettre de changer la totalité des fenêtres. D'ici là, sa maison resterait la demeure des courants d'air en hiver et des chambres à moitié rénovées, un chantier inachevé. Jake se disait qu'étant lui-même encore en train de se construire, il avait réellement trouvé l'endroit idéal.

Il pressa du jus de citron vert dans le goulot de la bouteille de Corona, puis reposa la rondelle tordue sur le plan de travail, avant de retourner au salon.

Une pièce assez grande pour accueillir toute une famille, songea-t-il. Cela ne figurait pas au rang de ses priorités, mais, contrairement à ce que semblait penser Harley, il n'avait pas l'intention de rester seul éternellement. Il aimait sa solitude, ici, à la périphérie de Coventry. Tout de même, quand avait-il invité quelqu'un pour la dernière fois, s'il excluait Harley et quelques amis du lycée avec qui il avait gardé le contact ? Il s'était absorbé dans son travail. En comptant trois activités, Harley l'avait sous-estimé. Il avait aussi vendu ses photos en ligne pour toutes sortes d'usages, du calendrier à la couverture de livre, sans oublier les cartes de vœux. Pour l'instant, il ne pouvait pas encore exiger très cher, mais sa cote montait.

— Et si on se regardait un film ? proposa-t-il quand il rejoignit Harley. Je pensais à *L.A. Confidential*, tu m'as dit que tu ne l'avais pas vu. C'est une merveille. Russell Crowe, Kevin Spacey, Guy Pearce, Kim Basinger... Pourtant, tout le monde semble l'avoir oublié.

Harley s'était installé dans le gros fauteuil de l'autre côté de la table basse. Il avait fermé le portfolio et buvait sa bière à petites gorgées, la tête inclinée, observant la neige qui tombait derrière la fenêtre. La tempête s'était un peu réchauffée, les flocons faisaient un bruit humide en s'écrasant sur la vitre. Pas encore du grésil, mais pas loin.

— Désolé, mec. Je commence tôt demain. Ça promet d'être une sacrée pagaille dans la matinée, avec des lignes électriques coupées et autres réjouissances. Dès que j'aurai fini cette bière, je rentre chez moi.

— Boire *et* conduire, je constate que tu as fait ton choix.

— Trois bières en trois heures, ce n'est pas la mort quand même !

— Je sais, dit Jake. Quand je vois comme tu les fais durer. Pfff, c'est pitoyable. Un grand gaillard comme toi.

Harley eut un petit rire, un grondement sourd dans sa poitrine,

alors que Jake s'asseyait sur le canapé et prenait une bonne gorgée de sa Corona. Son regard erra jusqu'à la fenêtre, se posa sur le châssis à guillotine et le rebord ; il détestait ce bois terriblement sec et se jura de les repeindre au printemps s'il n'avait pas les moyens de les remplacer. Dehors, le vent soufflait en rafales ; le courant d'air qui en résulta le fit frissonner, comme si la tempête avait pénétré dans la maison et effleuré sa nuque de ses longs doigts. À cause de ce courant d'air, il gardait en permanence une demi-douzaine de couvertures au salon. Généralement, il trouvait que cela faisait partie du charme de la vieille bâtisse, mais pas par mauvais temps.

Pas quand la neige tombait dehors.

— Tu n'as pas répondu à ma question, insista Harley.

Jake n'essaya pas de prétendre qu'il n'avait pas entendu ou ne comprenait pas l'allusion.

— Tu as enchaîné trois petites amies depuis qu'on se connaît, dit Jake. Ça semble facile pour toi, de sauter d'une liaison à la suivante. Tu rencontres quelqu'un, tu es tout excité, et puis tout s'écroule pour une raison ou pour une autre.

Harley haussa les épaules.

— On finit par découvrir des choses l'un sur l'autre ou tu prends simplement conscience que tu n'apprécies pas autant cette femme que tu le croyais. Ou qu'elle ne t'aime pas. C'est comme ça que ça fonctionne, mec. Par tâtonnements.

Jake hocha la tête.

— Possible. Mais ça semble facile pour toi. Pour moi... Je ne sais pas, c'est trop d'effort, bon sang. Bien sûr, c'est sympa d'être avec quelqu'un. Et au risque de m'avancer un peu, je dirais que j'aime le sexe. Ça me rend heureux comme je ne réussis à l'être qu'en rêve.

Dès qu'il eut parlé, il lança un regard à Harley, pensant que son ami allait se moquer de lui. Mais Harley l'écoutait avec attention, une lueur d'intelligence dans ses yeux grands ouverts.

— Bref, poursuivit Jake, j'ai eu deux histoires sérieuses au lycée, et peut-être trois relations depuis.

— Mais ? voulut savoir Harley.

Jake tenta de trouver les mots justes. Quand il aperçut les caisses du nouveau parquet rangées dans un coin, il eut comme une révélation.

— Cette maison..., commença-t-il. Tu as visité la plupart des pièces et je suis persuadé que certains détails n'ont pas pu t'échapper. L'escalier est neuf, mais la rampe a besoin d'être remplacée. Dans la chambre du fond, le sol a été refait – à moitié. Toutes les installations de la salle de bains sont neuves, mais je n'ai toujours pas déballé le carrelage.

— J'avais l'intention de t'en parler. Je trouve un peu curieux de

devoir pisser debout sur des cartons dépliés.

Jake leva la main.

— Tu vois. En fait, ce qui m'intéresse, c'est le projet. J'ai acheté cette baraque pour y faire toutes sortes de travaux, alors pourquoi est-ce que je ne parviens pas à terminer quoi que ce soit ?

— Peut-être...

— Question de pure forme. Je le sais très bien.

— Et ? demanda Harley, finissant sa bière.

— Je pense que j'aime l'idée de la maison plus que la maison elle-même. Quand tout sera réparé, quand tout sera comme je l'ai imaginé, qu'est-ce qui se passera après ?

Harley se pencha en avant dans le fauteuil grinçant, posa sa bouteille vide sur la table basse et pointa son doigt sur Jake.

— Et tu crois que c'est pour ça que tu as du mal à vivre en couple ? Tu ne veux pas faire l'effort parce que tu as peur d'être déçu ?

Jake sirota sa bière, retournant ce qu'il venait d'entendre dans sa tête.

— Ça paraît dégueulasse exprimé comme ça, mais oui, tu as bien résumé la situation.

— C'est pitoyable.

Jake rit tout haut.

— Salaud.

Une seule fille avait su éveiller en Jake des sentiments différents, mais avec elle, ça n'avait jamais dépassé le stade de l'amitié. Miri Ristani avait été l'unique personne à le comprendre après la mort d'Isaac. Ils s'étaient compris, en fait. Après tout, ils avaient été ensemble cette nuit-là, et le père de Miri avait compté au nombre des disparus du blizzard dont on avait retrouvé le corps plusieurs jours plus tard, quand la fonte avait commencé. Lui et Miri avaient tous deux perdu des êtres chers dans cette tempête. Et quand Jake parlait des silhouettes qu'Isaac avait surprises dehors dans la neige, des mains qui avaient entraîné son frère par la fenêtre, vers sa mort, Miri avait réellement semblé le croire.

À l'époque du moins. Ils étaient si jeunes ; en grandissant, ils avaient été de moins en moins à l'aise pour aborder concrètement ces événements, se ralliant au consensus sur cette horrible catastrophe et ses victimes.

Jake avait décidé de se taire. Une partie de lui avait même cessé d'ajouter foi au témoignage de ses propres yeux. Pourtant, il n'avait jamais réellement oublié, et parfois, dans ses rêves, il se tenait devant une fenêtre ouverte, regardant de fines et terribles silhouettes de glace danser dans la neige qui tombait. Dans ses cauchemars, elles savaient, sentaient, qu'il les observait, et il attendait le moment où elles se tourneraient dans sa direction.

Miri avait compris, même après qu'ils avaient cessé d'en parler. Mais elle avait quitté Coventry dès la fin du lycée, cinq ans plus tôt, sans un regret. Elle ne lui avait jamais écrit. Elle lui manquait, mais si elle se présentait sur le pas de sa porte avec un pack de six bières et se jetait à son cou, il ne pensait pas pouvoir lui pardonner.

Lui et Harley étaient devenus bons amis, mais Jake n'était pas prêt à lui parler d'Isaac... ou de Miri.

Harley se leva.

— Bien. Votre heure est écoulée, Herr Schapiro, annonça-t-il avec un terrible accent allemand. Lors de notre prochaine séance, nous aborderons votre ressentiment à l'égard de vos parents.

— J'en frémis d'impatience, dit Jake, qui se leva pour le raccompagner.

Ils se souhaitèrent une bonne nuit, Harley promettant de revenir pour regarder *L.A. Confidential*. Ils étaient tous deux des bons vivants, qui aimaient le cinéma et l'équipe de foot des New England Patriots. De quoi mettre en place les bases d'une solide amitié. Jake détestait la mentalité de fanfaron macho et perpétuellement imbibé de nombreux supporters de football. Avec Harley, il avait quelqu'un avec qui boire quelques bières et crier sur la télé en suivant un match, sans avoir à se soûler et à parader comme un abruti. Depuis un an qu'ils se connaissaient, Harley était rapidement devenu l'un de ses amis les plus proches. Il se sentait à l'aise en sa présence, ce qui n'était pas si fréquent.

Alors que Harley se servait de son bras pour essuyer la neige épaisse et humide déposée sur son pare-brise, Jake resta sur le seuil, regardant la tempête bouillonner et tourbillonner autour de sa propriété. Bien que ployant sous leur fardeau, les arbres continuaient à plier avec le vent. Avec la neige qui se transformait en grésil, la couche n'augmenterait plus beaucoup, mais les routes seraient gelées et traîtres cette nuit. Et demain matin, une mauvaise surprise attendrait les habitants de Coventry au moment de partir au travail.

— Hé ! lança-t-il. Fais gaffe en rentrant, d'accord ?

Harley avait ouvert sa portière ; il marqua une pause avant de se mettre au volant, baigné dans la lumière jaune provenant de l'intérieur de la grosse vieille Buick.

— T'inquiète pas, m'man. Je ferai bien attention.

Le policier imposant se plia pour s'asseoir sur le siège avant, puis claqua la porte. Un moment plus tard, le moteur de la Buick démarra en grondant et Harley commença à sortir de l'allée en marche arrière. Les phares balayèrent la maison et la cour, éclairant brièvement la lisière de la forêt à la limite de la propriété.

Parmi les arbres se tenait une silhouette humaine, un petit homme ou un enfant perdu dans la tourmente. Une forme sombre, immobile,

qui regardait sa maison.

— C'est quoi ce bordel ! s'exclama Jake, et il fit un pas sous sa véranda avant de se rendre compte qu'il était en chaussettes.

L'humidité pénétra le tissu et il rentra immédiatement, quittant des yeux l'apparition un bref instant. Quand il releva la tête, les feux arrière de Harley disparaissaient au bout de la route. Les bois étaient redevenus trop sombres pour qu'il puisse distinguer un tronc d'un autre, ou savoir si la silhouette qu'il avait aperçue appartenait bel et bien à une personne, ou si l'obscurité lui avait juste joué des tours.

En dépit de la neige humide qui lui cinglait le visage et les bras, et trempait ses vêtements, il se tint dans l'embrasure de la porte et plissa les yeux, scrutant les arbres à l'affût d'un mouvement que n'expliquerait pas la simple action du vent.

Battant en retraite devant le froid mordant qui s'enfonçait profondément dans ses os, il se retourna pour rentrer chez lui. Une rafale souffla et, l'espace d'un instant, il crut avoir entendu une voix qui appelait son nom.

Il resta figé sur place, dans l'entrebâillement de quelques centimètres, sa main immobile sur la poignée.

Puis il rit doucement et secoua la tête.

Au cours des années, il avait souvent pensé qu'un jour il serait capable de surmonter une tempête de neige sans être hanté par le souvenir de la mort de son frère. Il ne désespérait pas, mais clairement ce jour n'était pas encore arrivé. Les bourrasques semblèrent vouloir résister, alors qu'il fermait la porte, empêchant le vent d'entrer. Le pêne produisit un bruit sourd et satisfaisant quand il tourna le verrou, et Jake se dit que ce bruit lui plaisait.

Il lui plaisait beaucoup.

Chapitre 7

Dans le coffre où il rangeait son Glock 19 et deux petites boîtes de munitions, Doug Manning conservait également un trousseau de sept clés. Chacune d'elles était identifiée par des initiales, écrites au marqueur noir, indiquant le prénom et le nom de la personne dont elle ouvrirait la porte. Chaque fois qu'un client du garage Harpwell avait été assez stupide pour leur laisser la clé de son domicile avec celle de sa voiture, Doug en avait profité pour faire faire un double à la quincaillerie Jameson après les heures de travail. Il en avait copié une douzaine jusqu'à présent ; Franco et Baxter en avaient déjà utilisé cinq pour s'introduire dans des maisons et voler tous les objets de valeur qui leur tombaient sous la main.

Après un cambriolage, il jetait généralement la clé dans un égout, se débarrassant ainsi de la preuve qui permettait de remonter directement jusqu'à lui.

Les sept clés qu'il gardait encore dans son coffre (assez pour ne pas avoir besoin d'en copier de nouvelles avant un moment) représentaient autant de tentations ; chacune était un méfait à commettre, une trahison de la foi qu'il avait jadis eue en lui-même. Le simple fait de les avoir chez lui, rangées à côté de son pistolet, le mettait d'une humeur noire et lui faisait grincer des dents.

Je ne suis pas un sale type, se dit-il. Mais il devait bien reconnaître que, par leur seule présence, l'arme et le trousseau suscitaient en lui un sentiment funeste, presque autant que la conscience de ses crimes.

Je ne suis pas un sale type.

Doug était allongé sur son lit, tout habillé, la pièce baignant dans la lueur bleue de son poste de télévision à écran plat. Il avait choisi cette chaîne pour suivre un tournoi d'arts martiaux prévu par le guide des programmes ; à la place, il était tombé sur une émission où des célébrités jouaient au poker. Aucune des prétendues célébrités ne l'intéressait, mais il avait continué à regarder parce qu'il n'avait jamais été très doué au poker et croyait apprendre quelque chose. Il n'avait pas réussi à se concentrer. Ses pensées ne cessaient de revenir au coffre qui se trouvait sur l'étagère du haut dans son armoire. Il parvenait presque à sentir le trousseau à l'intérieur, comme s'il lui envoyait des ondes désagréables.

Chaque jour, il essayait d'oublier ces clés, et chaque nuit elles

l'obsédaient. Oui, il avait jeté celles qui avaient déjà servi, mais tôt ou tard les policiers qui enquêtaient sur cette série de cambriolages feraient le rapprochement avec le garage Harpwell. À moins que tous les flics de Coventry ne soient complètement débiles, ils comprendraient comment les voleurs entraient chez leurs victimes sans effraction. Tirant la conclusion qui s'imposait, ils passeraient en revue tous les endroits où ces salauds de riches avaient pu se faire faucher (ou copier) leurs clés. Doug avait pris soin de se créer un alibi pour trois des cinq cambriolages, mais aucun d'eux ne résisterait à un examen sérieux. Il avait également emprunté quatre des douze clés quand il ne travaillait pas – il n'était même pas supposé être au garage. Il était allé chercher sa paie et discuter le bout de gras avec les autres mécanos... Plutôt futé.

Bien sûr, la police s'intéresserait à lui, mais sans pouvoir acquérir de certitude. Son casier judiciaire vierge jouait en sa faveur. Mais dès qu'ils commenceraient à fouiner, il mettrait fin immédiatement à sa petite carrière criminelle. Doug avait prévenu Franco et Baxter.

Avec les clés, en revanche... il prenait un gros risque. Si les flics obtenaient un mandat et découvraient ce trousseau chez lui, ils ne parviendraient peut-être pas à établir de lien avec les précédents cambriolages, mais ils les identifieraient rapidement comme des copies de clés qui appartenaient à des clients du garage Harpwell. Pourtant, il avait beau se torturer les méninges, il ne trouvait pas de meilleure cachette, un endroit où il avait la certitude que personne ne les chercherait. Un coffre à la banque ? Il courait le risque que quelqu'un repère ses allées et venues. S'il les fourrait dans un bocal qu'il enterrerait dans la cour, il devrait creuser chaque fois qu'il en aurait besoin.

Les clés posaient un problème.

Comment tu t'es foutu dans un pétrin pareil ? se demanda-t-il.

Sa tête le faisait souffrir, mais pas autant que son dos. Allongé sur son lit, calé contre un oreiller, il voyait à peine les prétendues célébrités annoncer pour quelle association caritative elles jouaient au poker – elles-mêmes ne s'intéressaient absolument pas à l'argent, apparemment. Une veine palpitait sur sa tempe, comme pour lui rappeler constamment la présence du trousseau de clés. Comment avait-il pu être assez stupide pour se laisser embarquer dans cette histoire avec Baxter et Franco ? Le travail se faisait rare, et ses finances étaient au plus bas, alors il s'était persuadé qu'il était bien plus malin qu'il ne l'était réellement. Le désespoir, avait-il découvert, pouvait se révéler très convaincant.

Quant aux crimes eux-mêmes, Doug oscillait constamment entre un sentiment de culpabilité et une sorte de fierté cynique. Une fierté qui ne faisait qu'accroître ses remords. Les gens qu'ils dépouillaient

étaient peut-être riches, certains étaient même sans doute de vrais salauds, mais on ne l'avait pas élevé en lui apprenant à prendre ce qui ne lui appartenait pas. La plupart des clients du garage ne laissaient que leurs clés de voiture, mais les autres, des hommes en général, lui confiaient tout le trousseau. Puis ils repartaient dans un autre véhicule avec leur femme ou leur petite amie, sachant que le conjoint, le concubin ou le colocataire détenait son propre jeu – et après tout, ce n'était que pour une nuit ou deux. Ces gars-là le mettaient en rogne, au moins autant pour leur stupidité que pour leur arrogance insouciance. D'une certaine façon, il leur rendait service. Ça leur ferait peut-être une bonne leçon.

Il avait pratiquement l'impression d'entendre les clés crier dans leur boîte en métal. En les gardant ainsi chez lui, se croyait-il vraiment plus intelligent que ces types pleins aux as ?

— Merde !

Il bondit hors de son lit, puis se tourna vers l'armoire. Il tituba immédiatement, gémissant alors que sa colonne vertébrale et son cou l'élançaient. Jurant abondamment à voix basse, il s'appuya contre le mur. La douleur parcourut ses épaules tel un courant électrique, puis descendit le long des muscles de son dos. Il grinça des dents, terriblement conscient, comme chaque fois qu'il souffrait le martyr, de sa solitude. Des femmes avaient partagé sa vie au cours des douze années écoulées, et il avait réellement eu de l'affection pour certaines d'entre elles. Mais aucune n'avait réussi à effacer le souvenir de Cherie. Depuis le jour de leur rencontre, il avait toujours eu le sentiment qu'il ne la méritait pas. Il s'était défini – l'homme qu'il était, ce dont il se sentait capable – par rapport à l'image qu'elle se faisait de lui. S'il était parvenu à répondre ne serait-ce qu'à moitié à ses espérances, il en aurait été fier.

Maintenant, tout ça ne semblait plus avoir aucune importance. Qui craignait-il de décevoir ? Personne. Il ne lui restait que sa souffrance, sa culpabilité et les médocs qui permettaient de les faire disparaître.

Le flacon de médicaments se trouvait sur la table de chevet, comme toujours. Sa blessure initiale remontait à plusieurs années – une mauvaise chute au garage. Il ne s'était jamais complètement remis, et s'était de nouveau fait mal au même endroit ; à présent il semblait ne plus connaître un jour sans douleur... sans pilules. C'en était arrivé à un point tel que les médecins locaux refusaient de lui prescrire ce dont il avait besoin, l'obligeant à s'adresser ailleurs qu'à Coventry. Récemment, Baxter lui avait fourni des médocs. Ça lui avait coûté la moitié de sa part de l'argent des cambriolages, mais quel choix avait-il ? Il devait faire quelque chose pour calmer la douleur.

Avalant deux comprimés sans eau, il remit la capsule sur le flacon et resta simplement debout sans bouger pendant une seconde, le

temps que les muscles de son cou se relâchent un peu. Quand il constata qu'il pouvait à nouveau respirer sans avoir mal, il avança d'un pas hésitant vers l'armoire. Il regarda le coffre gris rectangulaire posé sur l'étagère du haut, entre des piles de tee-shirts plus ou moins bien pliés. Les clés ne faisaient qu'ajouter à son anxiété, ce qui le crispait et aggravait ses douleurs dans le dos. D'une manière ou d'une autre, il devait leur trouver une autre cachette. Maintenant que sa décision était prise, il lui parut important de s'atteler à la tâche immédiatement, neige ou pas.

— Et merde ! chuchota-t-il à la maison vide.

Doug saisit le code à cinq chiffres. Le coffre produisit un long bip, comme s'il hésitait à coopérer ou pas, puis s'ouvrit avec un bruit sourd qui provenait du mécanisme. Alors qu'il tendait la main à l'intérieur, ses doigts effleurèrent la crosse de son Glock, provoquant une accélération de son pouls. Un pistolet pouvait résoudre pas mal de choses, mais Doug n'avait jamais été assez lâche pour envisager sérieusement de se tuer. Sa vie ne s'était pas déroulée comme il l'espérait, mais il respirait toujours. Il n'aimait peut-être pas l'homme qu'il était devenu, il se sentait coupable, encore aujourd'hui, de n'avoir pas été là pour Cherie quand elle avait eu besoin de lui. Mais il ne se haïssait pas suffisamment pour penser qu'une fin violente était préférable à son existence actuelle. Il était prêt à faire beaucoup de choses pour apporter une solution à ses problèmes, mais le suicide n'en faisait pas partie.

Il saisit le trousseau et le sortit du coffre. Pendant une seconde, il regarda sa main à moitié fermée, examina les dents irrégulières des clés visibles, se demandant jusqu'où il voulait aller. Baxter et Franco ne seraient pas contents – vraiment pas contents. En fait, ils le lui feraient payer très cher. S'il tenait vraiment à tirer un trait sur les cambriolages, le plus intelligent serait de leur donner les clés et de rester en dehors de tout ça. Mais elles permettraient toujours aux flics de remonter jusqu'au garage Harpwell. On l'interrogerait, et une fois qu'il les aurait laissés tomber, il ne pourrait plus compter sur Baxter et Franco pour le couvrir.

— Merde, murmura-t-il, sentant le poids et le relief des clés dans sa paume.

Alors qu'il tendait le bras pour fermer le coffre, on sonna à la porte. Il se tortilla et regarda en direction de l'entrée, comme s'il avait pu voir à travers les murs et les planchers. Respirant à peine, à moitié paralysé, il serra le trousseau dans sa main et se tourna vers la fenêtre pour vérifier que la tempête faisait toujours rage dehors. La neige, transformée en grésil, tombait sur la vitre en un chœur discordant. Qui pouvait bien braver un temps pareil pour passer chez lui aussi tard ?

Les flics, pour l'interroger ou même l'arrêter. Clairement une possibilité. Baxter et Franco. Une autre. Quoi qu'il en soit, une visite nocturne en pleine tourmente ne présageait rien de bon. Doug se mouilla les lèvres avec sa langue ; il avait la bouche et la gorge très sèches. Qu'était-il censé faire des clés qu'il serrait dans sa main ? Il n'avait nulle part où réellement les cacher, ce qui, en pratique, ne lui laissait qu'une seule possibilité. Il les remit dans le coffre, qu'il verrouilla.

Celui ou celle qui se trouvait devant chez lui commença à frapper bruyamment à la porte, une série de coups suivie par une longue pause. Il tendit l'oreille. Puis la sonnerie retentit à nouveau et il crut entendre une voix au loin, peut-être féminine, tellement faible qu'il aurait pu l'avoir imaginée. Il plissa les yeux, sa paranoïa se transformant en curiosité.

La maison était silencieuse. À ce moment-là, sans qu'il sache pourquoi, l'idée de rester dans l'ignorance quant à l'identité de ce visiteur inopiné lui parut insupportable. S'il n'allait pas répondre, il s'interrogerait et se ferait du mauvais sang pendant des jours.

Doug sortit de sa chambre à grandes enjambées et descendit l'escalier à pas lourds. Les vitres de part et d'autre de l'entrée étaient voilées par des rideaux vaporeux choisis par Cherie au moment où ils avaient emménagé ; il ne pouvait donc pas voir dehors. Il approcha de la porte qu'il avait absolument l'intention d'ouvrir ; pourtant, sa main hésita quand il la tendit vers la poignée. Les lumières extérieures étaient éteintes et le seul bruit était produit par le grésil sur les carreaux.

— Qui est là ? demanda-t-il, mais pas assez fort.

Personne ne sonna ni ne toqua, mais il eut le sentiment troublant que son visiteur n'était pas reparti, qu'il patientait dehors, sous la pluie glacée.

— Hé ! fit-il. Y a quelqu'un ?

Sur ses gardes, songeant encore aux clés à l'étage et à ce qu'elles pouvaient représenter, il scruta les fenêtres sombres, se forçant à ouvrir le verrou.

Puis il entendit à nouveau la voix – féminine, aucun doute. Elle semblait toujours lointaine, mais la tempête hurlait autour de la maison – elle faisait trembler les murs – et le vent avait probablement emporté les paroles de sa visiteuse.

— Doug ? dit-elle.

Il pensa d'abord, un rêve fou et irréaliste, que Cherie était rentrée. Bien qu'il ait assisté à son enterrement, il acquit soudain la certitude qu'elle était revenue.

Un frisson de peur lui parcourut le dos, son cœur rejetant l'impossible, alors même qu'il tournait la poignée en souriant d'un air

excité et ouvrait la porte. Le vent la poussa vers l'intérieur avec une telle force qu'il faillit lâcher prise. Du grésil crépita sur le carrelage du vestibule, la neige fondue s'amoncelant immédiatement sur le petit tapis devant le seuil.

Pendant une ou deux secondes, Doug ne sut pas qui se tenait devant lui sous un parapluie bordeaux qui ruisselait sur les bords. La femme portait un long manteau noir et la neige fondue avait commencé à former une couche de glace sur le tissu, là où ne s'étendait pas la protection du parapluie. Sous sa frange noire, ses grands yeux noisette étaient à la fois gais et implorants. Ses longs cheveux encadraient son visage, et c'était en partie à cause de ce changement de coiffure qu'il ne la reconnut pas immédiatement.

— Salut, dit-elle doucement, et, l'espace d'une seconde, sa voix ressembla étrangement à celle de Cherie.

Mais bien sûr, son cœur avait espéré Cherie.

Doug cligna des yeux.

— Angela ?

Un des coins de sa bouche se leva dans un sourire timide.

— Salut, répéta-t-elle.

Puis elle haussa les épaules d'un air contrit.

— Quel temps de chien. Je peux entrer ?

— Merde, oui, je t'en prie, répondit-il, la prenant par la main pour lui faire franchir le seuil à l'abri de la tempête. Je suis désolé. Je n'attendais personne et je somnolais ; je n'étais pas certain d'avoir entendu frapper ou pas. Et maintenant, je bafouille comme un idiot.

Alors qu'elle refermait son parapluie, Angela Ristani lui sourit gentiment et il eut la sensation de se trouver dans une sorte de réalité alternative. À part quelques rencontres occasionnelles au supermarché ou dans la queue chez Carter, le glacier, il ne l'avait pas revue depuis leur rupture qui remontait à déjà plus de deux ans. Angela était devenue encore plus belle. Elle avait toujours eu un comportement un peu épidermique, une certaine brusquerie qui, selon Doug, était peut-être nécessaire à une infirmière pour survivre dans sa profession.

— Tu n'es pas un idiot, Doug, dit-elle, posant son parapluie sur le carrelage.

Son long manteau en laine noire semblait complètement trempé. La neige accumulée dessus fondait rapidement, dégoulinant sur le paillason. Doug s'arracha à son regard le temps de fermer la porte, puis il se retourna vers elle. Pendant une seconde, il eut l'impression qu'elle avait fait entrer l'hiver chez lui, comme si fermer la porte n'avait pas suffi, puis les radiateurs prirent le relais, compensant l'intrusion du froid.

— C'est bon de te revoir, dit-elle, sans cesser de sourire et de sonder ses yeux. Vraiment.

Doug rit nerveusement.

— Moi, je suis content de te revoir, Angie. Je t'assure. Mais tu ne trouves pas curieux de débarquer au beau milieu d'une tempête de neige ?

Elle parut affligée.

— Tu veux que je parte ?

Quelque chose dans sa voix, une note plaintive, le poussa à l'étudier plus attentivement. Sa beauté n'avait jamais fait aucun doute, même quand il avait rompu avec elle. Mais Angela Ristani n'était pas sans aspérités, il l'avait appris à ses dépens. Elle avait été la meilleure amie de Cherie, mais Doug avait eu une liaison avec Angela avant de rencontrer sa future femme. Ils avaient fait connaissance dans un petit pub irlandais appelé *La Fille du Camelot*, un soir où l'établissement était bondé. Tous deux se dirigeaient vers le bar pour passer commande. Le rôle de coursier que leur faisaient jouer leurs amis les avait rapprochés, ils s'en étaient même amusés. Bientôt, ils avaient abandonné les gens avec qui ils étaient venus pour se blottir dans un coin. Angie lui avait fait du gringue, cultivant à merveille son personnage de garce sûre d'elle-même et culottée. Quand il lui avait demandé son téléphone, elle avait fait quelque chose qu'il n'était pas près d'oublier. Le sourcil arqué, elle lui avait adressé un sourire de défi.

— Je pourrais te donner mon numéro, avait-elle dit ce soir-là, ou alors tu pourrais simplement me raccompagner chez moi.

Après cette unique nuit ensemble, il avait appris qu'Angela avait déjà quelqu'un, et bientôt leur histoire s'était transformée en amitié. Angie lui avait présenté Cherie. Des années après la tempête qui avait tué la femme de Doug et l'ex-mari d'Angela, leurs chemins s'étaient à nouveau croisés à *La Fille du Camelot*, et chacun avait été un réconfort pour l'autre. Pendant des mois, ils avaient baisé pour chasser le chagrin et la colère qui leur rongeaient le cœur. Puis Doug avait commencé à se dire qu'ils n'avaient atteint leur objectif qu'à moitié, les laissant, lui avec tout son chagrin, elle avec toute sa colère.

Pendant toute cette période qu'ils avaient passée ensemble, elle ne s'était jamais vraiment ouverte à lui. Sa fille avait déménagé quelque part, mais Angela n'en parlait jamais. Au bout du compte, la distance émotionnelle qu'elle maintenait entre eux avait lentement usé leur couple, jusqu'au point de non-retour. Avec ses yeux sombres et ses pommettes hautes, ainsi qu'une silhouette svelte qui savait attirer l'attention, sa beauté ne manquait jamais de le distraire. Au lit, elle était insatiable ; pourtant son éternelle insatisfaction ne semblait pas de nature sexuelle. Certaines nuits, il l'avait fait jouir à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il soit trop épuisé pour continuer. Mais cela n'empêchait pas Angela de l'embrasser, de lui caresser le torse et de se

blottir contre lui comme si, plus que son cœur ou son sexe, c'était après sa chaleur qu'elle en avait.

Maintenant, tous ces mécanismes de défense ne semblaient plus qu'un mauvais souvenir. Elle affichait un sourire tellement ouvert que son bonheur était presque palpable ; il ne savait tout simplement plus quoi penser.

— Ce n'est pas ça, dit-il. Tu es toujours la bienvenue.

— Mais ? demanda-t-elle d'un air provocateur, presque boudeuse.

L'Angela qu'il connaissait aurait plus volontiers sorti les griffes que fait la moue.

Il rit doucement.

— C'est juste bizarre, d'accord ? Tu dois bien l'admettre. Tu débarques chez moi, trempée jusqu'aux os. Pas de coup fil, pas de SMS. En plus, on ne s'est pas séparés en très bons termes.

Doug s'assit sur la première marche de l'escalier et l'observa.

— Allez, Angie. Qu'est-ce qui se passe ? Tu n'as pas fait tout ce chemin juste parce que tu as tout à coup décidé que je te manquais.

Se déboutonnant, elle se détourna d'un air timide.

— Tu peux m'aider ? demanda-t-elle.

Alors qu'elle retirait son lourd manteau, Doug se leva et attrapa le vêtement par le col.

— Pourtant, je suis bel et bien venue parce que tu me manquais, Doug. Mais tu as raison sur un point.

À moitié tournée vers lui, elle le regarda ; il constata que son mascara avait commencé à couler dans la tempête, lui donnant une expression à la fois vulnérable, tragique et sauvage.

— Je suis *complètement* trempée.

Elle tendit sa main derrière son cou pour l'attirer vers elle et l'embrasser. D'abord, ses lèvres ne firent qu'effleurer celles de Doug, et elle poussa un soupir qu'elle semblait avoir retenu depuis une éternité, frissonnant entre ses bras. Son baiser devint plus ardent, mais ce désir-là, plein de tendresse, n'avait rien à voir avec l'avidité insatiable et triste qu'il avait observée chez elle auparavant.

— Oh ! mon Dieu, murmura-t-elle, blottissant son visage dans le creux du cou de Doug, pressant son corps contre le sien. Tu m'as tellement manqué.

Quand il essaya de parler, Angela le fit taire de sa bouche. Après cela, il resta silencieux, du moins en paroles.

Chaque fois qu'Ella Santos faisait l'amour avec son mari, le monde cessait d'exister. Cette nuit, elle se tenait à califourchon sur lui, s'élevant et retombant selon un rythme délibérément lent qui suscitait en elle une excitation grisante. Parfois, surtout après une de leurs disputes, elle lui demandait de la dominer complètement, de faire les

choses vite et brutalement, avec un côté primitif, de manière qu'ils ressentent tous deux qu'elle lui appartenait corps et âme. Mais il lui arrivait également d'avoir envie du revers de la médaille ; alors, elle prenait le contrôle, lui faisant l'amour de façon tellement exquise qu'ils vibraient à chaque délicieux contact.

Elle suivit les contours de son visage, le cœur envahi par un mélange d'affection et de regret qu'elle voyait reflété dans ses yeux. Au lit avec TJ, elle se sentait transportée à une époque plus simple où il n'avait qu'à empoigner sa guitare pour lui faire comprendre quels étaient ses sentiments pour elle et comment il envisageait leur avenir commun. Ces dernières années, la nature de leurs relations avait changé. Poussés par des facteurs de stress qu'ils ne contrôlaient pas, ils avaient accumulé les paroles blessantes, les choses qu'on pouvait pardonner, mais pas oublier. Cette cruauté au quotidien constituait les germes du mécontentement et de la colère.

Ces moments où TJ était en elle, où ils cherchaient désespérément leur passé dans les yeux l'un de l'autre, étaient les seuls qui lui permettaient de retrouver le bonheur qu'elle avait jadis éprouvé. Quand ils faisaient l'amour, elle avait les idées assez claires pour reconnaître que la voie de ce bonheur ne leur était pas fermée, mais qu'elle était devant eux.

— Ella, haleta-t-il d'une voix rauque, levant les bras pour lui caresser les seins, frotter ses mamelons avec ses pouces et les pincer doucement, la faisant frissonner.

Les hanches de TJ se soulevèrent à la rencontre des siennes, la fougue de son amant accompagnant sa montée vers l'extase. Elle étudia ses yeux et souhaita y lire toujours cette expression.

— C'est parfait, dit-elle, essoufflée. Tu m'entends, mon chéri ? Comme ça... maintenant... on doit trouver le moyen de... de s'accrocher à ça.

Elle perçut une tristesse fugitive en lui, puis, les joues enflammées, TJ sourit.

— On pourrait ne jamais s'arrêter, suggéra-t-il, donnant soudain un coup de boutoir.

Ella frémit et se pencha plus bas sur lui, ses cheveux balayant son visage, rendue soudain vulnérable par le désir et le plaisir. Ses jambes commencèrent à trembler alors que son orgasme approchait et elle se cramponna fermement aux épaules de TJ, tous deux voulant se retenir pour savourer ce pic avant la jouissance.

— Bonne idée, parvint-elle à dire. Tu n'as qu'à continuer... sans jamais t'arrêter.

Pour toujours. Finies, les disputes. Finies, les tensions. Juste ce sentiment d'harmonie.

TJ se raidit, l'immobilisant au-dessus de lui. Ils jouirent ensemble,

ce qui ne leur était pas arrivé depuis très longtemps. Haletants, souriants, blottis l'un contre l'autre, ils s'écroulèrent sur le lit où ils laissèrent leurs membres s'enchevêtrer. Des répliques de plaisir parcoururent Ella, puis elle saisit TJ par la nuque et l'embrassa passionnément. Ensuite, elle posa sa tête sur sa poitrine où elle joua avec ses doigts dans ses boucles blondes.

— Tu as raison, tu sais, dit calmement TJ. On doit trouver le moyen de s'accrocher à ça.

Pendant plusieurs longues secondes, elle ne répondit pas.

— Comment faire ? Pour l'instant, nos tentatives n'ont pas vraiment été couronnées de succès.

— On commence comme ça. En en parlant. Pour Grace.

— Pour nous, aussi. Je t'aime, tu le sais ?

TJ bougea de son côté du lit, se libérant de l'enchevêtrement de bras et de jambes pour qu'ils soient face à face sur le même oreiller. Ella passa sa main dans le début de barbe qu'il ne s'était jamais décidé à laisser pousser. Elle sonda son regard, le cœur battant, se demandant s'il était déjà trop tard pour eux. Si leur couple se brisait, ce serait par négligence, et ils en porteraient tous les deux la responsabilité.

— Je t'aime aussi, lui assura TJ. Mais qu'est-ce qu'on fait, alors ? On n'arrête pas d'accuser l'autre...

— De tous les maux, reconnut-elle.

L'économie avait commencé à se redresser, mais la reprise n'était ni assez rapide ni assez vigoureuse pour les sauver financièrement. Pas encore, en tout cas. Elle avait fait tout son possible pour éviter la faillite du *Caveau*, mais malgré le changement de menu et les efforts de promotions, elle couvrait à peine les frais du restaurant. Elle-même ne s'était pas versé de salaire depuis des années. Ils avaient vécu de ce que TJ pouvait gagner comme musicien et comme électricien. S'il n'avait pas hérité leur petite maison de sa mère, ils n'auraient jamais pu se permettre de payer un loyer ou de contracter un emprunt. Les choses semblaient se présenter sous un jour un peu meilleur, mais elle ne savait pas si la reprise interviendrait assez vite pour leur maintenir la tête hors de l'eau.

— On ne peut pas s'en sortir tout seuls, dit Ella. Toutes les saloperies, les accusations... c'est devenu une habitude. Peut-être qu'on a besoin de quelqu'un... une sorte d'arbitre.

— Une thérapie de couple ? demanda TJ. Tu serais prête à le faire ?

— Et toi ?

Ella dit une prière silencieuse de remerciements et d'espoir. Elle ignorait s'ils étaient capables faire durer ce moment de compréhension et d'apaisement, mais elle était bien décidée à essayer.

— Je pense qu'on devrait..., commença-t-elle.

Au bout du couloir, Grace se mit à hurler.

S'écartant brusquement de TJ, Ella descendit tant bien que mal du lit. Ses jambes se prirent dans les draps et elle tomba sur le sol, se cognant le coude sur le parquet. Elle cria alors qu'elle se libérait, puis leva les yeux et vit TJ enfiler un pantalon de survêtement qu'il avait jeté à côté du lit avant de se coucher. Il appela leur fille, imité par Ella.

— Un cauchemar ? demanda TJ.

Ella arracha un des draps au matelas et s'en enveloppa, puis se précipita à sa suite.

— Je ne pense pas, dit-elle.

Une mère connaissait les cris de son bébé, même quand le bébé en question n'en était plus vraiment un. Ce hurlement effrayant et complètement paniqué n'était pas né d'un simple mauvais rêve. Ils coururent dans le petit couloir, passèrent devant la salle de bains et se ruèrent par la porte ouverte de la chambre de Grace, TJ en premier.

Ella arriva sur ses talons et se rendit directement auprès de sa fille. Agenouillée sur son matelas, Grace était réfugiée dans l'angle que faisait la tête de lit avec le mur, un oreiller serré contre elle, tel un bouclier. Elle avait les yeux écarquillés de terreur. Totalement concentrée sur un point vide au pied du lit, elle leur accorda à peine un regard.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Gracie ? demanda TJ, explorant la pièce à la recherche d'une quelconque menace.

Quand Ella la prit dans ses bras, la fillette s'arrêta de hurler, mais son attention était toujours fixée sur le même endroit au pied du lit.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? s'enquit doucement Ella. Qu'est-ce qui t'a effrayée, ma chérie ?

Grace cligna des yeux, secoua la tête comme si elle venait de se réveiller, puis se tourna vers sa mère.

— Une vieille dame. Elle était dans ma chambre, là. Un *fantôme*.

Un frisson parcourut la colonne vertébrale d'Ella, qui lança un regard à TJ. Ils n'étaient qu'eux trois dans cette pièce, personne ne pouvait contester cela. Mais au lieu de s'intéresser à Ella et Grace, TJ semblait ne pas pouvoir détacher les yeux de la fenêtre sur le mur en face du lit de Grace, entrebâillée de quelques centimètres.

— Tu l'as laissée ouverte ? demanda Ella.

De la neige avait tourbillonné à l'intérieur et commencé à construire une couche blanche sur le rebord. Le grésil tombé donnait l'impression d'un millier de piqûres d'épingle sur la vitre.

— Non, répondit TJ en se tournant vers elle. Je ne pense pas.

Ella ne croyait pas non plus avoir oublié de fermer.

— Chut, murmura-t-elle à Grace, la serrant contre elle. Tout va bien. C'était juste un mauvais rêve. C'est fini.

L'un de nous a dû ouvrir cette fenêtre et ne se le rappelle pas, se dit-elle.

Elle tint sa fille tout contre elle, mais ne quitta pas TJ du regard. Fronçant les sourcils, il resta planté là encore plusieurs secondes, l'air perplexe ; enfin, il se dirigea vers la fenêtre qu'il ferma bien, après avoir balayé sur le sol la neige déposée sur le rebord.

Le vent et le grésil continuèrent.

L'un de nous l'a forcément ouverte.

Chapitre 8

L'inspecteur Keenan grilla le feu au croisement de Winter et Main sans se soucier d'allumer la sirène. Passé une heure du matin, seuls les chasse-neige n'avaient pas déserté la ville et tentaient de dégager la chaussée. Le jour à venir s'annonçait plus froid ; si la neige fondue avait le temps de geler avant qu'ils ne l'enlèvent, les rues seraient encore plus dangereuses.

Le moteur ronronna, alors qu'il arrivait à la prochaine intersection ; il tourna à gauche, le long de la Merrimack. Les lumières encastées dans la calandre du véhicule projetaient des spectres bleutés sur les congères. Les pneus faisaient gicler de la gadoue de chaque côté de sa voiture, mais il continuait à serrer le volant entre ses mains, prêt à réagir s'il devait rouler sur une plaque de verglas.

Un autre hiver, une autre foutue tempête de neige, pensa-t-il.

Mais ce n'était pas une simple tempête de plus. Pas avec cette neige fondue qui tombait. Il avait connu pire, bien sûr – aussi bien des tempêtes de neige que de pluie verglaçante – mais celle-là se révélait assez sérieuse, et de plus en plus bizarre. La police avait reçu plus d'une dizaine de coups de téléphone de gens qui prétendaient avoir vu des fantômes. Des amateurs de canulars, selon Keenan. Ou des cinglés. C'était ce qu'il avait répondu quand on l'avait appelé plusieurs heures plus tôt pour l'envoyer près de la frontière de l'État, chez une femme qui l'avait demandé *personnellement*, mais n'avait pas donné son nom. Keenan avait refusé. Il n'était plus de service. Rien n'empêchait un agent en uniforme de recueillir cette déposition ; cette dame pouvait attendre demain qu'un inspecteur vienne enquêter sur son histoire de fantôme.

C'est dingue, songea-t-il, longeant Riverside Road, l'eau bouillonnant à sa droite. Les gens perdent complètement les pédales dès que tombent quelques flocons.

— Tu peux causer, dit-il tout haut, sa voix remplissant le silence de l'habitable.

C'était pourtant vrai. Ces douze dernières années, durant la plupart des tempêtes de neige, les habitants de Coventry étaient... à cran. La police recevait des appels désespérés signalant la disparition d'un gamin tout simplement sorti faire de la luge ou, pour les plus âgés, boire un coup avec ses potes. Avec le temps, Joe Keenan était presque

devenu insensible aux sautes d'humeur hivernales de ses concitoyens.

Mais il avait la sensation que cette nuit était différente.

Les fantômes, ça c'était nouveau. Du jamais vu, même pour une ville où s'installait toujours un certain malaise à l'annonce d'une tempête. Une dizaine d'appels, chacun avec son histoire. Il se souvenait encore avec une clarté angoissante du bruit, quand sa voiture avait heurté quelque chose dans le blizzard, cette nuit-là, douze ans plus tôt. Il avait gardé cette bosse pendant des mois, avant que les mécaniciens de la police réparent son véhicule. Il n'avait pas oublié non plus la mort de Charlie Newell et Gavin Wexler, et la disparition soudaine du père de Gavin. Perdu dans la tourmente.

Ces événements tragiques survenus plus d'une décennie plus tôt avaient laissé des traces dans la population ; les tempêtes de neige perturbaient toujours beaucoup de gens. Mais personne n'avait parlé de fantômes jusqu'à présent. C'était nouveau, et ça le faisait un peu flipper.

C'est stupide, songea-t-il.

Peut-être bien. Mais il continua à serrer le volant entre ses mains en regardant attentivement la route devant lui.

Les essuie-glaces grattaient le pare-brise gelé et la pluie verglaçante bombardait le toit. Rien ne surgit de la tempête pour s'écraser contre sa voiture, et il ne vit aucun fantôme. Mais il n'était pas dehors en pleine nuit à cause de ces histoires de spectres. Il avait clairement dit à Trisha, la répartitrice, qu'aucun appel fantaisiste ne l'obligerait à sortir de chez lui, sauf sur ordre du capitaine de service, ordre qui n'était jamais venu. Mais vingt minutes plus tôt, il avait reçu un appel de nature différente, qui l'avait tiré de son fauteuil tellement vite qu'il en avait oublié d'éteindre la télévision. Il ne s'en était souvenu qu'une fois en voiture, alors qu'il roulait déjà en direction du fleuve.

À présent, les eaux glacées bouillonnaient sur sa droite, visibles à travers les arbres qui se dressaient sur les berges dans cette partie de Coventry. Joe Keenan avait toujours apprécié le côté éclectique de cette ville. En quelques kilomètres, sans sortir des limites de l'agglomération, on passait d'un centre-ville animé à une banlieue moderne, ou à une ferme isolée. La police de Coventry devait donc faire face à toutes sortes de crimes, et avoir les compétences nécessaires aussi bien pour arrêter des dealers de méthamphétamine que pour coincer des petits voleurs, ou disperser des lycéens éméchés. Rien de tout cela n'aurait pu le persuader de faire des heures supplémentaires cette nuit. Mais même un cynique endurci comme lui ne pouvait ignorer certaines choses.

Droit devant, des gyrophares rouge et bleu tournoyaient dans l'obscurité, réfléchis par la neige fraîche et les gouttelettes de grésil

qui striaient encore le ciel. L'inspecteur Keenan ralentit et s'arrêta derrière une voiture de patrouille de la police de Coventry. Il s'assura de ne pas emboutir l'ambulance qui attendait un passager. Maudissant le vent et les petites piques de pluie verglaçante, il descendit de son véhicule et ouvrit le vieux parapluie noir qu'il gardait sur le sol à l'arrière. Quelques-unes des baleines avaient percé le tissu, mais il ferait l'affaire.

L'inspecteur Keenan traversa les arbres ; des agents en uniforme à l'expression lugubre le saluèrent d'un geste de la main. Un groupe de policiers s'était réuni au bord de la rivière. Derrière eux, une Mercedes métallisée était renversée sur le toit, à moitié dans l'eau. Le courant tirait sur l'avant, presque entièrement submergé, et il se demanda négligemment s'il serait assez fort pour arracher la voiture à la berge et l'engloutir entièrement.

Un signal sonore retentit le long de la rive. Il regarda plus loin, vers le sud, où une dépanneuse venait d'arriver et entamait une marche arrière à travers un passage étroit entre les arbres, bien connu des pêcheurs locaux. Le bruit provenait de l'alarme de recul du camion ; Keenan avait toujours trouvé ça plus irritant que réellement utile.

Au bord du fleuve se tenaient des flics, en uniforme et en civil, des ambulanciers, et Al Dyson, du bureau du médecin légiste du comté. Deux hommes en cuissardes pataugeaient à mi-cuisse dans l'eau glacée, examinant la Mercedes, aucun d'eux n'étant assez bête pour se placer en aval de la voiture, juste au cas où le courant la délogerait.

Callie Weiss le vit en premier. Elle tapota le bras de son collègue et tous deux s'éloignèrent du groupe pour l'accueillir.

— Inspecteur, dit Callie.

Brune et mince, le nez aquilin et les lèvres pleines, elle passait des heures dans un dojo et ses vacances à Warrior Camp. Keenan savait que, du haut de son mètre soixante, elle n'aurait eu aucun mal à lui botter le cul.

Son partenaire, un grand rouquin nommé Ross, sembla regarder le ciel d'un air méprisant.

— Vraiment une belle nuit, hein ?

Le parapluie de Keenan subissait les assauts du grésil, mais il était tout de même content de l'avoir avec lui. Callie et Ross portaient des blousons imperméables et des casquettes qui les protégeaient du pire, mais il se doutait que la pluie avait probablement coulé dans leur cou et traversé leurs pantalons et leurs chaussures. La nuit s'annonçait merdique pour eux tous, et ce n'était que le début.

— Quel est le topo ? demanda l'inspecteur Keenan.

— Faut vous faire un dessin ? répliqua Ross.

Keenan lui lança un regard noir, puis se tourna vers Callie.

— La voiture est immatriculée au nom de Christopher Stroud, dit-elle. Domicile : Falcon Ridge Road. Des policiers envoyés sur place ont trouvé un ami de la famille qui occupait la maison et prenait soin du chat en attendant leur retour d'un week-end de ski dans le New Hampshire. Ils devaient rentrer cette nuit.

L'inspecteur Keenan jeta un coup d'œil à la Mercedes. Il avait remarqué le porte-skis un peu plus tôt, mais n'avait pas fait suffisamment attention. La voiture s'était renversée avant d'entrer dans le fleuve, arrachant le porte-skis du toit. Il avait aperçu au moins deux paires de skis sur la berge, mais une paire se trouvait toujours sur le porte-skis. Des lattes plus courtes que les autres. Celles d'un enfant.

Son estomac se noua et il se dirigea vers la Mercedes. Arrivé derrière elle, il essaya de voir quelque chose à travers la lunette arrière en verre teinté.

— Qu'est-ce qu'on a ?

Callie et Ross l'avaient suivi. Il sentait leur présence dans son dos ; ils le regardaient de la même façon qu'il observait les deux hommes en cuissardes qui scrutaient l'intérieur par la fenêtre qui avait volé en éclats côté conducteur.

— On a brisé la vitre côté passager, expliqua l'un des types. L'habitacle se remplissait, l'eau aurait fini par la faire basculer. Comme ça, elle coule à travers.

— Les victimes, dit l'inspecteur Keenan, qui entendit sa voix froide, cassante – il s'en moquait éperdument. Parlez-moi des victimes.

Maintenant qu'il avait changé de position pour avoir un meilleur angle, il voyait au moins un corps à l'intérieur, suspendu la tête en bas, retenu par sa ceinture de sécurité.

— Le conducteur est vraisemblablement Christopher Stroud, annonça Callie Weiss, venue le rejoindre sur la berge. On peut supposer sans trop s'avancer que la passagère est sa femme Melissa.

Un cliquetis fit lever les yeux à l'inspecteur Keenan. Le chauffeur de la dépanneuse avait reculé aussi près de l'eau qu'il l'osait ; à présent, il se tenait à l'arrière de son camion, avec le crochet et la chaîne à la main. Il appuya sur le bouton qui déclenchait le treuil électrique, déployant une longueur de câble suffisante pour atteindre la Mercedes.

Keenan enregistra à peine la présence de l'homme et de son treuil. Il attendait. Il écoutait. Au bout de quelques secondes, il se tourna vers Callie.

— Et le gosse ?

— Quel gosse ? demanda Ross.

L'inspecteur Keenan le fixa du regard. Sa prise sur son parapluie s'affaiblit ; il le laissa pendre mollement à côté de lui, retourné,

exactement comme la voiture. Il jeta un coup d'œil à Callie, puis aux autres policiers, aux ambulanciers et même à Al Dyson du bureau du médecin légiste. Ils attendaient simplement que la dépanneuse tire la Mercedes hors de l'eau pour pouvoir récupérer les corps de M. et Mme Stroud. On avait appelé l'inspecteur Keenan pour examiner la scène, s'assurer qu'on avait bien affaire à un accident. Un couple heureux qui avait bêtement décidé de rentrer par un temps pareil, un virage négocié un peu trop vite, un rendez-vous avec la Merrimack.

— Le gosse, bon sang ! répéta Keenan d'un ton brusque.

Il pointa du doigt le porte-skis.

— Celui à qui appartiennent ces skis. Le type qui gardait la maison des Stroud ne vous a pas dit qu'ils avaient un enfant ?

Callie Weiss avait pâli, se tournant vers le fleuve et la Mercedes, puis se forçant à croiser le regard de Keenan.

— Je ne sais pas... Je... Ce n'est pas moi qui ai...

Le chauffeur de la dépanneuse avait accroché la Mercedes. Alors qu'il repartait prendre les commandes du treuil, l'inspecteur Keenan sentit une terrible certitude l'envahir. Il cria à tout le monde de s'écarter, puis fit signe aux hommes en cuissardes de s'éloigner de la voiture. Il observa attentivement la Mercedes qui remontait sur la berge enneigée en glissant sur le toit. Des centaines de litres d'eau se déversèrent par les vitres brisées.

Les deux hommes en cuissardes patagèrent en direction de l'épave, mais l'inspecteur Keenan arriva le premier. Abandonnant son parapluie, il tomba à genoux dans la neige fondue. L'eau traversant son pantalon, il se pencha pour braquer sa torche électrique à l'intérieur. Les Stroud s'étaient noyés. M. Stroud pendait mollement de sa ceinture de sécurité, l'airbag dégonflé ressemblant à un ballon blanc crevé. Il avait subi une grosse contusion sur le côté de la tête, sans doute quand la voiture avait fait un tonneau. C'était probablement sa tête qui avait cassé la vitre ; il était vraisemblablement mort avant que l'habitacle n'ait été submergé.

Sa femme avait réussi à se détacher, mais cela ne l'avait pas sauvée. La tête en bas, elle gisait, les membres en désordre, sur le plafond retourné du véhicule. Les yeux écarquillés de Melissa Stroud donnaient l'impression de regarder un autre monde ; de l'eau s'était accumulée dans sa bouche. Keenan avait vu trop de cadavres dans sa vie, mais celui de Mme Stroud lui sembla particulièrement obscène.

Personne à l'arrière. Il l'avait à peine remarqué auparavant, mais la fenêtre côté passager était cassée, comme à l'avant.

— C'est vous qui avez fait ça ? demanda-t-il aux deux hommes en cuissardes en leur montrant la vitre.

— Non, répondit le plus bavard. L'arrière du véhicule se trouvait pour l'essentiel hors de l'eau quand on est arrivés.

C'était logique, bien sûr. Les vitres n'étaient pas censées résister au choc au moment où une voiture se renversait. Le fait que la lunette arrière et la fenêtre côté passager à l'avant ne se soient pas brisées au moment de l'impact constituait une anomalie ; bien plus que la fenêtre cassée à l'arrière.

Il promena sa lampe dans l'habitacle, examinant la banquette arrière. Le faisceau s'arrêta sur la poignée de la portière et il fronça les sourcils. Keenan s'aïda de sa torche pour balayer les éclats de verre Securit et glisser la tête à l'intérieur, pour l'étudier de plus près.

— Du sang, annonça-t-il, puis il poursuivit son exploration un peu plus longtemps avant de s'extraire de la Mercedes.

— Celui du gosse, d'après vous ? demanda Ross.

L'inspecteur Keenan lui lança un regard dur, puis se tourna vers Callie.

— Obtenez-moi des informations. Maintenant. Je veux une description de l'enfant des Stroud dans les cinq minutes. Nom, sexe, taille, poids, signes distinctifs. Je veux une photo ; je vous donne un quart d'heure – maximum. Et d'ici là, battez le rappel de tous les agents disponibles pour former une équipe de recherche en amont et en aval du fleuve.

— Vous ne préférez pas attendre jusqu'au matin ? intervint Ross, lançant un regard dubitatif en direction de la berge. Si le corps est resté accroché quelque part sur la rive, il n'ira nulle part avant l'aube. Et s'il flotte toujours, on ne le trouvera de toute façon pas cette nuit.

Keenan sentit son poing se serrer. Déglutissant avec peine, il lutta contre son envie de frapper ce type. De la bile remonta dans sa gorge et il songea à Charlie Newell et Gavin Wexler – d'autres gosses qu'il n'avait pas été capable de sauver.

— Et s'il est en vie ? demanda-t-il, fixant Ross du regard.

Reculant un peu, il écarta les bras et s'adressa au reste des hommes et femmes rassemblés.

— L'arrière de la voiture n'était pas submergé. La fenêtre côté passager était cassée et j'ai trouvé du sang sur la poignée. Quelqu'un était assis sur cette banquette, a été blessé et a essayé de sortir en manipulant la poignée, avant de grimper par la fenêtre.

Il braqua sa lampe électrique de part et d'autre de la berge.

— Celui à qui appartiennent ces skis plus petits s'est peut-être noyé, c'est vrai, poursuivit-il. Mais les apparences laissent à penser qu'il a quitté le lieu de l'accident, probablement pour chercher de l'aide. Et c'est *nous* qui allons lui fournir cette aide.

Tout le monde s'activa. Le représentant du bureau du médecin légiste supervisa la récupération des corps de Christopher et Melissa Stroud à l'intérieur de leur véhicule. Le reste de l'effectif avait redéfini sa priorité : trouver l'enfant disparu. On commença à délimiter des

zones sur des cartes, mais plusieurs policiers n'avaient pas attendu pour entamer la fouille des environs immédiats de l'accident. On passerait quelques coups de téléphone. Si un automobiliste avait ramassé le gamin au bord de la route, ou s'il s'était présenté de lui-même dans un hôpital, ils le sauraient bientôt.

Keenan regarda le fleuve, plein d'espoir. Il se demanda pourquoi Jake Schapiro n'était pas venu avec son appareil. Des photos du site et de l'intérieur de la Mercedes, prises avant qu'une véritable armée n'arrive et ne piétine la zone, pourraient se révéler utiles plus tard.

— Zachary, dit une voix derrière lui.

Il se retourna vers Callie Weiss qui brandissait une radio de la police, comme si cela pouvait suffire à le repousser.

— Zachary Stroud. Dix ans. Élève à l'école primaire Whittier. La photo ne devrait pas tarder. Tout le monde en aura bientôt une copie.

Rendu muet par l'émotion, l'inspecteur Keenan était à peine capable de respirer. Il se contenta de hocher la tête avant de s'intéresser de nouveau au fleuve. Des voitures approchaient. Il entendit les moteurs et sut que les recherches étaient sur le point de commencer. Personne d'autre ne se serait risqué dehors au milieu de la nuit par un temps pareil. Le chef ne serait pas parmi les premiers arrivés, mais il ne tarderait pas. Le commissaire Romano prendrait les commandes. Un soulagement pour Keenan qui voulait se joindre aux volontaires dans le noir et la pluie glacée.

Zachary Stroud, pensa-t-il, gravant ce nom dans son esprit.

À nouveau un garçon perdu dans la tempête.

— Non, marmonna-t-il tout bas. Pas cette fois.

Il ne permettrait pas que cela se reproduise.

Chapitre 9

Quand Ella se réveilla le dimanche matin, le soleil entrait à flots par la fenêtre de la chambre à coucher. Comme ils avaient laissé les rideaux ouverts la veille, elle dut détourner son visage de la lumière, se réfugiant dans l'ombre rafraîchissante de son oreiller. Le souvenir de la nuit lui revint lentement. Plissant le front, elle frotta ses yeux ensommeillés et s'affala sur le dos.

Après le cauchemar de Grace, elle et TJ avaient d'abord insisté pour que leur fille essaie de se rendormir toute seule. Après tout, à onze ans, elle n'était plus un bébé. Mais quand elle était apparue pour la troisième fois à leur chevet, Ella était repartie avec elle dans sa chambre. Elles avaient pris cette habitude depuis des années, dès que Grace était agitée ou malade. Une solution qui semblait préférable, la plupart du temps, à celle qui consistait à accueillir Grace dans leur lit, ce que TJ refusait fermement, probablement pour ne pas établir de précédent. Ella le comprenait parfaitement, mais à 3 heures du matin, après une nuit où elle n'avait presque pas fermé l'œil, elle se moquait des précédents et des foutus principes de TJ.

Elle avait tenté à plusieurs reprises de regagner sa chambre, mais Grace avait bougé dans son sommeil, la suppliant de rester. Enfin, après des heures sans réel repos, elle avait réussi à se glisser hors du lit de Grace pour retrouver le sien d'une démarche traînante. TJ, vautré en travers de leur lit, occupait presque toute la place ; elle avait dû le secouer et lui donner quelques coups pour l'obliger à se pousser. Ce matin, ses yeux la piquaient et elle avait la tête lourde, comme si elle avait trop bu la veille. Aucune trace de TJ à part un enchevêtrement de draps et le dessus-de-lit qui pendait de son côté.

Avec un gémissement, Ella se redressa et fit basculer ses jambes hors du lit. Elle enfila un pantalon de yoga, se leva, puis approcha de la fenêtre en plissant les yeux à cause du soleil éclatant. Après la terrible tempête de la veille, le ciel était presque sans nuages. Une épaisse couche de neige couronnée d'une croûte de glace couvrait la cour et l'allée. De part et d'autre de la route, des crêtes blanches témoignaient du passage des chasse-neige, mais, à en juger par la gadoue gelée sur la chaussée, la dernière tournée remontait déjà à quelques heures.

Quel dommage, songea-t-elle. Grace voudrait jouer dehors

aujourd'hui. Elle insisterait pour qu'Ella, et pourquoi pas TJ, l'accompagnent. Mais Ella se dit que sa fille se laisserait assez vite quand elle se rendrait compte que cette neige n'était vraiment pas idéale pour faire de la luge, des boules ou un bonhomme.

Encore fatiguée, elle sortit dans le couloir en traînant les pieds, puis descendit au rez-de-chaussée. Jetant un coup d'œil au salon, elle fut surprise de ne pas y trouver Grace en train de regarder la télévision. Elle n'était pas non plus dans la cuisine où TJ se tenait devant le plan de travail avec un saladier et tout un bazar.

— Bonjour, dit-elle. Qu'est-ce que tu fais ?

Il lui offrit un sourire sincère, sans réserve. Elle-même se sentait hésitante. Leurs ébats amoureux lui avaient redonné espoir pour la première fois depuis longtemps. Une réconciliation était possible, mais une nuit ne pouvait pas effacer les blessures infligées au cours des dernières années. Pourtant, en le regardant à cet instant précis, elle se demanda si elle ne compliquait pas inutilement les choses.

— Des pancakes à la banane ! annonça-t-il gaiement, plongeant la main dans un placard d'angle. Et si tu m'accordes une minute, du café.

Il sortit deux dosettes pour l'imposante machine Keurig posée sur le plan de travail.

Peut-être que ça n'est pas plus difficile que ça, songea-t-elle. À en croire sa mère, le tiercé gagnant pour rendre un homme heureux se résumait à nourriture, sexe et paix du ménage. Ella avait souvent pensé à cela au cours de ses années de mariage, mais en regardant TJ en ce moment, elle eut l'impression d'avoir une sorte de révélation. Et si ces trois choses étaient aussi ce dont *elle* avait besoin pour son bonheur ?

— Grace est toujours au lit ? demanda Ella.

— Elle dormait encore quand je suis descendu, répondit-il. Ce n'est pas plus mal, d'ailleurs. Peut-être qu'elle a fait de plus beaux rêves pour chasser les mauvais.

— Je te trouve bien joyeux ce matin, dit-elle, alors que TJ glissait la première dosette dans la machine et plaçait une tasse en dessous.

Il lui lança un regard, une lueur de regret dans les yeux.

— Désolé. Tu dois probablement être épuisée avec Grace qui t'a empêchée de dormir, mais... Je ne sais pas. (Il haussa les épaules.) Cauchemars mis à part, ça a été une bonne nuit, non ?

— C'est vrai, reconnut-elle, bien qu'elle m'ait laissé un goût... d'inachevé. On devra peut-être remettre ça.

Il la gratifia de ce sourire canaille qui l'avait fait craquer douze ans plus tôt.

— Ça peut s'arranger.

TJ posa la poêle sur la cuisinière et alluma le gaz sous un des feux. Pendant qu'elle chauffait, il découpa une banane, puis battit la pâte

pendant quelques secondes. Ella se contenta de le regarder, guettant des signes de stress dans son comportement. La tension qui existait entre eux s'était apaisée, mais elle n'avait pas disparu et elle savait qu'il la sentait toujours. Mais au moins faisait-il un effort.

Bravo, mon chéri.

Et si TJ était prêt à y mettre du sien, elle pouvait difficilement ne pas en faire autant.

— Qu'est-ce que tu penses de cette histoire de fantôme ? demanda-t-elle, sortant le jus d'orange du réfrigérateur.

— Un mauvais rêve, rien de plus.

— Sans doute, répondit Ella, prenant un petit verre dans le placard à gauche de la cuisinière. Mais elle n'en a jamais eu un comme celui-là. J'espère simplement...

TJ versa de bonnes doses de pâte à pancakes dans la poêle chaude, les répartissant soigneusement à l'aide d'une cuillère en bois. Quand il eut terminé le troisième, il leva les yeux vers elle.

— Qu'est-ce que tu espères ?

Ella finit de se servir en jus d'orange, puis elle haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Parfois, les cauchemars sont provoqués par le stress de la vie quotidienne. J'espère simplement qu'ils ne sont pas sa façon de réagir à nos difficultés.

— Je ne voudrais jamais ça, dit-il, soudain sérieux.

Ella rangea la bouteille de jus d'orange, puis se tourna vers lui.

— Moi non plus.

TJ toucha son visage et elle sentit un frisson délicieux la parcourir, le souvenir de la nuit précédente. Ella glissa son bras autour de lui et pencha la tête en arrière pour accepter son baiser. Leurs lèvres se rencontrèrent et elle inspira son souffle, lui offrant le sien ; ils se mêlèrent de cette façon qui lui avait toujours paru tellement intime.

Quand il s'écarta, elle eut une grimace de dégoût.

— Désolée, dit-elle. Je dois me brosser les dents.

Il rit.

— Entièrement d'accord. Mais c'est ça l'amour, ma chérie. Même une mauvaise haleine matinale ne peut pas en venir à bout.

Elle lui donna une claque sur le bras, puis, comme pour tester sa théorie, elle l'embrassa à nouveau, mais plus chastement.

— Les pancakes sont en train de brûler, dit une voix.

Surpris, ils sursautèrent un peu et se retournèrent vers l'entrée de la cuisine. Grace était là, dans son tee-shirt rose des New England Patriots et un ample pantalon de pyjama couvert de pingouins. Ces vêtements étaient bien les siens, mais quelque chose en elle semblait différent. Elle se tenait presque au garde-à-vous, la tête inclinée en arrière avec un air de désapprobation très digne qui aurait pu être amusant s'il n'avait pas pris pour cible ses parents.

— Grace ? dit Ella.

— Bonjour, Gracie, je suis content que tu sois réveillée, l'accueillit TJ sur un ton enjoué. Tu as envie de pancakes à la banane ?

— Pas ceux-là, TJ, répondit la petite fille. Tu es en train de les laisser brûler.

La première fois qu'elle en avait fait la remarque, aucun d'eux n'avait vraiment réalisé le sens de ces mots. À présent, TJ se précipitait vers la cuisinière en jurant, se servant de ses doigts pour retourner les pancakes ; trop occupé à embrasser Ella, il avait oublié de sortir la spatule du tiroir. Ella constata que Grace avait raison ; les crêpes avaient viré brun foncé d'un côté. Cette série finirait à la poubelle. Heureusement, ils n'avaient pas encore ajouté les rondelles de banane.

Soudain, Ella entendit un écho des paroles de sa fille et prit conscience de ce qui l'avait troublée.

— Depuis quand est-ce que tu appelles tes parents par leur prénom ?

Grace l'ignore, préférant regarder son père racler la poêle pour enlever les restes des pancakes carbonisés. TJ la nettoya du mieux possible avant de la remettre sur le feu.

— Non, non, pas comme ça, protesta Grace, manifestant son agacement alors qu'elle approchait de la cuisinière. Tu dois la laver d'abord, sinon les prochains auront un goût de brûlé.

La petite fille prit la poêle des mains de son père et la passa sous l'eau au-dessus de l'évier. Le revêtement chaud siffla au contact du liquide.

— Attention ! dit TJ. Laisse-moi faire, Gracie. Je sais que tu veux m'aider, mais...

Quand il fit mine de se saisir de la poêle, elle lui tourna le dos pour l'en empêcher, expédiant sa tâche avec un minimum d'efforts. Ella et TJ se contentèrent de la regarder, alors qu'elle se retournait vers son père avec l'air de dire : *Tiens, voilà comment on fait*, puis reposait la poêle sur le feu.

— Voilà, conclut Grace, levant la main pour tirer sur quelques boucles indisciplinées et les glisser fermement derrière ses oreilles. N'ajoute pas les bananes trop tôt et tout ira bien.

Qu'est-ce qui lui prend, bon sang ? se demanda Ella.

— Grace, fit-elle sévèrement.

La petite fille se tourna vers elle pour l'étudier avec gravité, comme si elle découvrait sa présence, et la jugeait fâcheuse. Grace avait toujours été un peu insolente avec elle, et Ella savait qu'à partir d'un certain âge bon nombre de gamines essayaient d'agir avec plus de maturité et de se distancier de leurs parents et des enfants qu'elles avaient été. Mais le comportement de Grace dépassait tout ce qu'elle

avait imaginé... et arrivait avec au moins deux ans d'avance.

— Oui, mère ? répondit enfin Grace.

Mère ?

— N'appelle pas ton père par son prénom.

Grace sourit.

— Bien sûr, dit-elle, puis elle s'adressa à TJ. Excuse-moi, papa.

Sous leurs yeux étonnés, Grace Farrelly fit volte-face et quitta la pièce.

— Je vais regarder la télévision, ajouta-t-elle. Merci de me prévenir quand les pancakes seront prêts. J'en mangerai trois ou quatre, je crois. Je meurs de faim.

Bouche bée – depuis plusieurs secondes apparemment –, Ella se tourna vers TJ.

— Mais qu'est-ce qui lui a pris ? marmonna-t-elle.

— Pas la moindre idée.

Son mari continuait à contempler l'entrée de la cuisine, comme s'il pensait que Grace, ravie de la bonne blague qu'elle venait de leur jouer, allait revenir saluer son public. Mais Ella était presque sûre que cela n'avait rien eu d'une plaisanterie.

Elle n'avait certainement pas trouvé ça drôle.

Au cours de ses années au sein de la police de Coventry, Joe Keenan avait été le témoin des pires facettes du comportement humain. Viols, meurtres et dépendances, pactes suicidaires, parents qui prostituaient leurs propres enfants pour de la drogue... Mais de temps à autre, sa communauté lui redonnait des raisons d'espérer. Alors que l'aube cédait la place au matin, la neige tassée et gelée brillant comme un diamant sous les rayons du soleil, il s'adossa contre un arbre pour reprendre haleine. Autour de lui, les gens passaient les bois au peigne fin. Des policiers, en service ou pas, mais également des pompiers, des ambulanciers et des employés de la ville, sans compter les volontaires ordinaires. Tous avaient répondu à un appel au milieu de la nuit et battaient la campagne à la recherche d'un petit garçon perdu devenu orphelin du jour au lendemain.

Tous refusaient de croire que Zachary Stroud s'était noyé dans le fleuve. Pendant des heures, alors que la tempête se calmait, que la neige se transformait en grésil, puis en pluie, et qu'enfin au matin se dissipaient les nuages, ils avaient cherché derrière et dans les branches de chaque arbre, exploré le moindre creux dans le sol, et suivi la berge à l'affût d'empreintes de pas dans la gadoue. Les voitures de la police patrouillaient dans les environs, vers l'intérieur des terres. Depuis l'aube, certains hommes avaient commencé à faire du porte-à-porte dans les rues avoisinantes.

— On a un moment de faiblesse, inspecteur ? demanda une voix

grave.

Regardant sur sa droite, en direction du fleuve impétueux, Keenan vit approcher Harley Talbot. L'agent Talbot n'était probablement pas de service, puisque, à la place de son uniforme, il portait un pull à torsades bleu, un jean et des bottes.

— Je sais que vous blaguez, Harley, mais ce n'est pas le jour, répondit Keenan.

— Compris. Vous êtes resté debout toute la nuit sans rien trouver. C'est un coup dur pour le moral, mais ne perdez pas espoir. Personne n'est prêt à laisser tomber.

L'inspecteur Keenan hocha la tête.

— Comment l'expliquez-vous ? Si on n'a toujours pas mis la main sur ce gosse...

Il ne termina pas sa phrase, mais le sens de sa question ne faisait aucun doute. Les recherches se poursuivraient toute la journée. On avait fait venir des chiens pendant la nuit, mais avec la neige récente, ils n'avaient visiblement pas réussi à flairer une piste.

— Ce n'est pas bien compliqué, dit Harley, à qui la lumière dorée du petit matin donnait presque l'apparence d'un spectre. Ils refusent de se résoudre au pire. Ils s'accrochent à l'espoir là où la plupart des gens renonceraient... ça s'appelle la foi. Tout le monde sait comment ça va se terminer, mais personne n'est prêt à laisser tomber, pas encore.

Keenan inspira, l'air froid lui remplissant les poumons. Il était épuisé. Ses yeux le piquaient ; après avoir progressé avec difficulté sur plus d'un kilomètre dans les bois le long du fleuve, il avait la sensation que ses membres s'étaient transformés en plomb. Mais pas question de s'arrêter. Ils devaient continuer à chercher.

— Je suis d'accord avec vous, Harley. Mais pour tenir le coup, l'espoir ne suffit pas. J'ai besoin de café. Si je ne reçois pas bientôt une dose massive de caféine, je ne serai plus bon à rien.

Harley sourit.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt, inspecteur ? À l'angle de Riverside et Harrison, vous trouverez une cantine ambulante. Le propriétaire offre le jus à tous les membres de l'équipe de recherche. Ce n'est pas un *Starbucks*, mais ça devrait vous requinquer.

Joe Keenan le remercia et se dirigea vers l'ouest. Cette partie de la forêt s'étendait sur environ quatre cents mètres du fleuve à la route. Pas très loin, donc, mais il erra tout de même un quart d'heure dans le sous-bois et entre les troncs avant de regagner la chaussée. Au moment où il arrivait, son mobile sonna.

La cantine était garée à l'endroit promis. Bien que le soleil soit levé, de la lumière brillait à l'intérieur de la camionnette. Une demi-douzaine de personnes se tenaient près de la grande fenêtre latérale

ouverte sur le côté du véhicule, y compris deux femmes trop épuisées pour se soucier de l'humidité, assises en tailleur dans la neige.

— Joe Keenan, dit-il, son téléphone à l'oreille.

— C'est Sam.

— Chef Duquette. J'espère que vous avez de bonnes nouvelles pour moi.

— J'ai bien peur que non. Nous avons plus de volontaires qui arrivent, mais toujours aucune trace du garçon.

Keenan regarda avec envie la cantine ambulante, en proie à un désir de café tellement fort qu'il le perturbait. Mais il ne pouvait pas éviter cette conversation.

— Ne vous avouez pas vaincu, patron, dit-il. Ça n'est pas terminé.

— Nous avons ratissé le bord du fleuve et les bois, répondit Duquette. Si Zachary Stroud était là, nous l'aurions trouvé. Il s'est noyé, Joe. Vous le savez aussi bien que moi.

Le cœur de Keenan se glaça. Il revit Charlie Newell en train de mourir dans ses bras.

— C'est vous qui le dites.

— Inspecteur...

— Pas question d'abandonner les recherches, se hâta de protester Keenan.

— Ne soyez pas stupide. Le maire ne peut pas se le permettre ; la presse ne le louperait pas ; il finirait par s'en prendre au directeur de la police et personne n'en sortirait gagnant. Nous sommes obligés de continuer deux ou trois jours, mais je vous affirme que vous ne trouverez rien. Vous n'êtes plus un bleu, Joe. Vous le savez. À moins qu'on ait affaire à un enlèvement...

— Je ne dis pas ça. Mais s'il s'est égaré, quelqu'un a pu le faire monter en voiture...

— En pleine tempête ?

— Il y avait des gens sur les routes. Les Stroud, par exemple.

— Et ils sont morts.

— Tous ceux qui sont sortis cette nuit-là n'ont pas fini avec leur véhicule sur le toit, patron. Sauf votre respect.

Les secondes s'écoulèrent. L'inspecteur Keenan sentit le soleil qui le réchauffait, il entendait la neige humide tomber en glissant des branches et les pas lourds des volontaires. Des voix s'interpellaient avec espoir, exactement comme l'avait dit Talbot. Tant de gens souffraient à Coventry, et dans le reste du pays, essayant de tenir le coup en dépit d'une crise qui s'éternisait. Mais ce matin, ceux qui fouillaient les bois au bord du fleuve avaient oublié leurs problèmes.

— Je ne cherche pas ce gosse pour les médias, dit Keenan, le téléphone serré contre l'oreille. J'ai mis du monde pour explorer les berges en aval sur des kilomètres. Je ne rejette pas l'idée que Zachary

Stroud se soit noyé, mais je refuse de partir de ce principe. Surtout que les seuls indices à notre disposition montrent qu'il a réussi à sortir de la voiture sur la terre ferme, ou pas très loin.

Il entendit son interlocuteur soupirer.

— Nous sommes tous les deux fatigués, Joe. Je ne vous demande pas de stopper les recherches, mais nous nous connaissons depuis longtemps et je sais que vous prenez ce genre d'affaires très à cœur. J'essaie simplement de vous préparer, rien de plus.

Keenan se figea sur place. Duquette, s'inquiétant des états d'âme de l'un de ses hommes ? *On aura tout vu*, pensa-t-il. Puis il comprit que sa compassion n'était peut-être pas aussi bienveillante.

— C'est vrai, je prends très à cœur la disparition d'un gosse, admit Keenan. Comme n'importe quel autre être humain, ça me touche. Mais si vous mettez en doute ma capacité à faire mon travail...

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— ... je peux vous assurer que je suis en pleine forme. Je suis d'attaque. J'ai juste besoin de caféine. Je vous garantis qu'on va retrouver ce môme, Sam.

— Je l'espère de tout mon cœur, inspecteur. Mais vous ne pouvez pas vous consacrer exclusivement à ces recherches dans les jours qui viennent. D'autres dossiers vous attendent.

— Pas question de perdre mon temps avec des histoires de fantômes, répondit Keenan avec brusquerie, son cœur battant la chamade. Si vous voulez recueillir les témoignages des fêlés qui ont cru voir un OVNI ou une fée, je vous suggère d'envoyer des policiers en tenue. Parmi mes enquêtes en cours, j'ai ces quelques cambriolages, mais vous et moi savons que je ne dispose pas d'assez d'éléments pour résoudre ces affaires ; ah ! et puis cette agression, où il a été établi que l'ex de la victime a saccagé son appartement pour trouver des médicaments. Le type est en détention depuis hier après-midi. Alors, vous croyez vraiment que j'ai mieux à faire que de chercher un gosse qui s'est échappé de la voiture où sont morts ses parents ?

— Je ne vous demande pas d'arrêter. Mais soyez réaliste. Je peux vous exclure du système de roulement des inspecteurs aujourd'hui et éventuellement demain. Mais si j'ai besoin de vous pour une autre affaire, vous ferez votre boulot.

— C'est exactement ce que je fais.

Duquette soupira suffisamment fort pour être entendu au téléphone.

— Les médias seront informés à propos des Stroud. La photo de Zachary fera le tour des télévisions et sera largement diffusée sur Internet. Si quelqu'un l'a pris en voiture, même si le gosse ne se rappelle pas son propre nom, la police sera prévenue avant l'heure du dîner, ça ne fait aucun doute. Mais je vais vous dire ce qui m'inquiète.

— Quoi donc ?

— Si quelqu'un a bel et bien recueilli ce garçon, pourquoi cette personne ne s'est-elle pas déjà manifestée ? S'il est blessé, pourquoi ne l'a-t-on pas conduit à l'hôpital ?

L'inspecteur Keenan n'avait pas de réponse à ces questions qui l'avaient tourmenté toute la nuit ; son malaise n'avait fait que s'accroître depuis ce matin.

— Si Zachary Stroud est en vie, poursuit Duquette, il est sans doute toujours quelque part là-dehors. J'espère que vous allez le trouver, Joe. Et de préférence caché dans un buisson plutôt qu'au fond du fleuve, vous pouvez me croire.

— Moi aussi.

— Appelez-moi dès que vous aurez du nouveau. Je tiens le directeur informé.

La communication se termina avant que Keenan puisse répondre. Non qu'il ait quoi que ce soit à ajouter. Sam Duquette était un brave type et un bon flic, mais également un sacré casse-couilles à l'occasion. Comme tout le monde, il était à bout de nerfs. La tragédie qu'avait subie cette famille était déjà bien assez terrible, mais si le gamin était en vie et qu'ils ne parviennent pas à le retrouver, l'incompétence de la police de Coventry serait manifeste. L'inspecteur Keenan se souciait assez peu de la réputation de la ville, mais sa hiérarchie n'était sans doute pas de cet avis.

Glissant son mobile dans sa poche, il traversa la route en direction de la cantine ambulante. Son désir de café – ou de quoi que ce soit d'autre, à part mettre la main sur Zachary Stroud indemne – avait disparu. Mais sans un peu de caféine dans le corps, sa dépendance le punirait par un mal de tête atroce, et il ne pouvait pas se le permettre. Il devait rester éveillé, alerte, et pas seulement pour Zachary, mais aussi pour décider quoi faire si les recherches se soldaient par une énigme. Il ne croyait pas que le garçon avait fini dans le fleuve, mais s'il ne se trouvait pas dans les bois et n'errait pas dans l'un des quartiers environnants, où était-il passé ? Les gens ne disparaissent pas comme ça.

Cette pensée le figea sur place, devant la cantine, ce qui lui attira des regards curieux.

Parfois, les gens disparaissent, songea-t-il, se rappelant Carl Wexler. C'est déjà arrivé.

Jake Schapiro rêve de son frère décédé. Ils regardent un vieux épisode de Bob l'éponge, une énième rediffusion, sur la télévision du salon. Maman est assise sur sa chaise dans le coin ; elle corrige des copies et leur raconte des anecdotes sur les élèves turbulents de sa classe. Elle ne donne jamais leur nom, elle commence toujours ses histoires par « une des filles » ou « un des

garçons », mais Jake et Isaac n'ont en général pas trop de mal à deviner de qui elle parle.

Maman semble fatiguée ce soir. Plus que d'habitude, ce qui n'est pas peu dire tant elle dort mal pendant l'année scolaire. Les étés ne sont pas tant des vacances pour Allie Schapiro que l'occasion de combler son retard de sommeil. Les enseignants comprennent cette dynamique mieux que personne – leurs enfants aussi. Ils savent le travail que représente le fait d'affronter chaque jour les élèves, de les faire réfléchir et de les distraire, de leur donner envie de s'intéresser à leur avenir. Elle y gagne des cernes sous les yeux. À dire vrai, ils ne gênent pas Jake. Quelques-uns des garçons de sa classe lui ont dit qu'ils trouvaient sa mère sexy, alors tout ce qui la vieillit et la rend moins séduisante lui convient. C'est cruel de sa part, mais c'est ce qu'il pense.

C'est la coupure publicitaire. Isaac se lève d'un bond et court autour de la pièce à toute allure, comme il en a l'habitude depuis qu'il sait marcher – c'est vraiment agaçant. Il fredonne une chanson qu'il ne connaît que parce qu'elle est sur l'iPod de Jake.

— Isaac, est-ce que tu as fait tes devoirs ? demande maman.

Jake sourit. Lui a des exercices de maths à faire, mais il compte les expédier vite fait en salle de classe avant le début des cours. Il apprécie qu'elle ne juge pas utile de lui poser la question – son travail scolaire ne lui cause aucun souci. Mais Isaac est un peu hyperactif et quand il commence à s'agiter, elle s'inquiète.

Le petit olibrius se précipite hors du salon, les bras écartés comme les ailes d'un avion, complètement absorbé dans son monde. Le monde d'Isaac, comme ils l'appellent parfois.

— Isaac ? fait maman.

Jake lève les yeux au ciel. Bob l'éponge n'est plus vraiment de son âge, mais il a simplement envie de partager un moment de détente avec son frère.

— Ike ! crie-t-il.

Un silence, comme si son petit frère avait perdu le rythme l'espace d'une seconde. Un peu à la manière dont l'écran de télévision paraît parfois se figer et se pixelliser, avant que l'image et le son reprennent leur cours normal.

Du coin de l'œil, Jake aperçoit Isaac qui revient dans la pièce. Il bourdonne pendant deux ou trois secondes avant de s'interrompre.

— Oui ?

— Est-ce que tu as fait tes devoirs ? l'interroge Jake sans le regarder. Réveille-toi, Jakey.

La voix d'Isaac semble étrange tout à coup. Comme s'il murmurait à son oreille au lieu de lui parler à travers le salon. Jake fronce les sourcils.

— Je ne dors pas, crétin.

— Eh ! intervient sèchement maman. Attention. Je ne veux pas de ce

langage.

Réveille-toi, Jakey. S'il te plaît, réveille-toi.

— *J'ai fini mes devoirs, annonce Isaac sur un ton pleurnichard.*

— *J'aimerais pouvoir en dire autant, marmonne maman.*

À contrecœur, parce qu'il est plus facile d'être égoïste – même si c'est pour soulager sa mère –, Jake se tourne vers son frère. Il se dit qu'en se montrant conciliant il pourra convaincre Isaac de l'accompagner à l'étage pour regarder la télé, lire des comics ou jouer ensemble, pour que leur mère ait un peu de calme pour travailler.

Jake n'arrive pas à respirer. Son cœur bat la chamade et un cri s'élève dans sa poitrine, juste au milieu, à l'endroit où il croit que se trouve son cœur.

— *Quoi ? demande Isaac, les bras croisés, avec une moue de colère. Pourquoi tu me regardes comme ça ?*

Le cri surgit d'entre ses lèvres dans un bafouillage de terreur inarticulée. Jake se lève brusquement de son fauteuil, puis se précipite à l'autre bout de la pièce, pour se réfugier à côté de maman. Il hurle et pleure en même temps, éruptant des mots que sa mère ne lui a pas appris, en appelant à Dieu dans le même souffle alors qu'il marmonne « ohputain ohputain ohputain ».

Puis c'est le choc de la douleur, de plein fouet. Le chagrin, la terrible tristesse que dissimule sa terreur.

— *Qu'est-ce qui t'est arrivé ? dit-il en pleurant.*

— *Arrête, répond Isaac, tu me fais peur.*

Mais Isaac est d'un bleu blafard, et rigide dans la mort. Ses yeux se sont enfoncés dans leurs orbites ; il a de la glace dans les cheveux et du givre sur sa peau.

— *Arrête Jake, répète le petit garçon mort.*

Jake continue à crier et, sans savoir comment, il entend à nouveau le chuchotement à son oreille – l'autre voix d'Isaac.

S'il te plaît, Jake. Tu dois te réveiller.

Il se réveilla avec un cri, haletant, comme s'il avait suffoqué pendant son sommeil. La neige tombait dehors. Allongé dans son lit, les yeux écarquillés, il fixa le plafond du regard, essayant de calmer son poulx et ses nerfs, et se forçant à ne pas se rendormir trop rapidement, de peur de replonger dans le même rêve.

Jake rêvait souvent d'Isaac. Il revivait des épisodes heureux qui lui brisaient le cœur au réveil, comme quand ils avaient construit un fort dans un arbre de leur jardin derrière la maison, ou tous les bons moments dans la chambre qu'ils partageaient pour le plus grand bonheur de Jake, même si Isaac avait l'art de le faire tourner en bourrique. Ensemble, dans le noir, alors qu'ils étaient censés essayer de dormir, ils se confiaient leurs secrets et se parlaient avec affection

comme jamais pendant la journée.

Il lui arrivait aussi de faire des cauchemars.

Il pensa à sa mère. Pour la première fois depuis longtemps, il se demanda si elle rêvait souvent d'Isaac, ou si, dans ses cauchemars, elle partait à la recherche de Niko Ristani. À sa connaissance, elle n'était plus jamais tombée amoureuse après la mort de Niko. Il n'était pas certain qu'elle se laisse de nouveau séduire. La journée, elle enseignait à l'école ; la nuit, elle buvait trop de vin, une tragédie aux yeux de Jake. Il voulait que sa mère soit heureuse. Elle le méritait.

Un grattement à la fenêtre le fit frissonner. De la neige mêlée à de la glace contre la vitre, se rassura-t-il. Forcément. Rien à voir avec les choses auxquelles il n'aimait pas penser, et dont d'habitude il n'autorisait pas le souvenir à refaire surface. Pas les créatures qui glissaient leurs mains glacées à travers la moustiquaire et entraînaient les enfants vers leur mort.

— Sors-toi ça de la tête, dit-il à voix basse, un murmure dans le noir.

S'il te plaît, Jake. J'ai peur.

Les mots, ceux de ses rêves, mais sous son crâne, autant que sa propre voix. Se tortillant sous les couvertures, il se pressa contre le mur et se retourna pour scruter le reste de la chambre.

Isaac se tenait à deux mètres de distance, silhouette bleutée, aussi morte que dans son rêve.

Jake hurla...

... et se réveilla en sursaut, haletant.

— Nom de Dieu ! marmonna-t-il. Putain de merde...

Il se redressa dans son lit ; le soleil matinal entraît à flots par la fenêtre, de la neige et de la glace fondantes dégouлинаient du toit, derrière la vitre. Juste un rêve, se rassura-t-il. Un rêve à l'intérieur d'un rêve. Il eut un rire gêné, pas vraiment convaincu, parcourant du regard la chambre baignée de lumière : aucune trace du petit garçon mort qui se dissimulait dans l'obscurité.

Des fragments de son rêve lui embrouillaient toujours l'esprit ; après de longs moments où il respira plusieurs fois à fond, il parvint enfin à les dissiper. Il sentait le froid dans la pièce et la douceur de ses draps. Il se frotta les yeux, se réveillant un peu plus, et prit conscience de la pellicule cotonneuse dans sa bouche. La mauvaise haleine du matin. Une haleine de dragon, comme l'appelait sa mère quand ils étaient enfants, Isaac et lui. Pas le genre de détail qui peuplait d'habitude ses rêves.

— Bien, dit-il. Je suis réveillé.

Ayant besoin de soulager sa vessie, Jake rejeta ses draps et commença à sortir de son lit.

— C'est bien toi ? demanda une petite voix.

Jake se figea sur place. Le cœur battant, il se tourna vers la porte ouverte de sa chambre. Dans le couloir, juste devant le seuil, se tenait un garçon qui n'était pas son frère Isaac. Âgé d'une dizaine d'années, le même âge qu'Isaac au moment de sa mort, il avait des cheveux blond foncé et des yeux incroyablement bleus. Son visage maculé de terre et enflé n'allait pas tarder à être couvert de contusions ; du sang coagulé avait séché sur son nez et sa bouche. Il ne portait pas de veste, et le reste de ses vêtements était déchiré et sale.

— Jake ? dit le gamin, sa voix résonnant dans la chambre à coucher, un son plaintif qui suscita les pensées les plus étranges dans sa tête.

— Qu'est-ce que tu fais là, petit ? demanda Jake, attrapant au passage et enfilant le jean qui gisait, fripé, sur le sol. Tu ne peux pas entrer comme ça chez les...

— C'est vraiment toi ? l'interrompt le garçon.

Il pénétra dans la pièce, grimaçant à cause du soleil éclatant.

Jake fut parcouru par un frisson. *Je rêve*. Peut-être était-ce simplement une persistance de ses cauchemars, mais la voix du gamin lui semblait familière.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda-t-il. Tu ne peux pas entrer comme ça chez les gens. Et qu'est-ce qui est arrivé à ton visage ?

Sa mémoire le ramena brusquement à la nuit précédente. Il avait cru apercevoir quelqu'un à la lisière de la forêt pendant la tempête. Devant lui se trouvait une explication.

— Comment es-tu... ? commença-t-il.

— Jake, je t'en supplie, fit le garçon, sa lèvre supérieure tremblant alors qu'il fondait en larmes. C'est vraiment toi ? Tu... Tu ne me reconnais pas ?

Jake en eut le souffle coupé. Le froid hivernal qui régnait dans la maison le transperça jusqu'aux os. Cette voix.

— Non..., dit Jake. Je ne marche pas, putain. Qui t'a demandé de me jouer ce sale tour ? Dis-le-moi tout de suite et tu n'auras pas d'ennuis. Dis-moi qui...

Le gamin, ce garçon blond dont le visage ne lui était pas familier, mais dont Jake ne se rappelait que trop bien la voix, le fit taire.

— S'il te plaît, dit-il, lançant des regards nerveux autour de lui.

Il avança un peu plus dans la pièce, approchant de l'endroit où se trouvait Jake, à côté du lit.

— Tout va bien se passer. Si tu gardes le secret, si tu me caches le moment venu, tout ira bien. On peut de nouveau être ensemble.

— Isaac ? murmura Jake.

Le petit écarta les bras comme les ailes d'un avion. Il sourit à Jake, essuyant ses larmes.

— Vroum vroum, Jakey, dit-il.

Jake tituba d'un pas en arrière, secouant la tête, respirant de manière saccadée. *Non*, pensa-t-il. *Non, non*.

Le gosse tendit les bras vers lui, comme s'il espérait que Jake le serre contre lui... comme si cette créature impossible, ce mort qui parlait par la bouche d'un inconnu, croyait que son frère allait l'étreindre.

Tremblant, Jake s'écarta. La souffrance qui brillait dans les yeux bleus de ce gamin aurait dû lui faire mal au cœur. En fait, elle ne fit qu'alimenter sa peur. Cette peine ne pouvait pas être un rêve.

— Jake...

— Non !

Il contourna le garçon et se précipita vers la porte à toutes jambes. Les mots se bousculèrent dans son esprit. *Fantômedémonzombie*. Puis un autre. *Rêve*. Il dévala les marches de la vieille ferme quatre à quatre, ouvrit la porte d'entrée à la volée et sortit en trombe, pieds nus et vêtu uniquement d'un jean et d'un tee-shirt, sur la neige tassée recouverte d'une couche de glace. Parfois, quand il s'endormait au volant, il se giflait. C'est ce qu'il fit à présent, alors qu'il grelottait, et la douleur cuisante de sa paume lui fit reprendre ses esprits.

— Réveille-toi ! cria-t-il, sentant la réalité fragile s'effriter autour de lui, se rappelant ce qu'il avait ressenti cette nuit-là, douze ans plus tôt, quand ça lui était arrivé la première fois.

Ça ne pouvait pas être réel. Impossible.

— Réveille-toi !

Se retournant, il aperçut le petit garçon à travers la porte restée ouverte ; il descendait l'escalier, à sa poursuite, faisant la moue, des larmes sur ses joues.

— Jake, l'implora-t-il d'une voix tremblante. Tu dois faire moins de bruit ou ils nous attraperont. Ils nous attraperont *tous les deux*.

Chapitre 10

Doug Manning se réveilla lentement, humant le parfum de la femme dans son lit. Un sourire se dessina sur ses lèvres avant même qu'il ouvrît les yeux. Le corps d'Angela Ristani était blotti contre le sien, sous des draps en flanelle et un épais duvet. Il se serra encore plus fort contre elle, enfouissant son visage dans sa chevelure et appréciant le contact de sa peau nue contre la sienne, la douceur de la courbe de ses fesses qui venaient à la rencontre de son érection.

— Eh bien, eh bien, fit-elle d'une voix éraillée, sortant lentement du sommeil. Bonjour à toi aussi.

Elle s'étira, se pressant en arrière contre lui, puis se retourna pour lui faire face, ses cheveux noirs étalés en éventail sur la blancheur de l'oreiller. Ils n'avaient plus vingt ans, mais même avec les traces de son maquillage de la veille, elle restait belle.

— Apparemment, je n'ai pas rêvé, dit-il.

Angela le regarda dans les yeux ; Doug souhaita de tout cœur qu'elle y trouve ce qu'elle cherchait.

— Je suis bien réelle. Mais j'espère tout de même que ton rêve t'a plu.

— Tu veux rire ? S'il n'avait tenu qu'à moi, je ne me serais pas réveillé.

Il toucha son visage, enfonça ses doigts dans ses cheveux, puis l'embrassa. Elle répondit avec une passion qui le surprit, se collant à lui en gémissant doucement. Il eut le sentiment qu'elle s'ouvrait à côté de lui, comme si toutes les tensions et les incertitudes qui la retenaient jusqu'alors s'étaient volatilisées dans ce moment d'abandon émotionnel, plus que sexuel. C'était ce qui l'étonnait le plus. L'Angela Ristani qu'il connaissait, la meilleure amie de sa défunte épouse, la femme avec laquelle il avait eu une liaison aussi torride qu'instable, l'avait toujours frappé par son côté cynique, cassant. Maintenant, cette dureté semblait appartenir au passé.

Doug lui chuchota des mots sur un ton pressant. Des choses primordiales. Entre émerveillement et stupéfaction. Il glissa une main le long de la jambe d'Angela qu'il souleva ; il posa son genou sur sa hanche, alors que ses doigts remontaient à l'intérieur de ses cuisses. Frissonnant, elle laissa échapper un petit halètement à son contact et il sentit croître en lui un désir animal familier.

— Attends, dit-elle, repoussant sa main.

Il cligna des yeux comme s'il se réveillait une deuxième fois. Elle recula légèrement, refermant les jambes ; elle l'embrassa avant de s'écarter afin qu'ils soient de nouveau face à face, mais chacun sur son propre oreiller.

— Est-ce que tu me demanderas de partir ? s'enquit Angela. Tu sais... après ?

La main de Doug caressa la courbe de sa hanche.

— En ce qui me concerne, tu peux rester pour toujours.

Elle lui donna une tape sur la poitrine.

— Arrête ! Je te pose une question sérieuse.

— D'accord, d'accord. À question sérieuse, réponse sérieuse.

Il lança un regard vers la fenêtre où brillait le soleil matinal. Un petit amoncellement de neige s'était formé dans un des coins et adhérait à la moustiquaire, mais il fondait déjà. Les glaçons rétrécissaient à vue d'œil, goutte à goutte. La journée promettait d'être calme après les excès de la tempête. *Une féerie hivernale*, pensa-t-il. Un moment qui gagnait à être partagé. Voulait-il qu'elle parte ?

— Je ne travaille pas aujourd'hui, dit-il. J'aimerais beaucoup qu'on passe du temps ensemble, au lit ou ailleurs.

Elle l'embrassa, puis s'écarta pour révéler un sourire excité. Rejetant les draps, elle se leva d'un bond, ramassa et enfila sa petite culotte, puis saisit le tee-shirt qu'elle avait porté la veille.

— Où tu vas ? demanda-t-il, faisant mine de la suivre.

— Non, non. Reste couché, dit-elle, enfilant son tee-shirt.

Elle prit la télécommande sur la table de chevet et la lui lança.

— Tu n'as qu'à regarder la télévision. Un matin comme celui-là... c'est un moment à savourer bien au chaud à l'intérieur. À faire l'amour, revoir de vieux films et manger au lit.

Juste avant de quitter la chambre, elle marqua une pause dans l'embrasure de la porte, un sourire enjoué sur les lèvres.

— Œufs brouillés avec du Tabasco et bacon à part, c'est bien ça ?

Doug rit. Soudain, le matin lui parut aussi irréel que la nuit qui avait précédé.

— Tu me sers le petit déjeuner au lit ?

— Sauf si tu n'as pas faim.

Son estomac gronda quand elle prononça ces mots.

— J'en salive déjà.

— Ça marche, alors. Ne bouge pas un muscle.

Angela s'élança dans le couloir et il entendit ses pas légers dans l'escalier, alors qu'elle descendait à la cuisine. Doug garda les yeux fixés dans la direction où elle avait disparu pendant plusieurs longues secondes, incapable de croire à sa bonne fortune. Sans pouvoir l'expliquer, il devait se rendre à l'évidence : Angela Ristani avait

changé, et pour le mieux. Non qu'il ait l'intention de former à nouveau un couple avec elle. Mais l'Angela qu'il pensait connaître aurait rejeté d'un ton railleur l'idée de lui servir le petit déjeuner au lit – une fois, elle avait taquiné Cherie à n'en plus finir pour ce type de geste romantique. Mais ce matin, elle se comportait comme si elle venait de se réveiller d'un rêve cynique pour découvrir qu'elle était plutôt gentille.

Et comment savait-elle pour le Tabasco ? Il essaya de se rappeler s'ils avaient déjà pris le petit déjeuner ensemble. Mais même dans ce cas, Angie était-elle le genre de femme à se souvenir des préférences de son petit ami ? Peut-être, mais il ne l'aurait jamais cru.

Doug ramassa la télécommande et alluma la télé. Channel 5 avait toujours eu le meilleur bulletin d'informations de Boston – les présentateurs étaient naturels, ils ressemblaient à des gens qu'on pouvait croiser dans la rue et qui n'auraient pas hésité à vous saluer. Il avait été fidèle à la chaîne depuis qu'il était assez grand pour s'intéresser à l'actualité.

Nu, savourant le contact de la flanelle contre sa peau, il se cala contre la tête de lit pour se détendre en compagnie des journalistes de Channel 5. Les oreillers avaient conservé l'odeur d'Angela et celle du musc de leurs ébats de la nuit. Si la femme au sourire timide qui avait quitté la chambre à l'instant pour lui servir le petit déjeuner était représentative de la « nouvelle » Angela, Doug croyait pouvoir s'habituer à sa présence dans sa vie.

Mélancolique, une douleur familière lui serrant le cœur, il songea à Cherie. À dire vrai, il penserait toujours à elle. Il le savait. Et pas seulement parce que Cherie et Angela avaient été les meilleures amies du monde. Quoi que l'existence lui réservât, même s'il se remariait, il ne cesserait jamais d'aimer Cherie. Mais après douze années à alterner les périodes de solitude et les liaisons sans lendemain, il estimait avoir droit à quelque chose de positif dans sa vie.

— Ne t'emballe pas, mon pote, chuchota-t-il à la chambre.

Pour l'instant, c'est juste une partie de jambes en l'air et un petit déj'.

Le « pour l'instant » le fit sourire. L'avenir le dirait. Comme toujours.

Un froncement de sourcils lui plissa le front. Il n'avait écouté les nouvelles que d'une oreille jusqu'à présent. Il se redressa dans son lit, alors que la belle brune qui présentait la météo le matin, et semblait perpétuellement enceinte jusqu'aux yeux, se lançait dans les prévisions à cinq jours.

« ... juste en dessous de zéro lundi, et un peu plus froid mardi, même s'il semblera faire plus chaud grâce au soleil qui s'annonce. Après quelques heures de fonte, retour des chutes de neige dans la nuit de mardi à mercredi. Un volume de précipitations considérable,

les amis, avec possibilité de blizzard au nord et à l'ouest de Boston. Il est trop tôt pour que je vous annonce des chiffres précis, mais... »

Doug fixa du regard la carte de l'agglomération de Boston qui venait d'apparaître à l'écran, montrant les prévisions de chutes de neige. La zone de couleur qui englobait la vallée de la Merrimack indiquait entre trente-cinq et quarante-cinq centimètres.

Le sourire qui envahit le visage de Doug était entièrement différent de celui dont il avait gratifié Angela quelques minutes plus tôt. Il s'accompagna d'un tremblement nerveux dans son estomac ; son poulx s'accéléra.

Les nuits où il avait rencontré Franco et Baxter pour mettre au point leurs petits cambriolages ou repérer une propriété avant un coup, ils avaient négligemment évoqué la tempête de pluie verglaçante qui avait bloqué le sud du New Hampshire pendant une semaine. Et aussi le blizzard qui avait coûté la vie à Cherie Manning. Pendant ce genre d'événement, le courant était coupé. Beaucoup de gens ne pouvaient plus se chauffer. Parmi ces derniers, ceux qui en avaient les moyens s'organisaient à l'avance et allaient se réfugier à l'hôtel.

Ils avaient discuté d'une tempête pendant laquelle la plupart des téléphones fixes et des systèmes d'alarme ne fonctionneraient pas. Les réseaux mobiles, eux, seraient surchargés, tout le monde essayant de joindre la famille et les amis en même temps pour se rassurer. Une nuit où, même si les alarmes se déclenchaient, les flics seraient incapables de se rendre sur les scènes de crime. Ils s'étaient déjà procuré les pistolets et les masques, et Doug et Franco connaissaient un type qui leur prêterait de puissantes motoneiges sans poser de questions en échange d'une part du butin.

Dans le coffre où il conservait son arme, Doug gardait les clés de quatre des maisons les plus luxueuses de Coventry.

Un nouveau frisson le parcourut et son sourire s'effaça. Leur idée lui flanquait la frousse et le mettait un peu mal à l'aise, mais il n'avait aucunement l'intention de laisser sa peur l'emporter. Il avait respecté les règles presque toute sa vie, et qu'est-ce qu'il en avait retiré ? Un boulot à temps partiel, et encore, même pas ça quand les clients se faisaient rares au garage Harpwell. Une petite maison déserte que sa femme avait héritée de sa mère. Un frigo vide. Ses vieux amis adoptaient un comportement gêné en sa présence, parce qu'ils avaient pitié de lui.

Si dingue que ça puisse paraître, y compris à ses yeux, il ne s'était jamais autant senti aux commandes de sa propre vie que depuis qu'il volait ses concitoyens. Comme le gouvernement n'était pas fichu de prendre les mesures économiques nécessaires pour lui permettre d'avoir ce qui lui revenait de droit – un job à temps plein et un salaire

correct –, il avait décidé de se servir.

L'odeur du bacon en train de frire flotta jusqu'à ses narines et il éprouva le soupçon d'un regret. Cette histoire avec Angela semblait prometteuse. Vu la façon dont se déroulait la matinée, ça n'avait apparemment rien d'une aventure sans lendemain. Doug songea que ce serait bien d'avoir quelqu'un dans sa vie qui le regarde comme elle le faisait, mais le moment était plutôt mal choisi. Il ne voulait pas qu'elle ait l'impression qu'il l'envoyait balader, mais il devait téléphoner à Franco et Baxter dès que possible. Ils n'allaient pas tarder à passer à l'action.

Ils n'attendaient que la bonne tempête pour réaliser leurs ambitions, et elle semblait justement être en route.

Coventry n'aurait même pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait.

Le petit garçon était assis dans la cuisine de Jake Schapiro, une assiette de pain grillé devant lui. Jake avait nettoyé le sang sur son visage, pensant que son nez était probablement cassé. Mais la seule mention d'un médecin, ou l'idée de quitter cette maison, provoqua une telle panique chez son visiteur que Jake préféra ne pas insister – pour l'instant du moins.

Il lui avait donné des chaussettes propres et sèches, ainsi qu'un tee-shirt et un pull dans lesquels il flottait, mais au moins avait-il plus chaud et se sentait-il moins sale. La question de son arrivée demeurerait une énigme – comment avait-il pu entrer sans casser un carreau ou forcer la serrure ? Il prétendait être passé par une fenêtre entrouverte de quelques centimètres au premier étage ; Jake était trop déconcerté pour discuter. Ce n'était que le moindre des mystères qui entouraient ce curieux visiteur.

Sous le regard de Jake, le gosse mangea avec appétit, avalant chaque bouchée avec une gorgée de chocolat chaud. Isaac avait souvent fait de même. Alors qu'il engloutissait son petit déjeuner, Jake essaya de se convaincre que le garçon assis sur cette chaise n'était pas son petit frère. Ça aurait dû être facile ; Isaac aurait eu vingt-deux ans aujourd'hui, s'il n'avait pas été déjà mort depuis une douzaine d'années. Et ce même ne lui ressemblait absolument pas.

C'est tout bonnement impossible. Jake répéta cette phrase dans son esprit, tel un mantra. Il s'appuya contre le plan de travail et observa le gamin à distance, étudiant ses faits et gestes en quête d'échos qui lui rappelaient Isaac. Désespéré, il se sentait emporté par les courants d'une mer ondoyante de peur et d'incertitude, incapable de décider dans quelle direction il aurait souhaité que le vent l'entraîne.

Le petit garçon fredonnait joyeusement tout bas pendant qu'il mangeait, dansant de manière presque imperceptible sur sa chaise. Il

prenait plaisir à ce repas.

Isaac faisait ça, lui aussi.

Arrête, pensa-t-il. C'est complètement dingue. Ça ne peut pas être lui. Tu l'as vu mort.

Mais alors que Jake regardait son invité boire son chocolat chaud à petites gorgées entre deux bouchées de pain grillé, il sut la vérité. Il *sentait* la présence de son frère dans la pièce, avec lui. Hormis sur une vieille vidéo familiale qui grésillait affreusement, Jake n'avait pas entendu la voix d'Isaac depuis cette nuit horrible, mais il la reconnaissait. Chaque fois que le garçon parlait, Jake avait la sensation que le monde se dérobaît sous lui. C'était comme regarder un film étranger très bien doublé, où les mots suivraient les mouvements des lèvres mais la voix, elle, ne correspondrait pas au personnage.

— Merci, dit le gamin, levant les yeux tout en buvant une gorgée de chocolat chaud. J'avais super faim. J'avais même du mal à me rappeler ce que ça faisait de...

Il s'interrompit.

Jake s'appuya sur le plan de travail, prenant sur lui pour ne pas flipper. La crise n'était pas loin, juste sous la surface, mais jusqu'à présent, il était parvenu à garder son sang-froid.

— Ce que ça faisait de... quoi ?

— De manger. Je me souviens d'en avoir eu envie, de mes plats préférés aussi. Mais pas de leur goût. C'est bizarre, non ?

— Oui, admit Jake, la bouche sèche. Plutôt.

En même temps, une bizarrerie de plus ou de moins...

— C'était quoi, tes plats préférés ? demanda-t-il.

Le gamin plissa ses yeux bleus brillants, puis sembla capituler.

— C'est un test. Je le sais. Je comprends.

Jake se sentit coupable, mais il observa le garçon. Sans détourner le regard.

— Les *burgers* et les *milk-shakes* chez Skip, dit-il, puis il enfourna une pleine fourchette de pain grillé dans sa bouche et continua à parler tout en mâchant. Les céréales Apple Jacks. La tourte au poulet. Les blintzes que maman prépare pour Hanoukka.

Jake tressaillit. Allie Schapiro n'avait plus fait de blintzes pour les fêtes depuis la mort d'Isaac. Jake n'avait jamais aimé ces crêpes fourrées que leur mère destinait à son fils cadet.

Il regarda fixement le gamin qui disparaissait presque dans le maillot des New England Patriots que Jake lui avait prêté. Avec les manches retroussées pour libérer les mains, il nageait à l'intérieur du sweat-shirt beaucoup trop grand qui lui donnait l'allure d'une sorte de réfugié. Et n'était-ce pas ce qu'il était ?

Je ne m'en sortirai pas tout seul, songea Jake. J'ai besoin d'un point de

vue différent.

Le gamin lui jeta un coup d'œil affolé, comme s'il venait de lire dans ses pensées.

— Tu ne peux révéler à personne que je suis là, se hâta-t-il de dire, oubliant son pain grillé.

Il déplaça sa chaise qui grinça sur le sol. Qui que soit ce petit bonhomme, il était tangible. Un être de chair et de sang.

— Explique-moi ça, exigea Jake. Pourquoi pas ?

L'autre détourna les yeux.

— S'ils apprennent que je suis là, ils viendront me chercher. Je... Je veux juste rester avec toi.

— C'est la deuxième fois que tu me parles d'eux. Mais tu ne m'as pas dit de qui il s'agit.

Le gamin frémit. Sa lèvre inférieure dépassa, mais pas comme pour une moue enfantine ; il était au bord des larmes. Jake eut l'impression de prendre un coup de poing dans le ventre. Il songea à toutes les fois où il avait pleuré dans les mois qui avaient suivi la mort d'Isaac, promettant à Dieu que, s'il lui rendait son petit frère, il se montrerait bien plus gentil avec lui.

— Eh ! arrête ça, dit Jake, s'éloignant enfin du plan de travail.

Il s'assit sur une chaise en face de lui, mais Isaac détourna les yeux.

Isaac. Il avait pensé à lui sous ce nom. Des émotions bouillonnèrent en lui, un tourbillon d'espoir, de peur, d'émerveillement et de chagrin qui lui donna la nausée et le transporta en même temps.

— C'est bon, reprit Jake. Tu as subi une épreuve. Je ne suis pas sûr de ce que je crois vraiment, mais je sais au moins ça. On n'a pas besoin d'en parler maintenant. Ça peut attendre.

Le garçon leva la tête, les yeux confiants.

— Tu promets ?

— Oui. Pour l'instant, oui.

Le gamin se jeta à nouveau avec appétit sur son pain grillé ; Jake ne put s'empêcher de sourire. Pourquoi, se demanda-t-il, pouvait-on si facilement prier Dieu pour obtenir un miracle, et avoir autant de mal à en accepter un quand on vous l'accordait ?

Était-ce réellement ce qui s'était produit ? Lui avait-on accordé un miracle ? Et quelles conclusions devait-il en tirer concernant la vie et la mort... et l'au-delà ? Le petit assis en face de lui avec une moustache mousseuse de chocolat chaud devait être une sorte de fantôme, mais il était tangible et solide et bien *vivant*.

— Est-ce que tu es... réincarné ? demanda Jake.

Isaac haussa les épaules.

— Je ne comprends pas ce que ça veut dire.

— Tu sais que mon frère... Tu sais que *tu* es mort ?

Le visage du garçon s'assombrit. Il s'affaissa un peu sur sa chaise et

hochà la tête, repoussant son assiette. Il avait perdu l'appétit.

— Tu as la voix d'Isaac, mais pas la même figure. Est-ce que tu as juste... été mort un moment... avant de renaître dans une famille différente ?

Le regard d'Isaac s'éclaira – et d'une certaine manière, penser à ces yeux comme à ceux d'Isaac sembla tout à fait normal.

— C'est ça, dit-il, tapotant la table. C'est ce qui s'est passé. C'est ça, la réin...

— Réincarnation. Oui.

Jake devint silencieux. Il avait plus de questions. Par exemple, à quel âge le gamin s'était-il rendu compte qu'il avait déjà vécu une autre vie ? Avait-il toujours eu ses anciens souvenirs ou lui étaient-ils revenus progressivement ? Jake poussa un soupir stupéfait, essayant d'appréhender toute cette histoire.

Isaac commença à tordre la serviette en papier que Jake lui avait donnée. Elle s'effilocha un peu et il se mit à la déchirer.

— Tu ne peux en parler à personne, Jake. Surtout pas à maman.

— Pourquoi ?

Isaac le regarda, ses yeux soudain plus âgés, fatigués et tourmentés par un savoir lourd à porter.

— La plupart des gens ne te croiraient pas, expliqua Isaac. Ils te prendraient pour un fou, non ? Et même s'ils te croyaient... Ça doit rester notre secret. Aucun de nous ne sera en sécurité si tu le dis à quelqu'un.

— Et maman ? Pourquoi... ?

— Je veux qu'elle sache, l'interrompit Isaac. Plus que tout. Je veux la voir. Ce serait... (À nouveau, les larmes lui montèrent aux yeux.) Mais pas maintenant, d'accord ? Elle pense que je suis mort, exactement comme tu le croyais. On doit réfléchir, trouver ensemble la meilleure façon de lui apprendre la nouvelle. J'ai peur que, si on le lui annonce sans précautions, elle fasse une crise cardiaque.

Jake hésita, mais les émotions qui se bousculaient sur le visage du garçon achevèrent de le convaincre.

— D'accord. On attend.

Deux heures plus tard, Jake était assis sur le canapé, se débattant avec les promesses qu'il venait de faire. Le petit corps épuisé d'Isaac gisait pelotonné à côté de lui. Ce gamin dormait de la même façon qu'il avait mangé son petit déjeuner – comme s'il n'avait pas fait cela depuis des années. Ils avaient longuement parlé, à la fois de leur enfance ensemble et de la vie de Jake depuis cette époque. À aucun moment la conversation n'avait perdu cette qualité onirique qui avait semblé les envelopper depuis leur première rencontre ce matin-là. En dépit du pouvoir de persuasion de la voix de ce garçon, de ses

souvenirs et de sa solidité, Jake s'attendait à tout moment à ce que quelqu'un surgisse pour lui apprendre qu'il avait été la victime d'un canular. Enfant, les illusionnistes le fascinaient ; il adorait les observer, essayant de deviner le truc derrière chaque tour. Cette situation suscitait en lui les mêmes sensations.

Isaac ronflait doucement. Par sa bouche ouverte, un mince filet de bave coulait sur sa joue. Il donnait l'impression de pouvoir dormir pour l'éternité.

Jake jeta un coup d'œil au dessin animé qui passait sur la chaîne Nickelodeon. Parler avec Isaac avait déjà constitué en soi une expérience suffisamment irréelle. Mais après qu'ils eurent longuement discuté, le petit avait voulu allumer la télévision. Assis sur le canapé, Jake avait donc regardé des dessins animés en compagnie de son frère mort, comme si la situation n'avait rien d'extraordinaire... C'était probablement le moment qui lui avait laissé la plus forte impression d'irréalité.

Il n'avait pas envie de se lever. Il n'aurait pas su quoi faire. Comment aurait-il pu avoir une conversation normale avec qui que ce soit ?

Les baskets sales d'Isaac appuyaient contre sa cuisse. Jake sentait cette pression, une confirmation de sa solidité. Mais alors qu'il se tenait là, avec le léger ronflement du garçon réincarné en guise de compagnie, il ne put s'empêcher de s'interroger sur la nature de la réalité. À l'époque du lycée, un de ses amis avait souffert d'un épisode psychotique grave ; il pensait que des extraterrestres surveillaient toutes ses conversations et que le gouvernement n'était qu'un vaste réseau de conspirateurs au service de leurs maîtres venus d'une autre planète. Toute l'école s'était fichue de lui, mais Jake n'avait jamais trouvé ça drôle. Il connaissait plutôt bien le petit psychopathe – Jeff Tanner. Il avait vu la peur, la confusion et la paranoïa dans les yeux de Tanner. Grâce à un cocktail thérapie plus médocs, il avait fini par se remettre.

Les ados du lycée de Coventry avaient adopté l'expression « faire son Tanner » pour qualifier l'un des leurs dès qu'il commençait à se comporter bizarrement ou de façon agressive. Jake en était réduit à se demander s'il était en train de « faire son Tanner ».

Il regarda le garçon qui sommeillait à côté de lui et sourit. Malgré son nez enflé des suites de la blessure qui l'avait fait saigner ce matin, Isaac assoupi, la bave coulant sur ses joues, avait toujours l'air adorable. S'il traversait un épisode psychotique, Jake ne pouvait que s'émerveiller du sens du détail de son imagination.

Une pensée lui vint soudain à l'esprit et il se leva du canapé. Isaac continua à dormir paisiblement, alors que Jake entra à grandes enjambées dans la petite salle à manger. À l'instar de nombreuses

pièces de la maison, celle-là n'était pas terminée. Des fils pendaient du plafond à l'endroit où un lustre aurait dû se trouver. Il avait peint les murs avec un rose ancien, mais n'avait pas encore remis les plaques de finition des prises de courant. Au niveau du sol, tout restait à faire. Quant à la table et aux chaises, leur origine – un vide-grenier – était un rien trop évidente.

Son appareil photo se trouvait avec une partie de son matériel sur la table rayée et bancale. Jake s'en empara et quitta la pièce, toujours inachevée. Il commençait à penser qu'elle n'était pas forcément destinée à devenir une salle à manger. L'avenir le dirait.

De retour au canapé, il leva l'appareil et étudia le garçon qui était peut-être Isaac à travers le viseur. Il prit une photo, puis trois autres en succession rapide, effrayé à l'idée que les petits bruits réveillent le gamin, mais Isaac ne bougea pas. Tapotant sur le bouton à l'arrière de l'appareil, il fit défiler les photos. Isaac figurait sur chacune d'elles, en rien différent de l'apparence qu'il avait à l'œil nu. Au moins, il n'était pas un vampire. Mais un fruit de son imagination ? Jake ne pouvait en être certain. Si tout cela était un épisode psychotique, que prouvaient ces clichés ?

Rien.

Il posa son appareil sur la table basse et saisit la télécommande, puis il se rassit sur le canapé, attentif à ne pas réveiller Isaac. En général, après une tempête, il aimait sortir pour prendre des photos. Ça aurait été une journée idéale pour ça, avec le soleil qui faisait fondre la glace et la neige dans toute la ville. Mais Isaac l'avait supplié de rester à l'intérieur, rideaux tirés afin de se protéger des regards indiscrets. Jake lui avait accordé ce qu'il considérait comme une petite concession. Le gamin avait visiblement souffert d'une sorte de traumatisme. Il en parlerait quand il se sentirait prêt. D'ici là, Jake devait simplement éviter de perdre la boule.

Pointant la télécommande vers l'écran, il commença à chercher un film ou une de ces émissions de décoration et de bricolage dans lesquelles il ne désespérait pas de puiser l'inspiration pour terminer certains de ses projets dans la maison. Après avoir passé sur deux chaînes d'information continue, il s'était décidé pour un film avec Denzel Washington jeune quand il se figea et revint en arrière.

En zappant, il avait aperçu la photo d'un garçon, un visage familier, puisqu'il appartenait au gamin qui dormait à côté de lui sur le canapé. Un terrible accident de la route en pleine tempête, une Mercedes retournée, à moitié submergée au bord de la Merrimack. Le mari et la femme morts. Les recherches, pour retrouver leur fils, Zachary Stroud.

Isaac s'était réincarné en Zachary Stroud.

Les flics locaux et des volontaires passaient les environs au peigne

fin. Des plongeurs de la police d'État fouillaient le fleuve, bien que le courant ait pu entraîner le garçon à des kilomètres sous la surface gelée, du moins à en croire le présentateur du journal.

Sauf que le courant n'avait entraîné le garçon nulle part. Il dormait sur le canapé de Jake.

Une paralysie terrible s'empara de lui. Jake contempla l'écran, ne voulant pas se tourner vers Isaac – vers Zachary Stroud –, refusant de penser à tous ces gens qui le cherchaient. Aux plongeurs dans le fleuve. Aux proches qui avaient déjà perdu les parents de Zachary et ignoraient que le gosse avait survécu. Qu'il était bien vivant et en sécurité. En train de ronfler chez Jake Schapiro.

Il devait prévenir les autorités. Il le savait.

Mais la peine dans son cœur le retenait.

Il venait à peine de retrouver Isaac. Pour une raison ou pour une autre, par des moyens qu'il n'aurait jamais crus possibles hier encore, son petit frère lui avait été rendu. Maintenant, il devait réfléchir pour prendre la *bonne* décision. Isaac réincarné était ici avec lui. S'il appelait la police, s'il lui remettait cet enfant sans en informer leur mère, sans lui donner la chance de parler à son fils décédé, ce serait une trahison inimaginable.

Jake ne pouvait tout simplement pas s'y résoudre.

Isaac ne le veut pas non plus, se dit-il. *Il préfère que personne ne sache qu'il est là.*

Mais c'était un peu plus compliqué que ça, n'est-ce pas ? Toutes ses rationalisations n'y changeraient rien. Même si ce gosse était bien Isaac, il était aussi, d'une manière ou d'une autre, Zachary Stroud.

— Bon Dieu, chuchota Jake.

Pas une prière, mais un appel. Il avait besoin d'en parler à quelqu'un, mais qui le croirait ? Qui écouterait cette histoire complètement dingue sans essayer de s'en mêler ? À qui pouvait-il se fier ? Il eut beau se creuser la tête, il ne trouva personne avec qui il oserait partager son secret.

Puis il jeta un coup d'œil à Isaac qui dormait si paisiblement et eut soudain une révélation. Il connaissait quelqu'un à qui se confier, qui comprendrait, peut-être la seule personne au monde susceptible de le croire. Quelqu'un qui avait coupé les ponts avec Coventry et vivait trop loin pour s'immiscer dans ses affaires.

Jake se leva pour se rendre à la cuisine ; il ouvrit le tiroir où il rangeait l'annuaire sous lequel il avait accumulé avec le temps toutes sortes de cartes de visite, de menus de traiteurs et de bouts de papier. Il en trouva un bleu sur lequel il avait griffonné à la hâte un numéro de mobile qu'il s'était procuré six mois plus tôt.

Ça ne marchera pas, pensa-t-il. *Elle aura changé depuis.*

Mais il décrocha le combiné de son téléphone posé sur le plan de

travail pour composer ce numéro, puis il laissa sonner, patiemment.

Dans les moments qui précédaient le lever du soleil, même les quartiers oubliés de Seattle prenaient un éclat qui suggérerait la perspective de jours meilleurs. Miri Ristani passa en courant devant la carcasse silencieuse de la brasserie *Brimstone*, sa respiration visible sous forme de buée dans l'air vif et matinal, son cœur battant au rythme de ses foulées. Quatre ans plus tôt, quand ses errances avaient fini par la conduire à Seattle, ville qui deviendrait son refuge, la brasserie *Brimstone* était une verrue de briques aux fenêtres condamnées et aux tuyaux rouillés. À présent, on la rénouvait pour accueillir une boîte de nuit dotée, dans les étages supérieurs, de salles de répétition pour musiciens et d'ateliers d'artistes. Une nouvelle illustration du retour en grâce de ce quartier de Georgetown, l'un des plus anciens de Seattle, et à présent l'un des plus neufs. Sa renaissance n'était pas encore acquise, mais ce n'était plus qu'une question de temps.

Miri courait à une allure régulière, inspirant l'air froid, comprenant à chaque pas pourquoi son jogging matinal exaspérait ses amis. À sortir ainsi, avant l'aube et en solitaire, dans les rues de Seattle – et en plein hiver ! –, elle se montrait terriblement imprudente, ils lui en avaient souvent fait la réflexion. Elle passa devant un vendeur de bagels, l'odeur de café la suivant le long du pâté de maisons, puis traversa sur le trottoir d'en face afin d'éviter des travaux. À présent, les enseignes redevenaient familières : un fleuriste, une école de karaté, un petit restaurant chinois, une laverie automatique... et, disséminés parmi ces commerces, de nombreux locaux abandonnés avec des panneaux « À LOUER » et aux vitrines opacifiées. Le quartier était en train de remonter la pente malgré la crise, mais il restait du chemin à faire.

Elle n'avait pas peur, seule dans l'obscurité. Dans les années qui avaient suivi l'obtention de son bac, Miri avait parcouru des rues bien plus dangereuses et s'en était toujours sortie sans une égratignure. La solitude ne la gênait pas. C'était même devenu son refuge. Cinq ans plus tôt, elle avait pris la route, laissant le Massachusetts derrière elle, et elle ne s'était arrêtée qu'en arrivant devant l'océan Pacifique – juste assez de distance entre elle et sa mère pour lui permettre enfin de respirer.

Des matins comme celui-là, le simple fait de respirer lui suffisait.

Alors qu'elle tournait à l'angle d'un pub qui empestait encore la bière de la veille, elle vit le soleil se lever au-dessus des immeubles à l'est. Son reflet embrasa une centaine de devantures et elle eut l'impression d'entrer dans une sorte de labyrinthe de miroirs. Si tôt un dimanche, seuls les ouvriers de nuit qui rentraient chez eux se

trouvaient dans les rues. Et les gens comme Miri, qui savaient que la moitié de la beauté d'une journée se serait déjà envolée quand sonneraient 9 heures.

Elle savoura sa solitude. S'en imprégna. Bénit l'esprit de l'hiver.

Elle sentit son mobile vibrer contre son abdomen.

Cela suffit à lui faire perdre sa foulée. Elle envisagea d'ignorer l'appel, mais à sept heures et demie un dimanche matin, c'était forcément urgent. Elle déclipsa donc son téléphone pour jeter un coup d'œil à l'écran, alors qu'elle contournait un arbre qui poussait sur le trottoir.

« Appel de... JAKE ».

Son répertoire n'avait pas de nom de famille pour Jake, mais elle n'en avait pas besoin. Elle connaissait d'autres Jake pour qui elle avait soit un nom de famille, soit un modificateur – Jake-du-cours-de-philosophie, Jake-de-la-salle-de-sport ou Jake-en-Oklahoma.

Miri tint l'appareil qui vibrait près de sa hanche alors qu'elle courait une demi-douzaine de foulées supplémentaires. L'idée de parler à Jake suscitait tant de questions dans son esprit, des petites fenêtres qui s'ouvraient sur des parties de son cœur qu'elle n'était pas certaine de vouloir revoir. Six mois s'étaient écoulés depuis la dernière fois qu'elle avait discuté avec lui, six mois sans le moindre contact avec son passé. Un appel de si bon matin ne pouvait concerner que quelque chose de terrible ou de merveilleux. Il savait qu'elle serait debout – Jake était probablement la seule personne qui pouvait se vanter de vraiment la connaître – mais par courtoisie, il n'aurait pas téléphoné si cela n'avait pas été urgent.

L'effroi qui la saisit la fit presque stopper net, mais elle parvint à respirer à fond et continuer à courir. Elle expira, l'appareil vibrant toujours dans sa main.

Il se marie, pensa-t-elle. Il appelle pour t'annoncer qu'il est fiancé.

Mais Miri n'y croyait pas. Sans doute quelque chose en rapport avec sa mère ; l'alcool avait peut-être enfin achevé cette garce d'Angie Ristani ; à moins qu'elle ait fini en taule pour avoir giflé un flic ou tué par inadvertance un des malades dont elle avait la charge. Miri ne lui avait pas adressé la parole en deux ans et se moquait bien de ce qui pouvait lui arriver.

Même si elle est morte ? Et si elle agonise et qu'elle a besoin de toi ?

— Merde, chuchota Miri.

Elle ralentit son allure, son cœur plus du tout en phase avec sa foulée, puis décrocha.

— Allô ? dit-elle en s'arrêtant.

Un silence l'accueillit. Personne sur la ligne, apparemment. Regardant l'appareil, elle constata qu'on avait coupé la communication. Jake avait dû renoncer, ou être redirigé vers sa

messagerie vocale. Respirant, sentant l'air froid se glisser en elle maintenant que ses muscles étaient au repos, elle attendit que son mobile lui annonce qu'elle avait un message. Une minute s'écoula avant qu'elle décide que Jake avait simplement raccroché.

Après un coup d'œil pour s'assurer de n'entrer en collision avec personne, Miri se mit en marche pour rentrer chez elle. Son cœur battait toujours au rythme de la course, ses bras et ses jambes semblaient prêts à repartir, mais son téléphone paraissait peser des tonnes dans sa main.

Au croisement avec Carpenter Street, elle tourna à gauche plutôt qu'à droite, vers chez elle. Quatre jours par semaine, entre ses cours à la fac et les cours particuliers qu'elle donnait pour payer ses études, Miri travaillait dans un café-salle de spectacle branché appelé *Mocha*. Malheureusement, en termes d'image, sa proximité avec un salon de coiffure situé juste en face n'aidait pas. Des petites vieilles aux cheveux bleus, ça ne faisait absolument pas tendance.

Elle aimait tout de même beaucoup le *Mocha* et les amitiés qu'elle y avait nouées dans le cadre de son boulot. Maintenant, elle avait autant besoin d'un bon café que de la compagnie qu'elle pouvait y trouver. La plupart du temps, elle préférait la solitude, un contexte qu'elle sentait propice au développement de son âme et à sa compréhension du monde. Mais pas aujourd'hui.

Jurant à voix basse, elle jeta un coup d'œil à son mobile sur l'écran duquel elle afficha la liste des appels récents. Son pouce hésita au-dessus de « JAKE ». Elle n'était pas obligée de le rappeler – si c'était important, il s'en chargerait – mais elle ressentait une vague culpabilité à l'égard de Jake Schapiro. En quittant Coventry, elle l'avait également quitté, lui. Parfois, elle pensait qu'il valait mieux pour elle de ne plus l'avoir dans sa vie, qu'elle avait fait le choix salutaire de laisser derrière elle une relation empoisonnée par un chagrin mutuel qui remontait à plus d'une décennie. D'autres fois, il lui manquait, et elle lui en voulait d'être la seule personne de Coventry qu'elle n'avait pas été capable d'oublier.

Le téléphone vibra dans sa main.

Cette fois, elle n'hésita pas.

— Tu es terriblement matinal, dit-elle, apercevant avec bonheur l'enseigne en forme de tasse de café fumante du *Mocha*, à peine une rue plus loin. J'espère que tu as de bonnes nouvelles.

Aucun son ne sortit de l'appareil. Pas même le vide révélateur d'une ligne ouverte, juste une absence de tonalité, comme pour l'appel précédent. *Il le fait exprès ou quoi ?* Elle s'apprêtait à appuyer sur le bouton rouge pour mettre fin à la communication quand quelqu'un parla.

— *Miri.*

Elle se figea, le téléphone collé à l'oreille. L'enseigne du *Mocha* lui parut soudain à un millier de kilomètres. L'hiver, semblant sentir une brèche, se glissa dans l'espace entre ses vêtements et la peau, puis, d'une manière ou d'une autre, entre la chair et les os. Quand elle inspira, elle eut l'impression que ses poumons gelaient.

La voix n'appartenait pas à Jake.

— *Miri, ma chérie ?*

Impossible.

— Papa ?

Niko Ristani s'était égaré dans le blizzard, alors qu'il cherchait de l'aide. On l'avait retrouvé mort de froid. Son père était décédé depuis douze ans, mais cela ne faisait aucun doute, c'était bien sa voix au téléphone.

— *Rentre à la maison, Miri. J'ai besoin de toi. Jake et Allie aussi.*

Ce matin de février avait rendu sa peau si froide que ses larmes brûlantes lui piquèrent le visage.

— Papa, murmura-t-elle, regardant l'enseigne du *Mocha* droit devant, mais avec l'impression que le sol s'était brusquement dérobé sous elle. C'est vraiment toi ?

— *La tempête revient à Coventry, Miri. Tous ceux que nous aimons sont en danger. Je veux les aider, mais je ne peux le faire qu'à travers toi.*

Son mobile cracha une nuée de parasites, une plainte suivie d'un silence qui aurait pu aussi bien venir d'une interférence que d'une bourrasque glaciale.

— Je ne comprends pas, dit-elle doucement. Comment... ?

— *Miri*, répéta la voix, presque noyée sous les grésillements.

Puis ce fut le silence. Hébétée, respirant avec peine, elle regarda le téléphone. Deux mots s'affichaient sur l'écran – « APPEL INTERROMPU » – mais d'autres mots résonnaient dans son esprit, les derniers qu'elle pensait avoir distingués parmi les parasites avant que la communication ne soit coupée.

Rentre à la maison.

Chapitre 11

Pour un dimanche midi, la clientèle du *Caveau* aurait pu charitablement être décrite comme clairsemée. Les chasse-neige avaient terminé leur travail vers le milieu de la matinée et le soleil s'était empressé de faire fondre le verglas qui s'accrochait toujours aux routes. La température approchait les cinq degrés – chaud pour un mois de février – et l'eau de ruissellement de la neige et de la glace s'écoulait en minces filets le long des congères pour finir dans les grilles d'égout. Ce réchauffement ne durerait pas longtemps, surtout avec une tempête encore plus inquiétante annoncée pour les jours à venir, mais pour le moment, Coventry offrait le spectacle d'une féerie hivernale. Ses habitants auraient dû en profiter pour sortir, mais le *Caveau* servait moins de quinze couverts.

Au beau milieu d'une chanson de The National, TJ leva les yeux vers la pendule. Distrait, il joua une fausse note, chantant par-dessus en espérant que personne ne le remarquerait. Les aiguilles se traînaient vers 13 heures et il savait qu'Ella pensait sans doute la même chose que lui : Où étaient les Fidèles ? Ils n'utilisaient jamais ce terme au restaurant, mais entre eux, c'était le surnom qu'ils avaient donné à ces gens qui débarquaient entre midi et une heure, après la sortie de la messe de 11 heures. Sans les Fidèles, ouvrir le dimanche ne présentait pas grand intérêt.

Il parcourut à nouveau la salle du regard et repéra Mme Bridges et M. McFarland, deux vieux célibataires qui avaient pris leurs habitudes au *Caveau*. À leur âge, ils n'employaient probablement plus l'expression « petit(e) ami(e) » entre eux. Ella lui avait expliqué qu'ils avaient tous deux perdu leur conjoint mort d'un cancer et paraissaient prendre plaisir à cette routine dominicale – la messe, suivie d'un déjeuner au *Caveau*. Leur présence le rassura : le restaurant n'était pas victime d'un boycott de l'Église – maigre consolation.

Il termina sous quelques applaudissements polis en provenance de la table la plus proche du coin où il s'installait toujours. Tous les autres clients semblaient croire que la musique sortait de haut-parleurs cachés quelque part. Jusqu'au plus fort de la crise, Ella avait régulièrement fait le plein avec son brunch du dimanche. Quand TJ ne jouait pas lui-même, il faisait venir différents artistes locaux. Du jazz, du blues, du folk, et de la musique de Noël au moment des fêtes. Mais

les chômeurs n'allaient pas au restaurant le dimanche et rien n'y ferait, pas même Michael Jackson ou Whitney Houston revenus d'entre les morts pour leur donner une sérénade pendant qu'ils dégusteraient leurs gaufres belges.

TJ jeta un coup d'œil autour de lui et aperçut son café sur son ampli. Se demandant ce qui lui était passé par la tête quand il l'avait mis là, il en avala une gorgée. Le breuvage, qui avait refroidi, n'avait plus très bon goût ; il en reprit néanmoins une longue gorgée, avant de poser la tasse sur le sol.

Quand il leva les yeux, Grace venait de faire son apparition à côté de lui. Adossée contre le mur, elle sirotait une limonade rose, adorable en bottes noires, jogging moulant, haut vert et doudoune blanche avec capuchon bordé de fausse fourrure. À la maison, elle avait toujours l'air d'une petite fille, mais en public, elle adoptait une allure plus sophistiquée. *Et elle n'a que onze ans*, songea TJ. Il osait à peine imaginer ce qu'elle lui réservait quand elle en aurait quinze.

— Salut, mon ange, dit-il, grattant sa guitare tout en s'accordant. Tu as mangé ?

— J'ai pris la tourte à la viande, répondit Grace, les narines dilatées de dégoût. C'était infect.

— Tu as pourtant toujours aimé ça, lui fit-il remarquer, un peu irrité. (Depuis le petit déjeuner, elle se conduisait de manière étrange.) J'espère que tu n'as pas dit ça à ta mère.

Grace le regarda d'un air désapprouvateur.

— Bien sûr que non. Ce serait mal élevé.

— Je préfère ça. J'ignore quelle mouche t'a piquée aujourd'hui, mais...

— Pourquoi fais-tu ça ?

Un frisson le parcourut. Il n'aurait su en expliquer la raison, mais il n'aimait vraiment pas la façon dont elle le regardait.

— De quoi tu parles ?

Il aurait dû enchaîner sur une nouvelle chanson, mais la douzaine de clients du restaurant ne le réclamait pas non plus à cor et à cri.

Grace désigna les tables vides.

— De ça. Je ne comprends vraiment pas pourquoi tu continues.

— Eh ! ça suffit. (Il éteignit son micro, puis lança un regard noir à sa fille.) Tu sais exactement pourquoi je suis là.

— Éclaire ma lanterne.

Éclaire ma lanterne ? Il eut envie de la gifler. S'il avait été homme à frapper une enfant, c'était probablement ce qu'il aurait fait. D'un autre côté, il ne pouvait pas nier, malgré sa colère, qu'il ressentait une certaine fierté. Utiliser une expression comme celle-là à onze ans ! Elle était sans doute même capable de l'épeler correctement. Est-ce qu'Ella avait eu ce genre de vocabulaire au CM1 ? TJ, non – il en était

persuadé.

Il l'attrapa par le bras, pas assez fermement pour lui faire mal, mais suffisamment fort pour qu'elle sache qu'il ne plaisantait pas. Elle serra les lèvres, mais n'émit pas une plainte et n'essaya pas de se dégager, alors qu'il l'attirait plus près de lui, baissant la voix.

— Je comprends, d'accord ? murmura-t-il. Peut-être que ta maman et moi on s'est un peu disputés ces derniers temps, mais on s'aime et on t'aime. Tu n'as pas à choisir un camp. Et tu n'as certainement pas à te conduire comme tu le fais pour obtenir notre attention.

— Je me conduis normalement.

— Tu es impolie et condescendante avec tes parents, alors que tu as à peine onze ans. C'est inacceptable. D'ailleurs, ça le serait autant si tu en avais vingt ou quarante. Nous faisons de notre mieux pour toi, pour nous, pour cette famille.

TJ regarda autour de lui afin de s'assurer que personne ne s'intéressait aux murmures échangés dans leur coin.

— Les temps sont durs, Grace, mais on a tout de même réussi à t'offrir la tenue dont tu rêvais pour Noël. Je joue de la musique ici, parce que c'est un plus pour le restaurant. La plupart de nos concurrents n'en ont pas les moyens en ce moment. Et sans moi, le *Caveau* ne pourrait pas se le permettre non plus.

— C'est censé attirer la clientèle, dit Grace, les yeux luisant dans la lumière du soleil qui entrait par la fenêtre derrière eux – des yeux chocolat, comme ceux de sa mère.

— Tu as tout compris.

— Et ça marche, d'après toi ? demanda la petite fille, soupirant comme le ferait un professeur face à un élève irrécupérable.

TJ tressaillit, plus gêné cette fois que réellement en colère. Il dut prendre sur lui pour ne pas la rembarrer.

— On fait notre possible, chuchota-t-il. Ça finira par aller mieux.

Le *Caveau* avait aménagé ses horaires ; à présent, il restait fermé le lundi et le mardi, et n'ouvrait le week-end que pour le déjeuner. Le propriétaire avait considérablement réduit le loyer, sachant qu'il avait peu de chances de trouver un autre restaurant pour occuper les lieux en temps de crise.

— Vraiment ? fit Grace, sirotant sa limonade rose.

— Je viens de te le dire ! s'emporta TJ.

Il fut distrait par un tintement de couverts. Clignant des yeux, il vit qu'une demi-douzaine de têtes s'étaient tournées vers eux et que certains clients les observaient à présent. Il jura en son for intérieur. Des habitués, pour la plupart. Le *Caveau* ne pouvait pas se permettre d'en perdre un seul.

— Écoute, dit-il, se penchant pour récupérer sa tasse sur le sol. Sois gentille, tu veux ? Va chercher un café bien chaud pour ton papa.

Il lui tendit la tasse. Pendant un moment, Grace le considéra avec un dédain qui frisait le mépris, puis, à contrecœur, elle la prit dans sa main libre.

— Bien sûr. (TJ ralluma son micro.) Mais... papa ? (Il la regarda.) Elle n'y est même pas sensible, ajouta Grace, rejetant la tête en arrière pour écarter ses cheveux de ses yeux. Tu en as conscience, j'espère ? Tu es comme l'orchestre du *Titanic* qui a continué à jouer pendant que le paquebot coulait. Tu fais ton possible pour entretenir son rêve, mais elle ne prend jamais le temps de se demander ce que sont devenus *les tiens*.

Le micro n'avait probablement pas capté les paroles de Grace, pas à la distance à laquelle elle se trouvait, mais il n'aurait pas les mêmes difficultés avec la voix de TJ. Figé par la stupéfaction, il eut besoin d'une à deux secondes pour réagir et l'éteindre à nouveau, mais Grace s'éloignait déjà.

— Cet endroit est *voué à l'échec*, lâcha-t-elle.

Puis elle sourit, mais le regard sombre et entendu qu'elle lui lança n'avait rien d'enjoué. Ses yeux n'étaient pas cruels, mais d'une froideur brutale.

Ce n'est pas une gamine de onze ans, songea-t-il. Puis il laissa échapper un rire sec et sans humour, se disant qu'il n'était ni le premier ni le dernier parent à se faire cette réflexion à un moment ou à un autre.

Alors qu'il entamait une nouvelle chanson, sa colère se transforma en inquiétude. La dégradation de ses relations avec Ella avait commencé à affecter leur fille. Le pire, c'était qu'elle n'avait pas tout à fait tort, et ça faisait mal à entendre. Mais il souffrait bien plus du fait qu'ils étaient en train de lui gâcher son enfance.

Les choses allaient devoir changer – pour le bien de Grace. Il espérait que son mariage pouvait être sauvé, mais psychologiquement, pour Grace le *statu quo* serait encore plus dommageable qu'un divorce.

Il suivit sa fille des yeux jusqu'au bar et la vit tendre sa tasse pour qu'on la lui remplisse. Appuyée au comptoir, le dos cambré dans une pose pleine d'assurance, presque une attitude de défi, elle le regarda et haussa légèrement les épaules. Puis elle rejeta la tête en arrière, comme pour dire : « Désolée d'avoir été un peu dure, papa, mais c'est parce que je t'aime, tu sais ». Quand Herbie, le barman, lui eut versé un café chaud, Grace toucha sa main et articula un « merci » en silence. Tout dans ce geste – l'expression dans ses yeux, sa façon de se tenir, le petit sourire entendu, confiant – respirait la femme adulte, pas l'enfant.

Distract, TJ s'emmêla les pinceaux dans les paroles de sa chanson, répétant une strophe précédente pour donner le change.

Personne ne sembla le remarquer. *Ou peut-être que tout le monde*

s'en fiche, songea-t-il sombrement, gagné par le pragmatisme brutal de Grace.

Alors qu'elle revenait vers lui avec son café, il observa sa démarche pleine d'assurance.

Qui es-tu, bon sang ?

Cette pensée le surprit et l'attrista ; il fut incapable de la chasser de son esprit jusqu'à la fin de son set. Il avait l'impression qu'une adulte avait remplacé son bébé pendant qu'il avait le dos tourné. Ça arrivait à tous les pères. Il avait toujours su que ce jour viendrait, mais n'avait jamais imaginé que cela se produirait aussi tôt. Et maintenant, il était pris de court.

Sa petite fille était partie.

Doug Manning se tenait près du pied de son lit, tâchant d'enfiler un sweat à capuche en coton bleu tout en parlant au téléphone.

— Oui, je suis en train de regarder NECN, dit-il doucement, changeant son mobile d'oreille alors qu'il passait le vêtement par-dessus sa tête. Je viens d'entendre la météo. Apparemment, c'est pour mercredi : cinquante centimètres, peut-être plus. La tempête se déplace lentement. C'est un monstre.

Un frisson le parcourut ; il savait que beaucoup de gens à Coventry ressentiraient la même chose que lui. À l'écran, sur la carte, la tempête arrivait par l'ouest en bouillonnant ; des images s'imposèrent dans son esprit : la neige aveuglante, une ville enfouie sous un tapis blanc paralysant, et les joues gelées de sa femme quand ils avaient enfin retrouvé son corps et qu'on avait demandé à Doug de venir l'identifier.

Mais cette tempête serait différente. Au lieu de détruire sa vie, elle l'aiderait à s'en construire une nouvelle.

— Cette fois, c'est la bonne, dit Franco au bout du fil.

— On dirait, répondit Doug.

— Tu t'en sens capable ? Pas de doutes de dernière minute ? Parce que si tu craques au beau milieu de ce coup, pour moi et Baxter, c'est la taule. Je ne peux pas courir ce risque.

Doug réprima la colère qui montait en lui.

— J'en ai marre de tendre l'autre joue, mec. J'ai joué le jeu pendant des années, et regarde où ça m'a mené. Maintenant, c'est mon tour, et j'ai bien l'intention d'en profiter.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je suis prêt, c'est tout. Vous pouvez compter sur moi. Si ce plan foire, ce sera à cause de l'un d'entre vous.

Franco grogna.

— Vaut mieux que Baxter ne t'entende pas parler comme ça. Tu vas le rendre complètement parano.

— Je l'emmerde. On passe à l'action cette semaine, pendant la

tempête. C'est ma chance de renverser la situation, et je le ferai seul si nécessaire. Je ne fais pas ça pour m'amuser, et certainement pas pour vous deux.

Franco devint silencieux. Quelques secondes s'écoulèrent pendant que le présentateur sportif commentait la série de victoires des Celtics.

— Je ne te considère pas comme un ami, finit par dire Franco.

— Le sentiment est réciproque.

— Non, écoute-moi. Pour moi, tu n'es qu'un outil...

— Franco...

— Un outil n'est utile que tant qu'il fonctionne. Si tu ne sais pas rester à ta place, je ne peux pas être responsable de ce qui se produira.

Doug rit doucement, mais assez fort pour que Franco l'entende.

— Je ne suis pas un génie du crime, c'est vrai, dit-il, jetant un coup d'œil en direction de la porte de la chambre à coucher pour s'assurer qu'Angela n'était pas remontée. Mais c'est *mon* plan. *Mon* idée, merde ! C'est moi qui ai les clés. C'est moi qui risque ma peau. Je ne sais pas pourquoi vous me prenez pour une mauviette, peut-être parce que je n'ai pas arnaqué les gens depuis le berceau comme vous, les gars. Mais c'est mon taf. Mes clés. L'existence que je mène depuis que j'ai perdu ma femme... Je suis prêt à la risquer, avec ma maison et ma liberté ; ça ne me semble pas cher payé. Alors, soit on fait ce coup ensemble, soit je me débrouille tout seul. Tu veux en découdre ? Je suis ton homme. Sinon, arrête de me bassiner. Tu veux jouer les chefs de meute ? Tu peux toujours rêver, Franco.

À nouveau, Franco hésita. La colère qui bouillonnait en Doug commença à se calmer pour se transformer en assurance inflexible quand il entendit ce silence. Il se sentait bien, vraiment bien, pour la première fois depuis si longtemps. Pendant qu'Angela était descendue au rez-de-chaussée pour préparer le déjeuner, il avait pris une douche et s'était rasé ; il avait mis des vêtements propres. À la télévision, le bulletin météo l'avait rempli d'une excitation particulière, d'une terrible impatience.

— Tu as l'intention de dire tout ça à Baxter demain ? demanda Franco.

— Absolument.

— Comme tu voudras, Dougie. On verra ce que ça donnera. Tu regretteras peut-être d'avoir proposé qu'on se rencontre dans les bois plutôt que dans un lieu public où il serait moins tenté de te tordre le cou.

— Comme ça, on sera fixés, au moins, répondit Doug.

Il mit fin à la communication sans dire au revoir, puis jeta le téléphone sur le lit. Il se sentait fort. Regonflé.

— Eh bien, *voilà* qui était intéressant.

Levant la tête, Doug vit Angela dans l'embrasement de la porte, avec

un plateau de croque-monsieur et du café, ce qui représentait à peu près tout ce que sa cuisine avait à offrir en ce moment.

Il laissa échapper un long soupir.

— Qu'est-ce que tu as entendu de cette conversation ?

Elle haussa un sourcil.

— Assez pour savoir que tu as été un méchant garçon.

Doug empoigna la télécommande pour éteindre la télévision, s'efforçant d'interpréter l'expression d'Angela.

— Tu ne sembles pas très inquiète.

Angela posa le plateau sur la commode basse. Elle commença à parler, puis son sourire se fit hésitant et elle parut soudain en proie à une terrible tristesse. Sous le coup de l'émotion, sa voix se brisa quand elle voulut s'adresser à lui, et elle agita une main devant son visage, essayant de reprendre le contrôle d'elle-même.

— Désolée, dit-elle, avec un sourire forcé.

Doug avança vers elle, pour la réconforter.

— J'aurais préféré que tu n'entendes rien de tout ça, mais je ne me cherche pas d'excuses – désolé.

Avec son air triste, elle posa la main sur son torse, empoignant son pull.

— Je n'ai pas l'intention de te juger. C'est le monde qui *te* doit des excuses, mon chéri.

Doug la regarda ; il avait du mal à accepter son approbation. Ils avaient entretenu une liaison aussi brève que torride quelques années plus tôt. À l'époque, Angela et lui avaient tous deux été des êtres brisés, en manque d'affection ; chacun avait infligé à l'autre des dommages émotionnels avant de lui pardonner. Par nature, Angela était bruyante, un peu grossière et brutale, à la manière de ces jeunes animaux qui ne connaissent pas leur force.

— Je ne te reconnais pas. Qui es-tu, bon sang ? s'étonna-t-il.

Angela s'approcha de lui, collant son corps contre le sien et ses lèvres sur la douceur de sa gorge.

— Je suis la femme qui restera à tes côtés.

— Et je me demande bien pourquoi.

Avec un baiser, elle le poussa en arrière jusqu'à ce qu'il heurte le lit et s'assoie, puis elle se mit à califourchon sur lui d'un air espiègle. Ils étaient tous deux habillés et elle ne fit pas mine de retirer ses vêtements ni ceux de Doug. Elle se contenta de toucher son visage et de le dévisager avec, dans le regard... de l'amour ? Il se trompait, il en avait la certitude. Ils ne se connaissaient pas assez bien pour ça. Mais quelque chose dans ses yeux lui assécha la bouche.

— Tu prépares peut-être un mauvais coup, mais tu es un homme bien, dit-elle, presque dans un chuchotement ; jamais il ne l'avait vue aussi vulnérable. Je n'aime pas que tu sois impliqué dans une activité

criminelle, parce que j'ai peur pour toi. Tu n'es ni un tueur ni un voleur ; tu ne feras de mal à personne. Tu vas voler quelqu'un, c'est ça ?

Il aurait dû se taire, il le savait. Une idée folle lui traversa l'esprit : et si sa soudaine apparition sur le pas de sa porte n'était pas un heureux hasard ? Était-elle envoyée par Baxter ? ou par les flics ?

Les yeux d'Angela suffirent à le convaincre qu'il faisait fausse route.

— Oui, c'est ça, avoua-t-il, respirant à fond, sentant quelque chose en lui qu'il ne parvenait pas vraiment à comprendre.

Pourquoi lui disait-il la vérité ? Il n'avait jamais été le genre de type à se conduire comme un imbécile en présence d'une femme. Seule Cherie avait eu cet effet sur lui. Il pensa à Jack Nicholson, à une réplique célèbre dans un de ses films ; il avait toujours affirmé à Cherie qu'elle s'appliquait à eux deux.

« Tu me donnes envie d'être un homme meilleur. »

— Et tu n'as pas l'intention de t'attaquer à quelqu'un qui se retrouvera dans le besoin par ta faute ?

— Non.

Elle sourit.

— Je te l'avais bien dit.

Doug glissa ses doigts dans les cheveux d'Angela, se pencha vers elle pour l'embrasser, puis s'interrompt.

— Tu me crois sur parole ? Pour toi, je suis un type bien : tu en es certaine à ce point ?

Angela se contenta de répondre par un baiser.

— Écoute, dit-elle, s'installant plus confortablement sur ses genoux, la toile de son jean frottant contre le sien. À propos de la nuit dernière, et de ce matin... C'était plutôt sympa, non ?

— C'est une question piège ? demanda-t-il, appréciant la friction.

Elle eut un grand sourire.

— Pareil pour moi. Et je n'ai pas envie que ça s'arrête. Je ne cherche pas à t'effrayer, mais je viens d'appeler mon patron pour lui annoncer que je prenais une semaine sur les congés que j'ai accumulés à l'hôpital – à partir d'aujourd'hui. Il y a eu quelque chose entre nous, autrefois... un début. Une flamme, qu'on peut peut-être faire grandir – et je veux essayer.

Soudain, le poulx de Doug s'était mis à accélérer. Laissant échapper un soupir, il frémit et se pressa contre elle, saisissant ses fesses à pleines mains.

— Je sens effectivement *quelque chose* grandir.

— Hé ! le réprimanda-t-elle, lui donnant une petite tape sur le bras, qui le fit rire et grimacer à la fois. Je suis sérieuse.

— Je le sais, dit-il, caressant ses cheveux. Et je préfère ne pas te

mentir : ça va un peu vite pour moi. Nous deux, la première fois... ça n'était pas vraiment romantique. Plutôt deux individus qui se raccrochaient l'un à l'autre pour se sauver de la noyade.

Angela l'embrassa avec douceur, lui soufflant des mots dans la bouche.

— C'est différent ce coup-ci, non ?

— Complètement, reconnut-il en l'entraînant sur le lit.

Ils firent de nouveau l'amour, négligeant totalement le déjeuner. Et si, pris par la passion, Doug s'oublia au point de chuchoter le nom de sa femme décédée à l'oreille d'Angela, cette dernière, si elle le remarqua, ne sembla pas s'en formaliser.

L'agent Harley Talbot détestait le cliché du flic bouffeur de beignets, raison pour laquelle il avait l'impression de trahir ses collègues chaque fois qu'il entraît sur le parking du *Heavenly Donuts*. Non que la plupart des policiers partagent ses inquiétudes. Pas une matinée ne passait au commissariat de Coventry sans que deux douzaines des délicieuses pâtisseries n'apparaissent sur la table de la salle de repos, avant d'être lentement dévorées, en général par des hommes. Encore de nos jours, les femmes devaient bosser comme des dingues pour bénéficier de l'égalité de traitement de la part de leurs supérieurs ; une des façons d'y parvenir consistait à garder la ligne, travailler plus dur et faire plus d'arrestations.

Harley se rendait parfaitement compte des difficultés qui étaient les leurs. Lui aussi avait appris à s'appliquer des critères plus exigeants que ceux auxquels étaient soumis ses collègues. À cause de sa taille et de sa peau basanée, les gens se faisaient des idées à son sujet, et il s'attachait à leur donner tort, en paroles et en actions. Être capable d'intimider quelqu'un d'un simple regard, sans un sourire, pouvait se révéler utile, mais c'était également lassant. Il n'avait donc vraiment pas besoin d'endosser aux yeux de tous un stéréotype de plus. Mais Heavy D, surnom donné par ses frères et sœurs en uniforme au marchand de beignets, servait le meilleur chocolat chaud de toute la ville. Et il adorait le chocolat chaud.

Il avait passé la nuit dehors, à la recherche de Zachary Stroud ; peu avant le lever du soleil, on lui avait ordonné de rentrer chez lui. Quatre heures de sommeil et une douche plus tard, il était à nouveau en tenue et se dirigeait vers le fleuve, pour rejoindre les autres flics et les volontaires.

En entrant dans le parking du *Heavenly Donuts*, il se tassa légèrement sur son siège, presque inconsciemment, puis il gara sa voiture de patrouille contre un talus de neige, vers le fond. Il aurait pu prendre le *drive-in*, mais il avait établi une relation assez complice avec le personnel ; quand il avait un peu de temps devant lui, il

préférerait les voir en chair et en os. Une discussion avec le propriétaire, Rick Newell, ou l'un de ses employés, lui valait toujours un supplément de crème fouettée sur son chocolat chaud.

Harley travaillait dur pour garder la forme, et il faisait attention à sa ligne, mais qui pouvait résister à un petit supplément de crème fouettée ? Il n'était qu'un être humain, après tout.

Alors qu'il se dirigeait vers l'entrée en pataugeant dans la gadoue, la porte s'ouvrit violemment et un jeune homme apparemment très pressé surgit, manquant de lui rentrer dedans.

— Holà ! s'exclama Harley, empoignant le type par les épaules pour le repousser et le tenir à distance. Attention !

L'autre leva la tête et Harley cligna des yeux en reconnaissant Nat Kresky, un étudiant au *community college* local qui travaillait chez *Heavenly Donuts* pour payer ses études. Il vivait chez ses parents, mais il couvrait les frais de scolarité en puisant dans ses économies et grâce à ce qu'il gagnait en servant le café. Harley n'avait jamais vu Nat sans un sourire sur le visage – avec lui, il avait toujours droit à une bonne dose de crème fouettée – mais cet après-midi, Nat semblait à la fois désespéré et confus.

— Désolé, dit Nat entre ses dents, et il tenta de contourner le policier.

Harley l'attrapa par le bras.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Nat ? Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il, une question qui devait autant à l'inquiétude sincère qu'il éprouvait pour le jeune homme qu'à son instinct de flic.

Harley pensait que le sien était plutôt aiguisé, et quelque chose lui disait que ce gamin n'était pas simplement bouleversé parce que sa copine l'avait largué ou qu'on venait de lui annoncer une mauvaise nouvelle à propos de sa famille. Il ne le connaissait pas bien, mais ils avaient suffisamment discuté ensemble pour qu'il puisse se rendre compte que Nat était complètement déboussolé.

Mais quand le jeune homme le regarda, Harley eut l'impression d'avoir affaire à un étranger.

— C'est bon, monsieur l'agent. Désolé, mais... ça va aller.

Il essaya de se dégager, mais Harley l'en empêcha sans effort.

— Monsieur l'agent ? répéta Harley.

— Désolé, répondit Nat, baissant les yeux vers le badge qui portait le nom du policier. Agent Talbot. Je peux partir maintenant ?

Harley le lâcha, mais lui bloqua le passage.

— Qu'est-ce qui te prend, Nat ? Tu t'es cogné la tête ? Tu es sûr que ça va ?

— Non, ça ne va pas, cracha le jeune, se retournant pour lancer un regard noir en direction de la porte du café. Je viens de me faire virer, parce que je ne sais plus comment fonctionnent ces foutues machines !

Harley sentit son estomac se nouer un peu. Avoir perdu son job était le dernier des soucis de Nat.

— Nat, comment je m'appelle ?

— Quoi, je l'ai mal prononcé ? fit l'autre d'un ton pleurnichard, se détournant avec la mauvaise humeur d'un préado. Agent Talbot.

— Tu ne me reconnais pas ?

Instantanément, un changement s'opéra, comme si une alarme venait de retentir dans sa tête et résonnait en lui. Ses yeux devinrent ternes et rusés.

— Bien sûr que si.

Harley n'en croyait pas un mot.

— Quel est mon prénom ? Vas-y, je t'écoute.

Nat hésita, piégé.

— Tu as merdé au boulot, parce que tu n'arrivais pas à te rappeler comment fonctionnaient les machines. C'est bien ça ? résuma Harley. Ce n'est pourtant pas bien compliqué, et M. Newell est un type bien. Alors, je me dis que ça a probablement un rapport avec la caisse, ou des erreurs dans la prise des commandes, le genre de choses que tu fais sans problème depuis des années.

La lèvre inférieure de Nat trembla.

— Il a cru que j'étais défoncé, d'accord ? Ils en étaient tous persuadés ! Il aurait dû savoir que jamais je ne...

Il s'interrompt, détournant les yeux.

— Je veux juste qu'on me laisse tranquille, c'est possible ? Je rentre chez moi. J'ai besoin de sommeil.

Harley bougea pour l'intercepter, l'empêchant de partir.

— C'est plus que ça, Nat, et n'essaie pas de prétendre le contraire. Tu ne me reconnais même pas, alors que tu me sers trois ou quatre fois par semaine au comptoir. Quelque chose ne va pas dans ta tête. Monte dans ma voiture, je te conduis à l'hôpital. Tu as besoin qu'un médecin t'examine, pour s'assurer que tu n'as rien de sérieux.

Nat refusa de croiser son regard.

— Je veux juste rentrer chez moi. Je demanderai à mon père de m'emmener plus tard.

Lorsqu'il tenta encore de passer à côté de Harley, ce dernier le saisit par le bras, mais avec plus de fermeté cette fois. Le policier lui désigna le véhicule de patrouille qu'il avait garé au fond du parking.

— Monte, dit-il. Tu veux d'abord rentrer chez toi, très bien. Je t'y conduis. Mais pas question que tu prennes le volant. Tu as le choix : moi ou une ambulance.

Les lèvres serrées de Nat lui donnaient un air furieux. Mais contrairement aux attentes de Harley, il n'opposa aucune résistance et commença à marcher en direction de la voiture.

— Comme vous voudrez, râla-t-il. Mais c'est stupide.

Harley le suivit, espérant que le jeune avait raison. Nat montrait des signes de perte de mémoire plutôt inquiétants, qui s'expliquaient en général par un traumatisme quelconque ou un anévrisme.

Alors qu'il faisait asseoir Nat à l'arrière, il lança un ultime regard, plein de regrets, vers le *Heavenly Donuts*. Il avait le sombre pressentiment qu'il ne savourerait pas son chocolat chaud aujourd'hui.

Chapitre 12

Ces dernières années, Coventry avait connu certains hivers exceptionnellement doux, mais celui-ci ne faisait pas partie du lot. Il n'était pas encore tombé beaucoup de neige, mais le froid était descendu sur la région depuis le Canada début novembre et depuis, on n'avait jamais enregistré de hausse des températures qui se prolongeait plus d'un ou deux jours. Parfois, le soleil brillait suffisamment pour chasser la fraîcheur pendant quelques heures. Mais à présent, la fin d'après-midi voyait l'arrivée prématurée de l'obscurité qui avait toujours donné envie à Joe Keenan de se terrer chez lui avec un bon livre et quelques bûches qui brûlaient dans la cheminée. En ce début février, le printemps semblait d'une certaine façon plus éloigné que jamais.

Il s'appuya contre le capot de sa voiture banalisée, buvant un café insipide qui donnait l'impression d'avoir été filtré à travers un sac en papier brun. Il observa les représentants des médias locaux industriels qui réglaient la lumière pour les interventions en direct prévues au journal de 17 heures. Ils n'allaient pas tarder à démarrer ; les reporters choisissaient leurs plans, essayant de trouver le meilleur endroit où se placer afin d'avoir des policiers ou des volontaires – ou au moins le fleuve gelé – derrière eux.

Keenan savait ce qu'ils avaient à dire : rien. Aucun progrès dans les recherches qui duraient depuis près d'une quinzaine d'heures. Pas le moindre indice supplémentaire depuis leur découverte du sang de Zachary Stroud à l'intérieur de la voiture. On avait procédé à l'enlèvement du véhicule et des corps des parents du garçon depuis longtemps. Les bois en bordure de la Merrimack avaient été passés au peigne fin, et la police avait commencé à faire du porte-à-porte dans les environs. On espérait que quelqu'un aurait aperçu un enfant – trempé, peut-être blessé – qui errait dans la tempête la nuit dernière ou même aux premières heures du jour.

Après un coup d'œil au fleuve, le capitaine du port de Coventry avait confirmé ce que soupçonnait déjà Keenan. Malgré un courant fort sous la surface gelée, la couche de glace était bien trop épaisse pour qu'on envisage de draguer la Merrimack à la recherche d'un corps. Les plongeurs de la police d'État étaient passés à l'action vers le milieu de matinée, sélectionnant des endroits où entrer dans l'eau en

aval et en amont, mais sans résultat. Keenan ne croyait pas que le garçon s'était noyé, mais même s'il se trompait, leurs chances de retrouver le cadavre étaient maigres.

Il but son jus de chaussette tiède à petites gorgées, regardant le soleil disparaître lentement derrière les toits et les cimes des arbres du paysage urbain à l'ouest de la ville. Avec les années, son métier lui avait appris à se passer de sommeil, mais comme tout un chacun, il se fatiguait. Ses yeux le piquaient, et son corps lui donnait l'impression d'avoir été soudain transporté sur une planète dotée d'une plus forte gravité. Chaque pas lui coûtait. Depuis la nuit dernière, il avait uniquement carburé au mauvais café, avec une part de pizza froide. La faim avait cessé de le tourmenter.

Un bleu en uniforme avançait lourdement entre les arbres en direction de l'alignement de voitures où se reposait Joe Keenan. L'inspecteur essaya de se rappeler son nom.

— On fait une pause ? lui demanda Keenan.

— J'en ai bien besoin, répondit l'autre.

Il avait l'air troublé, distrait. Il se versa un café dans un gobelet en polystyrène pris sur une table dressée par quelques volontaires. Il semblait incapable de tenir en place.

— Et vous, ça va ? voulut-il savoir.

— Mon cerveau est grillé, avoua Keenan. Fatigué comme je suis, je pourrais très bien apercevoir Bigfoot dans cette forêt.

Au lieu du petit rire auquel il s'attendait, le bleu lui lança un regard noir.

— Vous laissez tomber ?

L'inspecteur se hérissa.

— Qui parle de laisser tomber ?

— Pas mal de volontaires et de collègues pensent que le gosse n'a pas survécu à la tempête la nuit dernière, ou qu'il s'est noyé.

Quelque chose dans son ton amena Keenan à l'examiner plus attentivement. D'après son badge, l'homme s'appelait Marco Torres. Trapu, musclé, cheveux noirs coupés à ras, il n'avait rejoint les rangs de la police de Coventry que depuis quelques mois, mais apparemment, il estimait que cela lui conférait l'expérience suffisante pour asticoter un inspecteur.

— C'est curieux, fit Keenan. À vous entendre, vous n'avez pas l'air d'y croire.

En fait, ça ressemblait plus à un test de confiance, comme si Torres avait lancé ce commentaire juste pour s'assurer que Keenan partageait son opinion. Un peu comme quand une petite amie émet une remarque sur la beauté d'une autre femme pour observer la réponse de son compagnon.

— Je ne sais pas ce que je dois croire, dit l'agent Torres, se

détournant pour boire son café. J'espère simplement qu'on le retrouvera vite et qu'il a passé la nuit quelque part au chaud. Personne ne devrait mourir seul dans le froid, surtout pas un enfant.

Bien qu'il soit du même avis, quelque chose dans le ton de ce type continuait à troubler Keenan. Il étudia le bleu de dos, essayant de comprendre ce qui lui mettait les nerfs en pelote chez Torres.

L'inspecteur Keenan se retourna en entendant le bruit de pneus sur le gravier. Dans la lumière du crépuscule qui baissait rapidement, une Crown Victoria familière s'arrêta sur le bas-côté. Le moteur stoppa, émettant un cliquetis alors qu'il refroidissait. Keenan n'avait pas besoin de voir à travers les vitres teintées pour savoir qui se trouvait derrière le volant. Son intuition fut confirmée quand la portière s'ouvrit et que le chef Duquette sortit du véhicule. Âgé d'une cinquantaine d'années, l'homme avait une bedaine, une moustache à la gauloise et un crâne chauve, et portait de petites lunettes rondes. Il rappelait à Keenan cet acteur vieillissant qui tournait dans les pubs contre le diabète qui passaient à la télévision.

— Torres, dit Keenan.

Le bleu se retourna juste au moment où Duquette s'approchait d'eux, remontant sa ceinture. Le chef jeta un coup d'œil à Torres avant de concentrer toute son attention sur Keenan.

— Vous avez une mine de déterré, Joe.

Keenan hocha la tête.

— Vous aussi, chef.

— Je ne plaisante pas. Vous êtes là depuis trop longtemps. Ça ne vous réussit pas. Vous devriez lever le pied, rentrer chez vous et dormir un peu.

— Je n'ai pas vraiment meilleure mine quand je suis au mieux de ma forme, chef.

— Ce n'est pas une suggestion, inspecteur.

Keenan fronça les sourcils. Il avait conscience du regard de l'agent Torres, mais cette conversation prenait un tour très personnel qu'il avait du mal à s'expliquer.

— Qu'est-ce qui a changé ? demanda-t-il.

Duquette haussa un sourcil.

— Je ne vous suis pas.

— Ce matin, vous avez d'abord souhaité que je m'investisse moins dans les recherches, et maintenant vous voilà. Vous êtes venu m'informer d'un progrès dans cette affaire ? Parce que, dans le cas contraire, il me semble que nous avons toujours un gosse porté disparu sur les bras.

Le chef Duquette lança un regard à Torres.

— Laissez-nous, agent Torres, voulez-vous ? Mais ne vous éloignez pas trop. J'aurai besoin de vous dans un instant.

— Bien, chef, répondit Torres, qui partit avec son café en direction de la Crown Vic, parce que ses autres possibilités se limitaient au fleuve ou aux représentants de la presse.

Une fois Torres hors de portée de voix, Duquette avançait d'un pas vers Keenan, envahissant son espace vital avec sa bedaine, sa moustache et sa mauvaise haleine.

— Le petit Stroud est probablement au fond de l'eau, dit-il. On a interrogé tout le monde dans les rues adjacentes, passé la forêt au peigne fin, vérifié dans les hôpitaux et diffusé un appel à témoins dans les médias... Pas besoin d'être un inspecteur de police pour en déduire la seule explication logique.

Cette dernière phrase avait été lancée comme une pique, mais Keenan prit sur lui pour ne pas montrer que l'attaque de son supérieur avait fait mouche.

— Les plongeurs n'ont rien trouvé, protesta-t-il, jetant le reste de son café au goût de sac en papier. D'autres possibilités sont envisageables. Et on n'a aucune preuve que le gosse soit tombé à l'eau. Aucune. Vous ne croyez pas qu'il est toujours là, quelque part ? Eh bien, moi si. Zachary Stroud a été blessé dans l'accident, puis il s'est égaré. S'il s'est cogné la tête, il est désorienté. Ou il a pu demander de l'aide à la mauvaise personne et on l'a enlevé. Bon sang ! si ça se trouve toute cette histoire n'est peut-être que la mise en scène d'un kidnapping.

— C'est ridicule.

— Mais pas impossible, insista Keenan, son irritation chassant peu à peu sa fatigue.

Son supérieur soupira, un son qui rappelait celui d'une baleine soufflant par son évent. Caressant sa moustache, Duquette regarda autour de lui avant de s'adresser de nouveau à Keenan, baissant la voix pour adopter un ton de connivence.

— Les recherches n'ont donné aucun résultat, Joe. On a fait tout ce qu'on a pu au sol. Les plongeurs feront une tentative demain, mais je réduis d'ores et déjà les effectifs sur le terrain. Cette opération se poursuivra quelques jours, à une échelle plus raisonnable, mais si on ne le retrouve pas d'ici là, on conclura à la noyade.

L'inspecteur Keenan savait qu'il perdrait son temps en essayant de discuter. Une décision avait été prise, et bien qu'il la trouvât révoltante, il comprenait.

— D'accord, dit-il. J'ai encore deux jours.

Le chef plissa les yeux et tapota du doigt la poitrine de Keenan.

— Rentrez chez vous, Joe. Vous n'êtes d'aucune utilité à ce garçon si vous n'avez pas les idées claires. (Il se retourna pour appeler Torres.) Je vais m'assurer que vous arriviez à la maison en un seul morceau. Pas question de vous laisser prendre le volant avec le peu

que vous avez dormi.

— Je me sens bien, chef...

— Non, Joe. C'est faux. Vous rentrez chez vous. À moins que vous ne vouliez m'expliquer ce qui vous rend tellement spécial ?

— Quoi ? s'emporta Keenan, incapable de cacher sa colère. Quand est-ce que... ?

— Est-ce que vous pensez réellement que tous ces policiers et ces volontaires – parmi eux, des pompiers et des ambulanciers – ont besoin de votre présence pour faire leur boulot ?

Keenan hésita. Soupirant, il sentit qu'il se vidait de toute sa hargne. Bien qu'il lui en coûtât de l'admettre, son chef avait raison.

— Bien sûr que non.

Duquette hocha la tête, puis s'éclaircit la voix alors qu'il se tournait vers le bleu.

— Agent Torres. J'ai peur que l'inspecteur Keenan ne s'endorme au volant. Reconduisez-le chez lui, voulez-vous ?

Quelques minutes plus tard, Keenan était assis dans sa propre voiture, côté passager, avec Torres en guise de chauffeur. Un autre policier viendrait récupérer Torres ensuite. Avec la nuit qui arrivait rapidement, les phares du véhicule donnaient l'impression de briller de manière plus vive.

Ils roulèrent sans ouvrir la bouche pendant un moment avant que Torres ne prenne la parole :

— C'est un méchant blizzard qui s'annonce, dit le bleu. D'après la météo, il risque d'être aussi violent que la Tempête du Siècle.

— C'est ce que j'ai entendu.

Le silence retomba, uniquement troublé par le ronronnement du moteur et des pneus sur la chaussée et, à l'occasion, par des parasites crachés par la radio.

— Je ne sais pas comment vous avez fait pour tenir le coup après ce qui s'est passé cette nuit-là, ajouta Torres d'une voix plate, et d'une neutralité prudente.

L'inspecteur Keenan se tourna lentement vers lui.

Torres fléchit ses doigts sur le volant et remua sur son siège, sensible à la mauvaise humeur de Keenan.

— C'est juste que cela a dû être une expérience terriblement traumatisante pour vous, poursuivit-il. Ces deux garçons électrocutés, l'un d'eux mourant devant vous. Et ensuite, le père qui disparaît, comme par magie. Ça vous change, quelque chose comme ça – forcément. Je me suis toujours demandé si après, sur des affaires du même genre, ça avait influencé votre travail, dans un sens comme dans un autre. Est-ce qu'on devient blasé ou est-ce que, au contraire, on met les bouchées doubles pour ne pas ajouter au sentiment de culpabilité que... ?

— Putain ! mais vous vous prenez pour qui ? cria Keenan.

— Désolé. Je ne voulais pas... J'ai juste entendu dire que...

— Vous êtes dans la police depuis, quoi, six mois ?

Sans expression, Torres serra le volant et garda ses yeux fixés sur la route.

— À peu près.

— Et vous croyez que ça vous donne le droit de m'interroger de cette façon ? poursuivit Keenan, furieux, essayant de maîtriser sa colère – sa souffrance. Vous ne me connaissez pas, Torres. Ne vous avisez plus de me reparler de cette tempête, ou de ce que je pourrais penser ou ressentir. Faites votre boulot et je ferai de mon mieux pour vous éviter qu'un junkie vous descende d'une balle dans la nuque parce que vous n'avez pas un brin de jugeote et que vous vous êtes mis vos collègues à dos.

— Inspecteur, je...

— La ferme.

Torres obtempéra, mais seulement pour une minute ou deux. Quand il tourna dans la rue où habitait Keenan, non loin de sa maison, le bleu commit l'erreur de reprendre la parole :

— Vous n'allez pas abandonner, n'est-ce pas ? demanda-t-il, plein d'espoir, comme s'il n'avait jamais posé de question plus importante de toute sa vie. Dites-moi au moins ça.

— Bien sûr que non, répondit Keenan, toujours en rogne.

Il secoua la tête de frustration.

Les pneus dérapèrent sur du sable alors que Torres freinait devant chez Keenan. Ce dernier descendit du véhicule, tendant la main pour récupérer ses clés que Torres s'empessa de lui restituer.

— Nos supérieurs veulent qu'on laisse tomber, mais j'ai bien l'intention de retrouver ce gosse, dit Keenan. Vivant.

Torres claqua la portière de la voiture de Keenan, puis s'accouda au toit. Dans son expression, le défi avait remplacé le respect qu'il témoignait à l'inspecteur encore quelques instants plus tôt.

— Je vous pose la question, parce que, pour le moment, chapeau, vous faites du super boulot, ajouta Torres, crachant ses mots. Vos antécédents ne plaident pas trop en votre faveur non plus.

Oubliant toute pensée rationnelle, Keenan contourna la voiture par le devant, les clés serrées dans son poing, la colère bouillonnant dans sa tête et son cœur.

— Espèce de salaud, dit-il d'un air méprisant. Comment osez-vous ?

Il ne proféra aucune menace. Les menaces étaient bonnes pour les gens à qui s'offrait une autre voie que celle de la violence. Il s'imagina le nez de Torres, cassé et en sang, sa mâchoire gonflée, moins quelques dents.

Loin de chercher à s'excuser, Torres lui jeta un regard mauvais, l'attendant de pied ferme, les poings serrés lui aussi. Plus jeune, et probablement plus rapide, le bleu semblait redoutable. Keenan fit mine de le frapper, attrapa son poignet quand son adversaire tenta de parer, puis donna un coup de tête à ce petit con avec assez de force pour être lui-même un peu sonné.

Torres recula en chancelant, puis mit un genou à terre. Keenan regarda le pistolet de cet homme qu'il ne connaissait pas suffisamment pour savoir jusqu'où il irait. Il se pencha vers lui, les poings serrés, décidé à ne pas s'arrêter en si bon chemin.

— Vous ignorez tout de ce qui s'est passé cette nuit-là.

Keenan était pleinement conscient des mesures disciplinaires auxquelles il s'exposait, et il s'en moquait. Prêt à en découdre, il rassembla ses forces. Mais quand Torres leva les yeux vers lui, Keenan vit une chose à laquelle il n'était pas préparé. La dernière à laquelle il s'attendait.

Des larmes.

— Vous seriez surpris, rétorqua Torres, les dents serrées.

Keenan fit un pas en arrière. Avant de pouvoir décider comment réagir, il entendit un véhicule qui approchait. Une voiture de patrouille remontait la rue dans leur direction.

Torres se redressa, s'essuyant rapidement les yeux, et ce fut comme si ces larmes n'avaient jamais existé.

— Que voulez-vous dire ? demanda Keenan, alors que la voiture s'arrêtait.

Au moment d'ouvrir la portière, Torres se retourna pour faire face à Keenan.

— Désolé, inspecteur, dit le bleu. Mon chauffeur est arrivé.

Il s'effondra sur son siège, puis claqua la porte. Toujours un peu sonné, Keenan regarda le véhicule démarrer, essayant de comprendre ce qui venait de se produire. À Coventry, tout le monde avait les nerfs à fleur de peau à l'approche d'une grosse tempête, et celle qu'on annonçait pour mercredi promettait d'être un monstre. Autrement, comment expliquer la façon dont Torres lui avait parlé et la violence de ses propres repréailles ? Il n'avait jamais été du genre bagarreur, même quand quelqu'un le cherchait comme le bleu l'avait fait.

Torres avait-il perdu un parent ou un proche dans ce qu'on avait baptisé la Tempête du Siècle ? *La tempête tueuse*, songea-t-il. Il fallait voir le bon côté des choses : il n'était pas seul à s'intéresser à Zachary Stroud.

Si ce gamin était toujours en vie, même si quelqu'un l'avait enlevé, l'inspecteur Keenan le retrouverait.

Avant l'arrivée du blizzard.

Ella s'arrêta dans l'allée et se hâta de couper le moteur ; elle éteignit les phares, surprise de constater que son cœur battait la chamade. Elle sourit toute seule dans l'obscurité à l'intérieur de sa voiture, sentant une étrange excitation monter en elle. Ça pouvait sembler pitoyable, qu'après tant d'années de mariage, elle ressent toujours le genre d'incertitude qui s'emparait d'elle, l'euphorie qui accompagnait un moment d'audace, une prise de risque.

Peut-être que c'est précisément ce qui cloche avec nous, pensa-t-elle. *Pas assez de prise de risque.* Elle et TJ étaient devenus experts à cacher leurs émotions plutôt que de mettre leurs cœurs à nu. Ella savait que c'était mauvais pour eux, pour leur amour. Ces dernières années, elle avait consacré beaucoup trop d'efforts à envelopper les siennes sous des couches d'insatisfaction et d'indifférence qui devaient plus à elle-même qu'à son mari.

Elle sortit de la voiture et ferma la portière avec douceur, appuyant sur le bouton de son bip pour la verrouiller. Elle sentit sa réticence reprendre le dessus – et si elle se ridiculisait ? Son visage s'empourpra rien que d'y penser. Après toutes leurs disputes et les nuits passées à se tourner le dos dans le lit conjugal – l'espace qui les séparait devenant lui-même un fardeau de plus en plus lourd à porter –, un mot ou un regard de travers pouvaient tout gâcher. Depuis quelques jours, elle avait senti la glace commencer à fondre entre eux, mais elle savait que leur situation restait précaire. Un seul dérapage suffirait à mettre un terme à la vie qu'ils avaient construite ensemble.

Respirant à fond, elle se dirigea vers la porte qu'elle ouvrit. Se glissant sans bruit à l'intérieur, elle marqua une pause dans le vestibule et huma l'odeur de quelque chose de délicieux dans le four. Avec un froncement de sourcils intrigué, elle traversa le salon et s'arrêta dans l'embrasure de la porte de la cuisine pour observer son mari en train de remuer quelque chose dans une petite casserole. Aussi dépenaillé qu'à l'accoutumée, il portait un épais pull vert en coton, un jean râpé et des chaussettes, mais pas de chaussures. À cet instant, elle eut l'impression que dix années avaient été effacées du calendrier, les ramenant à une époque où la vie était plus simple. La nostalgie lui perça le cœur.

— Salut, dit-elle, sa voix se cassant.

TJ fit volte-face, surpris, puis posa une main sur sa poitrine.

— Bon Dieu ! tu veux que je fasse une attaque ?

Elle sourit.

— Qu'est-ce que tu mijotes ?

— Feuilletés au poulet aux échalotes, avec sauce aux poivrons rouges. Mais ce ne sera pas prêt avant un moment. Je ne pensais pas que tu...

— Tu ne m'attendais pas avant au moins deux bonnes heures. Tu

n'as tout de même pas fait la cuisine rien que pour toi ?

Il fronça les sourcils.

— Bien sûr que non. Tu ne manges plus – au restaurant – ces derniers temps. Alors, je me suis dit qu'à ton retour tu aimerais... (Il secoua la tête.) Tu sais quoi ? Laisse tomber.

Ella soupira.

— Tu m'as mal comprise, mon chou. Je te jure. J'ai juste pensé que quelqu'un t'avait peut-être appelé pour te prévenir que je rentrais plus tôt aujourd'hui.

Il parut d'abord vouloir continuer à être en colère, alimenter leur dispute, mais il décida de lui tourner le dos et de remuer sa sauce.

— Pourquoi tu es de retour de si bonne heure, d'ailleurs ?

Le cœur battant, elle prit conscience que ses paumes étaient un peu moites ; elle rit d'elle-même, tout bas. Heureusement, TJ ne l'entendit pas – il aurait pu croire qu'elle se moquait de lui, et ils n'avaient vraiment pas besoin de ça.

Elle traversa la cuisine et s'approcha derrière lui, plaçant avec hésitation ses mains sur ses hanches avant de les faire glisser vers son ventre, l'enlaçant et posant sa joue contre son dos.

— Pour nous, répondit-elle.

TJ se raidit, mais elle ne recula pas ; elle se colla simplement à lui, retenant sa respiration. Au bout d'un moment, il commença à se retourner et elle dut le lâcher pour qu'il puisse lui faire face.

— Qu'est-ce qui se passe, Ella ? demanda-t-il, la regardant attentivement.

— Je suis partie plus tôt. Gary s'occupe de la fermeture. Je voulais juste... (Elle baissa les yeux.) J'avais envie de rentrer à la maison.

Elle détestait cette voix fragile, cette façon de se mettre à nu devant lui. Elle savait qu'on pouvait très facilement être blessé dans un moment de vulnérabilité ; elle s'en était suffisamment servie contre lui.

TJ ne dit rien. De longues secondes s'écoulèrent avant qu'elle ne se décide à relever la tête. Elle le vit qui la fixait d'un regard empreint d'une si profonde tristesse qu'elle eut le sentiment qu'un gouffre venait de s'ouvrir sous ses pieds.

— Je n'aurais pas dû rentrer ? demanda-t-elle, songeant à nouveau aux risques pris au nom de l'amour, mais sous un angle moins favorable cette fois. (Elle se détourna vivement.) Bon sang ! tu veux que je parte ?

Elle essuya avec colère les larmes qui lui montaient aux yeux. Elles n'étaient provoquées ni par la tristesse ni par la gêne, mais par le renoncement.

TJ lui toucha le bras.

— Chérie, écoute...

Elle se dégagea.

— Non, je comprends. Les problèmes ne s'évanouissent pas simplement parce qu'on fait comme s'ils n'existaient plus. Je pensais juste...

— Ella.

Il avait prononcé son nom avec une délicatesse qui n'appartenait qu'à lui ; elle se figea sur place, oubliant ce qu'elle avait l'intention de dire ensuite.

— Je suis content que tu sois rentrée, ajouta-t-il sur le même ton.

Elle ne se retourna pas vers lui, de peur que ne resurgissent entre eux les barrières qui avaient miraculeusement disparu.

— Je suis toujours heureux de te voir, poursuivit-il. Mais je le suis encore plus quand *tu* as envie de me voir. Je propose qu'on dîne tous les deux, qu'on boive un verre de vin en discutant du peu de clients qui sont venus au restaurant aujourd'hui. Je ne demande pas mieux que de faire comme si nos problèmes appartenaient au passé. Avec de la chance, si on le souhaite suffisamment fort, ils disparaîtront pour de bon.

Ella se sentait tellement fatiguée. Lasse de se battre. Lasse de ce monde qui semblait leur en vouloir. Elle retomba en arrière contre lui, lui laissant supporter le fardeau de ses os et de ses soucis. Ses bras l'enlacèrent, puis il l'embrassa sur la tête et la tempe ; elle se retourna et TJ l'embrassa sur la bouche avec une sorte d'abandon.

— Est-ce que c'est vraiment impossible ? chuchota-t-elle dans l'espace qui les séparait. Si on arrête de les considérer comme des problèmes, peut-être qu'ils disparaîtront ?

TJ expira, serrant ses mains, et elle sentit l'un des murs se dresser à nouveau entre eux.

— Ce n'est pas aussi simple, dit-il.

— Je sais que je me conduis parfois comme une garce. Que je suis injuste envers toi.

TJ fronça les sourcils.

— Ce n'est pas ça. On est tous les deux responsables de cette situation. Je suis ravi que tu sois rentrée et j'aimerais vraiment qu'on puisse se parler en oubliant toute la tension et les conneries...

Il lança un regard méfiant derrière elle, en direction de la porte de la cuisine, l'air préoccupé. Ella se retourna pour voir si on les espionnait, si Grace venait d'arriver – ils étaient toujours seuls.

— Mais ? demanda-t-elle.

— Je pense qu'un de nos problèmes ne s'en ira pas aussi facilement.

TJ jeta à nouveau un coup d'œil vers l'entrée et soudain, elle comprit.

— Grace ? fit-elle doucement. Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il s'écarta d'elle, se passa une main sur le visage, regarda autour de lui comme si les mots qui lui manquaient pouvaient apparaître par magie. Quels qu'ils soient, il sembla les trouver.

— C'était bizarre, ce matin, non ? chuchota-t-il.

Ella hocha la tête.

— Un peu. Mais elle...

Il leva la main pour l'interrompre.

— Écoute-moi, s'il te plaît. Elle est venue discuter avec moi pendant que je jouais au restaurant aujourd'hui, et c'était encore pire. Elle parle comme...

— Comme quoi ?

TJ inclina la tête, la fixant de ce regard implorant qu'elle ne connaissait que trop bien, celui qui signifiait : *Tu sais bien. Tu sais bien, Ella, ne m'oblige pas à le dire.*

— Comme une adulte.

— Tous les enfants font ça.

— Non, dit-il, levant un doigt. Pas comme ça. À la place d'une fillette de onze ans, j'ai l'impression d'avoir en face de moi une vieille dame, sage et cynique. Et c'est trop bizarre, trop... intime. Comme si elle nous connaissait mieux que nous-mêmes.

Ella sentit qu'elle se raidissait. Elle plissa les yeux.

— Je pense que tu exagères un peu, tu ne crois pas ? Les enfants essaient sans arrêt de se redéfinir, de comprendre ce qui les sépare des adultes. Quand j'avais neuf ans, j'ai annoncé à mes parents que j'avais des droits et que j'entendais bien qu'ils les respectent.

TJ secoua la tête, avec bien plus d'intensité.

— C'est *différent* avec Grace. J'ignore comment l'expliquer, mais ce n'est pas pareil. Fais-moi confiance. Ou, mieux encore, va l'observer.

Ella hésita, puis haussa les épaules.

— D'accord. Elle est dans la salle de séjour ?

— Oui, répondit TJ. Jette un coup d'œil et ose me dire après qu'elle ne se comporte pas de façon bizarre... qu'elle est toujours la même gamine.

— Qu'est-ce que tu... ?

— Va voir, fit-il avec une insistance qui acheva de la convaincre.

Ella traversa à nouveau le salon et le vestibule. Avant d'entrer dans la salle de séjour, elle entendit les rires enregistrés d'une sitcom. Elle considéra brièvement une pensée qui s'était nichée furtivement dans les recoins les plus sombres de son esprit au cours des deux dernières minutes. *Est-ce que c'est vraiment Grace qui est devenue bizarre, ou est-ce que c'est lui ?*

Puis elle pénétra dans la pièce.

Grace était assise sur le canapé, adossée bien sagement aux coussins. Elle disparaissait pratiquement à l'intérieur d'un gilet jaune

qu'Ella reconnut comme un des siens. Elle l'avait boutonné jusqu'en haut. En travers de ses jambes, elle avait étalé une couverture bleue usée que la défunte mère de TJ avait tricotée. Sur la table basse se trouvait un petit plateau, avec une théière en porcelaine et une tasse assorties.

Une cascade de rires attira le regard d'Ella vers la télévision qui diffusait un épisode vieux d'un demi-siècle du *Dick Van Dyke Show* dans un noir et blanc superbe. Ella fronça les sourcils, s'efforçant de comprendre la scène qui se déroulait devant elle. *C'est un jeu, pensa-t-elle. Elle fait semblant, comme quand elle prend le thé avec ses poupées, sauf qu'elle est seule.*

De nouveaux éclats de rire s'élevèrent – May Tyler Moore battant froid à son mari. Ella se dit que la plupart de ces rires, enregistrés il y a si longtemps, appartenaient à des morts. *Des rires fantômes*, pensa-t-elle, et un frisson la parcourut comme elle n'en avait jamais ressenti auparavant.

Alors que Grace se penchait en avant pour prendre sa tasse de thé, Ella ne put retenir un petit hoquet de surprise. La fillette se figea un instant, consciente de sa présence, puis continua comme si de rien n'était, sirotant son thé.

Lentement, Grace se tourna vers elle, la tasse à la main, la lueur bleutée de la télévision projetant des ombres étranges sur son visage. La petite fille d'Ella lui sourit.

— Viens regarder avec moi, mère, l'invita-t-elle, bien comme il faut. Tu vas adorer cet épisode. C'est l'un de mes préférés.

Saisie d'effroi, Ella eut l'impression de sentir des doigts glacés sur sa colonne vertébrale. Le cœur battant, légèrement tremblante, elle fit deux pas en arrière, avant de s'enfuir de la pièce.

Chapitre 13

Le lundi matin, Allie se tenait sur le trottoir devant le collège Trumbull, surveillant les voitures qui s'arrêtaient pour que les parents puissent déposer leurs enfants. Tous les jours deux professeurs « accueillaien » les élèves qui n'arrivaient pas en bus, mais Allie savait qu'une partie de sa mission consistait à rappeler à l'ordre les adultes qui ne respectaient pas les règles. Les instructions qu'on leur donnait en début d'année étaient pourtant claires comme de l'eau de roche. Interdiction formelle de laisser leurs enfants sortir du véhicule avant qu'ils se trouvent devant l'école, et ce uniquement du côté passager, afin qu'ils n'aient qu'un pas à faire jusqu'au trottoir. Malgré cela, certains s'arrêtaient en double file, lâchant leur progéniture au beau milieu de la route sans se soucier de la circulation et des risques d'accident.

Allie détestait ces gens. Elle leur en voulait de mettre leurs enfants en danger. Mais elle leur enviait également cette innocence qui leur permettait de se montrer aussi cavaliers concernant les questions de sécurité.

Ils ne sont pas en sécurité, aurait-elle pu leur dire. Aucun d'eux n'est à l'abri. Parfois, ils meurent.

Douze ans après la perte d'Isaac, ces pensées occupaient toujours son esprit quand elle se retrouvait de service devant le collège. Deux fois par semaine, depuis douze ans, elle regardait des parents jouer avec la vie de leurs enfants.

De temps à autre, elle dépassait les bornes, elle le savait ; elle les réprimandait sévèrement en pleine rue, avec une pointe d'hystérie dans la voix. Les premières années après la disparition d'Isaac, la plupart de ceux qui étaient au courant de la mort de son petit garçon avaient eu la décence d'afficher une expression affligée quand elle leur rappelait les règles. Mais avec le temps, ces enfants étaient allés au lycée, et leurs parents les avaient suivis, et de moins en moins de gens avaient conscience qu'à une époque elle avait eu non pas un, mais deux fils.

Quelle chose étrange, avoir subi une telle perte et être entourée au quotidien d'un si grand nombre de personnes qui ne s'en doutaient absolument pas. Allie savait que tout le monde vivait des épreuves, plus ou moins pénibles, invisibles à l'œil d'autrui. Quand elle avait

retrouvé cet anonymat les jours d'école, elle avait découvert que cela lui convenait tout à fait. Elle était redevenue un professeur comme les autres, une mère comme les autres, et ça lui convenait. Elle détestait ces moments dans la conversation où les gens prenaient connaissance pour la première fois de la mort d'Isaac. Mais la dépose du matin, c'était différent. Elle voyait des parents faire preuve d'une telle imprudence, alors elle voulait qu'ils sachent ce qu'ils risquaient de perdre en gagnant ces quelques précieuses minutes.

— Monsieur Roche ? dit Allie, descendant du trottoir.

Deux élèves s'immobilisèrent pour assister à la scène, mais elle leur sourit et leur fit signe de continuer.

— Allez, entrez. S'il vous plaît.

Les garçons s'éloignèrent en marmonnant. Allie leva la main pour que le conducteur d'une Subaru la laisse passer, puis avança entre les voitures qui faisaient la queue. Le père de Kitty Roche avait arrêté sa Volkswagen rouge en double file ; la collégienne en descendit, puis tendit le bras à l'intérieur pour récupérer son sac à dos.

— Monsieur Roche ? l'interpella Allie, pressant le pas.

Kitty – une blonde maigrichonne avec un ruban rouge dans les cheveux – la regarda d'un air penaud, puis mit son sac en bandoulière.

À l'intérieur de sa voiture, M. Roche, une main posée sur le volant, se pencha par-dessus le siège passager.

— Désolé, madame Schapiro. Je n'ai vraiment pas pu me débrouiller autrement aujourd'hui. Je suis en retard pour une réunion.

Elle aurait eu tant de choses à lui dire, tellement de manières différentes d'exprimer ses peurs. Plus que tout, elle regretta de ne pas pouvoir lui faire partager, oh ! pas plus de quelques minutes, la peine qu'elle portait en elle tous les jours... ne serait-ce que pour lui épargner d'avoir à la ressentir un jour.

— Monsieur Roche, mieux vaut être en retard à une réunion qu'arriver à l'heure à l'enterrement de votre fille.

Il resta bouche bée.

— Ben merde, chuchota Kitty, lui lançant un regard horrifié alors qu'elle se hâtait entre les voitures qui attendaient.

Elle rejoignit le trottoir, puis traversa la pelouse en direction de l'école.

— Vous ne pensez pas que vous en faites un peu trop ? s'indigna M. Roche, avec une expression où la colère le disputait à la stupéfaction.

Confuse, Allie sentit ses joues s'empourprer. Elle n'avait pas eu l'intention de prononcer ces mots à voix haute. Elle avait déjà rappelé les règles à une demi-douzaine de parents ce matin.

— Veuillez m'excuser, dit-elle, alors que la ligne de voitures continuait à avancer et qu'un 4 × 4 arrivé derrière la VW de

M. Roche était obligé de faire un écart. Mes paroles ont dépassé ma pensée.

M. Roche sembla hésiter, puis ses traits s'adoucirent.

— Ce n'est pas grave. C'est sans doute frustrant de devoir rappeler à l'ordre sans arrêt tous ces parents indisciplinés. Mais vous feriez peut-être bien de boire moins de café ?

Allie sourit.

— Promis, mais à une condition : à partir d'aujourd'hui, vous resterez dans la file pour déposer Kitty.

— Je ferai de mon mieux. Mais maintenant, je dois vraiment y aller.

Kitty avait laissé la portière ouverte parce qu'ils parlaient. Allie l'empêchait de partir. Gênée et contrariée, elle se demanda par quel retournement de situation elle se retrouvait en position de devoir s'excuser. Elle lui souhaita une bonne journée, ferma la porte, puis recula alors que M. Roche s'éloignait, l'abandonnant du mauvais côté de la file, en pleine rue.

C'est cette fichue tempête, songea-t-elle.

Bien qu'il fit suffisamment froid pour porter des gants, une écharpe et un bonnet, le soleil brillait dans un beau ciel bleu, rare pour un mois de février. Mais à en croire la météo, une tempête hivernale majeure frapperait la ville d'ici à deux jours – le pire blizzard depuis des années. Dans ce cas, comment s'étonner que cela réveille son chagrin, qu'elle ait l'impression que la mort d'Isaac remontait à une douzaine de jours plutôt qu'à une douzaine d'années ?

Après tout, que représentaient douze années ? Autrefois, quand elle était petite, cela lui aurait semblé une éternité. Mais en grandissant, elle avait pris conscience qu'un an, douze ans même, ce n'était rien. Elle se rappelait encore clairement certains détails de son enfance, elle se souvenait de choses qui dataient d'une décennie comme d'expériences récentes. Elle se demanda si, sur ses vieux jours, elle reviendrait sur son passé en pensant que les années s'étaient envolées. Toute une vie... n'était rien. Mais c'était déjà plus que ce qu'avait eu Isaac.

— Bonjour, madame Schapiro ! lui lança une élève.

Elle se retourna ; Claire Nguyen la saluait, alors qu'elle se précipitait à travers la pelouse depuis la voiture de sa mère. Allie sourit et lui fit bonjour de la main.

Les gosses profiteront au moins d'un ou deux jours de neige, se dit-elle, essayant de traiter à la légère la terreur qui se lovait autour de son cœur tel un serpent.

Elle regarda vers la file des parents, s'assura que la maman de Claire l'avait vue, puis se glissa entre deux véhicules. Elle avait atteint le trottoir quand elle entendit un craquement de métal et un

crissement de pneus qui dérapaient. Les enfants qui traversaient la cour enneigée se retournèrent, les yeux écarquillés. Allie courut jusqu'à la voiture de Mme Nguyen et se dressa sur la pointe des pieds pour apercevoir une Cadillac bleu sombre qui venait d'accrocher l'aile d'un pick-up garé de l'autre côté de la rue.

La Cadillac continua en roue libre, son rétroviseur côté conducteur pendant au bout de quelques fils.

Les élèves hurlaient, certains se précipitèrent vers le trottoir pour mieux voir.

— Reculez ! cria Allie. Que tout le monde...

Le moteur de la Cadillac s'emballa, accélérant au lieu de ralentir. Elle entra en collision avec l'arrière de la file de dépose dans un bruit de métal froissé. Trois ou quatre véhicules emboutirent ceux qui les précédaient avant que la réaction en chaîne s'interrompe. Un sifflement s'échappa d'un radiateur cassé, alors que plusieurs parents furieux bondissaient hors de leurs voitures en jurant afin d'évaluer l'étendue des dégâts.

Allie murmura une prière et se rua vers le véhicule le plus proche ; côté passager était assis un élève de quatrième, Ryan Morretti. Le garçon ouvrit la portière et sortit en trébuchant.

— Ryan, tu vas bien ? demanda-t-elle. Tu n'as rien ?

— Non, répondit-il, secouant la tête. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Allie le planta là, se hâtant de remonter la file alors que les enfants – apparemment, aucun d'eux n'était blessé – descendaient de voiture en attrapant leurs sacs à dos pour se diriger vers le groupe d'adultes qui entouraient déjà la Cadillac. Son capot s'était déformé, l'avant enfoncé, mais l'arrière de la petite Ford Focus or avait été complètement défoncé. Les airbags avaient tous deux fonctionné. Allie vit que Lauren Cappuccio et sa mère se trouvaient toujours dans le véhicule. Un parent qu'elle ne reconnut pas aidait Mme Cappuccio à s'extraire de l'habitacle. Allie tenta d'en faire autant pour Lauren, mais la portière côté passager avait été coincée dans la collision.

La vitre avait volé en éclats ; Allie s'accroupit pour s'adresser à Lauren.

— Tu n'es pas blessée ?

D'ordinaire sarcastique et si sûre d'elle-même, la jeune fille était très pâle, mais elle hocha la tête.

— J'ai l'impression qu'on m'a donné un coup de pied dans la poitrine, mais à part ça, je pense que je n'ai rien de cassé.

— Tu peux respirer normalement ? demanda Allie.

Lauren sourit faiblement.

— Si je réponds « non », je n'ai pas besoin d'aller en cours ?

— De toute façon, tu ferais mieux de voir un médecin.

— Je respire sans problème, mais j'ai les oreilles qui bourdonnent.

— Ne bouge pas. Je m'occupe de tout, dit Allie, se retournant vers la Cadillac.

Une engueulade avait commencé. Mme Cappuccio semblait s'efforcer de calmer le jeu, mais le conducteur de la Cadillac avait, par un hasard malheureux, inclus Helen Smith, garce en chef de l'association des parents d'élèves, dans son carambolage.

— Tout le monde va bien ? s'enquit Allie, cherchant d'éventuels blessés.

Les têtes se tournèrent vers elle.

— À votre avis ? aboya Mme Smith.

— Ça m'en a tout l'air, en effet, répliqua Allie. Mais la fille de Mme Cappuccio souffre peut-être d'une commotion cérébrale.

Vous ne connaissez pas votre chance, tous autant que vous êtes, pensa Allie. *Vous êtes juste un peu secoués, mais en vie. Vos enfants sont en vie.*

— Oh ! mon Dieu, Lauren, dit Mme Cappuccio, contournant l'arrière de la Cadillac et passant devant Allie pour se précipiter aux côtés de sa fille.

À ce moment-là, Allie reconnut le conducteur de la Cadillac. Grand et large d'épaules, avec une quinzaine de kilos en trop, Eric Gustafson était entré au conseil municipal un an plus tôt. Son fils, Kurt, était dans la classe d'Allie, même si M. Gustafson n'était jamais venu aux réunions de parents d'élèves, préférant déléguer cette corvée à sa femme. Allie l'avait identifié d'après les photos parues dans le journal local. Avec ses traits nordiques, son visage joufflu et ses cheveux roux coupés court, difficile de l'oublier ! Devant son expression pathétique, elle sentit toute colère la quitter. Il était déjà la cible de tant de rage qu'elle ne put que le prendre en pitié.

— Vous avez bu ? demanda Mme Smith, enfonçant son doigt dans la poitrine de M. Gustafson. C'est ça ? Ne croyez pas pouvoir vous en tirer à bon compte parce que vous siégez au conseil municipal !

Les autres parents – au nombre de trois, sans Mme Cappuccio – avaient d'abord paru en colère, mais depuis que la rue résonnait de la diatribe de Mme Smith, ils semblaient plus gênés que furieux. Tous les élèves s'étaient éloignés furtivement, à bonne distance ; depuis la pelouse enneigée, ils assistaient au spectacle en se moquant des protagonistes avec leurs amis. Même Kurt se tenait à une vingtaine de mètres, semblant tour à tour irrité et humilié par l'attitude de son père.

— Je suis désolé ! C'était un accident ! protesta Gustafson, le visage empourpré, au bord des larmes.

— La conduite en état d'ivresse n'est pas un accident, c'est un crime ! rétorqua sèchement Mme Smith.

— Je ne suis pas ivre ! cria M. Gustafson.

Il regarda autour de lui, comme en quête d'un soutien. Quand ses

yeux croisèrent ceux d'Allie, il se fraya un passage parmi les autres parents jusqu'à elle.

— Madame Schapiro, s'il vous plaît. Sentez mon haleine. Je jure que je n'ai rien bu.

Allie l'observa. Il n'avait peut-être rien bu, mais son comportement n'en était pas moins curieux. M. Gustafson semblait friser la panique, comme un enfant pris en faute qui essaie de s'en tirer comme il peut. Il ne réagissait certainement pas comme un adulte – un élu, qui plus est – face à des gens qui lui en voulaient pour les dégâts qu'il venait de causer.

— Votre haleine ne m'intéresse pas, monsieur Gustafson. Calmez-vous. (Puis elle s'adressa aux autres parents, concentrant son attention sur Mme Smith.) *Tout le monde* se calme. Ce n'est qu'un peu de tôle froissée. Ça arrive tous les jours. Je suis sûre que vous avez tous déjà eu un accrochage de ce genre.

— Je vais être en retard à mon travail ! déclara Mme Smith en croisant les bras d'un air de défi.

Le soleil se refléta sur ses lunettes et fit ressortir les poils de chat sur sa veste.

Au loin, une sirène retentit ; quelqu'un avait prévenu la police. Allie se retourna et vit le principal, M. D'Amato, pousser les élèves spectateurs vers l'école avec l'assistance du professeur d'éducation physique. Allie se sentit soulagée. Elle serait ravie de laisser cette pagaille entre les mains de M. D'Amato.

— Veuillez regagner vos voitures, s'il vous plaît, dit-elle, jetant un coup d'œil en direction de Mme Cappuccio qui, agenouillée sur le trottoir, prodiguait des encouragements à sa fille.

Lauren avait commencé à se libérer de sa ceinture et de l'airbag et progressait vers la portière côté conducteur.

— Pas avant d'avoir obtenu une réponse, dit Mme Smith, qui approchait à grandes enjambées de l'endroit où Allie se tenait avec M. Gustafson.

Ce dernier avait pris position derrière elle, comme si elle pouvait le protéger du courroux de Mme Smith.

— Écoutez, je suis vraiment navré, insista M. Gustafson, refusant toutefois de croiser les yeux de Mme Smith. (Il était agité, lançait des regards furtifs à la ronde, l'air gêné, frustré.) Mais je ne suis pas ivre.

— Alors, si vous n'avez pas bu, qu'est-ce qui vous est passé par la tête, bon sang ? Vous êtes rentré dans ce pick-up là-bas. Je vous ai vu arriver dans mon rétroviseur. Vous ne maîtrisiez plus votre véhicule et vous n'avez rien trouvé de mieux que de donner un coup d'accélérateur au lieu de freiner, comme une de ces mamies de quatre-vingt-dix ans qui s'écrasent contre le mur d'une épicerie. On avait tous nos enfants dans la voiture ! Si vous n'êtes pas ivre, vous avez dû

prendre de la drogue...

— Je n'ai pas pris de drogue ! rugit M. Gustafson.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? répliqua Mme Smith sur le même ton. Et ne me racontez pas que votre pédale est restée coincée, parce que je vous...

— Je ne sais pas comment conduire une voiture ! cria Gustafson.

Cet aveu fit taire tout le monde pendant un moment.

— Je veux dire..., fit-il en cherchant ses mots. Je ne me rappelle pas comment on fait. Il m'est arrivé quelque chose. Mon... Mon fils devait aller à l'école et il m'a demandé de l'emmener. Sa mère est partie travailler tôt ce matin, et j'étais le seul à pouvoir le déposer, mais... je ne me rappelle pas comment conduire !

Tous les regards se fixèrent sur lui. Allie était persuadée qu'il leur cachait quelque chose. Mais à le voir aussi misérable, elle savait également qu'il ne leur mentait pas.

Une voiture de patrouille tourna au coin de la rue, précédant de quelques secondes une ambulance qui venait de la direction opposée. Le principal, qui jusqu'alors avançait à grandes enjambées vers les parents, changea d'itinéraire pour accueillir les forces de l'ordre. Allie regarda autour d'elle et constata que tous les élèves étaient rentrés dans l'établissement ; au bord du trottoir ne restaient que les véhicules impliqués dans le carambolage. La sonnerie de l'école retentit à l'intérieur, traversant la pelouse.

Mme Smith les abandonna brusquement pour se diriger vers le policier, probablement pour insister afin que M. Gustafson subisse un alcootest et un dépistage de drogue. Elle avait raison, Allie le savait. C'était peut-être un accident, mais Gustafson aurait pu tuer quelqu'un. Elle n'avait guère de sympathie pour Helen Smith – personne ne l'aimait, pas même M. Smith –, mais Allie se demanda si cette garce n'était pas la seule à réellement comprendre ce qu'elle aurait pu perdre ce matin.

Repentant, mais tout de même un peu irrité, M. Gustafson s'essuya les yeux en attendant le policier et le principal. Allie resta près de lui, alors que les autres semblaient ne plus s'intéresser à lui.

— Vous vous êtes cogné la tête récemment ?

Gustafson se tourna vers Allie.

— Quoi ?

— Est-ce que vous vous êtes cogné la tête, ou est-ce que vous avez fait une chute ? Les gens n'oublient pas comment conduire une voiture sans raisons.

Il se détourna, refusant de croiser son regard. Alors qu'elle l'observait, quelque chose lui vint à l'esprit qui lui fit froncer les sourcils.

— Comment connaissiez-vous mon nom ? voulut-elle savoir.

Son expression changea, l'irritation cédant la place à l'angoisse. Il lui jeta un rapide coup d'œil, comme s'il se sentait coupable, mais il ne répondit pas. Un frisson parcourut la colonne vertébrale d'Allie.

Puis le policier arriva, un calepin et un stylo dans les mains, prêt à prendre la déposition de Gustafson. M. D'Amato entraîna Allie à l'écart pour qu'elle lui fasse un compte-rendu de la situation. Alors qu'elle parlait au principal, elle continua à lancer des regards en direction de M. Gustafson.

La détermination que mettait ce dernier à l'ignorer la laissa songeuse.

Depuis son lit, Miri regardait fixement son réveil sur la table de nuit. Elle se dit qu'elle aurait dû se lever. Dehors, l'obscurité avait commencé à s'éclaircir, le matin pointait le bout de son nez. Bientôt, le soleil se lèverait – enfin, il ferait de son mieux pour un mois de février à Seattle. Elle n'avait pas fermé l'œil. Ses quelques rares moments de répit n'avaient pas duré plus de quinze ou vingt minutes. Chaque fois, elle avait été réveillée par l'écho de la voix de son père dans son esprit, comme s'il venait de lui parler en rêve.

Le problème, c'était qu'il lui avait effectivement parlé, mais pas en rêve.

Elle observa attentivement les aiguilles qui avançaient lentement vers les 6 heures, mais juste derrière le réveil se trouvait ce qui exerçait une réelle fascination sur elle : son mobile, sur la table de chevet. Elle l'avait branché sur une prise murale pour qu'il soit chargé aujourd'hui, mais elle l'avait également éteint. Le téléphone gisait, endormi et inoffensif, et pourtant, elle avait été convaincue qu'il sonnerait au milieu de la nuit. Une perspective qui tantôt la terrifiait tantôt l'électrisait.

Papa, pensa-t-elle, comme si elle avait le pouvoir de l'appeler.

Miri avait presque réussi à se persuader qu'elle verrait les choses sous un jour différent au matin. Les gens disaient ça tout le temps, et elle avait découvert que c'était vrai, mais pas aujourd'hui. La nuit avait passé, et l'aube n'avait pas effacé les événements de la veille. Elle n'avait pas soudain pris conscience que tout cela n'avait été qu'un rêve ni trouvé une explication logique.

La voix au téléphone avait bien appartenu à son père. Son père était mort. Elle avait donc parlé à un fantôme.

Elle se redressa et se frotta les yeux. Sa main s'aventura involontairement vers le téléphone avant de changer de trajectoire. S'emparant de la télécommande, elle alluma la télévision et sortit du lit ; elle enleva son tee-shirt usé des Decemberists, puis se dirigea vers la salle de bains. Elle s'aspergea le visage d'eau froide au-dessus du lavabo, puis laissa son esprit vagabonder alors qu'elle regardait son

reflet dans la glace, observant la petite rose tatouée sur sa hanche. Son père l'avait parfois appelée sa « belle fleur ».

Revenant au présent, elle ouvrit le robinet de la douche et le laissa couler jusqu'à ce que la vapeur embue toute la pièce. Elle dut attendre de se trouver sous le jet brûlant pour que la tension dans son cou et ses épaules s'atténue. Alors que l'eau tombait en cascade sur elle et lavait son corps de la crasse de la veille, elle permit à son esprit de vagabonder.

Miri pensa à sa ville natale.

Un matin d'avril, alors qu'elle était encore en classe de terminale, sa mère lui avait annoncé que leur maison lui coûtait trop cher et qu'elle avait cessé de rembourser l'emprunt immobilier des mois plus tôt. La saisie n'allait pas tarder, et Angela avait décidé d'emménager dans un appartement. Miri pouvait rester avec elle jusqu'au moment où elle partirait à l'université. Elle serait bien sûr la bienvenue pendant les vacances, mais Angela avait été on ne peut plus claire sur l'usage de son deux-pièces : Miri n'y serait pas chez elle. La dispute qui avait éclaté alors avait été courte, amère et unilatérale. Bien qu'Angela eût toujours eu mauvais caractère, elle avait laissé sa fille hurler sans réagir. Son absence d'émotion, voilà ce qui avait fait le plus mal. Elle avait fait un choix, ferme et définitif ; les sentiments de Miri n'entraient pas en ligne de compte.

Sans abdiquer ses responsabilités de mère, Angela lui avait fait faux bond. Miri se souvint de cette éternelle rengaine de sa mère, quand elle était petite, sur l'importance de donner à un enfant des racines et des ailes. Des racines et des ailes. Et maintenant, elle mettait le feu au nid !

Miri ne le lui avait jamais pardonné.

L'idée de perdre la maison de son enfance l'avait attristée, mais curieusement l'avait aussi libérée. Elle avait étudié à l'université du Massachusetts à Amherst tout l'automne et quand Angela lui avait demandé ce qui lui ferait plaisir pour Noël, Miri lui avait répondu : « un sac à dos et des chaussures de marche ». Le lendemain de Noël, elle avait abandonné tout ce qui lui appartenait à l'exception de ce qui pouvait tenir dans son sac, elle avait lacé ses chaussures flambant neuves et pris la route. Elle s'était juré de ne plus jamais passer la nuit sur le canapé du petit appartement de sa mère.

Miri avait traversé le pays en stop, dormi dans des parcs et des campings. En dépit des histoires atroces que tout le monde lui avait racontées, elle n'avait été ni agressée, ni volée, ni violée. En chemin, elle n'avait croisé que des esprits libres et des âmes perdues. Pour passer le temps, elle avait fabriqué des bracelets et des boucles d'oreilles avec des perles qu'elle avait emportées. La bijouterie artisanale avait été un de ses *hobbies* depuis des années. Une fois en

Californie, elle avait étalé une couverture sur la plage et commencé à vendre ses créations.

Pendant trois ans, elle avait parcouru les routes d'Amérique, visitant quarante-sept des États contigus, mais sans jamais retourner dans le Massachusetts. Sans jamais rentrer à la maison. Au bout de ces trois années, elle était arrivée à Seattle où elle avait enfin décidé que son odyssée touchait à sa fin et qu'elle se sentait prête à repartir de zéro. Elle avait trouvé du travail et un appartement, s'était inscrite à l'université, et avait essayé d'oublier définitivement Coventry, à part Jake, son meilleur ami au lycée, avec qui elle avait partagé la pire nuit de leur existence.

En pensant à Jake, elle se souvint de son appel de la veille et soudain, même l'eau chaude ne réussit pas à chasser le frisson glacé qui la parcourut. Miri ferma le robinet, se sécha et enveloppa ses cheveux dans une serviette, puis elle sortit de la cabine dans la salle de bains envahie par la vapeur. La condensation déposée sur le miroir l'empêcha de voir son reflet, comme si elle n'était pas réellement présente et n'existait que dans le monde d'où avait émané cet *autre* coup de fil.

Après s'être habillée, elle s'assit un moment au bord de son lit en compagnie des voix étouffées de la télévision et fixa son mobile du regard. Le matin gris était là, et la lumière diffuse du jour entraînait à flots par la fenêtre.

Miri prit son téléphone, le débrancha de son chargeur et l'alluma. Elle hésita une seconde avant de consulter le journal d'appels où « JAKE » figurait en haut de la liste. Sa gorge se serra et elle sentit son pouls s'accélérer. Elle avait cru qu'en plein jour, sans une seconde tentative de sa part ou une autre preuve, elle réussirait à se convaincre que ça n'avait pas eu lieu – qu'elle n'avait pas parlé à son père sur ce même appareil.

— Merde, chuchota-t-elle.

Abandonnant son mobile sur la table de nuit, elle sortit un sac de voyage de son armoire. Elle avait des dispositions à prendre, des gens à prévenir auprès de qui elle s'était engagée, des cours à reporter. Pas aujourd'hui, alors.

Demain. Demain, elle repartirait pour le seul endroit où elle s'était un jour réellement sentie chez elle.

Harley Talbot arrêta sa voiture de patrouille dans l'allée de Jake Schapiro peu après 15 heures ce lundi. Les ombres que projetaient les pins, des chênes et des bouleaux imposants sur la propriété étaient déjà longues sur le sol à la blancheur immaculée. Il avait fait un temps magnifique, avec un ciel bleu radieux, mais en hiver les journées étaient courtes. Harley n'avait rien contre l'obscurité – il avait connu

plusieurs périodes nocturnes dans sa vie –, mais en ces après-midi abrégés, quand la terre commençait à perdre progressivement de ses couleurs, il se sentait toujours floué.

Arrête de te raconter des histoires, se dit-il, alors qu'il coupait le moteur. *Ce n'est pas parce que les jours sont plus courts que tu es sur les nerfs.*

Après le coucher du soleil, le directeur de la police suspendrait les recherches pour retrouver Zachary Stroud jusqu'au matin – plus de douze heures pendant lesquelles tout pouvait arriver à ce gosse, s'il était encore de ce monde, égaré quelque part là-dehors. Harley avait travaillé avec ses collègues et les volontaires toute la journée, et maintenant il prenait son service comme si de rien n'était. Quelqu'un devait patrouiller dans Coventry, surtout la nuit.

Alors qu'il descendait de son véhicule, soulagé de pouvoir étirer ses jambes, il jeta un coup d'œil vers la maison et haussa un sourcil. Dans la lumière crépusculaire aux ombres allongées, la ferme de Jake semblait abandonnée. Sur toutes les fenêtres, les stores avaient été baissés.

— Ben ça ! marmonna Harley, laissant tomber sa main pour défaire le bouton pression de son holster.

Une inspection rapide de la propriété ne révéla rien d'anormal. La voiture de Jake se trouvait dans l'allée, l'avant presque contre la porte du garage trop encombré pour être utilisé dans sa fonction d'origine. De l'absence de traces de pneus dans la neige, Harley déduisit que Jake n'était pas sorti depuis la fin de la tempête. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur du véhicule, puis se dirigea vers l'entrée. Avec l'orientation de la maison et les arbres, le chemin ne recevait pas beaucoup de soleil pendant la journée ; la glace qui le recouvrait encore craqua sous ses pas.

De près, Harley aperçut un rai de lumière autour des stores des fenêtres du salon sur sa gauche. Des rideaux vaporeux empêchaient de voir à travers les vitres de part et d'autre de la porte ; il essaya tout de même de jeter un coup d'œil à l'intérieur, mais sans succès.

Il sonna, puis frappa, le son faisant écho sur la neige et les arbres. Plusieurs secondes s'écoulèrent. D'habitude, il aurait supposé que Jake était parti se promener avec son appareil photo, mais ces stores baissés le troublaient. Sans parler de la demi-douzaine de SMS qu'il avait envoyée à Jake aujourd'hui et des deux messages vocaux qu'il lui avait laissés sans obtenir de réponse. Il avait décidé de faire un saut pour lui dire bonjour, dans l'espoir que Jake aurait envie de regarder un film avec lui plus tard en mangeant quelques ailes de poulet commandées chez *Atomic Wings*. Par ailleurs, le silence radio de son ami l'inquiétait un peu.

Maintenant, son inquiétude avait grandi.

— Jake ! cria-t-il, frappant plus fort à la porte. Tu es là ? Ouvre !
Tu dramatises, Harley.

Peut-être bien, mais il n'avait vu des stores baissés de cette façon – complètement, pour empêcher quiconque de jeter un coup d'œil à l'intérieur – qu'une seule fois, à la maison des LaValle, l'été dernier. Martin LaValle, un étudiant de vingt ans, était rentré d'une soirée entre amis, avait pris le fusil de son père et assassiné sa petite sœur dans son lit. Quand ses parents, réveillés par la détonation, avaient accouru, il leur avait explosé la cervelle sur le papier peint à fleurs du couloir.

Harley n'aimait pas ces stores baissés.

— Jake, réponds, nom de Dieu ! s'emporta-t-il, tapant du plat de la main contre le bois à en faire trembler la porte dans son châssis.

Putain de merde.

Il essaya de tourner la poignée, mais c'était fermé à clé. Après avoir étudié la porte un moment, comme si son regard insistant pouvait suffire à la faire céder, il sonna une dernière fois, puis colla son oreille contre le panneau, dans l'espoir d'entendre bouger. Harley eut l'impression de distinguer quelque chose, une sorte de chuintement ou de chuchotement.

Puis quelqu'un ouvrit le verrou avec un bruit sourd ; Harley eut un mouvement de recul.

— Jake ?

Dans un entrebâillement de vingt-cinq à trente centimètres, le visage de Jake Schapiro apparut, mal rasé, avec un sourire gêné. Il avait l'air débraillé, décoiffé, et il était vêtu d'un tee-shirt et d'un vieux jean large. Sa façon de se tenir rappela à Harley les occasions où, à l'université, son camarade de chambre l'avait accueilli en lui demandant de bien vouloir déguerpir parce qu'il avait une fille dans son lit.

— Salut, dit Jake. Désolé de ne pas avoir répondu à tes messages. Je suis en train de bosser sur un truc. Tu me connais : j'ai tendance à oublier tout le reste.

Harley le dévisagea.

— Quel genre de truc ?

— L'aménagement des pièces du fond, à l'étage. Je pense que je vais en faire une bibliothèque.

— Super, fit Harley.

Il inclina la tête pour regarder dans la maison, mais Jake se déplaça et réduisit légèrement l'entrebâillement ; aucun doute possible, il voulait empêcher Harley de voir à l'intérieur.

— Écoute, je...

— J'ai un peu de temps libre demain, l'interrompt Harley. Je pourrais te filer un coup de main.

— Non, non, ça ira. Ça commençait à me peser, tu comprends ? J'avais tout un tas de projets, mais rien n'avançait. Maintenant, je suis bien décidé à m'y mettre, mais c'est quelque chose que j'aimerais accomplir seul. Ne le prends pas mal.

Harley hocha la tête, reculant d'un pas.

— Pas de problème.

En tant qu'ami de Jake, il était tenté d'insister, de pousser la porte. En tant que policier, il savait qu'il n'était pas autorisé à pénétrer dans une résidence privée sans y avoir été invité et sans un mandat.

Un mandat ? Mais qu'est-ce que tu vas chercher ? Tu crois qu'il séquestre quelqu'un là-haut ?

Harley soupira, souriant intérieurement. La nervosité de Jake avait probablement une explication toute simple. Peut-être qu'il était en charmante compagnie et qu'il n'attendait que le départ d'Harley pour conclure. Ou alors, il était réellement en train d'aménager les pièces du haut ; comme tous les artistes, Jake avait tendance à se laisser absorber par son travail, au point d'en oublier l'existence du reste du monde. Harley avait déjà eu l'occasion de le constater.

— Allez, avoue : tu as une fille avec toi ?

Jake leva les yeux au ciel, avec un sourire qui manquait singulièrement de naturel.

— Si seulement. Écoute, je t'appelle demain, d'accord ? On a besoin d'une soirée de détente tous les deux.

— *Atomic Wings*, dit Harley.

Jake s'anima.

— Exactement !

— À demain, alors.

Comme il se retournait, Harley remarqua quelque chose dans la main droite de Jake, juste avant que ce dernier ne ferme la porte – une sorte d'éventail, apparemment des cartes à jouer, mais dont les bords jaunes lui semblèrent familiers. Des illustrations ? *Possible*, se dit Harley.

Visiblement, Jake ne tenait pas à lui présenter sa partenaire. *Strip-poker* ? Pourquoi pas ? Peut-être que la fille, déjà à moitié nue, était assise au salon et attendait son départ. Harley pensa qu'il connaissait probablement l'heureuse élue, sinon Jake aurait admis être en galante compagnie.

Petit cachottier, songea Harley, qui sourit comme si tout devenait clair.

Il remonta à bord de sa voiture de patrouille et démarra, essayant de deviner avec qui Jake pouvait bien coucher. Peut-être une employée du bureau du médecin légiste, ou l'une des techniciennes de scène de crime. Mais au vu des efforts déployés par Jake pour rester discret, Harley se demanda s'il ne devait pas plutôt regarder du côté

de la police de Coventry. Harley aurait volontiers vu plusieurs de ses collègues féminins sans leur uniforme.

Demain, il obligerait Jake à cracher le morceau.

Mort de curiosité, il sortit en marche arrière de l'allée, puis se dirigea vers Carpenter Road, allumant ses phares alors que le crépuscule devenait plus profond autour de lui.

Chapitre 14

La surface du lac Kenoza avait gelé en fin d'année et ne fondrait pas avant au moins un mois. La tempête du week-end avait déposé plusieurs centimètres de neige fraîche sur la glace. Alors que le soleil descendait derrière la cime des arbres, les traces laissées par les motoneiges ce jour-là ressemblaient à des cicatrices profondes, taillées dans l'ombre.

— Où est-ce qu'on va, putain ? demanda Baxter, lançant un regard derrière lui, vers le petit parking public du parc situé au bord du lac.

Parmi les quatre voitures garées là-bas se trouvaient une vieille Chevy Monte-Carlo que Doug avait remise en état et une Audi que Franco avait empruntée – sans permission, soupçonnait Doug – à un client sans méfiance du garage Harpwell. Premier sur place, Doug avait patienté dans la Chevy, mâchant du chewing-gum pour lutter contre son envie de fumer – une habitude à laquelle il avait renoncé voilà deux ans. Il avait fait exprès de venir tôt et l'avait instantanément regretté. Il avait regardé le soleil se coucher, les gens retourner à leurs véhicules, les couples et les propriétaires de chiens qui s'étaient promenés autour du lac.

Franco était arrivé avec dix minutes de retard, avec Baxter comme passager. Mais maintenant qu'ils étaient au complet, Doug avait la sensation que ce moment marquait un commencement. Une certaine tension régnait dans l'air, mais il n'aurait su à quoi l'attribuer, à la pression annonciatrice de la grosse tempête à venir ou simplement à l'animosité qui se dégageait de Baxter.

Doug continua à marcher, ouvrant la voie sur un sentier qui disparaissait dans les bois touffus autour du lac. Quand ils s'étaient enfoncés entre les arbres, le jour les avait abandonnés, comme si la nuit avait soudain conquis le soleil.

— Je t'ai demandé où on allait, répéta Baxter, une pointe de menace et un rien de nervosité dans la voix.

— Du calme, mec, dit Doug.

Sortant une torche électrique de son manteau, il l'alluma, éclairant le chemin devant lui.

Franco poussa brutalement Doug qui trébucha, se prit le pied dans un rocher qui dépassait du sol et faillit tomber. Doug fit volte-face et braqua sa lampe sur le visage de Franco, Baxter hésitant à l'extérieur

de leur rond de lumière, tel un fantôme en colère.

— Quoi ? demanda Franco, avec un large sourire, ses yeux illuminés de cette violence à laquelle les hommes de son genre ont toujours recours pour affronter l'inconnu.

Doug savait que son assurance grandissante rendait Franco nerveux, mais il s'en moquait.

— Vous avez une décision à prendre, dit Doug, pointant sa torche tour à tour sur ses deux complices. Vous voulez me buter ? Je ne suis pas armé, les gars. Si vous avez l'intention de me coller une balle dans la tête et de m'abandonner aux chiens, alors faites-le.

Franco sembla réellement considérer sa proposition.

Doug lança un regard à Baxter, dont les yeux paraissaient plus calmes. Il avait sa main gauche fourrée dans la poche de son blouson, mais la droite était libre, prête à saisir le pistolet que Doug lui avait vu glisser derrière sa ceinture sur le parking, au moment de sortir de l'Audi.

— Relax, Doug, intervint Baxter. (Il renifla d'un air amusé, comme pour suggérer qu'il ne se sentait pas concerné par ces gamineries.) Si tu es aussi tendu, autant laisser tomber tout de suite. Je ne veux pas travailler avec quelqu'un qui me donne en permanence l'impression de traverser un champ de mines. On sera déjà bien assez occupés à ne pas se faire arrêter pour s'inquiéter de savoir à tout moment si tu risques de péter les plombs.

Doug hocha lentement la tête, baissant la torche électrique. Leurs visages se retrouvèrent plongés dans l'ombre. Au-dessus d'eux, les fines tranches de ciel qu'on distinguait à travers les branches avaient viré à l'indigo, sauf à l'ouest, où des stries roses et orange étaient encore visibles, mais disparaissaient rapidement.

— Compris. Mais moi non plus, je ne peux pas me permettre d'avoir des doutes sur votre compte, dit-il, fixant ostensiblement son regard sur Franco. C'est un gros coup pour moi. Pour nous tous. On court des risques énormes, mais le jeu en vaut la chandelle si on ne merde pas. J'ai un plan, que je vais vous expliquer. Si vous marchez avec moi...

— Avec toi ? répéta Franco d'un air méprisant.

Baxter lui lança un regard dur.

— La ferme.

— Si vous marchez avec moi, poursuivit Doug, se concentrant sur Baxter, que les ténèbres de plus en plus profondes avaient transformé en une créature de l'ombre, on passe à l'action, tous ensemble, dans la nuit de mercredi. J'ai travaillé là-dessus pendant des heures, j'ai étudié le problème sous tous les angles, envisagé tout ce qui pouvait aller de travers ; avec des couilles et un peu de chance, on sera heureux comme des cochons dans la boue jeudi matin. Mais si mon

plan ne vous convient pas, vous êtes libres de faire ce coup sans moi.

Baxter s'approcha de lui, suffisamment pour que la lueur de la lampe électrique que Doug pointait toujours vers le sol donne d'étranges contours à son visage.

— T'es en train de nous dire que si on n'aime pas ton plan, tu laisses tomber ?

— C'est ça ou rien.

— Tu crois vraiment que j'ai quelque chose à apprendre d'un amateur comme toi ? Tu sais combien de baraques j'ai cambriolées ?

Doug ne flancha pas. Il pensa à Cherie et à Angie, à la nouvelle vie à laquelle il aspirait. La vie qu'il méritait.

— Tu sais combien de fois j'ai été en prison ? rétorqua-t-il, le menton levé, assez près de Baxter pour respirer l'ail dans son haleine. Jamais.

Franco faillit s'étrangler.

— Putain, j'en crois pas mes oreilles.

Baxter inclina la tête. Doug sentit la violence qui émanait de lui, comme il aurait senti sa chaleur corporelle. Le ciel se vida de ses dernières couleurs, alors qu'ils s'affrontaient du regard, isolés dans la lueur de la torche. Franco aurait très bien pu ne pas être avec eux.

— J'ai un plan, répéta Doug. Tu veux l'entendre ?

Baxter hocha lentement la tête.

— D'accord. On t'écoute.

Doug se retourna, éclairant le sentier devant lui.

— Suivez-moi.

Il pensa que Franco râlerait encore un peu, pour la forme, mais Baxter tenait son chien d'attaque en laisse un peu plus fermement que Doug ne l'avait imaginé. Franco ne pipa mot quand Doug les guida sur le chemin. La chaleur de la journée avait fait mollir la neige, mais alors qu'ils s'enfonçaient péniblement dans le sous-bois en bifurquant sur la droite – et s'éloignaient du lac – la couche de glace craqua sous leurs pas.

Après une minute ou deux sans avoir échangé une parole entre eux, Doug éclaira un sentier encore plus étroit, à nouveau sur la droite. Ils durent se baisser sous certaines branches pour l'emprunter.

— J'espère que ça vaut le coup, dit Franco.

Doug continua à marcher. Quand le chemin commença à s'éclaircir, il éteignit la lampe électrique ; un moment plus tard, ils émergèrent de la forêt au pied d'une pente enneigée. Une vieille maison s'étalait au sommet, le profil de son toit peint plus sombre par la lumière de la lune du début de soirée. Le bâtiment était plongé dans l'obscurité, à l'exception d'une petite fenêtre, peut-être la cuisine.

Il se tourna vers ses compagnons. Ses complices.

— Je ne crois pas que tu l'aies connue, Bax, mais au lycée j'avais

une fille dans ma classe qui s'appelait Tallie Hawes. C'est le diminutif de Natalie. Vraiment mignonne. Jamais eu de chance avec les mecs – toujours tombée sur des connards. Elle s'est mariée avec Andy Porter ; je détestais ce type à l'époque, et il a confirmé tout le mal que je pensais de lui depuis. Riche et arrogant, il est cadre dans une banque ou dans la finance, un truc du genre.

Baxter sourit.

— Alors, c'est ça ? Tu veux prendre ta revanche en lui piquant son pognon, parce qu'il t'a traité comme une merde au lycée ? J'ai rien contre, remarque.

Doug lui retourna son sourire, il se sentait bien. Sûr de lui. Il songeait à Angie qui l'attendait au lit.

— Non. Je n'ai pas envie de cambrioler Tallie. Elle a un goût de chiotte pour choisir ses mecs, mais elle a toujours été plutôt sympa.

— Ce ne sont pas des clients du garage, observa Franco.

— Tout juste. J'ai grandi dans cette ville, mon pote. Je connais pas mal de gens qui ne déposent pas leur voiture chez Timmy Harpwell pour la faire réparer. (Doug pointa le doigt vers la gauche, au-delà de la vaste demeure.) En regardant bien, tu peux voir le toit d'un bâtiment derrière. Ce sont les écuries. Les Porter n'ont pas de chevaux, mais les précédents propriétaires en possédaient.

Franco déjoua ses attentes en se retenant d'ironiser sur sa vocation de pillleur de trains à la Butch Cassidy ou une autre ânerie du même genre. À la grande surprise de Doug, cet enfoiré semblait enfin prêter attention à ce qu'il avait à leur dire.

Doug fit un pas vers eux, la neige craquant sous ses bottes.

— À l'intérieur se trouvent quatre motoneiges et toute l'essence nécessaire. (Il montra du doigt le sommet de la pente, où une congère marquait le bas de Pinewood Circle.) Une fois là-haut, on traverse la route et quelques minutes plus tard on tombe de nouveau sur de la forêt. Mais dans ces bois-là, les sentiers mènent tout droit dans les arrière-cours de Winchester Street où nous attendent trois des propriétés de notre liste. Si le courant est coupé à cause de cette tempête – et d'après la météo, c'est presque du tout cuit – alors on n'a plus qu'à arriver par-dérrière, à travers les arbres. Si la récolte est bonne, on n'aura peut-être même pas besoin de visiter les deux suivantes. Au cas où tout tourne comme sur des roulettes et qu'on se sente sûrs de nous, ces deux autres cibles ne sont qu'à quelques centaines de mètres de Winchester Road, dans Emerald Road.

Il se retourna et fit un geste qui englobait le chemin par lequel ils étaient arrivés.

— On a besoin d'un camion, un engin puissant, avec des chaînes aux roues et une lame de chasse-neige devant. On se gare sur le parking au bord du lac ; si quelqu'un passe par là, il se dira qu'un

chauffeur de la voirie est en train de faire une petite sieste aux frais des contribuables. On fait notre coup, on utilise les motoneiges pour tout rapporter au bahut, on repart – en déblayant si nécessaire – et le tour est joué.

Baxter arborait un sourire différent à présent. Les yeux perdus dans le vague, il pensait à l'avenir, au butin. Il s'y voyait déjà.

— Et tes amis les Porter ? demanda Franco. Ils vont nous laisser emprunter leurs engins sans rien dire ?

Doug regarda de nouveau la maison plongée dans le noir.

— Ils n'en sauront rien. Ils sont en Floride jusqu'à la fin du mois.

— Tu es sûr de ton info ? insista Baxter.

— Absolument.

Franco plissa les yeux.

— Comment tu le sais ?

— De la même façon que pour les motoneiges dans l'écurie, répondit Doug, un peu frimeur à présent. Facebook rend les gens idiots.

Baxter éclata de rire ; une seconde après, Franco l'imita.

— On va quand même devoir s'assurer que les bécanes sont bien là, dit Baxter. Les faire démarrer, vérifier qu'on a assez d'essence.

— On est venus pour ça. (Doug inclina la tête de côté.) Alors, vous êtes partants ?

— Si on est partants ? répéta Baxter, avec un coup d'œil à Franco. Putain, et comment !

— On est partants, confirma Franco. Si cette tempête est aussi violente qu'ils l'annoncent, l'électricité sera coupée pendant des jours. La plupart de ces connards de riches feront comme d'habitude – ils se casseront dans leur chalet dans le Vermont, en attendant le retour à la normale.

Baxter tendit sa main. Doug ne l'aimait pas, et ne lui faisait certainement pas confiance, mais il ne put retenir le sentiment de triomphe qui lui gonflait la poitrine. Il lui serra la main, mais l'autre en profita pour l'attirer plus près de lui. Un brasier semblait brûler dans les yeux de l'ex-taulard.

— C'est un bon plan, Doug, grogna-t-il. Mais ne t'emballe pas. C'est moi qui donne le feu vert. C'est moi qui commande.

Un frisson de peur parcourut Doug, mais il résista. Il y avait trop en jeu pour se laisser intimider. Si la nuit se déroulait comme il l'avait prévu, il pourrait enfin enterrer son passé. Sa ville natale l'avait traité comme un moins-que-rien. Dans ses heures les plus sombres, personne ne lui avait tendu la main. Coventry avait une dette envers lui, et dès qu'il aurait touché le pactole, il ne traînerait plus longtemps dans le coin et ne regretterait personne.

Sauf Angie, pensa-t-il. Elle aussi aura peut-être envie d'un nouveau

départ.

— Ça ne m'intéresse pas de devenir le patron, répondit Doug. Après ce coup-là, c'est terminé pour moi. Alors, pas de problème, mec, c'est toi qui commandes. Du moment qu'on applique mon plan, je te suis.

Baxter serra sa main un peu plus fort, puis il lâcha prise.

— Très bien, dit-il, se tournant vers Franco, puis levant les yeux vers le ciel dégagé, éclairé par la lune. Maintenant, on n'a plus qu'à attendre la tempête.

À l'intérieur des limites de la ville de Coventry, quatre ponts enjambaient la Merrimack. Le moins fréquenté, Farmer's Bridge, devait son nom à son usage d'origine comme itinéraire principal des fermiers locaux pour apporter leurs produits au marché du centre-ville. Depuis, les marchés de producteurs sont devenus une occasion de promenade du dimanche après-midi pour des banlieusards de la classe moyenne.

Les arbres qui penchaient au-dessus de l'eau de part et d'autre du fleuve laissaient dans l'ombre une partie du pont. Le « pont oublié », comme aimait y penser Joe Keenan, parce que tant de gens ne lui prêtaient aucune attention, surtout parmi les habitants installés à Coventry au cours de la décennie écoulée – bon nombre d'entre eux avaient à peine conscience de son existence. Les deux principaux points de passage de la Merrimack avaient été reconstruits pendant ces années – plus larges, plus modernes, bordés de réverbères en fer forgé noir. Farmer's Bridge semblait une relique du passé, reliant les vieilles routes rurales de chaque côté du fleuve, des quartiers dont les maisons avaient souvent plus de soixante-dix ans. Il fallait le connaître pour le trouver ou tomber dessus par hasard ; d'ailleurs, sa traversée, malgré un certain charme désuet, pouvait se révéler fort peu pratique, dans la mesure où l'ouvrage permettait à peine à deux voitures de se croiser.

Sa vie entière, Joe Keenan était venu à Farmer's Bridge – le pont oublié – quand il avait besoin de réfléchir. Enfant, il s'y était promené avec sa mère et avait joué à *Pooch Sticks*, le jeu le plus simple jamais inventé, qu'ils avaient découvert dans les pages de *Winnie l'Ourson*. Ça consistait à jeter de petits bâtons à l'eau depuis le garde-fou, puis à se ruer de l'autre côté pour voir lequel réapparaîtrait le premier. Keenan chérissait ces souvenirs de sa mère, qui avait été la femme la plus patiente au monde. Elle avait rendu ce jeu à la fois excitant et important, et tous deux en avaient retiré une sorte de grâce, pleine de douceur. De paix, dans leurs cœurs.

Elle était morte depuis treize ans. Debout sur le pont oublié, il contempla le fleuve gelé, mais ne put se résoudre à jeter quoi que ce

soit dans la bande d'eau dégagée, pas même la branche cassée qu'il tenait à la main. Pas alors qu'il n'avait qu'à fermer les yeux pour imaginer un petit corps, en train de se débattre, les joues bleues, la tête ballottée au gré des gros morceaux de glace. Il passait sous le pont pour en émerger quelques secondes plus tard, flottant mollement dans le courant, son regard mort fixant éternellement le ciel nocturne.

Des phares balayèrent le pont et Keenan se retourna, mettant sa main en visière pour se protéger les yeux. Une voiture de patrouille approchait. Il avait garé son véhicule banalisé de l'autre côté et marché jusqu'ici, parce qu'il avait besoin de solitude. D'un peu de temps, loin de son téléphone et de sa radio, des souvenirs des tempêtes d'antan et des peurs de celles qui les attendaient. En apercevant l'intrus, il ressentit une certaine appréhension. Du nouveau concernant Zachary Stroud ? Voilà qui expliquerait la présence d'un autre flic – venu le prévenir – sur ce pont oublié. Avait-on retrouvé le garçon ?

Quand la voiture s'arrêta à sa hauteur, il se pencha à l'intérieur et reconnut Harley. À l'expression de ce dernier, il sut immédiatement qu'il avait eu tort d'espérer.

— Qu'est-ce que vous fichez là, bon Dieu ? demanda-t-il.

Harley haussa un sourcil.

— Je pourrais vous retourner la question.

— C'est vrai. Comment avez-vous su où me trouver ?

— Finch m'a dit que vous veniez tout le temps par ici à l'époque.

Keenan comprit ce qu'il voulait dire. Dans les mois – bon sang ! dans les premières années, oui – après la tempête qui avait tué Gavin Wexler, Charlie Newell et tant d'autres, il était souvent venu faire un tour sur Farmer's Bridge. Il avait jeté des bâtons à l'eau sans prendre la peine de courir de l'autre côté pour les voir flotter. Il y avait trouvé la paix, alors qu'il méditait sur la nature éphémère des choses ; sur tous ces moments de notre vie, emportés à tout jamais, comme par un fleuve. Ça l'avait aidé.

— Finch, répéta Keenan. Je ne l'aurais pas cru aussi observateur.

Seuls des vieux de la vieille comme Finch et le chef Duquette se seraient souvenus des visites de Keenan sur le pont. Mais aucun d'eux n'avait pris la peine de se déplacer. Harley Talbot n'était pas seulement un bon flic. C'était un type bien.

— Je suppose que vous êtes au courant : les recherches ont pratiquement cessé, dit Harley, l'air chagriné.

— J'ai entendu ça.

— J'ai essayé de vous appeler.

Keenan fit un geste en direction du bout du pont.

— J'ai laissé mon téléphone dans la voiture. Ma radio aussi.

— Vous aviez besoin d'une pause, conclut Harley, avec un sourire

penaud. Et voilà que je viens tout gâcher.

— Non, ça ne me gêne pas.

Une ride apparut sur le front de Harley. Dans la lumière qui émanait de son tableau de bord, le colosse prit un air sombre, visiblement inquiet.

— La tempête est annoncée pour après-demain. Un effectif réduit au strict minimum continuera à chercher Zachary Stroud demain – après, c’est terminé. Un communiqué de presse indiquera que la police a conclu à une noyade.

— Ben voyons, fit amèrement Keenan.

— Écoutez, inspecteur, je pensais que vous étiez sans doute déjà au courant, mais je voulais vous dire face à face que je suis avec vous sur ce coup-là.

— Comment ça, « avec moi » ?

Harley sourit.

— Je sais que vous ne croyez pas que le gosse s’est noyé. Alors, officiellement ou pas, vous allez continuer à chercher.

Keenan jeta un coup d’œil vers le fleuve, regarda les blocs de glace qui flottaient au clair de lune.

— Oui, je ne m’avoue pas vaincu. J’ai sans doute vu trop d’enfants mourir ; un de plus, ce sera celui de trop pour moi. C’est d’ailleurs ce que semble croire Marco Torres.

— Torres est un con.

Keenan sourit.

— C’est vrai, mais il n’a pas forcément tort. Peut-être que je prends mes désirs pour des réalités. Ce gosse est probablement au fond du fleuve.

— Probablement, convint Harley.

Keenan lui lança un regard dur, il plissa les yeux.

— C’est ce que vous pensez ?

Sa peau virant au bleu indigo sous les lumières du tableau de bord de sa voiture dont le moteur tournait au ralenti, Harley fronça les sourcils.

— Je pense que chaque heure qui passe nous rapproche de cette conclusion. Mais j’ai vu la scène de l’accident, et j’ai du mal à croire que ce gosse soit simplement tombé dans l’eau. Mon instinct me dit que non.

Keenan fit un geste vers lui.

— Exactement. S’il est toujours en vie, quelqu’un l’a aperçu. Quelqu’un sait où il est.

— Je vous le répète : vous pouvez compter sur moi.

— Merci. Vraiment.

— Vous ne le retrouverez pas cette nuit, ajouta Harley. Venez. Je vous dépose à votre voiture.

Keenan hésita, le bâton cassé pesant soudain plus lourd dans sa main. Il se retourna vers le garde-fou, jeta un coup d'œil vers l'eau glacée, puis le lança dans le fleuve bouillonnant. Il ouvrit la portière, puis monta à bord. Alors que Harley le conduisait à son véhicule, il éprouva une pointe de regret – il n'avait pas couru de l'autre côté du pont pour voir réapparaître son bâton.

Peut-être que je préfère ne pas savoir, se dit-il, regardant par la fenêtre le halo vaporeux qui nimbait la lune. *Au moins, ainsi je garde espoir.*

Chapitre 15

Miri décolla de Seattle à sept heures moins le quart le mardi matin. Elle avait l'habitude de se lever tôt, mais le bourdonnement de son réveil à 4 heures l'avait laissée avec le regard trouble et un ronchonnement persistant ; heureusement, à partir du milieu du vol, elle s'était assoupie et avait dormi deux heures de plus. Elle aurait pu obtenir une place sur un avion qui partait plus tard, mais elles coûtaient plus cher. Par ailleurs, avec ce blizzard monstre dont tous les bulletins météo montraient la progression vers la Nouvelle-Angleterre, elle voulait être là-bas le plus tôt possible.

Après l'atterrissage, le temps de faire la queue pour récupérer sa voiture de location, il était déjà 17 heures passées de quelques minutes – avec le décalage horaire, elle ne verrait pas la lumière du jour aujourd'hui. Elle était partie de l'aéroport de Seattle ce matin dans le noir, et la nuit était tombée quand elle quitta enfin Boston-Logan. Un aperçu du ciel par la fenêtre lui confirma qu'elle n'aurait pas eu droit à beaucoup de soleil, même en arrivant des heures auparavant. Le plus gros des perturbations avait beau n'être annoncé que pour après minuit, d'épais nuages menaçants avaient déjà pris position. Quelques rafales occasionnelles secouaient la Ford de location, comme si la tempête attendait en embuscade juste au-dessus de la couche nuageuse, tellement pleine que de petits flocons s'échappaient prématurément.

Elle roula vers le nord, découvrant chaque kilomètre comme si elle le parcourait pour la première fois. Des constructions récentes se dressaient, visibles depuis l'autoroute – un nouveau pont sur la route 93. Mais alors qu'elle s'acheminait vers sa ville natale, elle se surprit à évoquer de vieux souvenirs, laissés en sommeil depuis des années. Miri n'éprouvait aucun désir de revenir vivre en Nouvelle-Angleterre, mais elle prit conscience que cet endroit lui avait manqué. Elle lui vouait un amour doux-amer qu'elle avait préféré nier pendant très longtemps. Ce sentiment avait quelque chose d'irréel – elle n'avait jamais rien connu de pareil.

Elle emprunta la sortie en direction du centre de Coventry juste avant 18 heures. Sur un parking qu'occupait autrefois une concession Toyota, trois chasse-neige et une sableuse tournaient au ralenti dans l'obscurité, leurs chauffeurs assis dans leurs cabines en train de fumer

des cigarettes et de bavarder entre eux, fenêtres ouvertes. Miri les imagina en colons d'autrefois, formant un cercle avec leurs chariots en prévision d'une attaque. Les chutes de neige sérieuses ne commenceraient pas avant cinq ou six heures, mais les prévisions de la météo avaient apparemment poussé la municipalité à anticiper – pour une fois. Ils étaient prêts.

De la musique branchée passait sur l'autoradio, elle avait mis sa station préférée – une vieille compagne –, The River, basée ici même à Coventry. Des bourrasques secouèrent sa petite Ford, alors qu'elle avançait dans Washington Street, regardant les lumières chaudes qui brillaient dans les fenêtres des restaurants et les vitrines des commerces qui faisaient partie du tissu des souvenirs associés à sa ville natale.

Et maintenant, songea Miri. Où aller ?

Certainement pas chez sa mère, même si elle savait qu'elle ne pourrait pas repousser éternellement le moment de lui rendre visite. Elle avait envie de voir Jake. Elle en avait besoin, poussée par un élan de tendresse. Depuis combien de temps n'avait-elle pas osé penser à lui en ces termes ? La force de ses sentiments l'étonna.

Pourtant, plutôt que de rouler vers l'appartement d'Angela ou vers la maison de Jake, elle s'arrêta le long du trottoir en face du *Caveau*. Coupant son moteur – le brusque silence lui fit prendre conscience qu'elle avait à peine écouté la musique à la radio –, elle resta assise plusieurs secondes, se contenta de regarder par la fenêtre. Sa mère l'avait amenée dîner dans ce restaurant au moins deux fois par mois pendant ses années de lycée, entraînant Jake ou un autre des amis de Miri avec elles. Des inconnus habitaient la maison de Miri aujourd'hui, et les couloirs du lycée de Coventry n'étaient plus son territoire, alors le *Caveau* était probablement ce qui se rapprochait le plus pour elle d'un réel retour au foyer.

Miri verrouilla sa voiture, puis traversa la rue et tira la porte du *Caveau*. Dans l'entrée, la chaleur accueillante du restaurant lui fit oublier le froid glacial qui régnait à l'extérieur. Elle huma les arômes délicieux qui flottaient depuis la cuisine. Une belle flambée ronflait dans la grande cheminée, et elle se sentit instantanément réchauffée au plus profond d'elle-même. Elle eut un pincement au cœur, non qu'elle eût envie de vivre à nouveau ici, mais parce que le passé appartenait au passé. Elle avait été tellement heureuse de laisser Coventry derrière elle à tout jamais, mais maintenant qu'elle était de retour, elle prenait conscience que cet endroit lui avait donné beaucoup de raisons de l'aimer.

— Je peux vous aider ? l'accueillit une jolie serveuse brune.

Elle était jeune, la peau couleur caramel ; Miri se demanda si elle fréquentait encore le lycée ou si elle venait de décrocher son diplôme.

L'espace d'un instant, elle eut la tentation de l'interroger à propos des professeurs dont elle gardait un bon souvenir, mais elle se retint.

— Un couvert, dit Miri.

À une époque, elle se serait sentie gênée de manger seule au restaurant. Depuis qu'elle était adulte, elle avait appris à apprécier sa propre compagnie.

Bien installée dans un petit box intime près de la fenêtre en façade, elle enleva son bonnet et secoua ses cheveux bouclés. Elle chercha du regard Ella, la patronne toujours amicale et pleine d'énergie, ou son mari, TJ, dont la voix riche et sexy comptait pour moitié dans l'excellent souvenir que Miri gardait du *Caveau*. Aucun d'eux ne semblait être là, mais elle ne se sentit pas trop déçue. Elle ne savait pas combien de temps elle resterait à Coventry, mais elle aurait certainement l'occasion de repasser au restaurant.

Une ride plissa son front, alors qu'elle s'interrogeait à nouveau sur la durée de son séjour.

Peu importe, pensa-t-elle. La bonne question, c'est : Pourquoi suis-je venue ? Qu'est-ce que je fais là ?

Le coup de téléphone de son père lui semblait tellement irréel à présent. Presque comme un rêve. Pourtant, Miri savait qu'elle n'avait pas rêvé, rien imaginé. Sa présence ici en était la preuve – elle avait pris l'avion et loué une voiture, sans plan précis une fois sur place. Mais maintenant qu'elle était là, qu'était-elle censée faire ?

Pour le moment, elle n'avait aucune réponse, si ce n'est voir sa mère et Jake.

Elle comptait aussi quelques vieux amis à Coventry, une poignée de gens avec qui elle aurait plaisir à renouer au cours de son séjour. Tonya Michelli. Adam Chang. Mais ces pensées nostalgiques, inhabituelles pour elle, se volatiliserent dans l'ombre de cet appel qui la hantait et l'avait ramenée chez elle.

Un serveur approcha, un petit Latino aux yeux incroyables, visiblement fier de ses muscles ; elle lui donna un ou deux ans de plus qu'elle.

— Puis-je vous proposer quelque chose à boire pendant que vous consultez notre menu ?

— Je ne suis pas venue ici depuis une éternité. Vous faites toujours votre fameuse tourte à la viande ?

Il sourit.

— Toujours. C'est le plat que je préfère.

Miri aimait beaucoup son sourire.

— Alors, je n'ai pas besoin d'ouvrir le menu. Je prendrai la tourte avec un verre d'eau maintenant, et un café après.

— Une femme qui sait ce qu'elle veut, observa-t-il.

— Pour le meilleur et pour le pire, reconnut Miri.

Le serveur lui lança un regard curieux, puis récupéra le menu et s'éloigna en direction de la cuisine. Bien qu'il soit encore relativement tôt pour dîner, le restaurant accueillait déjà bon nombre de clients, beaucoup d'entre eux accoudés au bar. Dans les extraits de conversation qu'elle parvint à surprendre au-dessus du tintement des verres revenait souvent le sujet de la tempête imminente. Apparemment, ces gens étaient venus prendre un bon repas chaud avant qu'elle ne se déchaîne. À une table voisine, elle entendit qu'on évoquait des scènes de chaos au supermarché, où, dans la journée, des habitants avaient voulu faire provision d'épicerie, de piles pour lampes de poche et même de bougies.

Une vague de nausée la parcourut. Jusqu'à présent, Miri avait réussi à tenir à distance les sentiments que lui inspirait le blizzard qui s'annonçait. Mais maintenant, les échanges à voix basse entre les clients et cette étrange tension qui régnait au *Caveau* – comme si tout le monde retenait son souffle – réveillaient les souvenirs des heures sombres. Et avec eux, la peur terrible qu'elle avait profondément enfouie en elle pendant douze années.

Pour la première fois, elle s'inquiéta de l'endroit où elle allait passer la nuit. Elle avait prévu de prendre une chambre au vieux Sheraton situé au nord de la ville, pas très loin du New Hampshire. Mais maintenant, l'idée de se retrouver seule la perturbait.

Soudain pressée, elle espéra que le serveur ne traînerait pas. Peut-être qu'elle n'aurait pas dû s'arrêter au *Caveau* pour manger. Elle se demanda si Jake la laisserait dormir sur son canapé.

Bien sûr qu'il te laissera dormir sur son canapé, pauvre idiot, pensa-t-elle. S'il t'en veut d'être partie, il n'a pas cessé de t'aimer pour autant.

Certains sentiments duraient toute la vie ; elle et Jake Schapiro partageaient une relation qui allait au-delà de l'amour ou l'amitié. Ils avaient vécu ensemble la nuit la plus terrifiante et la plus douloureuse de leur existence. Ce lien-là était plus fort que tout.

Miri regarda par la fenêtre une voiture qui passait dans la rue ; ses phares et les réverbères éclairèrent les flocons qui dansaient dans l'air le long de Washington Street.

Un homme se tenait sur le trottoir d'en face, sous la lueur jaune d'un réverbère. Miri eut du mal à respirer. Son cœur s'arrêta dans sa poitrine. Les flocons voltigeaient autour de lui... et à travers lui, comme s'il n'était pas là.

Des frissons glacés lui parcoururent la colonne vertébrale.

— Papa ? murmura-t-elle.

La silhouette descendit sur la chaussée et commença à se diriger vers le restaurant ; le cœur de Miri bondit, autant de peur que d'espoir. La neige tourbillonnait à travers lui ; bien qu'il lui parût solide, tridimensionnel, et aussi réel que le verre froid contre lequel

elle plaçait à présent ses doigts, elle voyait à travers lui. Son corps était translucide et devint plus sombre dès qu'il sortit du dôme de lumière projeté par le réverbère.

Le fantôme la regarda, un sourire triste se dessinant sur ses traits obscurcis alors qu'il atteignait le milieu de la rue.

Comme brusquement tirée d'un rêve, Miri se glissa rapidement hors de son box, entraînant la nappe avec elle et faisant choir ses couverts et sa serviette sur le sol. Puis elle se rua vers la porte, l'ouvrit à la volée et se précipita dans la nuit. Une bourrasque l'accueillit avec une telle violence qu'elle chancela un peu.

Levant les yeux, Miri constata que la rafale était terminée. Le ciel était toujours menaçant, mais la neige avait cessé de tomber – pour le moment du moins. Le vent fit tourbillonner quelques flocons sur la chaussée, mais la véritable tempête restait à venir.

Quant au fantôme de son père, elle n'en vit aucune trace.

Doug regarda Angela glisser sur les patins qu'ils venaient de louer et ne put s'empêcher de sourire. Malgré son bonnet blanc tellement enfoncé sur sa tête qu'il lui couvrait les oreilles et l'épaisse écharpe en coton qui dissimulait son sourire, il la trouvait plus belle que jamais. Il se rappelait encore la femme irritable, insatisfaite et versatile qu'il avait connue quand ils étaient sortis ensemble la première fois. Mais ces derniers jours avaient rapidement commencé à effacer ces mauvais souvenirs. Alors qu'elle exécutait une pirouette, le bonheur illumina ses yeux noisette et il sut qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour revoir cette lueur dans son regard. Les cambriolages prévus le lendemain y contribueraient grandement. Il n'était pas assez idiot pour lui offrir un des bijoux volés, mais il avait l'intention de lui acheter quelque chose avec le produit de la vente de leur butin... quelque chose qui ferait briller ses yeux.

La patinoire du Veteran's Memorial Park – un espace vert qui s'étendait entre la mairie et la bibliothèque municipale – avait été une tradition à Coventry depuis plus de cinquante ans. Doug ne se débrouillait pas trop mal sur des patins, mais sans une crosse de hockey entre les mains et un but où envoyer le palet, il n'en avait jamais vraiment vu l'intérêt, jusqu'au jour où il avait rencontré Cherie. Et tout avait changé. La patinoire en plein air, rien de plus qu'une enceinte en bois remplie d'eau gelée, était l'endroit qu'elle préférait par-dessus tout. Sa mère l'y avait emmenée petite fille ; elle avait toujours dit à Doug que cela lui rappelait ces journées où les illuminations de Noël pendaient aux branches nues des arbres dans tout le parc. Avec ses cheveux qui volaient dans le vent pendant qu'elle patinait, elle avait de nouveau l'impression d'avoir dix ans.

Angela se tourna vers lui, glissant en arrière et lui faisant signe de

la suivre. Il s'exécuta, son corps n'ayant pas oublié les foulées longues et puissantes de ses années de hockey au lycée. Lui aussi éprouvait de la nostalgie pour cet endroit, pour l'air froid et les couples qui défilaient, main dans la main, certains d'entre eux assez âgés pour avoir fréquenté ce lieu l'année de son ouverture. Mais sa nostalgie était douce-amère.

Au bout de la piste, Angela se lança dans une nouvelle pirouette, moins gracieuse celle-là. Elle tourna une fois sur elle-même, puis arriva sur une plaque moins lisse et tomba sur son derrière, glissant sur plusieurs mètres avant d'éclater de rire. Son écharpe se baissa, révélant le reste de son visage.

Doug freina brusquement, pulvérisant de la glace dans sa direction.

— Eh ! protesta Angela en faisant la moue. Ce n'est pas très gentil.

— J'ai dit que je savais patiner, précisa Doug, lui tendant la main pour l'aider à se relever. Pas que j'étais gracieux.

Elle saisit sa main et il la remit debout, puis l'attira contre lui pour l'embrasser. Angela sourit contre ses lèvres, puis, lui empoignant l'arrière de la tête, lui rendit son baiser avec fougue. Le corps de Doug réagit immédiatement, et il se pressa contre elle, manquant de leur faire perdre l'équilibre ; ils durent refréner leurs ardeurs pour éviter de tomber.

Souriant, Doug s'éloigna d'elle d'environ un mètre. Deux lycéens pas très stables passèrent à proximité, les bras écartés comme pour se préparer à une chute.

— Toi, par contre, tu ne m'as jamais dit que tu étais aussi douée, observa-t-il.

Angela le suivit.

— Tu fais allusion à ma réception sur les fesses ? Oui, c'était vraiment classe.

— Tu m'as très bien compris. Tu as fait du patinage artistique quand tu étais gamine ? Je ne savais pas que Cherie et toi aviez ça en commun.

Elles avaient été très proches. Doug se dit qu'elles avaient dû se lier d'amitié parce qu'elles partageaient cette passion, mais il ne se souvenait pas que Cherie ou Angela l'eût jamais mentionné.

— J'ai toujours aimé ça, avoua Angela, se retournant pour patiner à reculons.

Elle le dépassa, sans cesser de sourire.

— Vous veniez toutes les deux ?

— Tout le temps, répondit rapidement Angela, mais elle détournait brusquement les yeux et il eut la très curieuse sensation qu'elle lui mentait.

— C'est bizarre.

Elle lui jeta un regard interrogateur.

— Quoi donc ?

— Je l'emmenais ici tous les hivers quand on était ensemble. Tu aurais pu nous accompagner, non ?

Avec un sourire triste, elle lui prit la main, alors qu'ils continuaient à patiner face à face.

— J'étais là, mon chéri. Tu peux me croire. J'étais avec toi chaque fois.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda-t-il.

Mais il avait à peine eu le temps de poser la moitié de sa question qu'elle se dégageait et se détournait de lui ; elle s'éloigna en se frottant les yeux. Doug eut l'impression qu'elle avait commencé à pleurer.

Qu'est-ce que tu caches ? pensa-t-il.

À travers la foule qui tournait, il la vit patiner seule, au milieu. Elle avait enlevé son bonnet et ses cheveux flottaient derrière elle, alors qu'elle glissait, profitant de cette sensation, comme si elle ne pouvait trouver la paix qu'ici, sur la glace.

Doug attendit une ouverture dans le défilé des patineurs pour aller la rejoindre. Quand Angela lui fit face, ses larmes avaient disparu, mais ses yeux semblaient hantés par une tristesse qu'il ne lui connaissait pas.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il.

Elle prit sa main.

— Suis-moi, mon chéri. Je veux me rappeler ce moment, quoi qu'il advienne.

Doug toucha son visage, lui remit ses cheveux derrière l'oreille. Se faisait-elle du souci à cause des risques auxquels il s'exposerait dans la nuit de demain ? à cause des cambriolages ?

— Qu'est-ce qui va se passer, d'après toi ?

— Gros bêta, lui dit Angela, qui l'entraîna à côté d'elle, dans une ambiance de bavardages, de rires et de musique. Il va neiger, bien sûr.

En arrivant à *La Pression*, l'inspecteur Keenan savoura le souffle d'air chaud qui provenait de la ventilation située au-dessus de l'entrée du restaurant. Il frissonna légèrement, mais pas à cause du froid, et il sentit qu'il se détendait un peu. Un regard à la pendule derrière le bar – Elvis Presley se déhanchant au rythme des secondes, une pièce de collection – lui apprit qu'il était 20 heures passées ; il n'était officiellement plus de service.

La Pression combinait restaurant et micro-brasserie – les cuves se trouvaient à la cave. Une cloison, dont la moitié inférieure était en bois et la moitié supérieure en verre dépoli, séparait le bar de la salle à manger. Alors qu'il entra dans le bar, il jeta un coup d'œil de l'autre côté et constata que seules quelques tables étaient occupées. Il

comprit mieux l'ennui profond affiché par la femme chargée de l'accueil des clients. Elle tendit la main vers un menu en le voyant, mais il la découragea en montrant le comptoir du doigt. Résignée, elle retourna se poster derrière son pupitre.

Plusieurs personnes qui l'avaient reconnu le saluèrent à son arrivée au bar. Que des flics. La police de Coventry avait officiellement adopté *La Pression* depuis la fermeture de son précédent lieu de prédilection. Sans enthousiasme, Keenan dit bonjour ou tapa sur l'épaule des policiers qui le séparaient d'un tabouret libre, mais il ne s'arrêta pas pour discuter. Il était ici pour retrouver un endroit familier et confortable, et parce qu'il aimait leur bière d'hiver. Pas pour croiser le regard de ses collègues et y lire les regrets qu'ils éprouvaient de n'avoir pas réussi à mettre la main sur Zachary Stroud, ou leurs excuses.

Alors qu'il s'installait sur son tabouret, la barmaid, blonde vieillissante, remarqua sa présence et vint à sa rencontre.

— Bonsoir, Joe, dit-elle, d'une voix rendue râpeuse par la cigarette.

— Bonsoir, Brenda, répondit l'inspecteur Keenan. Content d'avoir encore trouvé un siège.

— Oh ! ça ne se bouscule pas vraiment ce soir. On est pourtant mardi, bon sang, ajouta Brenda, son maquillage se plissant sur son visage usé par la nicotine et les années de bronzage. C'est le restaurant qui est mort.

— Je plaisante. En fait, je suis même surpris du peu de monde que vous avez. Dehors, c'est pratiquement désert.

Elle essuya le comptoir, à la manière d'un barman dans un vieux western.

— Vous savez ce que c'est avant une tempête de neige. Coventry retient toujours sa respiration, dit-elle, puis elle croisa son regard. Qu'est-ce que je vous sers ? Une bière d'hiver ?

Keenan sourit, se détendant encore un peu plus.

— Comment vous faites, hein ? Je ne viens pourtant plus si souvent.

— Oui, c'est vrai, depuis que vous êtes devenu inspecteur, le taquina Brenda, prenant un verre pour le glisser sous le robinet et lui tirer sa bière. Mais vous buvez la même chose tous les hivers depuis, quoi, dix bonnes années.

Elle le servit à la perfection – juste une fine couche de mousse au sommet –, mit un dessous de verre devant lui, puis posa sa bière dessus.

— Si un jour ma femme me fiche à la porte, je vous demanderai de m'épouser, dit Keenan. Une mémoire pareille, ça n'a pas de prix.

— Oui, c'est ça. Allez raconter ça à mon abruti d'ex-mari.

Keenan but une gorgée ; il était sur le point de répondre quand

quelqu'un lui tapota l'épaule. Il se retourna et vit Marco Torres qui se tenait derrière lui, l'air furieux. Après la semaine qu'il venait de vivre, Keenan avait perdu patience.

— Putain, c'est quoi votre problème ?

Torres frissonna, comme s'il allait pleurer, puis il se rapprocha.

— Arrêtez de me coller, connard, dit Keenan.

Mais quand il fit mine de repousser Torres, l'homme plus jeune le saisit par le poignet et lui tordit le bras sur le côté.

— Il est toujours dehors, espèce de fils de pute, chuchota Torres. Vous descendez tranquillement votre bière pendant qu'un môme est en train de mourir de froid – encore un.

— Allez vous faire foutre ! cria Keenan, obligeant Torres à lâcher prise avant de le projeter en arrière.

Son adversaire percuta le mur, sa tête cassant un carreau de verre dépoli.

D'autres clients du bar s'écartèrent pour leur donner de l'espace, mais les flics en train de boire un coup, eux, approchèrent, tous prêts à intervenir au cas où la situation dégénérerait. Parmi eux se trouvait Finch, qui adressa un sourire complice à Keenan.

— Décidément, tu m'étonneras toujours, Joe, dit-il.

Keenan sentit toute son agressivité le quitter. Si Finch approuvait, il savait qu'il avait dépassé les bornes. Il regarda Torres qui était resté accroupi, sur la défensive, les yeux agrandis, mais plus par la tristesse que par la peur. Un frisson parcourut l'inspecteur, une sensation glacée qui l'envahit tout entier. Quelque chose dans la façon dont Torres le dévisageait provoqua chez lui un malaise qui lui noua l'estomac.

— Pourquoi moi ? voulut savoir Keenan. Bien sûr que j'ai envie de retrouver ce gosse. Ça me tue. Mais pourquoi s'en prendre uniquement à moi quand toute la police – toute cette foutue ville – devrait continuer à chercher ?

Torres se redressa, plissant les yeux avec colère. Ses lèvres ne formaient plus qu'une ligne blanche ; il approcha d'un pas, un seul, et parla à voix très basse.

Puis il se précipita vers la sortie et claqua la porte derrière lui.

À son départ, les conversations allèrent bon train, les clients réagissant à la scène et les flics marmonnant à propos de ces bleus qui craquaient pour un oui ou pour un non. Finch proposa à Keenan de lui offrir une bière dès qu'il aurait vidé la sienne.

— La prochaine fois, Ted, dit Keenan, buvant la moitié de son verre en deux gorgées, puis déposant un billet de dix sur le bar. (Levant les yeux, il vit Brenda qui l'observait.) Pour le carreau cassé, le propriétaire peut me contacter au commissariat. Je paierai les dégâts.

Il avait l'impression que sa voix venait d'ailleurs que de ses propres lèvres.

Ignorant les exhortations de Finch à se joindre à ses collègues pour une autre tournée, Keenan se dirigea vers la porte. Replongé dans la nuit glaciale de février, il sentit le froid pénétrer son blouson. L'air était lourd de la menace de la tempête imminente. Il fourra ses mains dans ses poches et regarda autour de lui, mais Torres n'était plus là.

Le bleu lui avait dit quelque chose avant de partir, mais il avait parlé tellement bas que même Keenan, qui se tenait tout près de lui, n'était pas sûr d'avoir bien compris. Il savait ce qu'il avait cru entendre, en revanche.

« Parce que je parie que vous vous rappelez encore l'odeur de brûlé que dégageait la peau de mon garçon. »

Assise dans sa voiture de location, Miri baignait dans la lueur verte des lumières du tableau de bord. De l'air chaud s'échappait des volets d'aération ; pourtant, elle ne parvenait pas à se réchauffer à l'intérieur. Seules deux possibilités s'offraient à elle. Soit elle avait vu le fantôme de Niko debout sur le trottoir en face du *Caveau* au beau milieu d'une rafale de neige... soit elle avait perdu l'esprit. De telles pensées l'empêchaient presque de respirer.

Elle avait profondément aimé son père et il lui manquait encore terriblement – elle en souffrait tous les jours. Alors, l'idée de pouvoir le voir et lui parler provoquait des palpitations de joie anxieuse dans son cœur. Mais l'existence des spectres, la possibilité pour les morts de prolonger ainsi leur séjour sur Terre, cette hypothèse lui donnait le frisson. Que voulaient-ils, s'ils étaient bien là ? Étaient-ils tristes ou jaloux ? mal disposés à l'égard des vivants ? Cette seule pensée suffisait à la mettre mal à l'aise, et expliquait cette sensation de froid dont elle ne parvenait pas à se débarrasser malgré le chauffage de la voiture. Assise derrière le volant, Miri sentait la Ford de location frémir sous les assauts menaçants des bourrasques. Elle lança un regard craintif vers les ténèbres, effrayée par les désirs silencieux des morts.

— Où es-tu, papa ? murmura-t-elle, d'une voix à peine audible au-dessus du grincement émis par les grilles de ventilation et du ronronnement du moteur.

Qu'est-ce que je fais là, bon sang ?

Depuis l'endroit où elle s'était garée, Miri scruta à travers le pare-brise une maison située de l'autre côté de la rue. Elle s'en souvenait bien, l'avait vue dans ses rêves comme dans ses cauchemars. Pour ce qu'elle en savait, Allie Schapiro habitait toujours ici ; à en juger par les lumières à l'intérieur et la voiture qui se trouvait dans la petite allée étroite, elle était chez elle. Bien que Miri fût restée amie avec

Jake pendant le collège et le lycée, elle n'avait jamais remis les pieds dans cette maison depuis la nuit où le blizzard avait pris la vie de son père. La nuit où Isaac Schapiro avait fait une chute mortelle.

Qu'est que ça a de si difficile ? Va jusqu'à la porte et sonne.

Jake était la seule personne au monde avec qui elle avait le sentiment de pouvoir parler de ce qui lui était arrivé. La seule personne qui ne la rejetterait pas sans l'écouter. Mais à un moment ou à un autre, elle devrait aussi avoir une conversation avec Allie. La tempête avait changé le cours de leurs vies. Sans elle, Miri ne doutait pas un instant qu'Allie serait devenue sa belle-mère. Ils auraient formé une famille. Si son père avait un message pour elle, Miri était persuadée qu'il aurait voulu qu'elle le partage également avec Allie, mais c'était prématuré. Elle n'aurait pas su par où commencer.

Miri frissonna, toujours incapable de laisser l'air chaud chasser le froid qui s'était introduit en elle. Elle alluma ses phares, mit la voiture en position « Drive », puis s'éloigna du trottoir, selon un itinéraire qu'elle aurait pu suivre les yeux fermés. Elle avait quitté Coventry depuis longtemps, mais les rues de la ville étaient gravées dans son subconscient, à l'instar des dialogues appris par cœur pour la pièce de théâtre jouée en classe de quatrième. Constaté à quel point Coventry était enracinée en elle la rendit nostalgique, même si elle trouvait également cela un rien déprimant. D'une certaine manière, elle s'y sentirait toujours chez elle, mais elle espérait bien qu'après être repartie elle n'y reviendrait plus. Tous ses fantômes, réels ou non, l'attendaient ici. Et maintenant, elle roulait à leur rencontre au lieu de s'en éloigner.

Sa mère possédait un appartement à Hamel Mill Lofts, à moins de dix minutes en voiture de chez Allie Schapiro. Angela pouvait parfois se conduire comme une vraie garce, mais ce logement au neuvième étage dans les Lofts était ce qui se rapprochait le plus pour Miri d'un foyer à Coventry depuis la vente de la maison de son enfance.

— Ça promet d'être amusant, marmonna-t-elle, alors qu'elle tournait dans le grand parking derrière les Lofts, un programme immobilier composé d'anciens locaux industriels aménagés en résidences de standing – ce qui se faisait de mieux à Coventry.

La vieille cheminée d'usine, devenue purement décorative, se détachait sur les nuages bas et menaçants. Miri tendit le cou pour l'apercevoir, mais l'attention qu'elle lui accordait ne l'empêcha pas de repérer une place libre à mi-chemin du bâtiment central. Miri n'avait jamais rendu visite à sa mère ici, mais elle savait, pour en avoir parlé avec Angela, qu'elle se trouvait au bon endroit – et elle avait noté le numéro de l'appartement. Une fois garée, elle consulta le bout de papier qu'elle avait fourré dans son sac.

Chargeant son sac marin sur son épaule, elle verrouilla la voiture de location, puis traversa le parking jusqu'à la porte. Un grand type débraillé avec des lunettes sortit alors qu'elle approchait, tenant en laisse un tout petit chien vêtu d'un pull rouge à motif de flocons de neige. Il la fit entrer ; Miri sourit et le remercia, se disant que c'était mieux ainsi. Elle préférait voir sa mère face à face quand elle lui ouvrirait, plutôt que d'avoir une conversation embarrassante avec elle depuis l'Interphone installé en bas de l'immeuble.

Elle n'imaginait pas combien elle se trompait.

L'ascenseur la mena au neuvième en ronronnant et elle en vint à regretter l'absence de musique d'ambiance. Dans sa solitude, elle trouvait que ce silence laissait un peu trop d'espace aux fantômes.

Elle sortit dans un long couloir qui la surprit par ses murs en briques récemment nettoyées et ses poutres apparentes conservées du bâtiment d'origine. Devant la porte de l'appartement 921, Miri marqua une pause et respira à fond, se demandant si elle avait réellement la volonté d'aller au bout de sa démarche. Elle avait toujours la possibilité de dormir dans une chambre merdique du petit hôtel *Best Western* au nord de la ville. Elle soupira, comprenant qu'elle ne pourrait pas raconter à Angela qu'elle avait vu le fantôme de son père, c'était trop tôt. Mais s'il ne s'agissait pas seulement d'une illusion effrayante née d'un esprit exalté, que ce soit bien réel, elle devrait le leur dire à tous, le temps venu. Jake et Allie Schapiro, et sa propre mère. Bien que divorcés, Angie et Niko s'étaient aimés autrefois. Sa mort avait profondément marqué Angela, qui avait également perdu sa meilleure amie, Cherie Manning, la même nuit.

La pire nuit de notre vie à tous, pensa Miri.

Changeant son sac d'épaule, elle frappa à la porte, puis patienta vingt secondes en silence avant de remettre ça, plus fort cette fois. Elle se dit qu'Angela était peut-être absente quand elle surprit des voix à l'intérieur – on parlait tout bas.

— Qui est là ?

Entendre la voix de sa mère, après toutes ces années d'éloignement, quelle impression étrange.

— C'est moi. C'est Miri.

La discussion se poursuivit de l'autre côté et un terrible sentiment d'angoisse commença à envahir Miri. Son cœur se serra et elle jura doucement ; elle plaqua une grimace gênée sur son visage quand sa mère tourna le verrou pour enfin lui ouvrir.

Miri ne s'attendait pas au sourire aimable d'Angela, ni à son regard curieux ; elle sembla l'examiner des pieds à la tête comme si elles ne s'étaient pas vues depuis une éternité. Ce qui, pensa Miri, n'était finalement pas loin de la vérité.

— Mon Dieu, c'est bien toi ? dit Angela.

Devant les cheveux ébouriffés de sa mère, le rose de ses joues et le peignoir noué à la hâte, Miri perdit tout espoir que ses soupçons ne fussent pas fondés.

— Salut, maman.

Plusieurs secondes s'écoulèrent dans un silence gêné avant qu'Angela ne semble remarquer le sac marin, puis un éclair de compréhension traversa son visage. Souriant d'un air un peu triste, elle s'écarta pour laisser entrer sa fille ; par la porte à présent grande ouverte, Miri aperçut Doug Manning qui boutonnait sa chemise plus loin dans l'appartement. Malgré les années, Miri le reconnut immédiatement. Doug avait été le mari de la meilleure amie de sa mère ; il avait toujours fait preuve de gentillesse à l'égard de la jeune Miri, la taquinant à propos des garçons, lui ébouriffant les cheveux. Lors de la cérémonie organisée par la ville en mémoire des disparus du blizzard, il s'était tenu à côté d'elle pendant que la sœur de Charlie Newell chantait *Amazing Grace*. Il avait posé un bras protecteur autour d'elle, et tous deux avaient pleuré en silence.

— Salut, ma grande, dit Doug, comme il le faisait à l'époque où le temps les avait épargnés.

Comme si le fait que sa mère se tape le mari de sa meilleure amie décédée était tout à fait normal. Et c'était probablement le cas – Miri n'était pas une experte en la matière – mais sur le moment, ça lui donna envie de vomir.

— Entre, ma chérie, dit Angela, avec tendresse, ô combien – avec circonspection aussi. C'est si bon de te voir.

Son sourire parut presque sincère, mais son « ma chérie » lui donna la nausée. De toute sa vie, elle ne l'avait jamais appelée « ma chérie ». « Jeune fille », parfois, ou « ma-petite-fille », presque en un mot. « Mirjeta », son prénom complet, quand elle était en colère. « Garce », à plusieurs occasions. Mais jamais « ma chérie ».

L'image de Doug et Angela en train d'avoir des rapports sexuels s'imposa dans son esprit et ce fut plus qu'elle ne pouvait en supporter.

— C'était une erreur, dit-elle. (Elle secoua la tête et recula d'un pas.) Je suis désolée. J'aurais dû téléphoner avant. J'aurais dû...

Elle se retourna pour partir avant d'aller au bout de sa pensée. Sa mère sortit dans le couloir pour l'appeler, sa voix se brisant avec une note plaintive et triste, une vulnérabilité que Miri n'aurait jamais associée à Angela Ristani et qui faillit la convaincre de rester. Mais ce « ma chérie » continuait à résonner dans ses oreilles et les joues roses d'Angela interrompue en pleine action lui firent presser le pas.

Elle ne regarda à nouveau en direction de l'appartement qu'une fois dans l'ascenseur. Sa mère ne l'avait pas poursuivie. Confuse, elle se sentit partagée entre le soulagement et la déception.

Les portes se refermèrent et la cage entama sa descente en

bourdonnant.

Best Western, *me voilà*.

Peu après une heure du matin, Allie Schapiro se réveilla d'un rêve dans lequel Isaac se précipitait dans sa chambre pour se glisser dans son lit, effrayé par les vibrations des fenêtres causées par la tempête et le sifflement du vent glacial. Un songe merveilleux : elle était sous les couvertures avec son petit garçon à qui elle chuchotait des paroles rassurantes dans le noir. Quand un bruit, ou autre chose, la tira du sommeil, elle le sentait encore dans ses bras, elle sentait la douceur de ses cheveux contre sa joue. Elle essaya à tout prix de conserver ces images dans son cœur et sa mémoire, mais elles se dissipèrent. Comme tous les rêves, elles étaient éphémères.

Dehors, la neige avait commencé à tomber pour de bon. Ce qu'elle voyait n'avait plus rien d'une petite rafale, mais s'apparentait bien plus au début de ce blizzard annoncé par la météo depuis des jours. Les bourrasques firent trembler la fenêtre qu'elle avait laissée entrouverte d'environ deux centimètres ; l'air glacial s'engouffra dans la brèche en hurlant.

Allie se leva d'un pas lourd pour aller la fermer, chassant le vent et le froid.

Au coin de la rue, au bord de la flaque de lumière dorée d'un réverbère, elle aperçut le fantôme de Niko Ristani qui la regardait.

Laissant échapper un petit cri, elle recula, la main sur son cœur qui battait la chamade. Elle secoua la tête, sans comprendre. Elle se pinça le bras pour s'assurer qu'elle ne dormait pas, parcourut la chambre des yeux pour être certaine qu'elle n'était pas toujours en train de rêver.

Quand elle revint à la fenêtre, la rue était vide.

Son esprit, pas encore tout à fait réveillé, lui avait montré quelque chose d'impossible. Une explication simple, mais qu'Allie ne pouvait accepter. Elle ne dormait pas ; elle était sûre de ce qu'elle avait vu. Si elle n'avait pas elle-même veillé le corps de Niko, dans son cercueil, elle aurait pensé qu'il avait simulé sa disparition. Mais elle l'avait aimé, et savait donc que son amant était mort.

Niko.

Fantôme ou pas, elle aurait accueilli avec joie la nouvelle que son âme perdurait. Mais elle avait noté son regard tourmenté, son inquiétude. Lu la peur dans les yeux d'un mort.

Et ça la terrifiait.

Chapitre 16

Le mercredi matin, le claquement d'un volet mal fermé tira Jake d'un sommeil profond. Il se réveilla, à peine conscient de son agacement. Son cerveau essaya d'attribuer une source à ce bruit, alors qu'il respirait à fond et se forçait à ouvrir les yeux. Une lumière grise filtrait dans la chambre et une neige épaisse et humide s'abattait sur les vitres. La quantité déjà accumulée sur le rebord avait suffi à tracer une diagonale blanche sur le quart inférieur de la fenêtre.

Le claquement attira à nouveau son attention ; il fronça les sourcils un instant avant de faire le rapprochement. *Le volet. Bien sûr.* De ce côté de la maison, le précédent propriétaire avait laissé les volets battants d'origine. Ces panneaux de bois, utiles pour stopper des flèches, remontaient à une époque où la peur des Indiens était toujours fraîche dans l'esprit des colons. Plus tard, alors que la perspective d'une attaque indienne appartenait au passé, ils étaient devenus un élément d'architecture. Bien que leurs gonds fussent rouillés et qu'ils n'eussent probablement pas été fermés depuis des décennies, ils étaient restés. Encore une chose qu'il espérait changer un jour.

Avec un grincement de ses charnières, le volet claqua à nouveau contre le mur, le blizzard soufflant en bourrasques glaciales. Alors que le brouillard du sommeil se dissipait dans son esprit, il comprit qu'il devrait sortir pour le fixer. Jurant à voix basse, il se retourna, enfouissant sa tête dans son oreiller.

Puis il se raidit, complètement réveillé à présent.

— Isaac, fit-il d'une voix étouffée.

Jack jeta un coup d'œil à la pendule posée sur sa table de chevet. Bientôt 11 heures. Ils avaient veillé jusqu'à 3 heures du matin, discutant, puis regardant des films de super-héros. Isaac adorait les *comics* ; lui et Jake s'étaient toujours demandé ce que donneraient les *Avengers* au cinéma. La nuit dernière, Jake avait contribué à réaliser ce rêve pour son frère cadet et n'avait pas été mécontent de laisser les images combler le silence qui s'installait entre eux à mesure que l'heure avançait. Alors qu'il en était venu à douter qu'Isaac finirait par s'assoupir, il avait entendu le léger ronflement du petit garçon et pris conscience que, fantôme ou pas, son corps avait atteint les limites de son endurance. Il avait dormi, et Jake en avait fait autant.

Toujours fatigué, les yeux encore irrités par le sommeil, il s'assit dans son lit, déplaçant des piles de *comics* qui se trouvaient au-dessus des couvertures.

— Isaac ? appela-t-il, lançant un regard vers la porte de la chambre, bien fermée.

Une petite voix dans sa tête lui suggéra qu'il avait eu une hallucination ou qu'il avait rêvé tous les événements des deux derniers jours, mais c'était ridicule. Les bandes dessinées étaient là pour en témoigner et au salon l'attendaient des tas de DVD, des jeux de société et les boîtes du traiteur chinois chez qui ils avaient commandé hier soir – d'ailleurs, il avait oublié de les mettre au frigo. Il osait à peine imaginer l'odeur, mais il s'en fichait.

Tout ce qui comptait, c'était Isaac.

Jake rejeta les couvertures et sortit du lit, s'apercevant par la même occasion que, même s'il était pieds nus, il portait toujours ses vêtements de la veille. Il s'était endormi dans son jean et son sweat en coton – pas le plus confortable des pyjamas.

— Ike ? lança-t-il en direction de l'entrée de la chambre.

— Ici, répondit une petite voix effrayée depuis le placard.

Il se retourna brusquement, le cœur battant la chamade. Par la porte à moitié ouverte, il entendit Isaac bouger au-dessus des chaussures et des baskets disposées sur le fond. La tête d'Isaac surgit entre les vestes et les chemises ; il avait l'air sur ses gardes.

— Je me cache, expliqua-t-il, comme si cela n'était pas évident.

— Pourquoi ?

Isaac parut déçu. Presque blessé.

— Tu le sais très bien.

La lumière grise de la tempête éclairait à peine les recoins obscurs du placard ; le visage d'Isaac semblait donc flotter, en suspension parmi les vêtements qui pendaient à l'intérieur. En le regardant, Jake sentit son univers vaciller. Les yeux appartenaient à son frère, ou du moins le pensait-il. Il y reconnaissait Isaac, sans le moindre doute. Mais quelques jours plus tôt, le reste de ses traits lui étaient encore inconnus. Jake avait allumé la télévision quotidiennement après avoir pris sa douche, pendant qu'Isaac se trouvait dans une autre pièce, et il avait suivi les informations locales juste assez longtemps pour se tenir au courant de l'avancement des recherches entreprises pour retrouver Zachary Stroud. Ce visage qui semblait surgir de l'obscurité de son placard appartenait à ce même disparu, mais pour Jake, il devenait rapidement celui de son frère. D'une certaine façon, son esprit était revenu et avait réussi à se glisser à l'intérieur de ce garçon perdu que le décès accidentel de ses parents avait transformé en orphelin. Peut-être même que Zack Stroud avait péri lui aussi, et qu'Isaac habitait à présent son corps par quelque bizarre résurrection. La vie de Jake

l'avait armé pour regarder la mort en face sans broncher, mais elle ne l'avait pas préparé à ça.

La seule chose dont il était absolument sûr – et au cours de ces quelques jours irréels, il en était venu à comprendre que c'était tout ce qui comptait pour lui –, c'était qu'Isaac était de retour.

— Sors de là, tu veux bien ?

— Euh... Non. Tu n'as qu'à me rejoindre.

Jake s'accroupit devant l'armoire.

— Franchement, Ike. Regarde autour de toi. Il y a une tempête, d'accord. Mais c'est juste de la neige et du vent. Le claquement que tu entends, c'est un volet. Je vais le fixer et on...

— Non ! s'écria Isaac, puis il plaqua une main sur sa bouche, regrettant visiblement d'avoir fait autant de bruit. (Il baissa la main ; Jake vit que ses lèvres tremblaient et qu'il semblait au bord des larmes.) Tu ne dois pas sortir. Promets-moi que tu resteras avec moi jusqu'à la fin de la tempête.

La gorge sèche, Jake déglutit, troublé par la peur qu'il lisait dans ces yeux à la fois familiers et inconnus.

— D'accord.

— Promets-le-moi.

— C'est promis.

— Maintenant, viens dans l'armoire.

Jake s'assit sur le sol, s'appuyant contre le chambranle. Il tendit la main et Isaac glissa la sienne, pâle et fine – celle de Zachary Stroud – hors de l'ombre pour la saisir. Dans ses yeux, la peur et la tristesse cédèrent la place à une supplique muette.

— Tu es en sécurité ici, Ike, dit Jake. Je te le garantis.

Les lèvres d'Isaac tremblèrent de plus belle ; il était au bord des larmes.

— Tu ne m'as pas cru cette nuit-là. À propos des hommes de glace.

Jake dut se détourner, il pensa qu'il allait avoir la nausée.

— Je sais. Et je m'en veux terriblement, tu n'imagines pas à quel point...

— Tu es prêt à me croire maintenant ?

Avec un soupir frémissant, Jake s'efforça d'ignorer son sentiment de culpabilité pour regarder à nouveau son frère.

— Je t'ai demandé une bonne dizaine de fois de tout m'expliquer. Comment tu peux être là, qui *ils* sont et... tout. Mais tu n'arrêtes pas de changer de sujet, et je peux comprendre. Je t'assure. Tu n'as pas envie d'en parler. Mais si tu as des ennuis, qu'on court un danger...

— Ils arrivent, insista Isaac, tirant sur sa main. Ils viennent chercher ce qui leur appartient. On doit se cacher jusqu'à la fin de la tempête. C'est le seul moyen de leur échapper. *Le seul.*

Jake essaya de s'imaginer en train de passer le reste de la journée

et toute la nuit dans son armoire, avec tout ce que cela impliquait – lampes de poche, casse-croûte, *comics*. Peut-être un jeu de société. Il aurait amplement le temps de raconter à son frère tout ce qui s'était produit au cours des douze années qui avaient suivi sa disparition. Ils avaient soigneusement évité le sujet depuis qu'Isaac avait fait son apparition. Le garçonnet refusait toute discussion qui concernait sa mort et le fait que la Terre avait continué de tourner sans lui. Mais s'il avait l'intention de rester, ça allait devoir changer.

Jake frissonna, ferma les yeux et se détourna. Comment pouvait-il envisager cela ? Tout le monde recherchait celui dont Isaac portait à présent les traits, un garçon qui, derrière ce visage, existait peut-être encore. Combien de temps Jake espérait-il pouvoir le cacher ?

Une image surgit dans son esprit, le souvenir de doigts gelés traversant la moustiquaire de sa fenêtre, dans la chambre de son enfance, et saisissant Isaac. Une vague de peur l'envahit, profonde ; elle lui rappela la terreur éprouvée cette nuit-là comme si c'était hier. L'idée que les hommes de glace soient aux trousses d'Isaac lui donna envie de crier. Il avait fait faux bond à son frère une fois et il refusait que cela se reproduise.

— D'accord, dit-il. Je me cacherai avec toi. Ça pourrait même être amusant. Mais plutôt à la cave, peut-être – c'est plus grand, on y respire mieux. Ou au grenier...

— Pas au grenier ! le coupa Isaac avec un frisson. Trop de courants d'air. Trop d'espaces ouverts.

— C'est bon. Va pour la cave. Mais tu dois me dire tout ce que tu sais sur eux, Isaac. Vraiment tout.

Isaac hocha la tête.

— Tout ce que tu voudras, Jake. Mais ne les laisse plus jamais me toucher.

Jake serra sa main. La main d'un inconnu. La main de son frère.

— Ça n'arrivera pas.

Pendant quelques secondes, Isaac resta immobile. Puis il soupira longuement et leva les yeux vers Jake.

— Tu sais, peut-être que tu devrais quand même aller examiner ce volet, après tout, dit Isaac. Mais ne le laisse pas ouvert. Ferme-le bien. Ferme-les tous.

La neige tombait tellement dru que le monde derrière les fenêtres disparaissait dans un brouillard blanc. Doug et Angela s'étaient couchés et avaient dormi tard, ne se réveillant qu'après 9 heures. Sortant de la douche, Doug traversa la chambre d'Angela pour regarder dehors. Malgré tout ce blanc, c'était la grisaille qui régnait. Appuyant son visage contre le verre froid, il leva les yeux dans l'espoir d'apercevoir un peu de lumière. Demain – dans la matinée, ou au plus

tard dans l'après-midi – le soleil reviendrait, le ciel serait bleu. À ce moment-là, les chutes de neige massives retrouveraient leur couleur naturelle.

Aujourd'hui, par contre... que du gris. Il se dit que cela représentait bien l'état réel du monde, piégé entre ombre et lumière, dans une grisaille perpétuelle. Le simple fait d'avoir eu cette idée le fit rire.

Putain ! te voilà devenu philosophe, pensa-t-il, se détournant de la fenêtre pour prendre le sac qui contenait ses affaires pour une nuit – chaussettes et sous-vêtements propres, tee-shirt, déodorant, brosse à dents. Il s'habilla, enfilant son jean de la veille, puis se brossa les dents avant de quitter la chambre, attiré dans l'appartement par de délicieux effluves de bacon frit.

— Ça sent bon, dit-il en remontant le petit couloir qui donnait sur le vaste espace avec le salon d'un côté, un coin repas au milieu, et la cuisine tout au bout.

Angela se tenait devant la cuisinière, lui montrant son déhanché, alors qu'elle retournait les tranches de bacon à l'aide d'une fourchette. Elle avait dormi dans un haut de pyjama en flanelle et rien d'autre, mais elle avait retrouvé le bas pendant qu'il se douchait. Bien qu'il l'eût préférée sans, il ne pouvait pas nier qu'elle était adorable.

Bon Dieu ! à l'époque, il ne te serait jamais venu à l'idée de parler d'elle en ces termes.

Mais le passé ne l'intéressait pas, il voulait recommencer de zéro.

— Bonjour, espèce de marmotte, dit-elle, haussant un sourcil d'un air taquin.

— Je t'en prie. Tu as dormi aussi tard que moi. La différence, c'est que moi, on m'attend.

Angela pointa sa fourchette vers le petit poste de télévision posé sur le plan de travail. Même à faible volume, des voix en émanaient. À l'écran, un reporter bravait les intempéries, bien emmitoufflé dans une tenue de circonstance. Jambes écartées, il essayait d'éviter que le vent violent l'emporte.

— Personne ne sort aujourd'hui, dit Angela. Toutes les écoles sont fermées. Le gouverneur a demandé aux entreprises de laisser leurs employés travailler à domicile, pour que les voitures n'encombrent pas les routes et que les chasse-neige puissent faire leur boulot.

Elle avait cassé deux ou trois œufs dans un bol et commença à les battre avec un fouet.

Doug le remarqua à peine, toute son attention était concentrée sur la télévision.

— Parfait.

Une carte du centre de la Nouvelle-Angleterre apparut à l'écran, indiquant les totaux des chutes de neige. Pendant un moment, il crut

que ces prévisions concernaient toute la durée de la tempête, mais ensuite, en dépit du faible volume du son, il entendit le commentaire qui lui apprit que, pendant leur sommeil, plus de quarante centimètres étaient déjà tombés. Il jeta un coup d'œil à la pendule – bientôt 10 heures. Quarante centimètres en presque neuf heures, et aucun signe d'accalmie. Il sentit son estomac se nouer ; peur ou attente ? Il n'aurait su l'affirmer avec certitude.

Il prit un verre dans le placard et se retourna vers Angela.

— Si le petit déjeuner doit également faire office de déjeuner, je vais boire du jus d'orange. Je te sers ou tu préfères t'en tenir au café ?

Elle versa le mélange d'œufs dans une grande poêle antiadhésive, se concentrant sur sa tâche comme s'il n'avait pas dit un mot. Doug fronça les sourcils, la regardant saler et poivrer, puis ajouter une poignée de copeaux de cheddar.

— Angie ?

— Sors le pain, tu veux ? demanda-t-elle. J'ai oublié...

Lui tournant le dos, elle commença à frémir.

— Eh ! eh ! dit Doug, qui s'approcha et posa doucement ses mains sur ses épaules. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle se dégagea, puis, armée d'une spatule en plastique, entreprit de hacher et brouiller les œufs. Voyant que le bacon avait commencé à brûler, Doug coupa le gaz sous ce brûleur et fit glisser la poêle sur l'un de ceux qu'elle n'utilisait pas.

— Angela, regarde-moi.

Quand elle se retourna, son visage était rouge et des larmes coulaient sur ses joues. Elle pinça les lèvres, comme si elle essayait de retenir les mots qu'elle se refusait à prononcer.

— Oh ! merde, dit-il. Qu'est-ce que j'ai fait ?

Levant les yeux au ciel, elle laissa échapper un petit rire, mais la tristesse revint bien vite.

— Tu n'as rien fait. C'est juste cette tempête. Tu vas sortir et je ne sais pas ce qui risque de t'arriver.

Les œufs étaient restés bien trop longtemps sur le feu ; Doug s'approcha d'elle, l'embrassa sur le front et, d'une voix douce, proposa de prendre la relève. Elle s'écarta, séchant ses larmes et respirant à fond pour se dominer. Alors qu'il faisait glisser les œufs dans la poêle, il la leva au-dessus de la cuisinière et éteignit le brûleur.

— Tu me passes les assiettes ? demanda-t-il.

Angela hocha la tête, s'essuyant les yeux une dernière fois avant de se dresser sur la pointe des pieds pour sortir deux assiettes du placard. À l'aide de la spatule, Doug répartit équitablement le contenu de la poêle.

— C'est trop pour moi, protesta-t-elle.

— Ça te fera du bien, dit-il, et il lui tendit sa part. Assieds-toi et

mange. J'apporte le café et le jus d'orange.

Elle s'exécuta ; une minute plus tard, ils étaient installés de part et d'autre de la petite table. Doug ne put résister à la tentation de fourrer une tranche de bacon dans sa bouche pendant qu'elle jouait avec sa nourriture et buvait une gorgée de jus d'orange.

— On a oublié le pain grillé, observa calmement Angela, sans le regarder.

— On s'en fiche.

Elle prit une pleine fourchetée d'œufs brouillés et le gratifia d'un sourire las.

Si belle fût-elle, il remarqua pour la première fois à quel point les cernes sous ses yeux étaient sombres.

— Tu as mal dormi ?

— Peut-être un peu, répondit-elle, et tous deux surent qu'elle mentait.

C'était bien plus grave que ça.

— Qu'est-ce qui se passe, Angie ? demanda-t-il, laissant la question flotter dans l'air.

Il but son jus d'orange pour lui donner le temps de se ressaisir, l'observant par-dessus le bord du verre. La serrer dans ses bras pour la réconforter n'avait pas suffi. Il avait besoin qu'elle s'ouvre, qu'elle lui parle.

Elle mit ses mains autour de son mug de café, profitant de la chaleur transmise par la céramique. Cherie avait toujours fait ainsi quand elle commençait à avoir froid ; ce geste rappela à Doug combien les deux femmes avaient été proches.

Angela le fixa d'un regard dur, sans sourire.

— Emmène-moi.

— Où ça ? Tu crois que je vais quitter... ?

— Aujourd'hui, précisa-t-elle. Emmène-moi avec toi *aujourd'hui*.

Doug cligna des yeux, sa bouche formant un « Oh ! » silencieux. Il s'adossa à sa chaise, puis, lentement, secoua la tête.

— Voyons, ma chérie, tu sais que je ne peux pas faire ça.

— Tu dois.

Il observa attentivement son visage. Qu'est-ce qui lui prenait, bon sang ? La nouvelle Angela Ristani lui plaisait – il finirait même peut-être par l'aimer – mais si sa récente métamorphose de garce en femme affectueuse devait se traduire par des manifestations de manque de ce genre, cela risquait de poser un problème.

— Tu ne sais pas ce que tu me demandes, dit-il d'un air sévère, se penchant en avant pour mettre l'accent sur ses mots, étudiant les yeux d'Angela. On ne parle pas d'une virée entre potes qui iraient faire de la luge ou pêcher sous la glace. Baxter et Franco pourraient mal réagir si tu te pointais. Putain ! Baxter n'hésiterait peut-être même pas à

nous descendre tous les deux.

Angela s'esclaffa, prenant un morceau de bacon.

— C'est des conneries.

Doug la saisit par le poignet, alors qu'elle essayait de mettre la fourchette dans sa bouche. Il serra, sachant que cela pourrait lui faire un peu mal, mais il avait besoin qu'elle lui prête attention. Les yeux d'Angela s'allumèrent, sous l'effet de la surprise et de la colère.

— Écoute, Franco est un trou du cul, mais je ne le crois pas capable de tuer quelqu'un. Baxter, c'est une autre paire de manches. On se connaît depuis un bail. Il a fait de la taule. J'ai entendu des rumeurs... une histoire de drogue, dans le temps. Bref, je suis certain qu'il est prêt à appuyer sur la détente pour éviter de retourner derrière les barreaux, et à nous sacrifier – toi et moi. Alors, ne m'en veux pas, mais tu restes ici. Ce type n'est pas du genre à commettre une putain de série de crimes avec quelqu'un qu'il vient à peine de rencontrer.

Il voyait bien qu'elle avait envie de discuter ; il assista à ce combat intérieur dans ses yeux. Puis elle rendit les armes, oubliant son petit déjeuner. Doug se leva et contourna la table pour s'agenouiller à côté d'elle ; il lui caressa les cheveux, tournant son visage vers lui.

— Tu es pourtant assez intelligente pour comprendre ça. Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

Quand elle parla, sa voix était à peine plus forte qu'un chuchotement, et elle avait les yeux baissés.

— C'est juste... Je crois qu'on devrait rester ensemble, dit-elle. J'ai peur qu'il arrive quelque chose.

— Tout se passera comme sur des roulettes, je te le promets, essaya-t-il de la rassurer. Je serai prudent.

— Non..., commença-t-elle d'une voix hésitante, puis son regard croisa enfin le sien. Je... J'ai peur qu'on m'enlève de nouveau. Je viens à peine de revenir près de toi.

Doug fronça les sourcils en entendant cette curieuse façon de formuler les choses, mais le message était assez clair. La première fois qu'ils étaient sortis ensemble, il n'avait absolument pas imaginé qu'elle avait autant d'affection pour lui. Il ne commettrait plus la même erreur.

— Je te l'ai déjà dit : je n'irai nulle part. Pas sans toi. Je sais qu'on ne s'est retrouvés que depuis peu, mais je suis bien... je suis vraiment bien avec toi. Ça a été un peu bizarre la dernière fois. Peut-être parce qu'on aimait tous les deux Cherie et que, d'une certaine façon, elle était toujours entre nous. Mais aujourd'hui, c'est juste toi et moi, et je pense qu'elle approuverait.

Elle eut un sourire doux-amer, mais qui n'effaça pas l'inquiétude dans son regard.

— Je le crois également, renchérit Angela.

— Et j'ai envie de voir où ça peut nous mener.

— Moi aussi, dit-elle, fermant les yeux, comme si cela lui coûtait de le reconnaître. Tu n'as pas idée.

Angela soupira ; elle l'embrassa, d'abord sur le front, puis sur la bouche, s'attardant un moment, sa langue touchant la sienne.

— Promets-moi simplement de faire attention à toi, dit-elle, plongeant ses yeux dans ceux de Doug, comme si elle essayait de les graver dans son esprit, au cas où elle ne les reverrait pas. Et sois prudent. Avec une tempête comme celle-là, on ne sait pas à quoi s'attendre.

Harley avançait à grandes enjambées, luttant contre le vent et la neige qui lui fouettaient le visage. C'était le milieu de l'après-midi, mais avec le peu de lumière que la tempête laissait filtrer, on aurait aussi bien pu être à minuit. Il aurait bien lâché quelques jurons pour se défouler, mais avec le froid qui pénétrait ses vêtements jusqu'à ses os, son irritation lui faisait serrer les mâchoires. Les bourrasques déchaînées tourbillonnaient au point de rabattre les flocons dans le dos de son blouson et le col de sa chemise. La violence des *junkies* et des gangs ne lui faisait pas peur – il avait eu l'occasion de le prouver – mais dans cette tempête, il se sentait redevenir un gamin vulnérable. Il n'avait qu'une envie : retrouver son vieux canapé, une couverture et la télécommande de la télévision. Et des cookies. Ouais, des cookies, à peine sortis du four, encore chauds.

Les techniciens de National Grid étaient déjà arrivés ; leur nacelle s'élevait depuis leur camion, vers les lignes électriques. L'une d'elles était tombée et le transformateur avait sauté. La bonne nouvelle : personne ne serait électrocuté ; la mauvaise : des milliers d'habitants de Coventry se retrouvaient sans courant. En chemin, Harley avait traversé plusieurs quartiers plongés dans le noir. Une nuit sous les couvertures, et à la lumière des bougies et des lampes de poche. S'ils étaient malins, ceux qui en avaient la possibilité en profiteraient pour s'inviter chez des parents ou réserver une chambre d'hôtel quelque part où le chauffage et l'électricité fonctionnaient toujours. Bien sûr, ils devraient traverser ce blizzard, ce qui pouvait se révéler plus dangereux qu'une nuit un peu fraîche passée à la maison.

— Vous avez besoin de quelque chose ? lança-t-il, élevant la voix pour couvrir le rugissement de la tempête.

Plusieurs des techniciens levèrent les yeux vers lui, puis se remirent au travail. Un type plus âgé, le bonnet bien rabattu sur les oreilles, fit un signe de la main à Harley.

— Non, ça roule. Faites en sorte qu'on ne soit pas dérangés, et on se charge du reste.

— Compris ! répondit Harley, le saluant d'un geste, alors qu'il

retournait à sa voiture.

Une fois à l'intérieur, il la déplaça pour empêcher les véhicules qui venaient en sens inverse de passer et alluma sa barre de toit. Puis il continua à grommeler tout seul.

Harley n'était pas étranger aux longues heures d'immobilité pendant les contrôles radar ; il avait également fait des heures sup' pour assurer la sécurité autour des chantiers de construction routière. Il trouvait cet aspect de son travail d'un ennui mortel. Sans ce fichu temps, il aurait au moins pu sortir pour régler la circulation, ce qui lui aurait donné l'occasion d'échanger quelques mots avec les gens ou les techniciens de la compagnie d'électricité. Mais personne ne s'aventurerait dehors cette nuit. Et pas question de poireauter au beau milieu d'un blizzard quand quelques lumières bleues suffisaient amplement à prévenir les automobilistes.

Il laissa le moteur tourner, pour que le chauffage continue à fonctionner, regardant les reflets bleutés de ses gyrophares sur les arbres, le camion de National Grid et chaque gros flocon, écoutant les parasites et les voix confuses sur sa radio. La journée avait déjà été longue, et il n'était qu'une heure et demie. Il préférait ne pas penser à ce que leur réserverait la nuit. Normalement, il n'aurait pas dû être de service ce soir, mais il avait le sentiment que certains de ses collègues plus expérimentés allaient jouer la carte de l'ancienneté – lui-même en avait relativement peu. Aux bleus et aux policiers les plus jeunes de se coltiner ce foutu blizzard.

Harley soupira et s'affaissa sur son siège, renversant la tête. Pour passer le temps, il sortit son mobile de sa poche, histoire de vérifier s'il avait reçu des appels ou des SMS. Au cours des deux derniers jours, il avait laissé trois messages à Jake Schapiro qui ne l'avait pas recontacté. Quelque chose ne tournait pas rond avec Jake, cela ne faisait aucun doute, et il s'inquiétait à l'idée que son ami puisse avoir des ennuis. S'il ne s'était pas rendu chez Jake, et ne l'avait pas vu de ses propres yeux, Harley aurait pu croire qu'il lui en voulait pour une raison ou pour une autre. Mais, quelle que soit la mouche qui l'avait piqué, il n'avait pas paru en colère contre Harley. Juste préoccupé et un peu parano. Harley repensa aux stores, tous baissés, et à la réaction pour le moins curieuse de Jake venu lui ouvrir la porte. D'abord, Harley avait songé à la présence d'une femme. Mais en y réfléchissant plus tard, cela lui avait finalement semblé peu probable. S'il avait surpris Jake au beau milieu d'un week-end de sexe torride, cela aurait expliqué son air fatigué et peut-être – à la limite – les stores baissés. Mais pas ce type mal rasé qui n'avait visiblement pas pris de douche. Il avait paru nerveux, un peu souffrant même. Pas ce à quoi on pouvait s'attendre d'un homme qui serait tombé amoureux, ou qui serait simplement arrivé à ses fins.

Qu'est-ce que tu mijotes, bon sang ? songea Harley, vérifiant qu'aucun SMS ne lui avait échappé.

— *Qu'est-ce que tu caches ?* dit-il à haute voix, puis il fronça les sourcils.

La question lui était venue spontanément, comme remontant de son subconscient, mais maintenant qu'elle avait été formulée, cette idée refusait de lui sortir de l'esprit.

La façon qu'avait eue Jake de se tenir dans l'embrasement de la porte, empêchant Harley de voir à l'intérieur de la maison, ces cartes en éventail dans sa main...

Harley s'arrêta de respirer. Fermant les yeux, il se concentra sur son souvenir. Il se pencha en avant et pressa son front contre le volant, expirant lentement.

— Oh ! merde, chuchota-t-il.

Il avait pensé qu'elles pourraient être des cartes à jouer, de tarot même, mais quelque chose lui avait semblé familier. Il n'avait pas vu le dos des cartes, sinon il aurait su immédiatement ce qu'elles étaient. Jake les avait tenues face visible, mais Harley n'avait eu qu'un aperçu des bords supérieurs, jaunes pour l'essentiel. Maintenant il comprenait pourquoi il avait cru les reconnaître. Enfant, il avait souvent joué avec.

Des cartes Pokémon.

Un horrible soupçon envahit Harley. Il fixa du regard les techniciens de National Grid de l'autre côté du pare-brise, mais sans vraiment les voir ; son esprit était ailleurs. Pourquoi diable Jake Schapiro jouait-il à Pokémon avec les stores baissés – et avec qui ?

Il tendit la main vers sa radio, mais ses doigts se figèrent à quelques centimètres de l'appareil. *C'est Jake*, se dit-il. *Ce gars est ton ami. Et tu vas foutre sa vie en l'air à cause d'une intuition ?*

Non. Pas question. Il se sentait déjà bien assez coupable d'avoir eu de telles pensées. Jake Schapiro n'avait jamais été du genre à partager ses émotions ou ses secrets les plus intimes, mais on pouvait en dire autant de Harley. Ils étaient amis, et jusqu'à présent, rien dans le comportement de Jake n'avait laissé présager une quelconque tendance déviante. Il devait agir avec circonspection.

Oh ! mon Dieu, faites qu'il ne soit pas un monstre. Pas Jake, par pitié.

Son téléphone portable fonctionnait de manière capricieuse depuis le début de la tempête. Il ne fut donc pas surpris d'échouer à joindre son correspondant du premier coup. Au quatrième essai, sa frustration avait atteint de telles proportions qu'il était sur le point d'abandonner les techniciens de la compagnie d'électricité à leur sort, mais les parasites sur la ligne finirent par disparaître et il entendit sonner.

À la quatrième sonnerie, de nouveaux crachotements l'accueillirent, puis une voix :

— Keenan à l'appareil.

— Inspecteur, c'est Harley Talbot. J'ai à vous parler.

Alors que la nuit tombait, Ella Santos glissa une dosette dans sa machine à café, puis appuya sur le bouton. Elle l'écoula gargouiller et siffler pendant quelques secondes avant que le *French Roast* coule dans sa tasse. L'odeur suffit à la contenter. Après qu'elle eut ajouté de la crème – elle n'aurait jamais osé gâter le précieux breuvage par le moindre grain de sucre –, elle souleva la tasse et souffla des rides à la surface du liquide. Le café l'aiderait à se réchauffer. Même avec le chauffage et l'épais pull noir qu'elle avait enfilé, la vue depuis la fenêtre de la cuisine la fit frissonner. La tempête se déchaînait et, apparemment, ne se calmerait pas avant un moment.

Une partie d'elle-même se sentait soulagée. Au *Caveau*, les clients s'étaient faits encore plus rares que d'habitude à cause de ce temps inclément qui, en l'obligeant à rester chez elle et à fermer le restaurant, lui avait tiré une épine du pied.

Bien sûr, rester chez soi n'allait pas sans soucis.

Ella but son café à petites gorgées, tâchant d'ignorer ses craintes.

— Hé !

Elle tressaillit, renversant le liquide brûlant sur sa main.

— Merde, jura-t-elle, posant la tasse et rinçant sa main dans l'évier.

TJ approcha avec une expression repentante, arrachant une feuille d'essuie-tout au rouleau pour venir éponger.

— Désolé. Je ne voulais pas te faire peur.

— Je suis juste nerveuse, expliqua Ella. (C'était peu dire.) J'ai été comme ça toute la journée.

L'essuie-tout froissé dans sa main, TJ s'adossa contre le plan de travail et l'observa. Ella utilisa un torchon pour essuyer le café sur l'extérieur de la tasse, puis elle but une nouvelle gorgée, heureuse de n'en avoir renversé que très peu.

— Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire concernant la petite vieille du salon ?

Ella regarda fixement son café, ne levant pas la tête. C'était la conversation qu'elle avait appréhendée toute la journée. Le fait de se retrouver tous les trois bloqués par la tempête aurait dû leur donner l'occasion de regarder un film ensemble ou de jouer à un jeu de société. Ella et TJ auraient pu en profiter pour continuer à régler les problèmes de leur couple et se consacrer à leur fille. Les jours de neige servaient à ça d'ordinaire, pas à entretenir cette tension, cette confusion où tout le monde semblait retenir son souffle.

— Je ne sais pas, répondit Ella à voix basse, jetant un coup d'œil en direction de la porte de la cuisine pour s'assurer que Grace n'avait pas suivi son père. J'ai d'abord cru à un jeu un peu bizarre de sa part,

mais ce matin, elle est encore pire. Elle se comporte encore plus... de manière étrange.

De manière étrange ; ce n'était pas de cette façon qu'elle avait eu l'intention de terminer sa phrase. Comme une garce, peut-être. Comme une vieille femme.

— On doit la conduire chez un thérapeute ou un psychiatre, pour évaluation, dit TJ.

— Bon sang ! je déteste ce mot. « Évaluation », comme si les émotions humaines se résumaient à de foutues équations.

TJ posa une main sur son bras ; Ella sentit sa colère la quitter, ne laissant plus que tristesse et confusion. Elle se tourna vers lui.

— Tu vas l'obliger à sortir par ce temps ? demanda-t-elle.

— Non, mais je veux prendre rendez-vous sans attendre. Je peux passer quelques coups de fil, voir ce qu'on me recommande. Je sais qu'il est déjà tard, mais le cabinet médical aura probablement au moins une permanence téléphonique, même avec le blizzard.

— Peut-être qu'on devrait appeler un exorciste, ironisa Ella.

Un rire enfantin s'éleva depuis la porte de la cuisine ; tous deux firent volte-face et virent Grace sur le seuil, encadrée dans l'entrée de la pièce. Sauf qu'elle ne ressemblait pas à Grace ; pas vraiment. Pas maintenant qu'Ella la regardait attentivement et que la fillette avait renoncé à tout effort de normalité.

— Elle est bien bonne, dit Grace, de la même voix, mais sur un ton plus dur. (Sa petite fille, mais avec une lassitude blasée d'ordinaire réservée aux adultes.) J'ai toujours su qu'il épouserait une femme avec le sens de l'humour.

— Grace ? fit TJ.

Mais Ella voyait bien qu'il ne croyait plus parler à sa fille. Elle le lisait dans les yeux de son mari, elle l'entendait dans sa voix ; l'espace d'un instant, elle sentit son cœur se serrer, terrorisée à l'idée qu'elle n'avait pas été loin de la vérité... Après tout, peut-être qu'un démon possédait son bébé.

— Elle est encore là, dit la fillette, mais je pense que nous savons tous que ce n'est pas à elle que vous parlez en ce moment. Allons, Thomas. Tu as toujours été très intuitif, pour un garçon.

TJ leva une main sur sa bouche, les yeux écarquillés. Sa peur était contagieuse ; Ella la sentit qui s'emparait d'elle à son tour. Elle était au bord des larmes. Elle n'avait plaisanté qu'à moitié un peu plus tôt, mais à présent le monde qu'elle connaissait venait de basculer.

— Qu'est-ce que... ? commença-t-elle en chuchotant.

Puis TJ prononça un mot, un seul, qui la fit taire :

— Maman ?

Ella se tourna vers lui, le fixant du regard, alors que toutes les pièces du puzzle se mettaient en place dans son esprit.

Un puzzle impossible. Le silence tomba sur la maison, uniquement troublé par le rugissement brutal du vent qui la faisait osciller et grincer, sous les assauts redoublés de la neige.

— TJ ? dit Ella, d'une voix qui se brisa.

Grace avança vers eux.

— Non ! cria TJ, main levée, secouant la tête et tremblant, en proie à une émotion à mi-chemin entre la peur et l'angoisse. Tu restes où tu es ! Tu ne bouges pas !

Grace le regarda avec des yeux anciens. La petite fille inclina la tête et eut un soupir d'impatience ; elle respirait la tristesse.

— Je suis désolée, dit-elle. Thomas. Ella. Je vous jure que rien de tout cela n'était prévu, et je n'ai certainement jamais eu l'intention de vous blesser ou de vous effrayer. Mais c'est un peu tard pour les excuses – et pour les larmes. Parce que vous allez devoir me cacher, vous comprenez ?

— Vous cacher ? répéta Ella.

Grace se tourna vers la fenêtre, le menton levé ; sur son visage se lisaient une sagesse et une force qui ne correspondaient guère à une fillette de onze ans.

— Je les sens, dehors, dans la tempête.

La neige fouetta la moustiquaire, devant la vitre, effaçant le monde.

Grace se retourna vers eux et regarda sa mère avec les yeux d'une inconnue.

— Ils arrivent.

Chapitre 17

Miri avait passé l'essentiel de sa journée à fuir la tempête. Elle avait dû lutter contre la tentation de tirer les rideaux, commander à manger par le room-service, et trouver un marathon de sitcoms des années quatre-vingt-dix à la télévision. Surmonter les intempéries en compagnie de *Friends* ou *Seinfeld* ; les deux séries semblaient diffusées par une chaîne ou une autre vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Au lieu de cela, elle roulait dans la tourmente, les mains serrées sur le volant à s'en blanchir les articulations. Le vent giflait son véhicule de location avec assez de force pour le ballotter ; le blizzard cognait contre le pare-brise, la neige tombant tellement dru que ses essuie-glaces étaient complètement dépassés. Elle était penchée en avant, les grilles de ventilation lui soufflant de la chaleur au visage, alors qu'elle s'efforçait d'y voir à plus d'un mètre cinquante devant sa voiture.

Soudain, des parasites crépitèrent dans les haut-parleurs. Surprise, elle sursauta, mais quand elle baissa les yeux, l'écran était sombre, la radio silencieuse. Elle l'avait éteinte en partant, préférant éviter toute source de distraction. Fronçant les sourcils, elle l'alluma. La musique envahit l'habitacle – une vieille chanson de Dave Matthews qui lui était complètement sortie de la tête, mais qui, à présent, ravivait des souvenirs de bals au collège, lui rappelait les garçons pleins de morgue qui l'avaient toujours fascinée. C'était d'ailleurs ça qui l'avait perdue. Elle aimait Jake, mais avec lui, impossible de chasser le douloureux courant sous-jacent de leur angoisse mutuelle. Alors que ces types arrogants lui avaient apporté l'oubli, même si elle devait regretter chaque baiser et chaque caresse maladroite sur la banquette arrière de leur voiture.

Avec une soudaine aspiration, elle appuya sur le bouton pour faire taire à nouveau la radio. Pour faire taire le passé.

Cette nuit, ces garçons pleins de morgue ne suffiraient pas. Elle ne cherchait pas l'oubli, au contraire ; elle avait besoin de parler à la seule personne susceptible de comprendre ce qu'elle ressentait. Si elle expliquait à Jake qu'elle avait trouvé Angela en compagnie de Doug Manning, il saurait immédiatement la peine que cela avait suscitée en elle. Il la connaissait mieux qu'elle ne se connaissait elle-même.

Raison pour laquelle tu as mis plus de trois mille kilomètres entre vous.

Cette pensée la piqua au vif, mais elle contenait un fond de vérité.

Elle était partie pour fuir l'indifférence de sa mère, mais aussi pour tirer un trait sur le passé. Tirer un trait sur sa peine. Et bien qu'elle aimât énormément Jake, il restait lié à ce passé et à cette peine.

Néanmoins, depuis qu'elle avait décidé de revenir à Coventry, elle avait eu l'intention d'aller le voir. Elle avait sérieusement envisagé la possibilité qu'elle perdait l'esprit, ce qui expliquait en partie pourquoi elle avait besoin de parler à Jake. Sa seule présence, le fait de le serrer entre ses bras et de recevoir en retour une de ses formidables étreintes qui, elle commençait à s'en rendre compte, lui avaient tant manqué... Voilà qui lui permettrait déjà de retrouver ses marques. Ce matin, alors que la tempête battait son plein, elle avait décidé de l'appeler pour convenir d'une rencontre demain. Elle avait essayé à plusieurs reprises et laissé des messages, même quelques SMS, mais n'avait obtenu aucune réponse. Miri savait que Jake ne lui devait rien après la façon dont elle avait abandonné Coventry – dont elle l'avait abandonné, lui, son meilleur ami. Mais elle se sentait tout de même blessée.

Ne réussissant pas à le joindre, elle avait décidé de braver la tourmente, de se jeter à l'eau en priant pour que les pneus de sa voiture de location se montrent à la hauteur de la tâche. Mais maintenant qu'elle conduisait en pleine tempête, elle prit conscience qu'elle n'avait jamais réellement eu l'intention de faire le trajet jusqu'à la ferme de Jake. Ça pouvait attendre la fin du mauvais temps et le passage des chasse-neige de la voirie dans les petites rues qu'ils avaient en grande partie ignorées jusqu'à présent.

La nuit dernière, elle avait aperçu le fantôme de son père au milieu d'une rafale, et quand la neige avait cessé de tomber, il avait disparu. Maintenant le blizzard se déchaînait autour d'elle. Bon, et ensuite ? Chaque fois que son mobile avait sonné, elle avait espéré réentendre sa voix, ne serait-ce que pour effacer les doutes qu'elle entretenait toujours concernant ce premier coup de téléphone. Mais il n'avait pas donné de ses nouvelles.

Tu l'as vu, se dit-elle. C'est mieux.

En quittant son hôtel, elle avait attendu sur le parking, laissant la neige et le vent la malmener pendant qu'elle l'appelait, sa voix emportée par les bourrasques. Elle avait fouillé le parking du regard, souhaitant le revoir, à l'affût d'un signe, quel qu'il soit, lui prouvant qu'il ne l'avait pas abandonnée une deuxième fois.

Maintenant, elle roulait prudemment, essayant de s'en tenir aux rues récemment déblayées et sablées, mais dans pas mal de cas, ça n'était pas flagrant. La neige tombait trop vite ; les services de la voirie étaient dépassés. Elle parvint tout de même à traverser le nouveau pont et, sans quitter les artères principales, trouva son chemin jusqu'à la maison d'Allie Schapiro – le dernier endroit où elle

avait vu son père en vie.

S'arrêtant au bord du trottoir, elle coupa le moteur et éteignit ses phares. Puis elle resta dans le noir, à regarder la neige tomber. Penchée par-dessus le volant, elle leva les yeux en direction des vitres sombres qui donnaient sur la chambre que Jake et Isaac avaient partagée enfants. Celle sur la droite attira son attention ; elle n'avait pourtant rien de remarquable, aucun mouvement dans l'obscurité. Mais autrefois un petit garçon avait fait une chute depuis cette fenêtre et avait trouvé la mort.

Le moteur cliquetait en refroidissant. Miri observait la maison à travers les rafales de neige tourbillonnantes, pleine d'espoir. Une lumière brillait dans une pièce à l'étage – peut-être la chambre d'Allie – et une lueur dorée filtrait depuis le salon au rez-de-chaussée. La voiture trembla sous les assauts du vent ; au bout d'un moment, le moteur devint silencieux.

Miri resta assise assez longtemps pour commencer à sentir le froid s'attaquer à ses mains.

— C'est ridicule, murmura-t-elle, d'une voix qui lui parut pourtant plus forte qu'elle aurait dû l'être.

Comme, malgré sa frustration, elle ne parvenait pas à se décider à repartir, elle ouvrit sa portière. Un petit signal sonore retentit à l'intérieur jusqu'à ce qu'elle retire la clé du contact. Elle portait des gants en cuir, un bonnet en laine et une écharpe tissée à la main, mais ils ne lui offraient qu'une maigre protection contre la férocité des éléments. La tempête la laboura, enfonçant le froid jusque dans ses os. Fourrant ses mains gantées dans les poches de son manteau, elle s'avança au milieu de la rue et inspira à fond l'air glacial. Quelque part au loin, la lame d'un chasse-neige racla la chaussée. La cloche dans la tour de la bibliothèque sonna, le son se répercutant de manière curieuse dans le blizzard, montant et descendant avec les bourrasques.

— Papa ? appela Miri, qui regarda autour d'elle, se sentant stupide, alors que le vent mordait sa peau exposée.

Elle se rendit à l'endroit où Isaac était mort. Les souvenirs se bousculèrent dans sa mémoire ; elle en eut le souffle coupé. Elle ferma les yeux en serrant fort, mais le chagrin l'attendait, à l'intérieur de sa tête ; elle les rouvrit pour échapper aux images qui subsistaient après toutes ces années – le petit Ike Schapiro, brisé et tordu, qu'on emportait sur un brancard ; sa figure, ultime vision, avant qu'on remonte la fermeture Éclair de la housse mortuaire.

Miri leva la tête vers la fenêtre d'où était tombé Isaac – ou par laquelle on l'avait tiré, à en croire la version de Jake.

Un visage s'y encadra.

Elle émit un petit bruit terrorisé alors qu'elle s'éloignait de la maison à reculons. Ses mains tremblaient et son cœur battait si fort

qu'elle n'identifia pas immédiatement Allie Schapiro. Visiblement surprise, Mme Schapiro avait plaqué une main sur sa bouche ; à présent, elle ouvrait la fenêtre.

— Miri ? C'est bien toi ?

— Oui. Désolée, madame Schapiro. Je n'avais pas l'intention de vous effrayer.

— Qu'est-ce que tu fais dehors par ce temps-là ? demanda-t-elle, avec une tension dans la voix que bien peu de gens auraient comprise.

Qu'est-ce que tu fais dehors dans cette tempête, alors que tu sais ce qui peut arriver ? Voilà quel était le sens de sa question.

— C'est difficile à expliquer, dit Miri, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule en direction de sa voiture.

— Ne bouge pas. Tu me raconteras tout ça autour d'un café.

— Bonne..., commença Miri, mais Allie avait déjà refermé la fenêtre.

Miri sourit. Elle avait toujours apprécié Allie, même quand elle avait été Mme Schapiro, sa maîtresse, et pas encore la petite amie de son père. Durant cette période trop brève au cours de laquelle elle avait pensé qu'ils formeraient un jour une famille, elle s'était imaginé comment ce serait, et s'était inquiétée des répercussions concernant ses sentiments pour Jake.

Des histoires de gamins, songea-t-elle. *Les premières amours...*

Elle jeta un dernier coup d'œil à la neige bien tassée sous ses pieds, se rappelant Isaac. Son père était parti chercher de l'aide, se précipitant à la rencontre d'un chasse-neige qui faisait du bruit au loin – un peu comme le raclement et le vrombissement qu'elle continuait à entendre, même maintenant.

Miri se tourna dans la direction qu'avait prise Niko en s'éloignant cette nuit-là, quand elle l'avait vu disparaître dans la tempête.

Et il était là. Translucide, non affecté par la neige et le vent ; le blizzard passait à travers lui comme s'il n'était pas là. Mais il était bien là.

Le cœur de Miri se gonfla. Elle qui avait cru qu'elle serait désorientée ou qu'elle aurait peur n'éprouvait que de la joie, une joie si profonde qu'elle commença à pleurer des larmes dont elle sentit la chaleur sur ses joues.

— Papa, dit-elle, et elle avança vers lui.

Le fantôme de son père sourit, ses yeux encore plus doux que dans son souvenir. Il tendit la main, comme s'il allait la toucher, mais quand elle fit mine de la prendre, ses doigts passèrent à travers lui.

— *Je suis désolé. Je ne...*

Un cri le fit taire, puis s'interrompit brusquement, résonnant dans la tempête. Miri fit volte-face juste à temps pour voir Allie s'évanouir sur le seuil de sa maison et s'écrouler dans la neige.

Miri fit un pas vers elle, puis s'arrêta, se rappelant la façon dont le fantôme avait disparu la veille. Elle se retourna, le cœur serré à l'idée qu'il parte à nouveau, mais il n'avait pas bougé.

— *C'est bon*, la tranquillisa son père mort. *Va la rejoindre. Vous avez des choses à vous dire.*

La clé, c'était de ne pas se montrer trop gourmand. Doug l'avait facilement répété à Franco et Baxter une demi-douzaine de fois avant leur opération d'aujourd'hui ; d'ailleurs ils commençaient sérieusement à en avoir assez. Heureusement, pour une fois, ils semblaient l'avoir écouté. Baxter avait été un voleur presque toute sa vie, et Franco s'y était mis sans se faire prier. Doug avait été plus difficile à convaincre, et il avait éprouvé des remords après chaque cambriolage, surtout la nuit où ils avaient fauché un système Bose. D'accord, le son était génial et ça coûtait une petite fortune, mais au bout du compte, ce n'était qu'une chaîne stéréo. Leur liste de courses était censée être plus simple que ça – bijoux, liquide, cartes de crédit et tout ce qui tenait dans un coffre et semblait avoir de la valeur. Il rêvait de mettre la main sur une liasse de vieux titres au porteur, comme ceux qu'on volait dans les films des années soixante-dix.

Dans le passé, ils avaient aussi pris de petits objets d'art ancien, mais dans la plupart des cas, ils n'en avaient pas tiré grand-chose. Aucun d'eux n'était un expert en la matière. Comme ils avaient quatre maisons à visiter au cours de cette seule tempête et qu'ils ne pouvaient faucher que ce qui était transportable par motoneige, ils avaient décidé de se concentrer sur un butin qu'ils étaient certains de pouvoir fourguer.

Doug traversa le tapis de la chambre principale chez Ted et Paulette Harcourt. Il tenait un sac à dos dans une main gantée et avait déjà vidé à l'intérieur la boîte à bijoux de Mme Harcourt. Sur les tables de chevet, il avait chipé une montre en or, plusieurs bagues ; au fond du tiroir où Ted Harcourt rangeait ses chaussettes, il avait trouvé des boutons de manchettes, apparemment oubliés là. Mme Harcourt portait son alliance et sa bague de fiançailles, mais il avait découvert un énorme diamant sur une monture ancienne qui avait probablement appartenu à la mère de cette femme. Rongé par la culpabilité, il l'avait glissé dans son sac ; il avait envisagé de le remettre à sa place – juste cette pièce ; les gars n'en sauraient rien – mais l'heure tournait et retrouver le caillou pour le ressortir du sac lui aurait pris trop de temps.

C'était le seul moment où il avait éprouvé un certain remords depuis qu'ils avaient pénétré dans la première maison, plus d'une heure plus tôt. Les Harcourt – tout comme les propriétaires des autres demeures – étaient riches comme Crésus. Doug était prêt à parier

qu'aucun d'eux n'avait jamais eu à se demander comment payer son prochain repas, ou à s'inquiéter de perdre son emploi et de devoir se dégotter un nouveau job. Les gens comme eux étaient incapables de comprendre ce qui pouvait conduire un homme honnête à commettre un cambriolage. Eux ne connaissaient que la criminalité en col blanc, à une échelle colossale que Doug avait du mal à imaginer. Mais un vulgaire cambriolage ? Jamais de la vie.

Qu'ils aillent se faire foutre, pensa-t-il.

C'était devenu son mantra aujourd'hui.

La tempête avait frappé si vite et avec une telle violence qu'un quart de la ville s'était retrouvé sans électricité avant midi, mais ils avaient tout de même patienté jusqu'au coucher du soleil pour passer à l'action. La météo avait prévu que le blizzard se déchaînerait toute la nuit, ils avaient donc beaucoup de temps devant eux. Une fois que lui et ses complices avaient atteint l'écurie et emprunté les motoneiges qui les y attendaient, ils avaient traversé les bois pour examiner de plus près leur première cible, la maison de Sean Duhamel. Elle avait été plongée dans le noir, pas la flamme d'une seule bougie à l'intérieur. Sans courant ni chauffage, les Duhamel avaient abandonné leur foyer. Même s'ils avaient eu un système d'alarme relié à une société de sécurité, il n'aurait fonctionné que s'ils avaient possédé un groupe électrogène. Et s'ils en avaient eu un, ils seraient restés chez eux.

Sean Duhamel avait gardé quatre mille dollars en liquide dans une enveloppe cachée dans le tiroir d'une commode. Franco avait ri en les comptant, presque grisé.

Ils avaient enchaîné avec les Nathanson. Mme Nathanson avait une faiblesse pour les diamants. Baxter n'avait fait qu'une bouchée de leur coffre, pourtant correct. À l'intérieur, ils avaient trouvé un collier qui, d'après Doug, devait valoir des dizaines de milliers de dollars. Il contenait également deux liasses de billets en guise de provisions pour l'hiver, une poignée d'autres bijoux et une balle de baseball dédiée par Babe Ruth. Ils s'étaient disputés à cause de cette balle. Franco avait voulu la piquer, mais Baxter s'était rangé à l'avis de Doug : un objet si facilement identifiable serait impossible à fourguer sans se faire choper. Furieux de devoir renoncer, Franco avait saisi un marqueur noir sur le bureau d'Alan Nathanson et barré la signature du célèbre joueur.

Si Doug n'avait pas déjà éprouvé une haine profonde à l'égard de Franco, ce dernier exploit aurait achevé de le convaincre.

Doug entra dans le dressing des Harcourt et commença à fouiller parmi les vêtements, écartant les vestes à la recherche d'un coffre. Une robe noire moulante et ornée de perles pendait à un cintre ; soudain, il sentit la colère l'envahir à la pensée qu'Angela ne pourrait jamais

s'offrir ce genre de fringues. À Cherie non plus, il n'avait jamais assuré le train de vie qu'elle méritait ; elle était morte avant qu'il ait pu la gâter comme il convenait.

Ne découvrant ni coffre ni panneau secret, il décida de se rabattre sur la tactique plus fiable qui consistait à ouvrir les boîtes à chaussures et les cartons à chapeau et en renverser le contenu sur le sol. Mais il ne prêtait qu'à moitié attention à ce qu'il faisait. Toute la journée, ses pensées l'avaient ramené à cette conversation insolite qu'il avait eue avec Angela avant qu'il parte de chez elle ce matin-là.

« *Je viens à peine de revenir près de toi.* »

Qu'est-ce que ça signifiait, bon sang ? Doug savait qu'il n'aurait pas dû se tracasser pour des questions de sémantique, mais ces mots n'avaient pas cessé de le travailler. Bien sûr, il comprenait ce qu'elle avait voulu dire – *je viens à peine de te retrouver* – mais sa formulation avait été pour le moins maladroite et elle n'avait pas semblé s'en rendre compte. Même ainsi, il n'aurait probablement rien remarqué si Angela n'avait pas ajouté qu'elle craignait d'être à nouveau « enlevée ».

Plus il y pensait, plus il commençait à croire qu'on l'avait réellement retenue quelque part. Jusqu'à sa soudaine réapparition sur le seuil de sa porte ce week-end, il ne l'avait pas vue depuis quatre ou cinq mois. Maintenant, il se demandait si on l'avait littéralement emmenée ailleurs, en cure de désintoxication ou dans un genre d'établissement psychiatrique. Pour l'instant, Angela avait préféré garder pour elle certaines informations essentielles.

— Tu as trouvé quelque chose ?

Surpris, Doug sursauta un peu ; Franco se tenait juste devant l'entrée du vaste dressing.

— Non. Pas de coffre. Pas d'autres bijoux. Pas de magot caché.

Franco se renfrogna.

— Qu'est-ce que tu foutais là, alors ? T'essayais les godasses de cette salope ?

Doug le foudroya du regard.

— Tu as eu plus de chance ?

— Pas vraiment. Quelques cartes de crédit planquées dans le bureau du mec. Un œuf orné de pierreries dans une vitrine...

— Un œuf ?

— Ça ressemble à un de ces trucs russes. Baxter pense que les cailloux sont vrais. Avec de la chance, ça vaut un paquet d'oseille. Si tu as terminé ici, on s'arrache. On a fait le tour de la baraque.

Doug hocha la tête. Franco hésita une seconde, comme s'il essayait de décider si son complice l'avait provoqué d'une façon ou d'une autre. Baxter était peut-être un ex-taulard, mais Doug avait fini par se faire à l'opinion que Franco était le plus dangereux des deux. Si

quelque chose tournait mal, il était certain que Franco serait la source de leurs ennuis. Se promettant de le surveiller, Doug glissa son pied dans la pagaille qu'il avait laissée sur le sol du dressing, comme pour s'assurer qu'aucun objet de valeur ne lui avait échappé. Puis il attendit que Franco fasse demi-tour pour lui emboîter le pas.

Baxter les retrouva dans le couloir. Semblant sentir la tension qui régnait entre ses deux complices, il les regarda tour à tour avant de désigner l'escalier d'un geste.

— J'ai jeté un coup d'œil aux fenêtres des autres baraques visibles depuis celle-là. Le courant n'a pas été rétabli. J'ai aperçu quelqu'un – bougie ou lampe de poche – trois maisons plus loin sur le trottoir opposé, mais sinon, le quartier est désert. Pas même un foutu chasse-neige.

Franco eut un large sourire.

— J'adore...

— Ne sois pas trop confiant, dit Doug.

Il mit son sac en bandoulière, puis se dirigea vers les marches, frôlant ses complices en passant.

Franco lança un juron à Doug, mais lui et Baxter suivirent une seconde plus tard. Ils traversèrent la cuisine vers la porte-fenêtre qui donnait sur la véranda. Leurs empreintes étaient clairement visibles dans la cour, mais avec la neige qui continuait à tomber, bientôt ne resteraient dans le manteau blanc que quelques traces pour témoigner de leur passage.

Baxter leva la main en guise d'avertissement ; il scruta les lieux pendant une seconde, puis ouvrit la porte. Dans le silence uniquement troublé par le craquement de la neige sous leurs pieds, ils se précipitèrent dans le blizzard. Le vent hurlait autour d'eux. Doug avait espéré une accalmie, mais il semblait souffler plus fort. En dépit du froid pénétrant, il sourit. Ils étaient en train de réussir. Merde, ils *avaient* réussi. Ils auraient pu rentrer chez eux, ils avaient déjà largement de quoi voir venir. Mais ils n'allaient pas s'arrêter en si bon chemin. Doug avait encore une clé, et il entendait bien l'utiliser.

Franco et Baxter se hâtèrent de traverser la cour. Doug les suivit, son sac plus lourd sur son épaule à présent, mais toujours pas assez. Ils étaient dehors, à se geler les couilles, se fatiguant à force de marcher dans une neige de plus en plus profonde. Seul un imbécile se serait risqué au beau milieu d'un blizzard sans une foutue bonne raison, et ils avaient la meilleure de toutes.

Les hurlements du vent devinrent si perçants que Doug ralentit, regardant autour de lui à la recherche d'une autre source qui expliquerait ce son.

Devant, Baxter s'arrêta sans prévenir, trop brusquement pour Franco qui lui rentra dedans, manquant de les faire tomber tous

les deux.

— Fais gaffe, putain ! grogna Franco.

Baxter l'ignora, visiblement plus intéressé par un portique en bois planté au milieu de la vaste arrière-cour. Les balançoires oscillaient d'avant en arrière au rythme du grincement de leurs vieilles charnières métalliques. Mais alors que Doug clignait des yeux pour chasser les flocons en train de fondre, il comprit que ce n'était pas ce qui avait attiré l'attention de Baxter.

— Vous avez vu ça ? demanda Baxter à voix haute.

Entre les balançoires se tenaient deux silhouettes, grandes et minces, blanches avec des reflets bleus. Elles les observaient en silence, immobiles. L'espace d'une seconde, Doug fut tenté de prendre la fuite. Puis il prit conscience qu'elles n'étaient qu'une illusion ; quelqu'un avait construit des bonshommes de neige ou les enfants qui habitaient ici avaient fabriqué des sortes d'épouvantails que la tempête avait recouverts d'une couche de glace.

— Bon sang, ça fout la chair de poule, dit Franco. (Il donna un petit coup de coude à Baxter.) Allez. On se bouge.

Ils repartirent en direction des bois où les attendaient leurs engins, mais Doug continua à regarder les silhouettes figées sous le portique. Son pouls s'accéléra. Elles avaient quelque chose qui le poussa à s'éloigner rapidement des balançoires. Ceux qui avaient fait ces bonshommes de neige les avaient transformés en épouvantails de glace. *Certainement pas des mômes*, pensa-t-il, un frisson lui parcourant la colonne vertébrale, alors qu'il tendait le cou pour les observer. Des gosses n'auraient pas pu les faire aussi grands et aussi minces. Et comment diable s'était-on débrouillé pour obtenir cette lueur dans leurs yeux ?

Bon Dieu, comment j'ai fait pour ne pas les remarquer avant ? Ces choses avaient-elles été là quarante minutes plus tôt, au moment de leur arrivée ? Forcément. Personne n'était venu les sculpter dans le laps de temps où lui et les autres étaient restés à l'intérieur de la maison.

Doug était presque parvenu à se convaincre quand les silhouettes se mirent à danser.

Elles se balancèrent avec langueur, les bras écartés, puis commencèrent à tourner sur elles-mêmes et à s'élever, profitant de chaque bourrasque.

— Nom de..., fit Doug, reculant de deux pas, la gorge de plus en plus sèche. (Un froid plus pénétrant que celui de l'air s'enfonça dans son cœur.) Je ne suis pas... ça n'est pas...

Il était incapable de terminer une phrase.

L'une des silhouettes se tourna lentement dans sa direction, posant son regard de glace sur lui, et la surface gelée de son visage se fissura

en un sourire déchiqueté d'une telle malveillance qu'il sentit se réveiller en lui une terreur épouvantable, comme il n'en avait pas connu depuis l'enfance, quand, allongé dans le noir, il respirait à peine, effrayé par le sinistre chuchotement qu'il croyait avoir entendu sous son lit.

Le vent hurla, la neige lui piqua les yeux ; alors qu'il les clignait, il sortit de sa paralysie. Il se retourna pour courir après Baxter et Franco et aperçut une autre créature sur la gauche, parmi les branches nues les plus hautes des arbres, qui s'élançait vers Baxter. Doug sentit une terreur nouvelle s'épanouir dans sa poitrine. Impossible. Tout cela était impossible.

Mais, quelque part dans le cœur primitif de son cerveau, il croyait ce qu'il venait de voir, parce que ses mains bougeaient déjà. Retirant un de ses gants, il saisit le pistolet glissé à l'arrière de sa ceinture et cria à Baxter de lever la tête.

Franco s'était arrêté et retourné, mais il n'avait pas vu la chose dans les arbres. Il regardait vers le ciel... dans la tempête.

Scrutant à son tour le blizzard, Doug aperçut d'autres silhouettes au-dessus d'eux ; elles se laissaient porter par le vent en direction de Coventry, tels des anges de glace.

Sur sa droite, les charnières du portique grincèrent ; il fit volte-face. Les créatures glissaient dans sa direction à travers la neige.

Devant lui, Franco se mit à crier.

Isaac avait fini par obtenir gain de cause. Jake avait essayé de l'emmener à la cave, où il gardait tout un tas de vieux jeux de société comme Destins, Monopoly ou Pictionary, mais il y faisait froid – de plus en plus, maintenant que le courant avait été coupé. Armés de lampes de poche, de piles supplémentaires et d'épaisses couvertures – plus un édredon en duvet d'oie qui avait autrefois appartenu à leur mère –, les frères Schapiro s'étaient repliés dans le placard, bien emmitouflés. Quand les jeux avaient commencé à ennuyer Isaac, Jake avait décidé de lui faire la lecture. À présent, ils en étaient au tiers de *The Westing Game*² et, toutes les deux ou trois pages, Jake oubliait tout. Ce qu'ils faisaient là, la menace qui pesait sur eux, la mort d'Isaac dont le fantôme possédait le corps d'un petit garçon recherché par toute la ville.

Enfin, pas en ce moment, bien sûr. Ils avaient jusqu'à la fin de ce blizzard avant de se préoccuper à nouveau du sort de Zachary Stroud. Demain matin, quand Coventry se réveillerait de cette tempête et que la vie reprendrait peu à peu son cours normal, ils s'inquiéteraient de la prochaine étape.

— Tu vas adorer ce passage, dit Jake, souriant dans la lueur de sa lampe de poche. Turtle est vraiment incroyable.

Isaac ne répondit pas. Jake poursuivit sa lecture, mais au bout d'un moment, alerté par un reniflement discret, il leva la tête et vit qu'Isaac était au bord des larmes.

— Eh ! Ikey, non. (Jake posa le livre et prit le garçon dans ses bras.) Tout va bien, petit frère. Je suis là.

Isaac frissonna contre lui, comme si le froid qui l'avait gagné résistait à toute chaleur. Quand il parla, sa voix était brisée par l'émotion.

— Tu ne comprends pas. Je suis passé à côté de tellement de choses. Tu es si... Tu es vieux maintenant, et moi, je suis toujours comme avant, et je suis passé à côté de tellement, tellement de choses.

— Chut, ça va aller, chuchota Jake, alors que son cœur se serrait et qu'il commençait à pleurer à son tour. Tout va bien.

Isaac le repoussa et lui donna un coup de poing sur la poitrine, le visage rouge et déformé par la colère.

— Non, ça ne va pas ! cria-t-il. Tu n'es pas...

Écarquillant les yeux, il s'interrompit, fixant d'un air effrayé la porte de l'armoire, retenant manifestement sa respiration, par peur de quelque terrible répercussion pour avoir osé élever la voix. Les secondes s'écoulèrent sans intervention de la part de Jake, puis ce dernier saisit son petit frère terrorisé et lui serra le poignet.

— Je te l'ai dit : tout va bien. On aura du temps pour nous maintenant.

Isaac refusa de le regarder ; pour la première fois, Jake vit, au-delà de la peur, un profond chagrin, ancien et imprégné d'une douloureuse expérience. Ces yeux étaient ceux d'une innocence perdue.

— Je ne suis pas seulement effrayé pour moi, chuchota Isaac, maintenant sa lampe contre sa poitrine, comme s'il voulait se pelotonner et prétendait devenir invisible. Les hommes de glace volent toute la chaleur qui est en toi. C'est ce qui se produit quand ils te tuent, Jakey. C'est comme s'ils absorbaient toute ta chaleur. Et après, tu leur appartiens, même une fois que tu n'as plus de corps, et ils continuent à te vider, pour toujours.

Isaac prit les mains de Jake dans les siennes. Il pleurait doucement.

— Je ne veux pas qu'il t'arrive la même chose qu'à moi, dit-il.

Ne sachant que répondre, Jake frissonna et serra de nouveau Isaac contre lui, tous deux blottis sous les couvertures et l'édredon. Adossés au mur, ne pouvant compter que l'un sur l'autre pour se protéger, ils écoutèrent les mugissements de la tempête qui se déchaînait dehors. Le regard fixé sur la porte de l'armoire, ils espéraient qu'elle n'entrerait pas.

Allie revint à elle sur le canapé du salon ; ses vêtements étaient humides, elle avait froid et un mal de tête qui prenait naissance entre

ses yeux rayonnait en branches à travers son crâne. Elle eut quelques secondes pour se demander pourquoi son chemisier était mouillé, puis elle entendit un bruissement et des pas légers qui la firent se redresser brusquement. Quelqu'un approchait ; elle se retourna. Son cœur bondit dans sa poitrine quand elle reconnut son visiteur.

— Miri, dit-elle. C'est bien toi.

— C'est moi, répondit Miri. Je vous ai préparé une tasse de thé, madame Schapiro...

— Appelle-moi, Allie, s'il te plaît. Et tu n'avais pas à...

Elle ne termina pas sa phrase. Allie regarda Miri qui posait le mug fumant sur la table basse et des connexions s'opérèrent brusquement dans son cerveau. Elle avait effectivement vu Miri dehors, dans la tempête. Elle ne l'avait pas imaginée. Allie toucha le devant de son chemisier et sentit le tissu humide ; une image lui traversa l'esprit : la neige venant à sa rencontre, la sensation de chute.

— Je me suis évanouie, dit-elle, regardant fixement la tasse de thé.

— Oui.

Lentement, elle leva la tête vers Miri, notant les boucles foncées de ses cheveux, le regard cuivré, brillant, le sourire hésitant, un peu inquiet, dans l'expectative.

— J'ai vu..., fit Allie, puis elle commença à s'agiter.

Elle joignit ses mains qui tremblaient, comme si elle craignait de se désagréger à nouveau, elle que la vie avait déjà brisée toutes ces années auparavant. Elle ferma les yeux très fort et résista suffisamment longtemps à la vague de confusion, de peur et d'espoir qui menaçait de l'emporter pour prononcer ces mots :

— J'ai vu Niko. J'ai vu ton père, dehors, dans la tempête. Je pense que je deviens folle.

Elle sentit Miri qui s'asseyait à côté d'elle sur le canapé. La jeune femme lui prit la main, mais elle garda les yeux hermétiquement clos.

— Vous n'avez pas rêvé, dit Miri. Et j'en suis heureuse, parce que ça signifie que *je* ne suis pas en train de devenir folle.

Allie ouvrit les yeux, se tournant vers Miri.

— C'est impossible. On sait toutes les deux que...

— Et on l'a vu, toutes les deux. Il est bien là, Allie. Ici, avec nous, en ce moment.

Allie recula sur le canapé jusqu'à ce que le dossier l'empêche d'aller plus loin. Elle jeta des regards anxieux autour de la pièce, aux rideaux à motifs fleuris, à la cheminée inutilisée et aux portes qui menaient d'un côté au vestibule et de l'autre à la cuisine.

Elle laissa échapper un soupir, frissonnant alors que son esprit essayait de trouver une explication à ce qu'elle avait vu dans la tempête.

Il était transparent. La neige le traversait. Il était...

Le fruit de son imagination.

Allie se tourna vers Miri, l'air furieuse.

— Pourquoi fais-tu ça ? Qu'est-ce que tu veux ? J'ai déjà bien assez de mal à supporter quand il fait ce temps-là. Tu le comprends mieux que personne. Après tout ce que nous avons subi, je n'arrive pas à croire que tu...

Quelque chose bougea dans l'obscurité près de la vieille cheminée.

— *Elle ne ferait jamais une chose pareille*, dit quelqu'un dans un léger bruissement d'air. *Tu le sais.*

Allie se couvrit la bouche, les yeux écarquillés. Tremblante, elle hésita entre l'envie de hurler, celle de prendre la fuite ou de pleurer de joie – pourquoi pas les trois à la fois. On n'aurait pas pu appeler cette ombre un homme ; elle n'était guère plus qu'une silhouette. Un fantôme.

— Oh ! mon Dieu, dit-elle derrière sa main.

Elle résista à la tentation de s'évanouir, craignant que, même si elle se contentait de fermer les yeux, l'apparition ne soit plus là quand elle les rouvrirait.

— Niko ? dit-elle.

Ses yeux se remplirent de larmes, son cœur se brisa à nouveau, une douleur aussi vive que douze ans plus tôt quand la tempête lui avait volé, la même nuit, son amant et son tout-petit.

Un fantôme, d'après ce qu'elle croyait comprendre, était une chose terrible. Elle avait plaisir à revoir le visage de Niko et à réentendre sa voix, mais seul le spectre de la vie hantait son regard. Cette vision de l'homme qu'elle avait aimé lui faisait l'effet d'une agression, un rappel railleur de tout ce qu'elle avait perdu quand lui et Isaac étaient morts ; l'amour et la joie bien sûr, mais également sa foi en ce monde et son espoir d'un avenir qu'elle ne connaîtrait jamais.

— Pourquoi ? chuchota-t-elle.

Il baissa la tête, mais pas avant qu'elle ait eu le temps de lire la peine dans ses yeux. Il comprenait que sa présence n'était pas la bienvenue, qu'il l'avait blessée.

— *Tu as tant perdu*, dit le fantôme de Niko, sa voix douce comme une caresse. *Je n'ai jamais souhaité te causer un surcroît de tristesse. Mais beaucoup de gens souffriront si personne n'agit. D'autres mourront, peut-être même parmi ceux que tu aimes.*

— De quoi tu parles, papa ? demanda Miri, serrant la main d'Allie.

— *Jake t'a dit la vérité.* (Il approcha en glissant, émergeant de l'obscurité.) *Les hommes de glace sont réels. Et ils sont là.*

Chapitre 18

Miri éprouvait des difficultés à se concentrer sur les paroles de son père. En ne le regardant pas directement, en ne scrutant pas l'obscurité, elle parvenait à écouter le roulement grave de sa voix et à croire – par intervalles – qu'il était toujours en vie. En présence de son fantôme, elle avait découvert qu'elle arrivait à peine à respirer. Niko Ristani était mort quand elle n'avait que onze ans, trop jeune pour pouvoir se passer des vidéos familiales si elle voulait se rappeler le son de sa voix. À présent, il était là, avec elle. Dans cette pièce.

Elle sentit des traînées humides sur ses joues et constata avec surprise qu'elle pleurait. Les larmes atteignirent ses lèvres et elle les essuya ; elles avaient un goût salé. Elle avait mal à la poitrine, comme si son cœur avait gonflé et menaçait d'exploser.

Le fantôme hésita.

— *Miri ?*

Elle ferma les yeux, refusant de le regarder. Elle l'avait vu se débattre dans le blizzard pour aller chercher de l'aide cette nuit-là. Déjà traumatisée par la mort d'Isaac, elle n'avait revu Niko que dans son cercueil ; les employés du funérarium n'avaient pas complètement réussi à masquer l'éclat bleuté du corps, conséquence de plusieurs jours passés dans la neige avant qu'on l'ait découvert. Et maintenant, il était là.

Niko avait été un père formidable. Quand lui et la mère de Miri avaient divorcé, elle avait été trop jeune pour comprendre que les torts étaient partagés ; elle avait cru qu'Angela portait l'entière responsabilité de la séparation. Ces années où elle l'avait eu pour elle toute seule avaient été les meilleures de sa vie. Il avait toujours affirmé à Miri qu'elle n'avait pas le droit de détester Angela, parce qu'elle lui avait fait le plus beau cadeau dont on pouvait rêver. Même à neuf ou dix ans, elle levait les yeux au ciel quand il disait cela, mais au plus profond de son cœur, elle chérissait ces mots. Bien que très occupé par son travail, il trouvait toujours le temps de la serrer dans ses bras ; les jours de congé, ils allaient à la plage ou se blottissaient tous les deux au salon avec un bon livre, chacun faisant la lecture à l'autre à tour de rôle. À sa mort, ils en étaient à la moitié du deuxième volume de *Harry Potter*. Miri n'avait plus jamais ouvert ce roman par la suite, et n'avait pu se résoudre à continuer la série.

Pour son onzième anniversaire, il l'avait emmenée au Grand Canyon ; ils étaient descendus à dos de mulet et avaient campé en bas. Cette nuit-là, allongés sur les rochers, ils avaient admiré les étoiles encadrées par les bords des parois du canyon. Devant la beauté de ce spectacle, Miri avait pleuré. Aussi parce qu'elle regrettait qu'à cause de la mésentente entre ses parents sa mère ne pût partager ce moment avec eux. Niko avait alors confié à Miri qu'il était en train de tomber amoureux d'Allie Schapiro. L'idée de son père en couple avec son ancienne maîtresse d'école lui avait paru étrange, mais elle avait atteint un âge où elle savait que le bonheur était une chose imprévisible. En outre, la perspective d'appartenir de nouveau à une famille l'avait plutôt séduite. Elle avait commencé à se demander comment elle y trouverait sa place, surtout en présence de Jake, pour qui elle avait déjà des sentiments forts.

Ses souvenirs la bouleversèrent. Niko n'avait pas été un papa parfait – il s'emportait facilement et se laissait trop souvent absorber par son travail ; parfois, il disait des choses concernant Angela qu'une enfant n'aurait jamais dû entendre à propos d'un parent – mais il avait aimé Miri et fait de son mieux pour lui donner des preuves de cet amour.

— Hé ! fit le fantôme.

Elle sursauta.

Puis la voix d'Allie. Une voix humaine. Vivante.

— Miri, ma chérie, s'il te plaît.

— *Miri*, insista le fantôme. (Elle eut un frisson et se demanda ce qui l'avait provoqué : un courant d'air dans la maison ou lui.) *Je suis vraiment là, mon ange.*

— Non. Tu n'es pas là, papa. Tu es mort.

Elle se força à le regarder, pour distinguer les briques de la cheminée visibles à travers le néant vaporeux qu'était devenu son père.

Allie posa une main sur la nuque de Miri, un geste qui se voulait réconfortant, mais qui n'eut guère d'effet.

Le chagrin dans les yeux du fantôme de son père lui brisa le cœur.

— *Oui*, chuchota-t-il, d'une voix qui semblait venir de partout et de nulle part à la fois. *Je regrette de t'avoir abandonnée cette nuit-là. Je ne l'aurais jamais fait si j'avais su que je ne reviendrais pas. Mais Isaac était mort, et je n'ai pas supporté de vous voir, toi et Jake, debout à côté de son corps ; Allie était dévastée. Je suis allé chercher de l'aide.*

— Qui n'est jamais arrivée ! lui hurla Miri, dans un mouvement qui obligea Allie à retirer sa main.

Le fantôme se précipita vers elle si brusquement qu'elle laissa échapper un cri. Allie se réfugia en toute hâte sur le canapé, mais Miri resta figée, alors que Niko avançait vers elle, jusqu'à se trouver

pratiquement nez à nez.

— *Écoute-moi. Des choses atroces se sont produites à Coventry cette nuit-là et les victimes ont été abandonnées à leur sort. Eh bien, ça va recommencer, mais cette fois, ça peut se dérouler autrement. Toi, Allie et moi... on peut apporter notre aide, et pas seulement aux vivants.*

Miri le regarda, paralysée par le fardeau de tant d'émotions contradictoires.

Allie prit le relais.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Est-ce que... ? (Sa voix se réduisit à un murmure.) Est-ce qu'Isaac est là aussi ? Comme toi ?

— *Non, pas comme moi. Mais oui, je pense qu'il est revenu à Coventry. Et si nous réussissons à les prévenir, lui et les autres...*

Il s'éloigna d'elle, se retirant dans l'obscurité, comme s'il y trouvait le réconfort, ce qui était peut-être le cas.

— Papa ? fit Miri. Je t'écoute, à présent. Dis-nous ce qu'on doit faire.

Le fantôme resta dans l'ombre. D'une certaine manière, il y paraissait plus tangible. Miri l'étudia enfin, espérant graver les détails du visage de son père plus profondément dans sa mémoire. La légère ondulation de ses cheveux courts, ses pommettes hautes et ses yeux sombres et sérieux, qui s'éclairaient au premier éclat de rire... mais pas maintenant. Peut-être plus jamais. La mort lui avait volé cela.

— *Jake les a appelés « les hommes de glace », commença le fantôme. Je m'en souviens. C'est une expression qu'il a empruntée à Isaac, et elle en vaut bien une autre. La vérité, c'est que j'ignore ce qu'ils sont réellement, même si j'ai mes soupçons. Ils vivent dans une sorte de blizzard interminable, un endroit à part entière, comme des limbes de glace. Quand il neige quelque part, cette tempête contre nature empiète sur notre monde.*

» *Ils m'ont tué, bien sûr. Cette nuit-là, alors que je courais en direction du chasse-neige dans la rue d'à côté, deux d'entre eux m'ont cueilli et soulevé du sol comme des oiseaux de proie. Je n'ai jamais eu aussi froid de ma vie, même pas maintenant... et ensuite, ils m'ont lâché. La chute m'a tué.*

Miri frissonna et saisit la main d'Allie.

— *Ils vous arrachent l'âme – je n'ai pas de meilleure façon d'expliquer ce qu'ils font. Puis vous leur appartenez, et ils vous entraînent avec eux de tempête en tempête. Ils survivent grâce à ce qu'ils vous prennent au moment de la mort, et après, comme des sangsues. Chaleur, vie, âme, je n'ai aucune certitude. Dans le blizzard, on sent le monde des vivants, et sa chaleur, juste hors de portée. C'est ça le pire, savoir combien l'amour et la lumière sont proches.*

— Je suis tellement navrée, dit Allie.

Niko sourit faiblement, lui faisant un signe de la tête. Miri s'essuya les yeux.

— *J'ai pensé à vous – à toutes les deux – pendant mon séjour dans la tempête. J'ai pleuré sur mon sort, et à l'idée de ne plus jamais vous revoir. Mais j'ai toujours laissé une petite braise brûler en moi, un but auquel je m'accrochais, et quand la neige a commencé à tomber sur Coventry ces jours-ci, je l'ai sentie. Par un effort de volonté, aidé par cette petite braise, j'ai réussi à me libérer de leur attraction, et je me suis retrouvé ici, pleinement conscient pour la première fois. Par ce temps, j'ai les idées plus claires.*

» *Les autres l'ont remarqué. Isaac, le fils Newell, Cherie Manning et le reste des victimes de Coventry. J'ai laissé une trace pour eux, et ils se sont esquivés à leur tour, mais aucun d'eux ne semble capable d'autant de concentration. Ils ont décidé que leur seule chance d'échapper aux hommes de glace serait de se servir des vivants.*

— *Comment ça ?* demanda Miri.

Le fantôme de Niko la regarda.

— *En prenant possession de leurs corps.*

— *C'est affreux, s'indigna Allie, ses pattes-d'oie se transformant en rides alors qu'elle fronçait les sourcils.*

— *Vraiment ?* répondit-il. *Ils sont terrorisés, Allie. Ils se cachent. Je pense que certains d'entre eux veulent juste profiter de cette occasion pour dire au revoir, mais je ne serais pas surpris si d'autres avaient l'intention de se sauver pour commencer une nouvelle vie. Ma seule certitude, c'est que tous espéraient que leur évasion serait synonyme de liberté, mais les choses ne sont pas aussi simples. Les hommes de glace se sont aperçus qu'ils manquaient à l'appel. Ils ont dû attendre une grosse tempête, quelque chose d'assez violent pour leur permettre de revenir dans ce monde.*

— *Et maintenant, elle est là,* murmura Miri.

— *Et eux également.*

Allie remit une mèche égarée derrière son oreille.

— *Tu as dit que tu avais des soupçons sur leur nature.*

Le fantôme de son père haussa les épaules d'un air incertain. Miri n'avait jamais rien vu d'aussi étrange – et elle espérait bien en rester là.

— *Ils sont peut-être les dieux de l'hiver, les vestiges de divinités depuis longtemps oubliées, remontant à une ère où l'humanité vénérât les éléments.*

Miri l'étudia.

— *Mais tu n'es pas de cet avis.*

— *Non. Je pense qu'ils sont comme moi. J'ignore comment ça a commencé et qui étaient les premiers hommes de glace, mais je crois que ces créatures n'ont de démoniaque que l'apparence, qu'elles sont des spectres avides, en quête de chaleur. Elles sont ce que nous finirons par devenir si elles réussissent à nous reprendre.*

— *Oh ! mon Dieu,* chuchota Allie. *Isaac.*

Le fantôme de Niko hocha la tête.

— *Oui. Isaac, et le reste d'entre nous. Mais ces êtres ont leurs limites. Ils ne peuvent prolonger leur existence ici que tant que la tempête fait rage. Dès qu'elle commencera à se calmer, les hommes de glace seront obligés de se retirer avec elle.*

— Et si tu parviens à les empêcher de te reprendre jusqu'à la fin du blizzard... alors quoi ? demanda Miri, sachant que la réponse ne correspondrait pas à ce qu'elle désirait.

Elle avait eu l'occasion de revoir son père, même sous les traits d'un fantôme ; on ne lui accorderait pas un nouveau miracle.

— *Je l'ignore, dit-il, détournant les yeux, la cheminée visible à travers son profil. J'aimerais croire que nous pourrions continuer notre route, ensuite... vers ce qui nous attend tous quand nous mourons. Quel que soit l'endroit où nous sommes censés aller. Mais je suis sûr d'une chose : je ne me laisserai pas reprendre et entraîner dans cet enfer de glace, et je ferai mon possible pour aider les autres. On doit pouvoir se cacher quelque part, hors de portée de la tempête. Mais d'abord, je dois découvrir où ils sont.*

— Tu ne peux pas sortir, protesta Allie. Et s'ils te trouvent ?

— *Je leur ai déjà échappé une fois, Allie. Je suis capable de remettre ça – je dois y croire. Nous devons aller chercher les autres...*

— Tu ne sais pas quels corps ils ont... possédés ? demanda Miri, éprouvant de sérieuses difficultés à prononcer ce mot.

Quelle chose étrange à dire – et qui correspondait à une réalité, en plus.

— *J'ai aperçu quelques visages, mais je ne connais pas leurs noms.*

— Appelons Jake, proposa Miri. Il nous aidera.

— *Tu penses qu'il te croira ?*

— Il les a vus, rappelle-toi. Les hommes de glace. Si quelqu'un est susceptible de ne pas mettre notre parole en doute, c'est bien lui. En fait, à en juger par le coup de fil que j'ai reçu de sa part l'autre jour, il est même peut-être déjà au courant. Mais je n'ai pas réussi à le joindre aujourd'hui.

— Isaac, dit Allie, avec une lueur d'espoir dans les yeux. Si son esprit est bien parmi nous et qu'il n'est pas venu me voir, alors il s'est réfugié chez son frère – s'il a pu. Il n'a personne d'autre.

— On va chez Jake, décida Miri, qui se leva du canapé. Prions simplement pour que les chasse-neige aient fait leur boulot.

Allie se leva à son tour. Frémissante, elle inspira à fond et, pour la première fois, approcha du fantôme, tendant la main comme si elle avait voulu lui caresser la joue. Ses doigts passèrent à travers lui ; quand elle se retourna, Miri détourna les yeux, ne supportant pas de voir le regret dans le regard d'Allie.

— Allons-y, dit Allie. Mais on doit faire une halte en chemin.

— *Une halte ?* s'étonna Niko.

Sa forme vaporeuse vacilla légèrement, comme s'il risquait de disparaître. Allie se tourna de nouveau vers lui, puis vers Miri.

— Je crois savoir où se trouve au moins l'un d'eux, expliqua-t-elle.

— Qui ça ? demanda Miri.

Allie fronça les sourcils.

— Je n'en suis pas certaine, mais je pense que c'est l'un des enfants ; il est complètement désorienté et terriblement effrayé.

— *Tant mieux*, intervint le fantôme, sortant de l'ombre et perdant encore davantage de sa substance. *La peur est peut-être tout ce qui assure sa sécurité.*

Au départ, TJ avait eu du mal à regarder sa fille. Son oncle Jim lui avait dit un jour que Grace avait « les yeux de sa grand-mère » ; le souvenir de ce moment lui donna envie de hurler. Il avait aimé sa mère – il l'aimait toujours – mais sa conception de la réalité ne s'accordait pas avec ce genre de choses. L'idée qu'elles existassent, sa mère et sa fille, en même temps dans ce corps, lui flanquait la chair de poule. C'était tout bonnement contre nature, vraiment abominable. Il n'avait qu'une envie : serrer Grace dans ses bras. Mais il ne pouvait s'y résoudre.

— Elle est encore là ? demanda-t-il, se forçant à croiser le regard de la petite fille qui avait les yeux de sa grand-mère.

— Bien sûr, répondit Grace.

Mais ce n'est pas Grace, pensa TJ. *C'est Martha.*

— Sortez de ma fille ! cria Ella, faisant sursauter TJ. (Elle franchit les quelques pas qui la séparaient de Grace, la saisit par le bras et la secoua.) Comment osez-vous ? Je vous ordonne de quitter son corps !

— Vous ne comprenez pas, dit Grace.

— Alors, aide-nous, intervint TJ, posant une main sur l'épaule d'Ella pour l'obliger à reculer. Explique-nous... cette folie.

Et Martha s'exécuta. Par la voix de sa petite-fille, elle raconta l'histoire de la nuit où elle était morte. Comment elle s'était aventurée dans le blizzard et avait croisé la route des créatures de glace qui l'y attendaient. Elle leur parla des années vécues dans un monde perpétuellement enneigé, dans une tempête si froide qu'elle savait que plus jamais elle n'aurait chaud. Et de cette occasion inespérée de recouvrer la liberté qui s'était présentée.

— Maman, dit TJ quand elle eut terminé. (Rongé par douze années de culpabilité, il se sentit malade.) Je suis désolé. Je t'avais promis de rester avec toi et... Je m'en veux tellement.

— Non, le coupa Martha et, l'espace d'un instant, les traits de la jeune Grace – onze ans à peine – ressemblèrent étrangement à ceux de sa grand-mère. Ne te punis pas ainsi, TJ. Si tu avais été là, ils

t'auraient emmené, toi aussi, et ça, je ne l'aurais pas supporté.

— Et maintenant ? demanda Ella, le regard assombri par la colère et la confusion. Que devient Grace dans tout ça ?

— Je l'adore, dit Martha. Dès que la tempête sera terminée, je partirai. Je pense que, tant que je suis en elle, ils ne me remarqueront pas. S'ils cherchent les morts, ils ne comprendront jamais...

Des rafales d'une grande violence secouèrent la maison, faisant trembler les vitres dans leurs châssis. Surpris, ils tressaillirent et regardèrent en direction de la fenêtre au-dessus de l'évier. Au bout de quelques secondes, alors que TJ laissa échapper un soupir et se retournait vers Grace, les bourrasques reprirent de plus belle, et cette fois le vent ne se calma pas.

— Qu'est-ce que... ? commença Ella.

Quelque chose racla le long de l'extérieur de la maison ; TJ eut soudain la bouche sèche. Ils entendirent gratter contre les vitres ; quand ils se tournèrent à nouveau, ils eurent le temps d'apercevoir l'image fugitive d'un visage, dehors, dans la neige, un rictus de glace hideux et déchiqueté et des yeux furieux. Puis il disparut.

Ella hurla, alors que Grace – Martha – attrapait ses parents par la main pour les entraîner hors de la cuisine.

— On doit se cacher ! cria-t-elle.

— Tu as dit que tu étais déjà cachée ! protesta Ella. Qu'ils ne pourraient pas te trouver !

Avec son air terrorisé, elle était presque redevenue leur petite fille. TJ s'interposa entre sa famille et la fenêtre, puis se retourna vers Grace-Martha.

— Qu'est-ce qui se passe, maman ? demanda-t-il. Pourquoi est-ce qu'ils ne cassent pas tout simplement les vitres ?

— Ils se déplacent avec la tempête, expliqua la défunte Martha Farrelly avec la voix de sa petite-fille. Si solides soient-ils, ils ne peuvent entrer que si le vent trouve une brèche – une porte laissée ouverte ou un courant d'air.

TJ s'adressa à Ella.

— La fenêtre de la chambre. Elle est fermée ?

— Je crois, répondit Ella, qui s'agitait et lançait des regards affolés vers le toit et les murs à chaque grattement ou chaque raclement.

L'espace d'un instant, TJ songea à ce que serait sa vie sans elle – pas seulement si elle le quittait, mais s'il la perdait pour toujours, et Grace avec elle. Il se sentit envahi par un calme inflexible.

— Ils trouveront un moyen d'entrer, dit-il. On doit...

Ella ne partageait pas son sang-froid. Elle se tourna brusquement vers Grace... Martha... et se rua sur elle, l'empoigna à nouveau par les bras.

— Laissez-la ! cria Ella, les traits déformés par la rage, ses cheveux

tombant en désordre sur son visage. Ces monstres sont venus pour vous, pas pour Grace ! Vous êtes prête à risquer la vie de votre petite-fille pour sauver la vôtre ! Je me fiche de savoir l'enfer que vous avez vécu...

— Moi pas, chuchota TJ.

Elle se retourna brusquement vers lui pour le foudroyer du regard.

— Quoi ?

— Ces créatures sont *parmi nous*, Ella ! dit-il, parcourant la cuisine à grands pas, réagissant à chaque bruit, décidé à se battre si les circonstances l'exigeaient. Nous sommes tous en danger à présent, ce n'est plus uniquement du ressort de ma mère.

— Comment pouvez-vous faire une chose pareille ? demanda Ella, les yeux agrandis par l'incrédulité.

Grace... Martha... força Ella à lâcher prise, puis la regarda.

— Vous n'avez pas été là où j'ai été. Vous ne savez pas de quoi vous parlez. J'ai simplement besoin de me mettre à l'abri jusqu'à ce que cette tempête se calme...

— Et si ça n'arrive pas ? s'enquit TJ. Peut-être qu'elle continuera tant que les hommes de glace n'auront pas obtenu satisfaction.

— Ils ne la contrôlent pas, expliqua Grace de sa voix de petite fille pleine de sagesse. Ils se laissent juste porter par elle.

TJ se creusa les méninges, essayant de trouver un endroit où se réfugier sans que le vent puisse les atteindre.

Au-dessus de leurs têtes, il entendit les poutres du toit dans le grenier gémir sous le poids de la neige, menaçant de céder.

Et maintenant ?

L'inspecteur Keenan était assis sur son canapé, emmitouflé dans une couverture, et lisait *Lonesome Dove* à la lueur d'une bougie. Sans chauffage ni électricité, les seuls bruits dans la maison provenaient de la vibration et du grincement du verre et du bois qui tenaient bon sous les assauts du blizzard. Sa femme, Donna, était partie à Hingham chez ses parents la veille, avec les garçons. Lors des trois dernières tempêtes majeures qui s'étaient abattues sur la vallée de la Merrimack, ils avaient été privés de courant ; Donna avait voulu éviter d'avoir à se soucier de garder les enfants au chaud et de devoir les calmer, eux qui avaient si peur du noir.

Ils lui manquaient, bien sûr, mais une nuit ou deux de tranquillité n'étaient pas pour lui déplaire. Il aurait préféré avoir du chauffage ; un froid intense semblait vraiment décidé à s'installer, et la température ne cessait de baisser. S'il avait pu accompagner sa famille à Hingham – moitié moins de neige, et une tempête qui ne méritait pas le nom de blizzard – il l'aurait fait sans hésiter. Mais le chef Duquette avait été très clair : toute la police de Coventry, y compris les flics qui

n'étaient pas de service, était d'astreinte cette nuit, en cas d'urgence, en particulier après la fin des intempéries.

Il était donc là, seul sur son canapé, avec son livre et deux bougies ; sur la table basse se trouvait une assiette avec la croûte de son sandwich banane beurre de cacahouète.

Des phares balayèrent le salon, donnant à son environnement un éclat mystérieux. Keenan interrompit sa lecture, tendant l'oreille à l'affût du raclement d'une lame de chasse-neige, mais le moteur n'était pas assez bruyant pour appartenir à l'un de ces monstres de métal.

Pliant la page de son livre, il le posa sur la table, se leva et se dirigea vers la fenêtre. La neige tombait tellement dru qu'il distingua difficilement le véhicule couvert d'une couche blanche garé devant une congère au bout de son allée. Puis la barre de toit s'alluma, les gyrophares bleus éclairant à tour de rôle les maisons plongées dans le noir de ses voisins. Il vit le conducteur sortir. Le policier était un géant ; alors qu'il se frayait un passage dans plus de quarante centimètres de neige, Keenan reconnut son visiteur longtemps avant qu'il atteigne les marches du perron.

L'inspecteur n'attendit pas qu'il frappe à la porte pour ouvrir.

— Bonsoir, Harley, le salua Keenan. Vous n'aurez pas beaucoup plus chaud à l'intérieur, mais vous êtes le bienvenu.

L'agent Talbot entra et tapa des pieds sur le sol pour enlever la neige restée collée à ses chaussures. Keenan ferma derrière lui.

— Vous feriez mieux d'enfiler votre manteau, Joe, dit Harley. J'ai essayé de vous joindre, mais les lignes fixes sont encombrées et le réseau cellulaire ne diffuse que des parasites. La tempête fiche un sacré bazar.

— Merde, marmonna Keenan.

Depuis le début, il n'avait pu s'empêcher de songer au blizzard survenu douze années plus tôt et à toutes ces vies humaines perdues. Assis seul dans sa maison froide et sombre, il avait été très heureux de penser qu'il ne serait pas le premier arrivé sur les lieux si quelque chose d'épouvantable se produisait. Et pourtant, Harley était là, venu l'entraîner dans la tourmente ; il se demanda si la nuit serait moins terrible parce qu'il n'avait pas été le premier à entrer en scène.

— Qu'est-ce qui se passe ? voulut savoir Keenan. Ne me dites pas qu'on a un homicide sur les bras par-dessus le marché.

Harley plissa les yeux.

— Non. En fait, ma démarche n'a rien d'officiel. Je tenais à vous en parler avant.

Keenan avait saisi ses bottes à l'endroit où il les avait laissées sécher à côté de la porte, mais il marqua une pause pour lancer un regard curieux à Harley.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda-t-il.

— Je vous ai dit que Jake se comportait de façon bizarre, vous vous rappelez ?

— Jake Schapiro ? dit Keenan, enfilant ses bottes.

Harley fronça les sourcils.

— Oui. Qui d'autre ? Je suis allé...

— Vous êtes passé chez lui, c'est ça ? Et vous avez cru qu'il était avec une femme.

Harley avait l'air mal à l'aise, comme si ce qui lui avait traversé l'esprit le rendait malade.

— Il était bel et bien avec quelqu'un, confirma Harley. Mais pas une fille.

Keenan s'était agenouillé pour lacer une de ses bottes, mais il tourna brusquement la tête pour regarder Harley. Son instinct lui soufflait quelque chose qu'il n'avait pas envie de croire.

— Si vous avez quelque chose à me dire, accouchez.

— Quand il est venu m'ouvrir, il tenait des cartes à la main, poursuivit Harley, fronçant le nez de dégoût ou de consternation, peut-être ; les mots avaient du mal à franchir ses lèvres. J'ai d'abord pensé que c'étaient des cartes à jouer. Mais un peu plus tard, j'ai pris conscience que je me trompais. Je les ai reconnues, Joe. Jake tenait un paquet de cartes Pokémon.

Keenan eut un mauvais pressentiment.

— Vous êtes en train de me dire qu'il cache un gosse chez lui ?

Harley se contenta de le regarder d'un air sombre, mâchoires serrées.

— Vous croyez que c'est Zachary Stroud, conclut Keenan.

— Je pense que c'est possible, admit Harley. Mais si on le signale à la police et qu'on fait fausse route, Jake ne s'en relèvera jamais. Sans parler de nous le pardonner. C'est mon ami, inspecteur.

— Et s'il a enlevé un enfant perdu dont les parents viennent de trouver la mort dans un accident ?

— Alors, ce n'est plus mon ami qui habite cette ferme, mais un fichu monstre.

Keenan finit de lacer sa deuxième botte, puis il attrapa son blouson, ses gants et son chapeau sur la chaise à côté de la porte.

— Allons voir ça.

Assise en silence à côté de Miri dans sa voiture de location, Allie se demandait où Niko était passé. Emmitouflée dans sa doudoune blanche, elle se recroquevilla sur elle-même, cherchant constamment des fantômes à la périphérie de sa vision. *Arrête*, se dit-elle, mais elle ne pouvait nier le frisson qui dansait le long de sa colonne vertébrale. Aucun homme n'avait été aussi gentil avec elle que Niko Ristani. Elle avait aimé le père de Jake et Isaac, mais ils s'étaient mariés parce

qu'elle était enceinte de Jake ; ils avaient cru que l'intimité viendrait avec le temps. Ça n'était jamais arrivé ; l'armée l'avait tenu éloigné d'elle pendant de trop longues périodes. Et ensuite, il était tombé mort au combat. Allie n'avait jamais vraiment compris ce que signifiait être amoureuse avant de rencontrer Niko, elle n'avait jamais éprouvé la sensation que son cœur larguait les amarres. Elle l'avait perdu et le pleurait depuis ; elle avait tant voulu qu'on lui accordât un jour de plus, juste un, l'occasion de lui dire ce qu'il représentait vraiment pour elle.

Mais pas comme ça.

Elle avait l'impression qu'elle aurait dû se montrer reconnaissante, alors qu'en fait elle était terrifiée ; elle avait la chair de poule et retenait son souffle, craignant à tout moment de voir apparaître le fantôme dans leur véhicule. Il avait disparu dans la tempête au moment où ils étaient partis de chez Allie, mais il avait promis de rester avec elles. Allie sentait quelque chose dans l'habitacle, un frisson troublant dans l'air, dû soit à la présence des morts soit à la peur qui ne la quitterait plus jusqu'à la fin de ses jours.

— Ça va ? demanda Miri.

Allie remua sur son siège, se tournant pour dévisager un moment la fille de Niko devenue grande, et si belle. Elle laissa échapper un rire angoissé.

— C'est une blague ?

Miri fronça les sourcils ; elle serrait le volant, conduisant avec beaucoup de prudence dans la tourmente qui ballottait la voiture.

— Vous avez peur de lui ? Il serait incapable de vous faire du mal.

Allie frissonna et prit son visage entre ses mains.

— Je sais. Je le sais bien.

Miri ne dit rien. Au bout d'un moment, Allie baissa ses mains et vit une larme couler sur la joue de Miri, par ailleurs sans expression.

— Moi aussi, j'ai peur, avoua Miri. Je ne veux pas, mais je ne peux pas m'en...

Allie réduisit sa voix à un murmure :

— Il est mort, Miri. Il n'est pas censé être parmi nous. Les vivants... nous n'avons simplement rien à faire avec les morts.

Si le fantôme de Niko se trouvait dans la voiture avec elles, il ne donna aucun signe qu'il aurait entendu. Néanmoins, Allie sentait sa présence, un froid qui résistait au chauffage. Miri s'engagea dans Bridle Path Road, essayant de suivre les traces de pneus des véhicules qui les avaient précédées sur la couche blanche tombée depuis le dernier passage du chasse-neige. Les deux femmes s'enfermèrent dans un silence prudent et craintif.

Je suis désolée, pensa Allie, sachant qu'elle aurait dû prononcer ces mots à voix haute. Sa peur lui faisait l'effet d'une trahison.

— Tiens, dit Miri. Gustafson a de la visite.

Allie leur avait raconté la mésaventure d'Eric Gustafson qui avait embouti les voitures des autres parents devant l'école lundi et la façon dont il s'était comporté – ses pleurs, alors qu'il avouait avoir perdu toute notion de conduite. Quand Niko leur avait parlé du retour des victimes tuées au cours de cette horrible nuit, elle avait tout de suite songé au conseiller municipal et à son regard d'enfant effrayé ce matin-là.

Se garant devant chez lui, elles durent se rendre à l'évidence : elles n'étaient pas arrivées les premières. Une voiture de police attendait dans l'allée de Gustafson, avec seulement une fine couche de neige fraîche sur le pare-brise – elle n'était pas là depuis bien longtemps.

Miri alluma ses feux de détresse et elles descendirent du véhicule, immédiatement assaillies par des bourrasques blanches d'une sauvagerie glaciale. Penchées en avant pour lutter contre le vent, avec de la neige jusqu'aux mollets, elles avancèrent tant bien que mal vers la maison. Allie ne cessait d'inspecter les alentours, guettant l'apparition de Niko, mais elle ne vit rien d'inhabituel.

— C'est curieux, nota Miri. Le flic aurait dû faire attention. Il ne réussira jamais à repartir.

Allie regarda la voiture de patrouille et comprit immédiatement. Le conducteur s'était engagé dans l'allée non déblayée et, avec le blizzard et la neige qui s'était accumulée, il se retrouvait piégé.

— Soyons prudentes, dit-elle.

— Et prêtes à prendre la fuite, répondit Miri.

Arrivées en haut des marches du perron, elles sonnèrent. Le quartier où habitait le conseiller municipal était, parmi ceux qu'elles avaient traversés en venant, un des rares où l'électricité n'avait pas été coupée. Mais bien que la lumière brillât à l'intérieur, personne ne leur ouvrit. Allie frappa fort, plusieurs coups, puis recommença. Elles n'avaient pas le temps de faire preuve de courtoisie. Le fantôme de Niko leur avait expliqué qu'elles devaient prévenir tous les esprits des morts qui avaient échappé à l'enfer des hommes de glace ; elle était prête à l'aider, mais pas avant de s'être assurée que Jake était en sécurité et qu'Isaac avait trouvé refuge chez son frère.

Et ensuite ? pensa-t-elle. Auras-tu aussi peur de lui ? de ton tout-petit ?

Allie frappa à nouveau, encore plus fort. Elle avait proposé cette halte parce qu'elle avait vu Gustafson de ses propres yeux et que c'était pratiquement sur leur route.

— Laissez tomber, dit Miri. Allons...

La porte s'ouvrit, mais ce ne fut pas M. Gustafson qui les accueillit. Le policier dont la voiture était échouée devant la maison se tenait sur le seuil et les regardait. Son badge indiquait « *Torres* ».

— Je peux vous aider ? s'enquit l'agent Torres.

— Tout va bien, monsieur l'agent ? voulut savoir Allie. Est-ce que M. Gustafson... ?

— Vous êtes qui, d'abord ? dit le flic, plissant les yeux.

— Nous devons parler à M. Gustafson, intervint Miri. Et je commence à me demander si nous ne devrions pas également avoir une conversation avec vous.

Surprenant le regard soupçonneux qu'échangeaient Miri et Torres, Allie comprit soudain ce que suggérait Miri. Tout lui paraissait tellement irréel ; si elle n'avait pas vu le fantôme de Niko de ses propres yeux, elle aurait pensé que Miri avait perdu l'esprit (et si cette dernière se trompait à propos de ce policier, il risquait fort de leur passer les menottes).

— Je m'appelle Allie Schapiro, se présenta-t-elle. La fille de M. Gustafson fréquente le collège où j'enseigne. J'ai besoin de lui parler.

— Au beau milieu d'un blizzard ? s'étonna l'agent Torres.

— Papa, fit une voix dans la maison. C'est bon. Laisse-les entrer.

Allie eut un mouvement de recul. *Papa ?*

Torres ouvrit grande la porte et elles virent Gustafson à l'intérieur, avec cette expression de petit garçon effrayé dans les yeux, et Allie comprit. Elle fit le lien. Le père et le fils, morts au cours de la tempête douze ans plus tôt.

— Vous savez qu'ils n'ont jamais retrouvé votre corps ? dit Allie, à peine consciente des mots qui sortaient de sa bouche. Tout le monde a cru que vous étiez mort cette nuit-là, mais sans aucune certitude.

Le flic écarquilla les yeux un moment, puis il baissa le regard, envahi par un chagrin qui faisait peine à voir. Gustafson arriva derrière lui, posant une main apaisante sur son dos.

— Gavin ? fit Miri, l'air affligée.

— Bonjour, Miri, répondit Gustafson.

Allie resta sans voix, elle ne trouva même pas les mots pour la mise en garde qu'elle avait eu l'intention d'émettre. Carl Wexler et son fils s'étaient enfin retrouvés, mais dans les corps d'un policier et d'un conseiller municipal qui tous deux avaient également des proches qui les aimaient. Ils n'avaient aucun droit de s'immiscer dans ces vies. Après la tempête, peut-être que leurs esprits rejoindraient leur dernière demeure. Mais s'ils refusaient de lâcher prise ? Cette idée la révoltait. Les morts étaient morts. Ils n'avaient plus leur place en ce monde.

— Ta mère est au courant ? demanda Miri.

Gustafson secoua la tête.

— Et elle n'en saura rien, intervint l'agent Torres. Elle a une nouvelle vie maintenant : un autre mari, une petite fille. Cette situation est temporaire. Inutile de la faire souffrir.

— Je suis d'accord avec vous sur ce point, dit Allie, qui en avait la chair de poule. Nous sommes venues vous prévenir...

— Ils sont là, compléta Gustafson.

— Oui, dit Miri. Mais si vous tenez jusqu'à la fin de la tempête...

Elle hésita. Allie ne comprit pas ce qui avait réduit Miri au silence ; puis elle lut la peur dans le regard de Gustafson. Elle se retourna vivement et aperçut quelque chose qui fonçait à travers la tourmente, une silhouette qui se déplaçait dans la neige. Elle la vit s'arrêter et se tourner vers eux, flottant dans le blizzard qui la traversait en mugissant. Ses yeux étaient comme des fenêtres qui donnaient sur le monde gelé d'un hiver sans fin. Allie eut l'impression qu'une main glacée lui serrait le cœur et que le froid se répandait dans ses veines, éliminant la plus petite trace de chaleur. Une tristesse terrible l'enveloppa. Elle eut la sensation que les puits sans fond des yeux hiémaux de la créature aspiraient son âme.

— Ils sont là, répéta Gustafson.

Et cette fois, elle n'eut aucun mal à comprendre.

— *Sauve-toi*, Allie, lui chuchota le vent à l'oreille, attirant son attention, comme si elle venait de sortir d'une transe.

La neige tourbillonna autour d'elle et devint le fantôme de Niko ; la panique se lisait sur ses traits.

— *Miri, va-t'en ! Ils n'en ont pas après toi, mais si tu restes, ils te tueront !*

Allie détacha son regard de la créature dans la tempête et sentit sa peur se transformer en haine ; elle se souvint de Jake qui parlait des hommes de glace. L'un d'entre eux surgit du blizzard et contourna le premier ; ils semblaient presque danser. Elle avait cru que Jake avait tout inventé, une façon pour lui de mieux supporter le traumatisme de la mort de son frère. Depuis cette nuit-là, le cœur d'Allie était devenu un bloc de glace, et sa relation avec son fils survivant n'avait plus jamais été la même.

— Salauds, murmura-t-elle.

Puis Miri saisit Allie par le poignet, l'entraînant vers la voiture. Elles descendirent tant bien que mal les marches enneigées du perron, puis traversèrent le jardin enfoui sous une épaisse couche blanche.

— La cave à vin, s'exclama Gustafson derrière elles. Viens, papa !

Allie entendit Miri crier son nom et leva les yeux juste à temps pour voir la créature voler vers elle à travers la tempête. Sur son visage ciselé dans la glace, sa bouche s'ouvrit, montrant ses dents déchiquetées. Elle tendit ses doigts grêles, de véritables glaçons, vers Allie et la saisit par son manteau. Allie hurla, alors que ses pieds quittaient le sol. Le vent sembla ajouter à la force qui l'emportait dans les airs. Le froid s'insinua dans sa chair, ses os et son cœur ; elle se sentit souillée, jusque dans son âme, la malignité de la créature

l'envahit. La tempête la fit tourner et elle continua à crier, songeant aux limbes que Niko leur avait décrits ; elle se dit que ce ne serait peut-être pas un tel enfer s'ils y étaient enfin réunis.

Pitié, non, pria-t-elle. *Je ne veux pas mourir*. Pendant des années, elle n'avait vécu que pour sa peine, n'avait été que l'ombre d'elle-même ; à présent, elle regrettait le temps perdu.

Allie vit Miri dix mètres plus bas, les bras levés vers le ciel, qui criait vers elle.

Puis elle aperçut Niko. Il se matérialisa à côté de Miri, essaya de toucher les cheveux de sa fille de ses mains translucides, puis, d'un geste, s'éleva dans les airs. Il ne volait pas à proprement parler, mais procédait par apparitions successives au gré de différentes bourrasques de neige, d'une façon qui n'était pas sans évoquer un zootrope hivernal et violent qui ne dura que quelques instants. Allie se débattit entre les mains du démon pour avoir un autre aperçu du fantôme ; à ce moment-là, Niko surgit devant son ravisseur et le frappa de son poing spectral. L'homme de glace sentit le coup et montra les dents ; se retournant vivement, il se jeta sur Niko et lâcha Allie qui poussa un cri. Cinglée par les flocons, elle tomba sur le dos ; l'impact lui coupa le souffle.

Miri courut auprès d'elle.

— Rien de cassé ?

— Je ne..., commença Allie, mais Miri ne lui laissa pas le temps de développer et l'aida à se relever du matelas de près de cinquante centimètres de neige qui avait amorti sa chute.

Désorientée, Allie fit de son mieux pour ne pas trébucher alors qu'elles se précipitaient vers la voiture de Miri. Entendant des cris derrière elles, Allie regarda vers la maison, vers le père et le fils qui hantaient les corps du flic et du politicien.

— Partez, partez ! leur lança l'agent Torres, mais à l'intérieur, Gustafson l'appelait – Gavin Wexler, implorant son père, Carl.

Torres claqua la porte et se retourna pour faire face à deux hommes de glace qui venaient de se matérialiser dans la tempête et se ruaient sur lui, leurs doigts grêles courbés telles des griffes. Allie entendit Gavin crier dans la maison, le fantôme d'un petit garçon avec la voix d'un adulte.

— Va te réfugier dans la cave à vin ! lui ordonna Torres, mais il ne tourna pas le dos aux démons qui se jetaient sur lui.

Ensuite, d'une voix forte et pleine de souffrance, comme si les mots lui avaient été arrachés de la poitrine, il hurla à son fils combien il l'aimait.

L'avertissement de Miri arriva trop tard pour qu'Allie puisse se retourner et éviter la collision avec la voiture. Elle ouvrit la portière côté passager, tandis que Miri s'installait au volant. Elles se

précipitèrent à l'intérieur et Miri enfonça la clé dans le contact et démarra. Alors que le moteur vrombissait, Allie regarda dehors et aperçut le fantôme de Niko réapparaître une fois, juste devant elles, comme pour leur montrer le chemin. Elle se sentit soulagée : il avait échappé aux démons qui voulaient le ramener dans leur enfer. Il n'était pas vivant, mais il n'était pas l'un d'eux.

Miri appuya sur le champignon, ses pneus patinèrent dans la neige. Allie jeta un coup d'œil sur sa droite et vit les hommes de glace penchés sur Torres. Ils arrachaient à son corps des brins vaporeux à peine visibles dans la tempête, des lambeaux de l'âme de Carl Wexler, imagina-t-elle.

— Plus vite ! dit Allie, alors qu'elles s'éloignaient. On va chez Jake !

— Et les autres fantômes ? demanda Miri.

Allie songea à Carl et Gavin Wexler qui n'avaient pas souhaité que leurs proches encore en vie apprennent la nouvelle de leur retour. Elle comprit qu'elles n'avaient aucun moyen de prédire les désirs des morts.

— Ton père et Isaac sont ma priorité – les vivants, aussi. Les autres devront se débrouiller seuls.

Chapitre 19

Timmy Harpwell conduisait son F-150 rouge cabossé à travers la tempête, la lourde lame chasse-neige ajoutant tout le poids dont il avait besoin pour une bonne adhérence. Trois autres gars bossaient pour lui cette nuit, déblayant une poignée de lotissements et de parkings d'entreprises. Avec un blizzard de cette ampleur, ils ne pouvaient pas se permettre d'attendre le matin pour passer à l'action. Timmy comprenait cela, mais il n'avait certainement pas prévu de se retrouver dans le rôle du grouillot qui se gèlerait les fesses. Il avait commis l'erreur d'embaucher le neveu de sa femme, et ce petit merdeux avait téléphoné pour dire qu'il était malade. Timmy avait essayé d'appeler Franco, qui n'avait pas décroché de toute la journée.

— Connards, marmonna-t-il.

Il en avait plein le dos – plus de quatorze heures sur la brèche.

Les grilles de ventilation du camion soufflaient de l'air tiède. Le chauffage avait choisi son jour pour se montrer capricieux et semblait incapable de faire décemment remonter la température. Même avec des gants, il avait froid aux doigts – aux pieds aussi.

J'ai l'impression d'être un vieux schnock – je suis trop jeune pour ça, pensa-t-il.

Le moteur grinça sous le poids de la lame, alors qu'il freinait avant de tourner dans le parking du Dudley Plaza, un petit centre commercial minable dont les principales enseignes étaient *Domino's Pizza* et *White Hen*. Actionnant la manette, il baissa la lame et appuya sur le champignon, dégageant une portion de la chaussée. Quinze centimètres étaient tombés depuis son dernier passage, et ça continuait.

— Putain de neige, chuchota-t-il.

Timmy regrettait le vidéoclub situé autrefois à côté du *White Hen* ; il proposait le rayon porno le mieux fourni de la ville. Aujourd'hui, on pouvait tout dénicher sur le Net, y compris des trucs très pervers. Mais il avait la nostalgie de ces moments où il parcourait les jaquettes. Curieusement, sa femme, qui avait toujours accepté de visionner un film X avec lui à l'époque où il rapportait un DVD ou une cassette à la maison, trouvait que la même pratique avait quelque chose de répugnant sur un écran d'ordinateur.

Cette nuit, il avait tellement froid aux couilles qu'il craignait de ne

plus jamais être excité par un porno – ou quoi que ce soit d'autre. Quand il rentrerait, il réveillerait Amy pour voir si elle avait envie de les lui réchauffer. Cette pensée le fit sourire pour la première fois depuis des heures.

Il engagea la marche arrière, leva la lame, et but une gorgée de café, alors qu'il reculait avant un nouveau passage. Quand il regarda de nouveau la route, quelqu'un se tenait devant le chasse-neige ; dans la lumière de ses phares, il ne put guère distinguer plus qu'une silhouette.

Timmy se pencha en avant pour mieux voir à travers le pare-brise.

— Qu'est-ce qu'il branle, celui-là ? marmonna-t-il. Dégage, connard !

Repasant en marche avant, il emballa le moteur – pas question de baisser sa vitre et de laisser entrer la tempête. Mais l'abruti planté au beau milieu du parking de *Domino's Pizza* ne parut pas comprendre.

— Oh ! bon Dieu...

Timmy ne termina jamais sa phrase. Bouche bée, il écarquilla les yeux, inclinant la tête sur le côté. La silhouette s'était approchée, comme si elle glissait sur la chaussée récemment dégagée. Elle avait parcouru quatre mètres en un éclair, et maintenant qu'elle était plus près, il la voyait mieux.

Impossible, pensa-t-il. *C'est forcément une sorte de...*

La créature s'envola vers le camion, doigts tendus telles des dagues, mâchoires grandes ouvertes. Montrant les dents, elle hurla en harmonie avec la tempête. Elle frappa la calandre du chasse-neige de plein fouet, juste au-dessus de la lame, et disparut dans une explosion de cristaux de givre qui se répandit sur le pare-brise. Timmy cria à son tour et prit conscience que cette plainte horrible, inhumaine et funèbre n'avait pas cessé.

Le cœur battant, son corps entièrement transi, il plaqua une main sur sa bouche pour étouffer ses hurlements. Il haletait, n'avait jamais eu aussi froid de sa vie ; il était gelé, jusqu'aux os. Regardant dans le rétroviseur, il vit la terreur dans ses yeux et comprit qu'il n'était pas l'homme qu'il avait toujours prétendu être. Il sentit son cœur s'emballer ; il était au bord des larmes, mais refusait de pleurer. Il sut que quelque chose s'était brisé en lui. Une étrange colère l'envahit.

Franco, espèce de salaud, pensa-t-il.

Ce qu'il venait de vivre – *une hallucination*, se dit-il, *forcément* – il le devait à Franco qui aurait dû se geler les fesses à sa place cette nuit. Timmy expira lentement, son cœur battant toujours la chamade. Alors qu'il essayait de se maîtriser, il se jura de faire de la vie de Franco un enfer pendant un certain temps.

Il fronça les sourcils, comprenant que la peur n'était pas seule responsable de sa sensation de froid. Le chauffage avait définitivement

rendu l'âme ; les grilles de ventilation ne soufflaient plus que de l'air glacial.

— Merde ! cria-t-il, aimant la colère qu'il entendait dans sa voix.

Elle l'aida à se sentir un peu mieux.

Il tendit la main vers le bouton de réglage... et des cristaux de givre jaillirent des grilles de ventilation, adoptant la forme de doigts de glace qui se refermèrent autour de son poignet.

Timmy hurla alors que le visage de la créature entraît à son tour, et par la même voie, dans l'habitable, les mâchoires grandes ouvertes.

Il regarda dans les yeux bleu métallique et y vit un terrible néant qui semblait le prélude à une chute dans une éternité sans âme. Pendant le peu de dignité qui lui restait, il se pissa dessus.

Puis il mourut.

Immobile dans la tempête, luttant contre le vent et la neige qui le fouettaient, Doug observait des êtres de glace soulever Franco dans les airs. Ils ressemblaient à des spectres, des croquemitaines aux contours mal définis ; ils tourbillonnèrent pendant une seconde ou deux, comme si les terribles bourrasques jouaient avec eux, avant de se précipiter tout droit vers les branches nues d'un arbre. Franco, qui tentait de leur résister, appela au secours, sa voix s'élevant presque au niveau d'un cri. Puis la tempête véhicula un son vraiment écœurant, sorte de craquement humide, alors que les créatures l'empalaient sur deux branches squelettiques qui faisaient saillie.

— Bon Dieu ! chuchota Doug, puis il se tourna pour se ruer vers les motoneiges, s'en voulant des précieuses secondes gaspillées à assister au meurtre de Franco.

Le choc l'avait figé sur place ; à présent, la terreur lui donnait des ailes.

Une détonation déchira la nuit, ses échos tourbillonnant dans le blizzard. Doug se retourna ; Baxter pointait un pistolet sur lui.

— C'est toi, Doug ? demanda-t-il, les yeux agrandis par la peur. C'est toi qui as fait ça ?

— Putain, Bax... On s'arrache, maintenant ! cria Doug, au-dessus du vacarme de la tempête de neige.

Son cœur battait la chamade. Son visage était complètement transi ; jamais il n'avait eu aussi froid.

Approchant de Doug, Baxter lui braqua son arme en pleine figure, comme si les spectres ne les observaient pas depuis les bois, allant et venant dans les airs au gré du blizzard. Avait-il complètement perdu l'esprit ?

— Baxter...

— C'est quoi ce cirque, bon sang ?

Doug constata que du gel avait commencé à se former sur son

visage et à coller ses cils ensemble.

Tous deux se retournèrent en entendant des bottes faire craquer la neige ; Doug dut mettre sa main en visière pour confirmer ce qu'il pensait avoir vu. Angela était là, les yeux agrandis par la tristesse, le vent fouettant les boucles anglaises de ses cheveux foncés. Son expression brisa le cœur de Doug. Son épais manteau d'hiver, ses gants et son écharpe auraient pu lui donner une allure à la fois comique et adorable ; mais pas cette nuit, pas ici.

— C'est exactement ce que je craignais ! s'exclama-t-elle.

Baxter avança vers elle, pointant son flingue sur sa poitrine.

— Vous êtes qui, bordel ?

— Non ! cria Doug, courant s'interposer entre eux, les mains levées. Elle est avec moi.

— Des renforts ? Putain ! dites-moi que je rêve ! Tu voulais me doubler ? hurla Baxter.

À ce moment-là, Doug sut qu'il avait pété les plombs. Les créatures les observaient, planaient plus bas, glissaient depuis la forêt et traversaient l'arrière-cour dans leur direction, laissant le portique derrière elles. Baxter, lui, se comportait comme si elles ne constituaient pas une menace, alors même que le corps de Franco pendait, empalé sur un arbre, son sang se figeant déjà en glaçons rouges en dessous de lui.

— Non, tu ne comprends pas, dit Doug, faisant craquer la neige sous ses pas alors qu'il reculait à hauteur d'Angela.

— Ah bon ? Explique-moi, alors ! hurla Baxter, en proie à la panique. C'est quoi ce merdier ?

— Ils arrivent, annonça doucement Angela, et pourtant, d'une manière ou d'une autre – un tour joué par le blizzard –, sa voix porta suffisamment pour qu'ils l'entendent tous les deux.

Baxter avait dû se rendre compte qu'elle ne regardait plus dans sa direction. Il se retourna pour voir ce qui avait attiré son attention et ce fut comme s'il prenait enfin conscience de la réalité.

— Franco ! hurla-t-il.

Mais au lieu de fuir, il brandit son pistolet et se précipita pour aller vider son chargeur sur les spectres. Doug vit une balle atteindre sa cible, faisant voler en éclats le cœur d'un de ces démons de glace, sans le ralentir le moins du monde. Puis ce fut la curée et leurs doigts s'abattirent sur Baxter.

Angela prit Doug par le bras ; se tournant l'un vers l'autre, ils se crièrent en chœur qu'ils devaient se sauver. Ils s'élancèrent tête baissée, manquant de tomber en avant dans la neige profonde, l'effort mettant sérieusement à contribution les muscles des jambes de Doug. Si bien qu'arrivé à la moto, il la percuta avant de l'enfourcher. Angela monta à califourchon derrière lui, et lui hurla de démarrer.

Il s'exécuta, et le moteur vrombit, alors qu'il tournait la poignée des gaz. La motoneige bondit, le phare unique leur ouvrant la voie vers la rue. Pas question de rebrousser chemin par les bois, pas maintenant. Il avait abandonné son sac à dos, mais les sacoches de son engin étaient pleines de ce qu'il avait volé dans les autres maisons. Il s'efforça de calmer sa peur, de ranger ses terreurs d'enfance au fond de son cœur, là où elles avaient toujours patiemment attendu cet instant de vulnérabilité, ou ce moment de solitude dans le noir, auxquels personne n'échappait.

La peur, j'ai eu ma dose, pensa-t-il. Cette nuit pouvait encore se révéler fructueuse, mais pour cela, ils devaient survivre.

— Dougie, dit Angela, lui parlant à l'oreille.

Il regarda derrière eux et vit deux des créatures s'élever et plonger dans la tempête, puis se lancer à leur poursuite.

— Cramponne-toi ! lui cria-t-il, alors qu'ils passaient par-dessus une congère avant d'arriver dans la rue.

Il donna un coup de guidon vers la gauche, puis mit à nouveau les gaz. De la neige se souleva derrière eux, alors qu'ils s'éloignaient à toute allure, leur phare ouvrant la voie, tranchant dans l'obscurité, comme s'ils tentaient d'échapper à l'étreinte mortelle de l'hiver lui-même.

— Dougie, écoute, dit-elle, si proche, son souffle si chaud à son oreille. (Ils roulaient à vive allure, des flocons leur cinglant le visage.) C'est moi, mon chéri. Tu m'as tellement manqué. Je sais que tu t'en veux pour n'avoir pas été près de moi cette nuit-là, mais je te pardonne, Dougie. Je souhaitais simplement sentir encore une fois ta peau contre la mienne. S'ils m'attrapent... s'ils me reprennent, au moins j'aurai...

— Cherie ? dit-il, si bas que, dans la tempête qui faisait rage, elle n'avait pas pu l'entendre.

— Mon Dieu, je t'aime tant, dit-elle, se serrant fort contre lui.

Ils arrivèrent à une intersection où il tourna à droite, en direction de Greenleaf Street, priant pour que l'électricité ne soit pas coupée sur la route 125 et au-delà. *Comme si quelques réverbères pouvaient te sauver*, pensa-t-il, et son cœur se brisa.

— Comment ? demanda-t-il.

Puis elle se mit à crier ; se retournant, il vit qu'on la soulevait de l'arrière de la motoneige en la tirant par les cheveux. Elle se débattit, essayant de tendre les bras vers le démon de glace qui l'entraînait dans les airs. Il lui saisit le poignet et gagna de l'altitude jusqu'à se réduire à une ombre de plus dans la tempête. Doug hurla son nom – pas Angela, mais Cherie ; tant de choses qui l'avaient laissé perplexe ces jours derniers devenaient à présent beaucoup plus claires. Ça lui fendit le cœur.

Son regard fouillait toujours le ciel totalement blanc quand il heurta une congère ; le choc le secoua suffisamment pour lui faire lâcher le guidon de son engin. La motoneige continua sans lui, son moteur s'emballant alors qu'il prenait son envol avant d'atterrir trois mètres plus loin ; lui s'immobilisa après avoir plusieurs fois violemment roulé sur lui-même. Il sentit son avant-bras gauche céder avec un craquement sonore ; il poussa un cri de douleur.

Allongé sur le dos, le regard plongé dans les flocons qui lui fouettaient le visage, il vit Cherie tomber, tournant sur elle-même, avant de s'écraser au sol. À nouveau, il hurla son nom. Tenant son bras cassé, il se leva et parcourut en chancelant la dizaine de mètres – par-dessus la congère, puis dans la rue – qui le séparait du point d'impact où il la trouva, en sang et grièvement blessée.

— Non, mon ange, non, dit-il, alors qu'il s'effondrait à côté d'elle sur la chaussée couverte de neige.

Doug eut la sensation d'être complètement vide à l'intérieur, totalement désespéré, incapable ne serait-ce que de laisser couler les larmes que son âme réclamait. Il regarda vers le ciel, s'attendant à voir les créatures fondre sur lui avec leurs doigts de glace et leurs yeux sans fond, mais elles étaient parties.

Puis il sentit qu'elle bougeait. Elle cligna des yeux. Doug retint sa respiration quand il vit qu'elle les fixait sur lui. Elle fronça les sourcils d'un air perplexe.

— Doug ? dit-elle faiblement.

Son cœur tenta de s'accrocher à l'espoir, si maigre fût-il, qu'elle vivrait, qu'il ne la perdrait pas une seconde fois.

— Je suis là, mon ange, répondit-il. À côté de toi.

La confusion d'Angela céda la place à la colère.

— Je le vois bien, ça. Mais moi, comment je suis arrivée là ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Son ton dur et amer la trahit.

— Angela ? demanda-t-il, sans illusions.

Ses yeux roulèrent dans leurs orbites et elle perdit conscience à cause du choc dû à la gravité de ses blessures. Mais il avait entendu sa voix cassante, croisé son regard ; il comprit que les démons avaient repris la part de Cherie qui avait vécu en elle.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit ? chuchota-t-il à la femme brisée devant lui.

La neige commençait déjà à s'accumuler sur elle, virant au rouge et fondant là où elle touchait son sang. Les choses auraient pu être tellement différentes s'il avait su.

Pourtant, il n'arrivait toujours pas à pleurer. Doug renversa la tête et scruta la tempête. Au milieu des bourrasques, il vit une paire d'yeux qui lui lançait un regard furieux, des puits de ténèbres comme des

trous dans le monde.

Il hurla, alors que le démon se précipitait vers lui à travers la neige aveuglante, toutes griffes dehors. Il eut la sensation que son cœur se grippait, que sa respiration gelait dans sa gorge. Roulant sur lui-même, il s'éloigna d'Angela. Dans son dos, il sentait ces griffes, déchirant, tirant, prêtes à l'éviscérer. Parvenu à la congère de l'autre côté de la rue, il se jeta par-dessus, se retournant pour voir si la mort était aussi proche qu'il le redoutait.

La neige tourbillonna autour du corps immobile d'Angela, mais le démon de la tempête avait disparu. Où qu'il fût allé, Doug pria pour qu'il ne revienne jamais.

TJ attrapa sa femme par la main et croisa son regard. Toute la tension qui avait pu exister entre eux s'était envolée. Les raclements continuaient, sur les murs et le toit. TJ préféra éviter de se tourner vers la vitre au-dessus de l'évier, de peur d'apercevoir un autre de ces fantômes du blizzard le fixer de ses yeux bleu métallique remplis de haine, comme si ces créatures lui enviaient la chaleur de sa chair et souhaitaient l'en dépouiller.

— La salle de bains à l'étage n'a pas de fenêtres, dit-il, s'adressant à présent à Grace, bien que toujours déstabilisé par la sagesse et l'expérience qu'il lisait dans son regard. On peut coincer une serviette sous la porte...

— Ça ne les retiendra sans doute pas bien longtemps, répondit-elle, d'une voix qui rappelait encore davantage sa grand-mère.

Posant une main dans son dos, TJ la poussa devant lui et Ella, la forçant à avancer.

— Je ne vois pas d'autre solution. Ils finiront par trouver un courant d'air qui leur permettra de s'introduire dans la maison. Si on veut attendre la fin de la tempête, on doit gagner du temps.

Il avait la sensation que son pouls faisait vibrer tout son corps : il battait dans ses tempes et au bout de ses doigts, palpitait à un rythme rapide dans sa poitrine. Mais il devait réprimer sa peur. Grace – Martha – se rua dans l'escalier, avec TJ et Ella sur ses talons. Au sommet des marches, TJ avait commencé à se diriger vers la salle de bains quand Grace s'arrêta net dans le couloir, devant la porte ouverte de sa chambre.

Ella attrapa sa fille par le bras.

— Dépêche-toi !

Grace se libéra, avant de se retourner vers Ella et de la foudroyer du regard avec les yeux de Martha.

— Attendez !

TJ et Ella se pressèrent derrière elle et virent qu'elle s'était immobilisée devant sa chambre plongée dans l'obscurité. Les rideaux

mauves à fanfreluches que Grace aimait tant avaient été tirés ; de l'autre côté de la fenêtre, la neige tombait moins en biais et les flocons ne semblaient plus aussi drus. La tempête n'était pas terminée, mais elle paraissait déjà avoir légèrement faibli.

— Écoutez, dit Ella. Le vent s'est calmé. (Elle se tourna vers TJ, les yeux pleins d'espoir.) Tu crois que... ?

Un son terrible retentit au-dessus de leurs têtes, au grenier, comparable au grincement produit par des clous arrachés au bois, suivi par un petit bruit sec que TJ reconnut – une ampoule venait de sauter.

— Oh ! mon Dieu, chuchota Ella, qui empoigna TJ par le bras tellement fort que ses ongles traversèrent sa chemise et s'enfoncèrent dans sa chair.

— Vous sentez ce froid ? demanda TJ.

Il vit sa respiration former de la buée devant lui.

— Ils ont trouvé le moyen d'entrer, annonça Grace. Une bouche d'aération ou...

L'accès au grenier se faisait par une trappe vers laquelle on montait à l'aide d'une échelle escamotable. Alors qu'ils avaient tous les trois les yeux fixés sur le panneau de bois, ce dernier se mit à trembler bruyamment dans ses charnières sous la pression qui venait d'en haut. Muet d'horreur, TJ s'aperçut que la corde qui pendait sous la trappe commençait à givrer.

Le hurlement reprit de plus belle, mais cette fois ce n'étaient pas les bourrasques qui soufflaient dehors, mais le vent qui fouettait les avant-toits de la maison. TJ observa Ella et Grace, vit la tristesse et le renoncement dans leur regard, et sut qu'il n'aurait plus aucune raison de vivre s'il les perdait. Il pensa à toutes les occasions où il avait tenu Grace dans ses bras, quand elle n'était qu'un bébé, et même plus tard, alors qu'elle grandissait ; il se souvint de toutes les nuits où Ella s'était endormie, blottie contre lui, dans leur lit, la tête au creux de son bras – et il passa à l'action.

Attrapant Ella, il la poussa en direction de la salle de bains. Elle franchit la porte ouverte en titubant et tomba, glissant sur le carrelage italien, essayant de se relever tant bien que mal.

— Non, TJ, ne...

Il souleva Grace et entra à son tour, criant à Ella de se taire, alors qu'il faisait grimper sa fille dans la baignoire. Il se dit qu'il réagissait de manière absurde, inadaptée. Terriblement banale.

— Ça ne marchera pas, constata calmement Ella, sa respiration formant de la buée.

Des cristaux de givre avaient commencé à apparaître sur le miroir. TJ refusa de les voir, ou même d'y penser. Prenant des serviettes dans le placard à linge, il les coinça sous la porte, poussant avec ses doigts,

comblant l'espace vide, ignorant l'existence d'interstices plus fins tout autour du chambranle.

— Thomas, dit sa mère, de la voix de sa petite fille.

TJ sentit son cœur se gripper dans sa poitrine, alors qu'il faisait comme s'il ne l'avait pas entendue ; il se pressa contre la porte, espérant la rendre plus hermétique ainsi.

Tu es censé les protéger, pensa-t-il. *Maman. Ella. Gracie. Tu es censé prendre soin d'elles.* Mais il avait trahi la promesse faite à sa mère, qui en était morte. Et maintenant, les créatures qui l'avaient tuée étaient de retour pour assassiner le reste de sa famille, pour l'entraîner, lui, dans un enfer bâti sur son incapacité à les aimer assez fort, à être l'homme auquel il avait toujours aspiré.

Il s'effondra contre le mur et regarda la poignée de la porte autour de laquelle commençait à se former une couche de glace.

Ella tomba à genoux sur le tapis de bain bleu pelucheux, secouant la tête alors qu'elle s'adressait à Grace.

— Madame Farrelly, fit-elle, d'une voix tremblante d'émotion, alors qu'elle fixait les yeux de petite fille de la vieille dame. Martha. Je vous en supplie, vous ne pouvez pas laisser se produire une chose pareille.

Grace se raidit, menton levé.

— La tempête se calme.

— Pas assez vite. Je me moque de ce qui m'arrivera, mais Grace...

— Tout ira bien pour nous deux, répondit la petite fille.

Pour la première fois, TJ prit conscience de l'égoïsme de Martha et comprit que sa peur lui ferait dire n'importe quoi.

Ella gifla Grace avec une telle violence que sa tête cogna contre le mur derrière la baignoire.

— Arrêtez ! intervint brusquement TJ.

La porte de la salle de bains commença à trembler, et ils entendirent de longs doigts gelés griffer le bois.

Des larmes coulèrent sur les joues d'Ella, alors qu'elle se tournait vers son mari.

— Fais quelque chose.

TJ ferma les yeux très fort, pour s'isoler des raclements et de l'angoisse qu'il lisait dans le regard d'Ella. Mais même ainsi, il sentait l'emprise du froid, la température qui continuait à chuter. Sa poitrine le fit souffrir, alors qu'il inspirait l'air glacial ; il rouvrit les yeux et se tourna vers sa femme et sa fille – ses « filles », comme il les appelait.

S'agenouillant à côté d'Ella, il la poussa du coude pour pouvoir accéder à Grace dans la baignoire. Celle-ci le regarda avec les yeux effrayés, blessés et soupçonneux de sa mère décédée.

— Maman, dit-il, et Grace se laissa aller dans l'étreinte de son père... ou Martha dans celle de son fils.

TJ la serra contre lui, tressaillant aux vibrations de la porte dans son chambranle, aux raclements de ces griffes de glace contre le bois. Bien que réduit, l'interstice aurait dû suffire. Alors pourquoi les créatures n'entraient-elles pas ? Jouaient-elles avec eux ? TJ pensa que c'était tout à fait envisageable, et ne les en haït que davantage.

Il huma le parfum du shampoing de sa fille et laissa son petit cœur battre contre lui. Un millier d'images de Martha Farrelly se bousculèrent dans sa tête, des souvenirs qu'il chérissait, enregistrés dans sa mémoire, tel un album photo adoré qu'il consultait dès qu'elle lui manquait vraiment trop.

— Ça a été très dur de te perdre, murmura-t-il à sa mère. Je m'en suis terriblement voulu – ça n'a rien arrangé. Mais les vivants sont les vivants et les morts sont les morts.

Les raclements contre le bois gagnèrent en volume et une bourrasque d'air froid souffla dans la salle de bains par l'espace entre la porte et le chambranle. Il sut alors que le mal était parmi eux et avait décidé d'en finir.

— TJ, dit Ella, qui pleurait derrière lui, qui avait besoin de lui.

En proie à une tristesse comme il n'en avait jamais connu, il frémit et resserra son étreinte sur sa fille.

— Je t'aimerai toujours, maman, mais je ne peux pas perdre ma petite Grace. Elle n'a que onze ans. Elle n'a pas encore eu la vie qu'elle mérite. Elle a droit à une *chance*. La Martha Farrelly dont je me souviens, la femme qui désirait tellement avoir des petits-enfants, cette femme-là n'aurait jamais fait courir un risque à Grace. Je sais que tu as peur...

Il sentit Grace se détendre, sentit son souffle sur sa joue alors qu'elle expirait, presque pendue à son cou.

— Papa ? chuchota-t-elle.

TJ en oublia de respirer. Il eut un mouvement de recul et observa sa petite fille, la tenant à bout de bras. Quand il regarda par-dessus son épaule, il aperçut une ombre arachnéenne qui sortait, traversant la porte comme si elle n'était pas là. Il faillit l'appeler pour lui demander de revenir.

— Gracie ? fit Ella à côté de lui. C'est bien toi ?

— Maman, dit la fillette, presque avec impatience. J'ai froid.

Ella saisit à la fois son mari et sa fille et les attira dans une étreinte familiale, Grace tombant pratiquement sur eux par-dessus la baignoire.

— Oh ! merci, mon Dieu, fit Ella.

TJ adressa lui aussi une prière de remerciements, mais pas à Dieu. Il pensa à tout ce qu'il avait voulu dire à sa mère ; cette occasion ne se représenterait plus. Mais peut-être était-ce pour le mieux.

— Eh ! dit Ella, tendant la main pour lui caresser la joue, les yeux

dans les yeux. Je n'entends plus rien.

Elle avait raison.

Le silence de la salle de bains n'était troublé que par le bourdonnement du ventilateur au plafond et le bruit de l'eau qui gouttait alors que la glace sur la poignée commençait à fondre.

Chapitre 20

Jake. Réveille-toi.

Inspirant profondément, Jake se redressa, la tête parmi les vêtements de sa penderie. Il eut un grognement amusé, puis se secoua. Isaac braquait une lampe sur lui ; il se détourna en plissant les yeux.

— Je suis réveillé.

— Écoute, dit Isaac, qui le poussa du coude. Tu entends ça ?

Ce garçon n'avait certes pas le visage d'Isaac, mais sa voix semblait si sincère, si juste, que Jake en eut des frissons. Il se demanda si cette impression était imputable à son imagination. Après tout, douze années avaient passé ; comment pouvait-il se souvenir exactement de la façon dont Isaac parlait à l'époque ? Tous les enfants de dix ans se ressemblaient-ils sur ce plan-là ?

— Je n'entends rien.

Mais il fronça les sourcils au moment même où il prononçait ces mots. Un bruit lourd et sourd ne venait-il pas de résonner dans la maison ? Différent de celui provoqué par les volets qui claquaient contre les murs. Son cœur tressaillit, puis commença à battre la chamade. Il n'avait pas dormi à poings fermés, mais il s'était manifestement assoupi, même s'il ne se couchait d'ordinaire que quelques heures plus tard. À présent, il n'aurait pas pu être plus réveillé. Il avait la sensation que chaque cellule de son corps était en alerte.

Le bruit s'arrêta. Jake bougea, fit basculer quelques chaussures qu'il avait empilées pour se faire de la place et renversa le contenu de la boîte du Monopoly ouvert à ses pieds. Sa tête se prit de nouveau dans les vêtements et quelques cintres nus cliquetèrent.

— Est-ce que c'est... ? fit-il.

— Je ne pense pas, répondit Isaac.

Des voix étouffées leur parvinrent ; impossible de distinguer ce qu'elles disaient, mais elles étaient clairement humaines. Puis les coups sourds recommencèrent et Jake soupira, comprenant à quel point il avait été ridicule. Alors qu'il faisait mine de se lever, Isaac le retint par le bras.

— Non !

— Quelqu'un est là, qui frappe à la porte, expliqua Jake.

— Ne réponds pas, l'implora Isaac.

Jake hésita, mais entendant à nouveau les cris étouffés, il songea que ceux qui attendaient dehors ne semblaient pas du genre à renoncer. Une pensée terrible lui traversa l'esprit.

— Et si quelque chose est arrivé à maman ?

Isaac parcourut du regard l'intérieur de l'armoire d'un air triste et délaissé, puis il hocha la tête.

— D'accord, vas-y. Mais tu ne sors pas. Et si tu vois quelque chose de bizarre, tu refermes vite la porte.

Jake sourit.

— C'est promis.

Il saisit la deuxième lampe de poche, puis s'extirpa de la penderie, gémissant alors qu'il s'étirait. Il avait beau n'avoir que vingt-quatre ans, son corps supportait mal de rester coincé dans un espace exigu pendant quelques heures. Autrefois, Ike et lui auraient pu camper là-dedans pendant des jours, à se faire peur et manger des cochonneries. Maintenant, l'idée même d'une histoire de fantôme lui donnait la nausée. La peur avait perdu de son attrait comme source de divertissement.

— Ne bouge pas, dit-il à son frère mort, et il ferma la porte de la penderie.

Allumant la lampe de poche, il traversa la maison en toute hâte ; il se rendait seulement compte à présent du volume assourdissant des coups et des cris. Alors qu'il se précipitait vers le vestibule, il reconnut une des voix, celle de Harley, puis son autre visiteur déclina son identité.

— Jake, c'est Joe Keenan ; dernier avertissement. Si vous êtes là, ouvrez. Sinon, je me verrai dans l'obligation de considérer que vous avez des ennuis et d'entrer ! Je vous donne dix secondes !

Un poing s'abattit lourdement sur la porte. *Harley*, pensa-t-il.

— Ouvre cette foutue porte, Jake ! cria son ami.

Dehors, l'inspecteur Keenan avait entamé son compte à rebours d'une voix forte. Alors que Jake tendait la main vers le verrou, il hésita. Si quelque chose était arrivé à sa mère, il voulait le savoir, mais s'ils n'étaient pas venus pour ça ? Keenan avait joué un rôle-clé dans les recherches pour retrouver Zachary Stroud.

— Merde, chuchota Jake pour lui-même.

Harley cria son nom et tambourina de plus belle.

— Sept ! hurla Keenan. Six ! Cinq !

Merde, merde, merde, pensa Jake, puis il fit glisser le verrou et tourna la poignée et tira sur la porte. Ils entreraient d'une manière ou d'une autre, alors autant éviter les destructions inutiles. Debout sur le seuil, il pointa le faisceau de sa lampe dans leurs yeux.

— Vous m'avez l'air parés au décollage, plaisanta-t-il, en se grattant la tête et en faisant semblant de bâiller.

Harley et Keenan parurent surpris qu'il leur ait ouvert ; il les vit se redresser – ils avaient réellement été sur le point de s'introduire chez lui par la force.

— Où diable étais-tu passé ? voulut savoir Harley.

Jake lui jeta un regard mauvais.

— Je dormais. Dans ma maison. La maison d'un idiot qui n'a pas jugé utile d'acheter un groupe électrogène après les deux dernières coupures de courant. Pas grand-chose d'autre à faire au milieu d'un blizzard... sauf, j'imagine, aller frapper aux portes comme des malades quand on ferait mieux de rester chez soi. Qu'est-ce qui vous a pris, à tous les deux ? Non, mais vous avez vu l'heure ?

L'inspecteur Keenan changea visiblement de registre, le flic remplaçant l'ami en moins d'une seconde.

— Pouvons-nous entrer ?

Jake haussa les épaules, puis s'écarta pour les inviter à l'intérieur.

— Bien sûr. Excusez-moi, je suis encore à moitié endormi.

Alors qu'ils pénétraient dans la ferme, il jeta un coup d'œil dehors, scrutant l'obscurité sillonnée de neige pour trouver la trace de créatures inhumaines.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? s'enquit l'inspecteur Keenan. Nous sommes seuls.

Le cœur de Jake cessa de battre. Il n'y avait pas pensé, mais c'était bon signe. Ils étaient venus sans la cavalerie.

— Je me demandais simplement comment vous étiez arrivés jusqu'ici. Vous vous êtes garés dans la rue ?

— Ce n'était pas vraiment possible dans ton allée, intervint Harley. Même dans ta rue, ça n'a pas été facile. Si le chasse-neige ne passe pas bientôt...

— S'il passe, ta voiture sera probablement détruite, le coupa Jake. (D'un geste, il les invita à s'installer au salon.) Désolé, je n'ai pas de café à vous offrir. Une bière, si vous voulez, mais...

— Rien, merci, l'interrompit Keenan d'un air las.

Jake pouvait à peine respirer quand il prit une pochette d'allumettes sur la table basse pour allumer deux bougies qu'il avait laissées sur cette même table un peu plus tôt, en prévision de la tempête. Deux tasses vides s'y trouvaient également, abandonnées là après qu'Isaac et lui eurent bu leur chocolat chaud. Jake vit Keenan les regarder. Pas besoin d'être un inspecteur de police pour compter jusqu'à deux.

Depuis que Jake les avait fait entrer, Harley l'avait observé – pas vraiment accusateur, mais clairement soupçonneux – sans chercher à masquer sa curiosité. Il détestait que ses amis le regardent ainsi, mais l'idée d'essayer de leur expliquer la vérité lui parut absurde.

— Alors, les gars ? Vous n'êtes tout de même pas venus me voir

juste parce que vous vous ennuyiez ?

Quand son sarcasme ne lui valut même pas un sourire, il comprit qu'il était réellement dans le pétrin. Ses visiteurs ne se satisferaient pas d'une simple conversation ; ils voudraient fouiller la maison. Bien sûr. Comment avait-il pu être assez idiot pour ne pas s'en rendre compte immédiatement ? Ils n'auraient jamais fait le déplacement, en plein blizzard, s'ils n'entretenaient pas de solides soupçons.

— Non, répondit l'inspecteur Keenan, qui s'assit au bord du canapé, l'étudiant d'un air désinvolte, mais paré à toute éventualité.

C'est bien ce que je craignais, pensa Jake.

— La dernière fois que je suis passé, tu n'as pas voulu me laisser entrer, expliqua Harley. Tu avais baissé les stores. La plupart le sont encore. J'en ai déduit que tu étais avec une femme, peut-être une nouvelle petite amie.

L'inspecteur Keenan regardait ostensiblement les deux tasses sur la table basse. Jake se força à sourire, sachant qu'aucun d'eux n'était dupe. Les deux flics se raidirent légèrement, percevant sa panique. Malgré cela, il ne parvint pas à effacer ce sourire faux de son visage.

Il se creusa la tête pour trouver un moyen de se débarrasser d'eux. S'ils avaient l'intention de l'arrêter et d'emmener Isaac, il ne s'y opposerait pas, mais seulement s'ils acceptaient d'attendre jusqu'à la fin de la tempête. L'idée d'Isaac dans le blizzard, à la merci des hommes de glace... Jake ne pouvait pas permettre cela.

— Je sais que je devais ressembler à un sauvage, ce jour-là, dit Jake. Mais je dors mal en ce moment. C'est pour cette raison que j'avais baissé les stores. Je n'ai pas fermé l'œil avant l'aube et je n'étais pas réveillé depuis longtemps quand tu as...

— Cesse de me raconter des conneries, l'interrompit Harley.

Contrairement aux attentes de Jake, Keenan n'intervint pas. C'était pourtant lui, l'inspecteur, qui aurait dû poser les questions. Mais Keenan se contenta d'observer leur échange.

— Ce ne sont pas des conneries, protesta Jake, prenant l'air irrité. Sérieusement, qu'est-ce qui cloche, les gars ? Qu'est-ce que vous faites là ?

— Pokémon, lâcha Keenan.

Jake tressaillit.

— Quoi ?

— Tu tenais des cartes Pokémon dans ta main, ajouta Harley. En éventail, comme si tu étais en train de jouer, alors ne me raconte pas que c'était pour les vendre sur eBay ou une foutaise du même genre. Je te donne cinq secondes pour t'expliquer, Jake. Pour me convaincre que tu n'es pas une espèce de...

Harley détourna les yeux, secouant la tête, refusant de prononcer les mots.

Jake en était malade. À vingt-quatre ans, il était assez vieux pour savoir que, plus on avance en âge, plus grande est la difficulté à se faire des amis, et lui et Harley avaient été proches.

— Harl, dit-il, ignorant Keenan. Je te jure que ce n'est pas ce que tu crois.

Joe Keenan se leva, le fixa du regard, une petite lueur haineuse dans chaque œil.

— Je veux une réponse. Maintenant. Zachary Stroud est-il dans cette maison ?

Jake lui rendit son regard, envisageant même, idée totalement ridicule, de s'emparer du pistolet de Keenan.

— Ce n'est pas ce que vous pensez, Joe.

— Seigneur ! jura Keenan d'un air méprisant, alors qu'il tournait sur lui-même, inspectant le salon. Toute la ville a cherché ce même et il est là ? On l'a cru mort !

Keenan marqua une pause, puis se précipita vers Jake, une main sur son arme.

— Il est en vie, Jake ? Dites-moi que cet enfant est vivant.

— Il va bien, confirma Jake. Mais il n'est pas Zachary Stroud.

L'inspecteur Keenan redressa brusquement la tête, faisant signe à Harley.

— Agent Talbot, fouillez la maison. Trouvez ce garçon.

Harley donna l'impression de vouloir cracher au visage de Jake. Il ouvrit la bouche pour parler, puis se ravisa et tourna les talons pour quitter le salon.

— Attends, Harley. Tu ne peux pas l'emmener là-dehors ! Il n'est pas en sécurité, tu comprends ? *Les hommes de glace vont le reprendre.* Si tu repars avec lui dans la tempête, ils viendront le chercher et ils vous tueront probablement par la même occasion !

Refusant de l'écouter, Harley sortit de la pièce comme un ouragan. Quelques instants plus tard, des portes claquèrent, s'ouvrant et se fermant, puis des pas lourds résonnèrent dans l'escalier. Le vent soufflait toujours en rafales violentes, secouant la maison et faisant grincer les poutres ; la neige cinglait contre les fenêtres. Mais Jake n'avait jamais entendu de son plus fort que les pas de Harley Talbot.

Le cœur brisé, il regarda l'inspecteur Keenan.

— Joe, je vous en prie. Écoutez-moi.

Keenan eut une moue de dégoût.

— Ne m'adressez pas la parole.

À l'étage, Isaac se mit à crier. Ils entendirent également la voix de Harley, tâchant de rassurer l'enfant, mais les bruits de lutte continuèrent et se rapprochèrent.

— Qu'est-ce qui se passe, bon sang ? marmonna l'inspecteur Keenan.

Quand Harley réapparut, il portait Isaac sur une de ses épaules.

— Bon Dieu, Harley, posez ce gosse ! s'emporta Keenan.

Harley s'exécuta, mais à la seconde où les pieds d'Isaac touchèrent le sol, il commença à bourrer de coups le grand flic en hurlant.

— La barbe ! s'énerva Harley.

Il s'agenouilla pour tenter de maîtriser Isaac en mettant ses bras autour de lui. Le garçon attrapa le droit à deux mains et le mordit de toutes ses forces. Harley jura et poussa légèrement Isaac qui tomba sur les fesses avant de se relever tant bien que mal et de traverser le salon à toute allure.

— Zack, écoute, intervint l'inspecteur Keenan, s'accroupissant pour l'intercepter. On est là pour t'aider. Je sais que tu...

Le garçon l'évita et jeta ses bras autour de Jake.

— Ne les laisse pas m'emmener, Jake. S'il te plaît, ne les laisse pas. Je ne peux pas sortir dans la neige.

— Je sais, je sais, dit Jake, qui s'agenouilla pour le serrer contre lui.

Prenant l'arrière de la tête d'Isaac dans une main, il regarda Harley et l'inspecteur Keenan par-dessus son épaule.

— J'ai essayé de vous expliquer. Ce n'est pas ce que vous croyez.

— Alors, à quoi ça rime, bon sang ? demanda Harley.

— Ce gosse est sous le choc, dit l'inspecteur Keenan. Après l'accident, c'est normal. Je ne sais pas ce que vous lui avez fait ou si, dans votre esprit tordu, vous pensez vraiment l'aider, mais...

— Vous ne m'écoutez pas ! s'emporta Jake.

Isaac, qui avait recouvré son calme, se tourna vers les policiers. Jake resta à genoux, à côté de lui – les frères Schapiro, présentant un front uni.

— D'accord, fit Keenan, fronçant les sourcils devant cette image inattendue. Allez-y.

— Dans cette tempête, il y a douze ans, Joe... il y avait des démons.

— Des démons, répéta Harley, une tristesse terrible dans la voix. De la pitié dans les yeux.

— Je les ai vus de mes propres yeux. Ils ont traversé la moustiquaire de la fenêtre de ma chambre et entraîné mon petit frère, Isaac, dans la neige.

— Je me souviens de cette histoire, dit Keenan. Mais vous êtes un adulte maintenant, vous ne pouvez pas croire...

— C'est la vérité, confirma doucement Isaac, d'une voix tellement douloureuse que tous les regards se tournèrent vers lui. (Il baissa les yeux, traînant son pied sur le plancher, craintif, mais pas prêt à rendre les armes.) Ils nous ont emportés, tous ceux qui sont morts cette nuit-là, et depuis, ils nous ont gardés prisonniers... Il y a quelques jours, on

a réussi à s'échapper, mais ils savent qu'on est là et ils nous ont poursuivis dans le blizzard. Je suis désolé d'avoir possédé le corps de ce garçon. Il s'est cogné la tête ; au moment de sortir de la voiture, ses parents se noyaient et il a voulu les sauver. Il a avancé dans le fleuve et a plongé sous la surface pour essayer de casser une vitre, mais il était trop faible et il étouffait, il avalait de l'eau et il allait couler quand je suis entré en lui.

Keenan et Harley le regardèrent bouche bée, aucun d'eux ne sachant quoi dire après ça.

— Je suis désolé, répéta Isaac. Mais je crois qu'il a abîmé son cerveau, en restant si longtemps sans bien respirer. Je ne le sens même plus penser là-dedans avec moi.

— Nom de Dieu, chuchota Harley.

— Harley, Joe, dit Jake. Je vous présente mon petit frère, Isaac.

L'inspecteur Keenan eut un mouvement de recul.

— Non. Pas question. Vous vous rendez compte de ce que vous dites tous les deux ? C'est complètement dingue. Vous avez eu trois jours pour lui mettre ça dans la tête, Jake, mais ce gosse a toujours une famille, même si ses parents sont morts.

Quelque chose dans l'expression de Keenan suggéra qu'il doutait de ses propres mots. Comme s'il luttait contre un souvenir qu'il aurait préféré oublier.

— Joe, dit doucement Harley.

Keenan lui lança un regard dur.

— N'y pensez même pas. Sortez vos menottes.

— Non ! cria Isaac.

Harley obéit à son supérieur, mais il parut hésiter.

Jake mit un bras autour d'Isaac.

— Je ne peux pas vous laisser faire ça, Joe.

L'inspecteur Keenan dégaina son arme. Il ne la pointa pas sur Jake, mais soudain elle était entrée en jeu ; Jake obligea Isaac à se glisser derrière lui, faisant de son corps un bouclier. Harley avança vers lui avec les menottes.

— Ne complique pas les choses, Jake, dit Harley, visiblement troublé. Tout finira par s'arranger.

— Sans blague ? s'emporta Jake. Keenan a son flingue braqué sur nous ! Qu'est-ce que vous comptez faire, Joe, descendre un gamin ? Si vous ne croyez pas à son histoire, personne n'y croira, et à cause de cette tempête, je perdrai mon frère encore une fois !

— Jake, dit l'inspecteur Keenan. Vous avez perdu Isaac il y a longtemps. Rien ne vous le rendra. Je suis le premier à le regretter, mais la vie n'accorde pas de seconde chance.

Isaac sortit de derrière Jake.

— Peut-être que si, lui répondit le garçon. Charlie Newell raconte

que vous avez pleuré sur son corps et celui de Gavin. Ils n'étaient pas beaucoup plus âgés que moi, et ils n'ont connu que l'enfer depuis. Comme nous tous. Même si la vie n'accorde pas de seconde chance, on ne veut plus souffrir. On demande simplement le repos. Vous ne pensez pas que Charlie mérite au moins ça ?

Le pistolet trembla dans la main de l'inspecteur Keenan. Ses yeux humides s'agrandirent. Frémissant d'une rage qui ne devint apparente que lorsqu'il se tourna vers Jake, il lui lança d'un air méprisant :

— Fils de pute. Bourrer le crâne d'un gosse de dix ans. Quel genre de malade ferait une chose pareille ?

— Joe..., commença Jake.

— Écoutez-moi ! cria Isaac.

L'inspecteur Keenan scruta le garçon comme s'il essayait de voir en lui. Dans ce moment d'hésitation, ils purent tous entendre la tempête souffler dehors.

— Agent Talbot, dit Keenan. Je vous garantis que si vous ne lui passez pas les bracelets immédiatement, c'est *vous* que j'abats.

Harley jura tout bas, mais approcha de Jake. Quand Isaac tenta de s'interposer, Harley le poussa sur le canapé et empoigna Jake par le bras, refermant une des menottes sur un de ses poignets. Avec un cri, Jake lui enfonça son coude dans le ventre. Il lui échappa une seconde, avant que Harley l'attrape par la peau du cou d'une de ces grosses paluches et le plaque à terre, un genou dans le dos, le forçant à plier son autre bras. Jake résista jusqu'à ce qu'il sente que l'os allait céder, mais sans succès. Il était menotté.

— Arrêtez ! hurla-t-il. Vous ne savez pas ce que vous faites !

Jake se tortilla, tentant de désarçonner Harley ; il vit Isaac bourrer de coups le grand flic, jusqu'à ce que Keenan se décide à ranger son arme dans son étui et à saisir Isaac par-derrière.

Tel était le spectacle brutal qu'ils offraient quand ils entendirent la porte d'entrée s'ouvrir ; tous les regards se tournèrent en direction du son d'une voix de femme.

— Jake ?

Deux silhouettes passèrent dans le vestibule saupoudré de neige, puis s'arrêtèrent sur le seuil du salon, les yeux écarquillés. L'une d'elles était la mère de Jake et Isaac, mais c'était l'autre dont la présence le stupéfia. Même à ce moment-là, au milieu de ce chaos, il ne put s'empêcher de penser combien elle était belle.

— Miri ? dit-il.

Quelque chose chatoya dans l'air derrière elles et Jake se demanda si elles étaient venues accompagnées.

— Lâchez-le ! lança sa mère, qui se précipita dans la pièce. Harley, pour l'amour du ciel, qu'est-ce qui vous prend ? Je vous ai invité à ma table. Et voilà comment...

Isaac se rua sur elle, jetant ses bras autour de sa taille. Il enfonça son visage dans sa poitrine et se mit à sangloter, essayant de parler, mais trop ému pour réussir à s'exprimer. Enfin, le souffle court, sous les regards de tous les présents, il prononça un seul mot :

— Maman.

Allie Schapiro baissa les yeux vers lui, au bord des larmes. Elle scruta ces traits qui ne lui étaient pas familiers – ceux d'un inconnu – et écarta les cheveux qui lui tombaient sur le front pour mieux voir.

— Isaac ? C'est vraiment... ?

Elle s'agenouilla et l'étreignit.

— Quelle maison de fous, dit Keenan.

Dehors, le vent commença à hurler, et tous se raidirent. Jake se retourna vivement, regardant vers les fenêtres. Venait-il d'apercevoir quelque chose voltiger ? La peur l'enveloppa tel un linceul. Autrefois, douze ans plus tôt, Isaac avait assisté au spectacle des hommes de glace qui dansaient dans le blizzard et il avait commis l'erreur de les croire inoffensifs. Enjoués. Il ne pouvait pas se permettre de refaire la même erreur.

La maison trembla et l'air se remplit d'un déluge sonore : les poutres grincèrent et les vitres vibrèrent, et tous purent entendre un bruit terrible, comme si une centaine de crochets raclaient le toit et les murs de la ferme.

— Ils sont là, maman, cria Isaac, qui se retourna, les yeux agrandis par la terreur. Ne les laisse pas me reprendre.

Jake regarda Harley.

— Enlève-moi ces foutues menottes.

— C'est impossible, dit Joe Keenan.

Miri claqua des doigts devant son visage, deux fois.

— Réveillez-vous, inspecteur. L'impossible peut vous tuer.

Chapitre 21

Keenan tourna sur lui-même, essayant d'identifier la source de ces bruits. Puis il prit conscience qu'ils venaient de partout. Ses pensées formaient un maelström de doutes – qui croire ? À qui faire confiance ? En dépit de l'air glacial et de la température qui baissait brusquement dans la pièce, il sentit des gouttes de sueur lui couler dans le dos et se demanda s'il n'était pas en train de faire une dépression nerveuse.

Une dépression ? Ce n'est pas aussi simple. Je perds la tête, oui.

Il perdait la tête, parce que à chaque mot qui sortait de la bouche de ces gens, il continuait à voir le visage de ce bleu, Torres. Il essaya de se persuader que le jeune policier, apparemment instable, n'avait pas prononcé les paroles que Keenan avait cru entendre la nuit dernière à *La Pression*. « *Je parie que vous vous rappelez encore l'odeur de brûlé que dégageait la peau de mon garçon.* » Il avait mis cela sur le compte d'un épisode psychotique de Torres convaincu d'être Carl Wexler. Bon sang ! vu son âge, il avait très bien pu aller à l'école avec le fils Wexler. Du moins, c'était ce que Keenan s'était dit.

Maintenant, il ne savait plus quoi penser.

Les doigts de sa main droite se contractèrent et descendirent vers le pistolet qu'il venait de ranger dans son étui. Il dut se forcer à ne pas dégainer, inquiet à l'idée qu'il pourrait appuyer sur la détente. Au lieu de cela, il regarda Zachary Stroud. Le gosse était peut-être un orphelin, mais il s'était débrouillé pour survivre... s'il était toujours Zachary Stroud. À sa façon de se cramponner à Allie Schapiro... Les enfants ne se comportaient pas ainsi avec des étrangers. Il la connaissait, la considérait comme sa mère, mais si Keenan laissait sa pensée l'entraîner dans cette voie, ça le mènerait à des choses qu'il refusait tout bonnement de croire.

Harley s'était placé derrière Jake et lui enlevait les menottes.

— Je peux savoir ce que vous faites ? lui demanda Keenan. (Il avait la sensation de flotter, de s'élever au-dessus du sol, alors que les autres personnes présentes dans la pièce se retiraient dans l'ombre.) Il est en état d'arrestation, bon sang !

Harley se figea et le regarda, plissant les yeux. Le flic plus jeune s'était-il rendu compte à quel point il avait perdu pied ? Keenan se dit que c'était bien possible ; ce fut presque avec soulagement qu'il vit

Harley se précipiter vers lui, passant entre Allie Schapiro et Miri Ristani.

— Joe, reprenez-vous, dit Harley, l'attrapant par le bras.

La maison tout entière trembla sous l'assaut d'une rafale massive ; les planches gémirent et le jeune Stroud cria à nouveau, cette fois en pointant du doigt la fenêtre. Keenan se tourna dans cette direction et, l'espace d'une seconde, pensa avoir aperçu un visage au carreau, un masque de glace obscène aux dents déchiquetées et aux yeux hideusement, cruellement intelligents. Il se détourna, secoua la tête pour mettre de l'ordre dans ses idées, puis regarda de nouveau, afin de s'assurer qu'il n'avait pas simplement vu un motif dans la neige accrochée à la moustiquaire.

Harley empoigna le devant de son blouson et l'obligea à se dresser sur la pointe des pieds, de manière à se trouver presque nez à nez avec lui.

— Inspecteur Keenan ! cria-t-il. Réveillez-vous, bordel !

Keenan tressaillit, inspirant rapidement, comme si Harley l'avait frappé. Il se libéra et, pendant un moment, se contenta de rester là à écouter le battement de son propre cœur. Quand il se tourna de nouveau vers Allie et le garçon, Miri et Jake les avaient rejoints... et derrière eux, dans un coin obscur du salon, se tenait ce qui ne pouvait être qu'un fantôme.

— Attention ! s'écria Keenan, qui dégaina son arme, sachant que les balles n'auraient aucun effet. Tout le monde derrière moi !

— Non ! cria le jeune Stroud, levant vers lui de grands yeux désespérés. Il est venu nous aider ! C'est le papa de Miri !

Serrant son pistolet à s'en faire mal aux articulations, Keenan observa le spectre qui flottait vers le gamin et s'agenouillait devant lui.

— *Bonjour Isaac*, dit-il.

Keenan resta bouche bée en entendant le son de sa voix ; une vague d'émotions le submergea, un mélange d'émerveillement et d'horreur comme il n'en avait jamais ressenti auparavant.

— Tu leur as échappé, Niko, répondit Isaac. On a tous pensé qu'on pouvait en faire autant.

— *Je sais, mon grand. Je sais.*

Si incroyable que cela puisse paraître, ce fut le chagrin dans les yeux d'une apparition, le regret dans la voix d'un mort, qui achevèrent de convaincre Keenan. Il considéra ces gens rassemblés autour de lui et comprit qu'ils formaient une famille. Allie fréquentait Niko au moment de la tempête qui les avait tués, lui et Isaac, et ils étaient enfin réunis. Niko et sa fille. Allie et ses fils. Keenan regarda Zachary Stroud ; l'histoire du garçon lui revint en mémoire, le compte-rendu de première main d'un fantôme qui avait vu un gamin essayer de

sauver ses parents et avait bien failli se noyer, le manque d'oxygène provoquant des lésions cérébrales.

Ce n'était plus Zachary Stroud.

Il eut l'impression d'être plongé dans un chaos sonore. Les raclements sur les murs et le toit de la ferme, les vibrations des fenêtres : tous ces bruits avaient été présents depuis le début, mais il s'était perdu dans sa propre tête une minute ou deux. Maintenant, il avait la sensation d'avoir été tiré du sommeil pour découvrir que le monde ordinaire n'avait été qu'un rêve alors que ce royaume de l'impossible correspondait à la réalité.

— Les autres, dit-il en regardant Jake. Combien sont-ils ?

— Tous les disparus d'il y a douze ans, je suppose, répondit Jake, qui parvenait difficilement à détacher les yeux du fantôme apparu dans la pièce. Soit comme Isaac, soit... Je ne sais pas, peut-être sous cette forme.

— *Non*, intervint Niko. *Il n'y en a pas d'autres comme moi.*

— Nous avons retrouvé Gavin Wexler et son père, dit rapidement Allie, qui observait les murs comme si elle craignait qu'ils ne se rapprochent. Ils ont possédé Eric Gustafson et un policier nommé Torres...

— Torres, répéta Keenan. Bon Dieu ! je comprends mieux maintenant.

— Nat Kresky se comportait de manière bizarre, dit Harley. Comme s'il n'arrivait pas à...

Miri leva les mains.

— Gardez ça pour plus tard, les amis. On doit trouver un endroit où ils ne puissent pas nous atteindre, et sans perdre de temps. Allie et moi avons vu ces créatures de près...

— La cave, proposa Jake, qui souleva Isaac – *et voilà que je l'appelle Isaac, moi aussi*, pensa Keenan – et se précipita hors du salon.

— On y va ! lança sèchement Keenan à Harley, mais son collègue n'avait pas attendu son ordre.

Miri et Allie s'élancèrent à la suite de Jake et Isaac, le seul à ne pas brandir une lampe de poche ; Keenan et Harley fermaient la marche. Quand Keenan regarda dans le coin où il avait aperçu le fantôme, Niko Ristani avait disparu. Il constata avec soulagement que le mort les avait abandonnés ; une bouffée de chaleur le parcourut. Mais quand il entra dans le couloir et vit les autres foncer vers la porte de la cave que Jake tenait pour eux, le spectre se matérialisa à nouveau, juste à côté de Jake, les incitant à se presser.

Il se força à respirer, à simplement continuer à avancer. À croire. Ces gens comptaient sur lui.

Il claquait des dents. La température avait brusquement chuté dans la maison ; le froid pénétrait à travers son blouson ; son pistolet lui

parut glacé au contact de sa paume. Miri descendit la première, suivie par Allie et Isaac, le petit garçon mort qui serrait la main de sa mère pour ne pas tomber. *Avance, c'est tout*, se dit Keenan, essayant de ne pas se laisser distraire par ses pensées.

— Vous croyez que cette porte tiendra bon ? demanda-t-il, s'adressant au fantôme de Niko Ristani, par-dessus l'épaule de Jake.

— *Impossible à savoir avec certitude*, répondit le spectre, d'une voix qui semblait venir de partout et de nulle part. *Elle est solide et l'isolation réduit les risques de courant d'air. La tempête est en train de décliner ; reste à espérer qu'elle s'épuise avant qu'ils n'arrivent jusqu'à vous.*

La maison tout entière parut osciller. Keenan n'avait vraiment pas l'impression que le blizzard faiblissait.

— Allez-y, dit Jake, avec un signe de la tête les invitant, lui et Harley, à descendre. (Il tira de sa poche un trousseau de clés.) Je peux fermer de l'intérieur.

Harley lui tapota le bras – tout était pardonné, apparemment –, sortit sa torche et se précipita dans la cave à son tour. Avec le fantôme pour témoin, Keenan marqua un temps d'arrêt.

— Jake...

— Ce n'est pas le moment.

Keenan hocha la tête.

— Fermez à double tour.

Il avait son pied sur la première marche quand retentirent un énorme craquement, puis un bruit de bois qui se fendait en éclats, suivi par un grand fracas.

— *Une des ouïes de ventilation. Au grenier ou à la salle de bains*, dit Niko. *Ils sont entrés.*

Keenan sentit son cœur se ratatiner dans sa poitrine, il eut des picotements de chaleur dans la nuque, alors même que l'air se remplissait de cristaux de givre, embuant leur respiration et se déposant sur leurs cheveux ; malgré la folie d'une telle idée, il n'aurait pas été surpris si la neige avait commencé à tomber à l'intérieur de la maison. Jake avança vers lui et Keenan se tourna pour descendre les marches à toute vitesse ; derrière lui, Jake fermait la porte à clé. Après l'obscurité de l'escalier, les faisceaux croisés des lampes de poche produisirent dans la cave une lueur d'un jaune sinistre ; des toiles d'araignées brillèrent dans des tourbillons de poussière. Monolithe de métal isolé dans un coin, la chaudière s'était tue. De vieux cartons empilés et deux téléviseurs anciens occupaient la majeure partie des murs. Une petite entrée sans porte donnait sur une pièce plus exiguë ; Keenan distingua la forme d'un séchoir à linge dans la faible lumière.

— Comment est-ce qu'on peut combattre ces monstres ? demanda Harley, qui dégaina son pistolet alors qu'il se tournait vers Miri et

Allie. Cet engin peut me servir, d'après vous ?

— Aucune idée, dit Miri. Mais faites un peu moins de bruit, d'accord ? Peut-être qu'ils ne nous entendront pas.

— Ça n'est pas nécessaire, intervint Isaac, qui tendit la main vers celle de son frère aîné. Je les sens là-haut. Ils sont affamés. Et si je suis conscient de leur présence, ils savent que je suis là – j'en suis presque sûr.

Le garçon se tourna vers sa mère.

— Tu devrais partir. Tu pourrais leur échapper, si tu me laissais ici.

— Impossible, répondit Allie d'une voix tremblante. Je t'ai perdu une fois déjà. Ça ne se reproduira pas – plutôt mourir.

La voix d'Isaac se fit toute petite.

— Je ne veux pas que tu meures. Aucun de vous ne doit mourir.

Faisant abstraction de cet échange, Keenan se concentra sur l'entrée de la cave, plongée dans l'obscurité au sommet de l'escalier. Elle frémit sous les assauts du vent ; où que fussent ces hommes de glace, il ne faisait aucun doute pour lui qu'ils avaient réussi à pénétrer dans la ferme. Sur leur passage, les portes des différentes chambres et des placards claquaient ; ils renversaient des objets qui s'écrasaient sur le sol. Il se demanda où était le fantôme de Niko Ristani – probablement en lieu sûr. Si ces créatures en avaient après lui, il aurait été stupide de sa part de ne pas se cacher.

Mais il ne devait pas être bien loin. Pas avec sa fille ici. Keenan se retourna pour observer Miri. Parmi eux tous, elle lui parut la plus calme, comme si rien de tout cela ne l'étonnait. C'était à se demander depuis combien de temps elle recevait les visites du fantôme de son père. Quoi qu'il arrive, elle se battrait. Comme eux tous, parce qu'ils avaient une bonne raison pour cela.

Il vit Jake et Miri échanger un regard lourd de sous-entendus. Jake s'assura qu'Isaac était en sécurité avec leur mère, puis il s'approcha d'elle. Ils s'étreignirent brièvement, mais avec force.

— Désolée, j'aurais dû te rappeler, dit-elle. C'est une longue histoire.

— Je n'ai pas laissé de message, répondit Jake, qui l'étudia. Et pourtant, te voilà.

— Je te raconterai plus tard. (Elle écarta ses boucles anglaises de son visage, puis tendit la main pour lui caresser la joue.) Je suis contente de te voir...

— Gardons ça pour demain, proposa Jake.

Keenan entendit l'espoir et le courage dans sa voix, devina pas mal de non-dits aussi. Il se tourna de nouveau vers la porte en haut des marches et sut qu'aucun d'eux n'avait la moindre chance. La seule personne qui avait la possibilité de s'en sortir était déjà un fantôme, et

s'était envolée.

S'éloignant du bas de l'escalier, il s'intéressa aux piles de vieux cartons, puis inspecta les étagères derrière elles. Il rengaina son arme et commença à fouiller.

— Harley, dit-il. Aidez-moi à trouver des trucs qu'on pourra brûler.

— Brûler ? répéta Miri. Vous voulez tous nous tuer ? Où voulez-vous qu'on aille ?

Keenan lui lança un regard sombre.

— Le feu. C'est tout ce qui m'est venu comme idée pour combattre ces créatures. En faisant monter la température dans cette cave, peut-être qu'on parviendra à leur survivre.

— Je ne pense pas que ça marchera, dit Isaac. Les hommes de glace portent l'hiver avec eux. Un feu...

Le garçon ne termina pas sa phrase, mais Keenan l'écoutait à peine. Il était incapable de rester assis sans rien faire en attendant la mort. Alors que Harley, Jake et Allie commençaient à fouiller dans les cartons, il glissa sa torche électrique dans sa main droite et entra dans la buanderie. Dans un coin se dressait un établi avec un banc de scie ; n'importe lequel des outils qui pendaient au-dessus aurait constitué une arme efficace contre un ennemi de chair et de sang.

— Oh ! bon sang, dit Miri, derrière lui.

Elle venait de le rejoindre dans la buanderie ; quand il se retourna, il vit ce qui l'avait secouée. Au-dessus du lave-linge se trouvait une petite fenêtre rectangulaire qu'il n'avait pas remarquée auparavant. Dans le mur en béton, une fissure partait depuis un des coins du châssis.

— Merde, chuchota Keenan.

Il tendit la main devant la vitre et sentit l'air froid qui soufflait depuis l'extérieur. Grimpant sur le lave-linge, il regarda dehors. La neige continuait à tomber, mais les flocons, moins gros, flottaient depuis le ciel avec une certaine indolence. Le vent reprit un peu, mais rien à voir avec les bourrasques qui avaient malmené la ferme jusqu'à présent.

— Ce n'est déjà presque plus un blizzard, dit-il en se tournant vers elle. Ce qui a frappé la maison provenait sans doute essentiellement de ces créatures. Ça ne devrait plus durer bien longtemps.

Un autre fracas retentit au-dessus de leurs têtes et Miri tressaillit. La peur brillait dans ses yeux.

— Je l'espère, parce que le temps presse.

Elle avait raison, Keenan le savait. Il regarda la petite fenêtre, se disant qu'Isaac passerait, probablement Miri et Allie aussi, mais que lui, Harley et Jake n'y parviendraient jamais. Sautant au bas du lave-linge, il explora la buanderie à l'aide de sa torche, et se figea quand le faisceau jaune s'arrêta sur une lourde double porte en métal au fond.

Inclinant la tête, il rit doucement.

— C'est une trappe d'accès depuis l'extérieur ? demanda Miri.

Avec un large sourire, Keenan revint sur ses pas, puis glissa la tête dans la pièce principale de la cave. Harley, Jake, Allie et Isaac se tournèrent tous vers lui, interrompant leur conversation.

— On cesse de se cacher, annonça-t-il. Si on reste là, on est tous morts.

— On ne peut pas se battre contre eux, protesta Harley.

— Qui a parlé de se battre ? On a plus de chances de survivre à cette tempête en se déplaçant, et nos voitures nous attendent au bout de cette allée. Bougez-vous les fesses. On se tire.

— Vous êtes fou, lui dit Allie.

Comme invoqué par ses mots – et peut-être l'avait-il été –, le fantôme de Niko se matérialisa à côté d'elle dans l'obscurité.

— *Non. Je les ai observés. Ils jouent avec vous. Ils seront là d'une minute à l'autre, mais la plupart d'entre eux se trouvent dans la maison en ce moment, ou au-dessus. Si vous fuyez, vous n'êtes pas sûrs de vous en sortir, mais si vous restez, vous mourrez tous.*

Jake jura tout bas.

— Alors, va pour la fuite. Je regrette simplement de ne pas avoir pris de manteau.

Miri monta les marches dans le sillage de l'inspecteur Keenan ; le vent glacial lui cingla les joues. Au moment où elle émergea à l'arrière de la ferme, elle comprit qu'ils avaient eu raison : le blizzard avait perdu de sa force. Malgré la neige qui tourbillonnait, on y voyait à nouveau. Elle distingua les arbres au bout du jardin. Se retournant, elle aperçut l'énorme congère qui marquait l'emplacement de la chaussée et entendit le raclement d'un chasse-neige au travail. Ce dernier détail, par sa banalité, lui fit penser que tout irait bien, qu'ils survivraient tous, d'une manière ou d'une autre, à cette aventure.

Keenan fit signe aux autres de sortir de la cave.

— Dépêchons. Avant qu'ils ne se rendent compte...

Il n'eut pas à terminer sa phrase.

Jake monta après Miri. Quand il émergea, il tendit le bras vers elle et elle lui prit la main comme si c'était la chose la plus naturelle au monde. Peut-être que ça l'était, d'ailleurs – que ça l'avait toujours été. Au milieu de cette atmosphère de peur et de désespoir, elle se sentit envahie par une émotion douce-amère ; sa présence la rassurait, et elle se maudit pour toutes ces années perdues, à fuir la vie qu'ils auraient pu partager.

— Vite, lui dit-elle.

Cours, pensa-t-elle, avant qu'ils ne nous volent à nouveau notre vie.

— Allez, chuchota Keenan, marchant d'un pas lourd dans la neige

profonde.

Il se retourna pour regarder vers le toit de la ferme ; dans son expression se mêlaient peur et espérance, mais les hommes de glace étaient invisibles.

Miri et Jake hésitèrent jusqu'à ce qu'Allie et Isaac surgissent à leur tour de la trappe. Puis Harley arriva derrière eux. Sa plaque argentée brilla dans la nuit.

— Avancez. On vous suit, dit Allie.

Jake hocha la tête, serra la main de Miri plus fort, puis tous deux se hâtèrent de traverser le jardin aussi vite que possible. La neige n'avait pas gelé, mais le bruit provoqué par leur passage restait considérable ; entre le craquement de chacun de leurs pas et le bruissement de leurs vêtements, il finit par envahir le silence blanc. Miri n'avait jamais été en meilleure forme de toute sa vie, mais déjà ses jambes devenaient lourdes à cause de l'effort qu'on exigeait d'elles ; elle entendit Jake jurer à voix basse. Courir de cette façon était impossible. Ils progressaient difficilement vers la route, traçant une diagonale dans le jardin.

Alors qu'ils avaient traversé la moitié de la propriété, le fantôme de Niko apparut pour suivre leur progression. À peine visible, il était transparent et perdait de sa substance à mesure que la tempête déclinait. Il fit signe à Miri de continuer à marcher, et elle se pencha pour redoubler de vigueur. Des flocons s'introduisirent dans ses bottes et elle dut presque lever les genoux à hauteur des épaules à chaque pas, mais elle se fraya un passage.

Elle et Jake avaient presque rattrapé Keenan quand ils entendirent Allie pousser un petit cri derrière eux. Miri se retourna et vit qu'Isaac était tombé. Alors qu'il s'efforçait de se redresser, un de ses bras s'enfonça dans la neige ; Allie lui tint l'autre, essayant de l'aider à se relever.

— Merde ! jura Jake. Je suis vraiment stupide. C'est trop profond pour lui.

Il rebroussa chemin vers son frère, mais il n'avait pas parcouru plus de deux pas avant qu'Harley ne soulève Isaac dans ses bras.

— Accroche-toi, gamin, dit le policier géant. Qui que tu sois réellement.

Miri sourit, exerçant une pression sur la main de Jake ; elle avait repris sa lente progression quand elle sentit le vent se lever. Le froid la transperça ; la bourrasque rugit, mugit presque, dans les branches des arbres voisins. Serrant davantage son manteau autour de son cou, elle regarda Jake qui se démenait en pleine chute de neige sans même une veste – il devait être frigorifié.

Elle claquait des dents et ses yeux pesaient tels des globes lestés de fer dans son crâne. Son visage était engourdi, comme si elle portait un

masque qui couvrait les muscles et les os en dessous.

Elle entendit la voix de son père mort à son oreille.

— *Ils arrivent.*

Une nouvelle vague de peur la submergea, son cœur battant la chamade, alors qu'elle se retournait. À sa gauche, l'inspecteur Keenan avait déjà compris que leur temps était écoulé. Du coin de l'œil, elle le vit dégainer son pistolet, mais elle se concentra sur les deux apparitions spectrales qui venaient de surgir au-dessus de la ferme, voltigeant au gré des rafales ; elles suivaient leur progression entre les congères.

Jake tira sur sa main, la forçant à le regarder dans les yeux.

— Continue à marcher, dit-il. Aussi vite que possible.

Puis il repartit en direction de sa mère. Miri vit Allie qui tendait la main vers lui ; derrière eux, Harley avançait d'un pas lourd, Isaac dans ses bras. Elle sentit une douleur cuisante dans ses mollets et ses cuisses, la conséquence de leur randonnée dans la neige, et elle sut qu'ils ne s'en sortiraient jamais... qu'ils allaient tous mourir.

Un petit souffle s'échappa d'entre ses lèvres – peut-être son dernier espoir en train de s'envoler – et elle se tourna vers le fantôme de son père. Mais il avait disparu, une fois de plus, essayant toujours de rester hors de portée des hommes de glace pour ne plus jamais devoir endurer le supplice de leur enfer gelé.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? lui dit sèchement Keenan. Bougez-vous le cul !

Malgré les efforts supplémentaires que cela exigeait de lui, l'inspecteur commença à marcher en crabe, afin de ne pas perdre de vue les silhouettes qui planaient dans la tempête au-dessus de la maison, tout en gardant son pistolet prêt à tirer. Ralenti par cette inflexion dans sa trajectoire, il semblait néanmoins décidé à se battre pour Miri et les autres. La seule chose qui incita Miri à continuer d'avancer fut l'idée qu'en lambinant elle mettrait cet homme en danger plus qu'il ne l'était déjà – et il méritait mieux que ça.

Elle jeta un coup d'œil derrière elle vers Jake et Allie, alors qu'elle ouvrait un nouveau chemin à travers la neige. Ils avaient couvert la moitié de la distance qui les séparait de la route, mais les voitures semblaient toujours éloignées d'un millier de kilomètres dans cette tempête. La peur lui tenait chaud, et aussi une terreur qui lui fouaillait les entrailles et lui donnait envie de pleurer pour tous les jours qu'elle n'avait pas encore vécus.

Miri regarda par-dessus son épaule et le regretta immédiatement : les hommes de glace s'étaient multipliés. Ils étaient quatre à présent, dont deux avaient commencé à exploiter les courants aériens pour descendre furtivement vers eux.

Non, pensa Miri. Nonnonnonnon.

Sa course l'entraîna tout droit dans le fantôme de son père ; un frisson la parcourut à son contact. Surprise, elle perdit l'équilibre et tomba dans la neige qui en profita pour se glisser dans son col et son dos. Il était intangible et pourtant elle avait ressenti une sorte de chaleur sur sa peau au moment de passer à travers lui. Et quand elle avait pris une brusque inspiration, elle avait senti son eau de Cologne. Le fantôme d'une odeur depuis longtemps oubliée.

Elle en eut le cœur brisé, comme si c'était hier. Le fait que ses sens aient pu oublier une partie de lui aussi précieuse...

— Papa ! cria-t-elle, comprenant ce qu'il avait l'intention de faire.

Le fantôme de Niko Ristani s'interposa entre sa fille et les hommes de glace qui s'abattaient sur elle. L'inspecteur Keenan fit feu à deux reprises, des balles qui perforèrent leurs assaillants, creusant des trous dans leurs corps et les repoussant d'environ deux mètres.

Miri s'agenouilla. Jake et Allie, arrivés à côté d'elle, l'aidaient à se relever. Elle vit la neige se précipiter pour combler les blessures des démons, restaurant leurs forces.

— Continuez à tirer ! cria-t-elle.

Le fantôme de son père se tourna vers eux.

— *Vous ne pouvez pas les tuer.*

— Mais je peux les freiner, dit Keenan, qui appuya de nouveau sur la détente.

Harley passa à côté d'eux d'un pas pesant, sans ralentir, la mine sombre, concentré sur son unique objectif : mettre Isaac à l'abri. Le garçon était silencieux dans ses bras, peut-être conscient du peu d'espoir qu'ils avaient réellement.

Ils entendirent un claquement métallique sonore qui provenait de la maison. Côte à côte avec Jake et Allie, levant et abaissant ses genoux, son cœur battant la chamade, Miri se retourna à nouveau. Elle vit qu'une des portes de la trappe s'était refermée lourdement derrière un des hommes de glace, et qu'à présent un autre émergeait du côté resté ouvert.

Elle regarda devant elle. Ils avaient encore une vingtaine de mètres à couvrir avant d'atteindre la rue, où ils auraient au moins la possibilité de courir, et où se trouvaient les voitures. Les vingt mètres les plus longs qu'elle eût jamais connus.

Les démons sortis de la cave se précipitèrent vers eux à travers la neige, suivant leur piste tels des limiers. Fini de danser, de jouer, ou de les tourmenter ; l'heure de la mise à mort avait sonné.

— La tempête, elle... elle décline, dit Allie, à bout de souffle. Ils... Ils n'ont plus beaucoup de temps.

Keenan tira sur leurs poursuivants, les faisant vaciller, arrachant même la gauche du visage du chef de meute. L'espace d'un instant, il sembla sur le point de se disperser, la moitié inférieure de son corps

se transformant en neige tourbillonnante, et Miri reprit espoir. Puis il se secoua, recouvra sa solidité et tourna son unique œil rescapé vers Keenan avec une telle malveillance glaciale que Miri hurla.

Jake cria son nom ; elle se retourna et vit deux des créatures fondre sur elle depuis le toit de la ferme. Le fantôme de son père s'éleva dans les airs à la rencontre de l'une d'elles, attirant son attention sur lui alors qu'il s'éloignait en direction des bois. Le démon le suivit, mais son acolyte ne dévia pas de sa trajectoire, arrivant sur elle toutes griffes dehors – elle pouvait presque sentir ces couteaux lui déchirer la chair. Un tiraillement au plus profond d'elle-même aussi, comme si l'homme de glace avait déjà commencé à dévorer son esprit avant même de la toucher.

Puis Jake la plaqua sur le sol enneigé, la couvrant de son corps. Elle vit ses yeux s'agrandir et se vider de toute expression ; une légère couche de givre se forma instantanément sur sa peau, alors que le démon enfonçait ses doigts acérés dans son dos. Du sang chaud se répandit sur elle et Jake grogna, son regard retrouvant une expression, plus de chagrin que de douleur.

Isaac hurla, se débattant pour échapper à Harley. Finissant par se dégager, il tomba sur la neige et se dirigea vers Miri et Jake.

— N'y va pas ! dit Harley, avant de jurer d'une voix forte et de dégainer son pistolet.

Avec ses grandes enjambées, Harley couvrit la distance en un rien de temps. Miri regarda l'homme de glace s'interrompre et se tourner d'un air vorace vers Isaac. Ses yeux bleu métallique lancèrent des éclairs de rage, une sombre étincelle dans ces puits sans fond qui semblaient descendre jusque dans les limbes hiémaux d'où étaient originaires ces créatures.

Le démon se jeta sur Isaac, les bras tendus.

Harley écarta brusquement le garçon, planta fermement ses pieds dans le sol, à bonne distance l'un de l'autre, puis ouvrit le feu deux fois à bout portant, détruisant la tête de l'homme de glace. Le reste du monstre explosa en une pluie de cristaux de givre et de neige humide.

Entendant quelqu'un approcher en faisant craquer la neige sous ses pas, Miri leva les yeux et aperçut Allie qui les regardait, elle et Jake.

— Mon fils, dit Allie, qui tomba à genoux.

Jake gémit et roula sur lui-même, atterrissant sur son dos, son sang se mêlant à la neige. Isaac se jeta sur son frère, lui chuchotant des choses qui n'étaient destinées qu'à lui.

Harley tira sur une autre des créatures, et Miri vit qu'elles arrivaient, toujours plus nombreuses, flottant dans les airs, décrivant des cercles autour d'eux dans les courants glaciaux, tels des charognards de l'hiver. Keenan les avait rejoints à présent ; tous ensemble, ils formaient un petit groupe, si proche de la route qui

pourtant semblait inaccessible.

— Ne les laissez pas..., commença-t-il, une lueur de détermination dans les yeux. Protégez Isaac.

Miri hocha la tête, puis s'adressa à Allie :

— Restez avec eux.

Quelque chose bougea sur sa droite, à la périphérie de sa vision. Elle se tourna, espérant que son père était revenu, mais elle ne vit qu'un spectre de glace au regard sans âme qui se précipitait vers eux. Très diminué par le déclin de la tempête, il entreprit de taillader la poitrine et les bras de Harley. Le géant hurla de douleur et laissa tomber son arme ; il recula en chancelant.

Miri fondit sur le pistolet, son mouvement l'entraînant hors de la trajectoire d'une attaque qui aurait bien pu lui valoir d'être décapitée. La créature dont elle avait été la cible glissa à côté d'elle ; elle sentit de la glace se former sur sa peau exposée et eut le souffle coupé, alors qu'elle se recevait dans la neige piétinée et tentait tant bien que mal de s'emparer de l'arme.

Le fantôme de son père se tenait à côté d'elle, à peine visible, l'esquisse d'une image dans l'obscurité, mais son regard était d'une grande intensité.

— *Continue à te battre*, dit-il. *La tempête décline.*

Un autre de ces monstres plongea sur elle et le fantôme de Niko Ristani se jeta sur lui, l'entraînant dans les airs, deux créatures fragiles qui s'affrontaient. Les griffes du démon s'enfoncèrent dans le néant éthéré qu'était l'esprit de son père et Niko – tout mort qu'il fût – laissa échapper un cri d'angoisse, sans cesser de marteler à coups de poing le visage de son adversaire. Il ne pouvait ni toucher sa fille ni embrasser son front comme il en avait l'habitude quand elle était toute petite, mais il était capable de frapper ces êtres surnaturels. Sous les yeux de Miri, l'homme de glace entreprit de le déchirer en lambeaux. Il se pencha vers lui et parut inhaler son essence... puis il y eut une rafale, et il resta seul, à battre l'air – le fantôme avait disparu.

Alors qu'elle se retournait, l'arme au poing, Miri entendit Allie hurler et vit l'homme de glace qui avait tenté de la tuer saisir Isaac, ses doigts s'enfonçant dans sa peau pour l'entraîner vers le ciel.

— Non !

Elle visa, mais craignit de toucher Isaac si elle tirait.

Avec un cri de douleur, Jake tendit les bras en l'air et empoigna Isaac par les chevilles. Des ruisselets de sang frais coulaient dans son dos et ses blessures l'élançaient, mais la souffrance avait quelque chose de positif – elle le maintenait éveillé. Serrant les dents, il se cramponna à son frère et sentit qu'on le soulevait à son tour. Il croisa le regard terrifié d'Isaac ; il ne pouvait pas lâcher prise, mais s'il tenait

bon, il risquait de casser les os de son petit frère. Au-dessus d'Isaac, l'homme de glace leur souriait avec mépris, montrant deux rangées de longues dents pointues et les fixant de ses yeux de cauchemar sans fond.

Jake appela à l'aide, et sa mère vint le rejoindre, attrapant Isaac par la ceinture puis par la main ; ce faisant, elle donna le temps à Jake d'améliorer sa prise ; il enroula un de ses bras autour de la jambe d'Isaac, tout en cognant le démon à coups redoublés. L'un des bras du monstre se craquela et Jake poussa un rugissement de triomphe.

— Ne lâchez pas ! hurla Isaac, croisant le regard de son frère. Ne les laissez pas me reprendre !

— Ça n'arrivera pas ! lui cria Allie.

Jake rassembla toutes les forces qui lui restaient, allant chercher au plus profond de lui-même, ignorant la souffrance, l'odeur de son propre sang et la vision des larmes de désespoir qui coulaient sur les joues de sa mère. Cette nuit, la vie leur offrait une seconde chance ; il en avait l'intime conviction. L'occasion, pour eux tous, de se réveiller d'un cauchemar qui les hantait depuis douze années et de repartir, peut-être pas comme avant, mais avec la possibilité d'une existence nouvelle, meilleure. Une douleur cuisante lui lacéra le dos – il s'était probablement tordu un muscle – mais il ne lâcherait pas prise tant qu'il vivrait... Il ne lâcherait ni Isaac ni Miri, maintenant qu'elle était revenue.

Cette nuit, tant d'erreurs pouvaient être corrigées.

— Laissez-le ! cria-t-il, lançant un regard furieux au monstre qui retenait son frère, fixant des yeux où semblaient se lire des siècles de malveillance. Laissez-nous tranquilles !

Jake entendit sa mère hurler ; il se retourna pour voir un autre homme de glace la tirer par les cheveux, un bras enroulé autour de son ventre, et l'entraîner avec lui. Le démon avait considérablement perdu de sa substance – en fait, il n'en restait presque rien – mais il était tout de même encore assez fort pour la porter au gré du vent. Sous les yeux de Jake, il marqua un temps d'arrêt, regarda le ciel avec une grimace figée qui ressemblait presque à de la peur, puis plongea en elle. Ses bras parurent fusionner avec la chair de sa mère, passant à travers, à l'instar du fantôme de Niko qui s'était joué des objets solides. Une pluie de glace tomba, comme si le démon se désagrégeait au contact d'Allie. Avec un mélange de panique et de fureur, Jake comprit qu'il essayait de la posséder de la même façon qu'Isaac avait possédé le corps mourant de Zachary Stroud.

— Non ! cria-t-il, mais il était impuissant depuis le sol.

Il hurla de plus belle, mais de frustration cette fois.

Une détonation déchira le ciel et la balle fracassa la tête de l'homme de glace, au moment où il commençait à s'incliner vers la

poitrine de sa mère – pour s’immerger en elle, chercher un nouvel ancrage en ce monde. Le spectre explosa en tessons de glace qui se transformèrent en une pluie de cristaux avant de toucher le sol. Allie tomba d’environ quatre mètres et atterrit dans la neige avec un bruit sourd. Elle se releva, se mettant immédiatement en mouvement, afin de s’assurer qu’aucun d’eux ne tenterait de l’attraper à nouveau.

Jake se retourna et vit Joe Keenan en train de regarder fixement l’endroit où elle avait été suspendue dans les airs, le souffle coupé et les yeux agrandis par l’horreur de l’abominable violation qu’il venait d’empêcher. Dans le ciel, une éclaircie était apparue dans les nuages où seul un voile blanc de brume séparait la terre des étoiles. La tempête se terminait. Les hommes de glace semblaient encore plus minces, presque aussi éthérés que le fantôme de Niko... et ils étaient furieux.

Ils attaquèrent tous en même temps, se laissant porter par le vent, leurs doigts grêles tendus devant eux. L’un d’eux empoigna à nouveau Isaac ; Jake hurla, sachant qu’il ne pouvait pas gagner cette bataille. Keenan continua à tirer, en détruisant deux de plus, mais Jake sentit ses pieds quitter le sol et enveloppa de ses deux mains la taille de son frère. Un démon taillada ses bras, tandis qu’un autre l’agrippait par le dos de sa chemise. À présent, ils étaient tous deux entraînés vers le haut.

Plusieurs détonations vinrent de directions différentes ; une seule balle fit mouche, emportant le bras d’un homme de glace qui planait quatre mètres au-dessus d’eux. Jake se tortilla et vit que Miri était l’auteur des coups de feu. Elle jeta son arme et courut vers lui, sautant en l’air pour enrouler ses bras autour de ses jambes. La tempête avait décliné de façon spectaculaire ; Jake entendit de la glace se craqueler et sentit quelque chose casser avec un bruit sec au-dessus de lui. L’espace d’un instant, il craignit que ce fût le cou d’Isaac ; puis ils tombèrent sur le sol, lui, Isaac et Miri, dans un enchevêtrement de membres.

Miri examina Isaac pour s’assurer qu’il n’était pas blessé. Jake serra les dents à cause de la douleur qui l’élançait dans le dos ; il profita de l’effet apaisant de la neige froide sur laquelle il était allongé. Il laissa sa tête pendre sur le côté et vit Harley qui se dirigeait vers eux d’un pas traînant, couvert de sang, tenant délicatement un de ses bras contre son corps.

Jake entendit sa mère pousser un cri et se hissa à nouveau sur ses jambes, son dos lui faisant souffrir le martyre. Les hommes de glace se concentraient sur elle – une demi-douzaine d’entre eux, tous ceux qui restaient –, tirant sur ses vêtements et ses cheveux avec leurs doigts d’une maigreur pitoyable. Ils n’étaient plus guère que des fantômes, mais ils parvinrent tout de même à la soulever de terre.

L'inspecteur Keenan visa, mais son pistolet cliqueta sur une chambre vide. Il avait épuisé ses munitions. Jake se releva en chancelant, mais il sut qu'il n'arriverait jamais jusqu'à elle.

— Joe, faites quelque chose ! l'implora-t-il.

Keenan n'hésita pas une seconde. Il se jeta dans la mêlée, se servant de ses mains nues pour briser des membres gelés, plaquant Allie sur le sol et couvrant son corps du sien pour la protéger. Il hurla, alors que les hommes de glace lui ravageaient le dos.

Puis ils l'empoignèrent.

Dans les quelques dernières rafales, les hommes de glace survivants réunirent leurs forces pour tirer Keenan vers le ciel. Incapable de rester debout plus longtemps, Jake tomba à genoux, tandis que sa mère, Miri, Isaac et Harley se rassemblaient autour de lui. Tous les cinq, ils les regardèrent emporter Joe Keenan vers les nuages orageux, tellement haut qu'ils le perdirent de vue.

Ils l'entendirent hurler quand il chuta, à une trentaine de mètres de là, percutant les arbres avant de s'écraser au sol dans une bouffée blanche et un bruit de craquement d'os qui résonna à travers la neige.

— Oh ! mon Dieu, murmura Miri.

Couverts de sang et épuisés, Jake et Harley titubèrent jusqu'à lui, côte à côte. Les yeux de l'inspecteur Keenan étaient ouverts ; sa poitrine se soulevait et retombait à chaque souffle humide et guttural, mais une jambe s'était pliée sous lui et une branche dépassait de son abdomen, le clouant au sol.

— Joe, dit Harley. Mon Dieu, non.

Keenan leva les yeux vers eux.

— Je l'ai retrouvé, hein ? Le garçon perdu ?

Jake fronça les sourcils pendant un moment et regarda Harvey, qui hocha lentement la tête.

— Vous l'avez retrouvé, confirma doucement Harley, au milieu des derniers flocons.

— Il est de retour chez lui, maintenant, ajouta Jake, jetant un coup d'œil vers Isaac, Allie et Miri, derrière lui. Avec sa famille. Avec sa mère. Vous l'avez sauvée, Joe.

Mais Keenan ne répondit pas. Le râle de sa respiration avait cessé et quand Jake approcha plus près, il vit que toute lueur avait disparu des yeux de l'inspecteur. Ils étaient morts, à présent ; le vide laissé par le trépas de son esprit semblait y avoir creusé des puits insondables.

Malgré son chagrin, Jake comprit que, d'une certaine manière, même Joe Keenan avait eu droit à sa seconde chance cette nuit, et qu'il avait su en tirer profit.

Chapitre 22

Coventry n'avait jamais été aussi belle que dans les jours qui suivirent la tempête. Les soixante centimètres de neige, avec des congères trois fois aussi hautes, donnaient l'illusion d'un océan blanc gelé ; un calme paisible enveloppait la ville. Sous le ciel bleu, les jours se réchauffaient, et la couche de glace sur les arbres et les lignes électriques avait fondu. Les chasse-neige avaient déblayé les rues. Pour la plus grande joie des enfants, les trottoirs n'avaient pas été dégagés à temps pour qu'ils puissent reprendre l'école en ce vendredi matin, ce qui leur valut un troisième jour sans classe d'affilée.

Juste après 9 heures, Allie Schapiro franchit les grilles du cimetière d'Oak Grove au volant de sa Nissan de cinq ans d'âge. Elle suivit les courbes familières des allées étroites qui menaient à l'endroit où Niko Ristani avait été enterré, douze ans plus tôt. Un autre véhicule était déjà garé à côté du talus de neige qui s'élevait non loin de la tombe ; même si elle les attendait, Allie ne reconnut pas immédiatement la Ford de location de Miri. Miri patientait près de la sépulture de son père, avec un bonnet rouge sur la tête et une écharpe assortie qui rehaussaient la couleur sombre de son long manteau noir.

Alors qu'Allie arrivait, les portes de la voiture s'ouvrirent, et Jake et Isaac en descendirent. Elle se gara derrière Miri et tira le frein à main, son cœur palpitant à la vue de ses deux fils. Regarder Isaac l'ébranla – savoir que c'était bien lui, avec le visage de Zachary Stroud. Les autres revenants avaient tous possédé des personnes à l'esprit intact, mais d'après Isaac, celui de Zachary Stroud avait quitté son corps au moment où il avait commencé à se noyer. Isaac avait pris le relais avant qu'il ne renonce complètement à la vie. Elle devait le croire ; son fils ne lui mentirait pas, pas à elle. Et pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de frissonner légèrement chaque fois qu'elle y pensait, se demandant si la moindre parcelle de la conscience du jeune Stroud avait survécu, prisonnière de sa propre chair. Elle pria pour que son âme ne fût plus là, tentant de s'en convaincre elle-même.

Cela lui était vital, ne serait-ce que pour lui permettre de dormir la nuit.

— Bonjour, maman ! l'accueillit Isaac, qui vint se jeter sur elle en la prenant dans ses bras.

Elle n'hésita que très brièvement avant de répondre avec la même affection, et elle espéra qu'il ne le remarquerait pas.

— Bonjour, Ikey, dit-elle, puis elle lui embrassa les cheveux. J'aime bien la tenue que ton frère t'a achetée.

Isaac recula et baissa les yeux sur ses vêtements, comme s'il avait oublié comment il s'était habillé ce matin-là – un pull à rayures bleues et rouges, avec un manteau d'hiver gris, des bottes noires et un jean. Allie sourit ; c'était tout lui. Il n'avait jamais fait attention à ce qu'il portait. Peu lui importait son visage, c'était bien son petit garçon. Elle espéra qu'elle s'y habituerait.

— Salut, maman, dit Jake. Tu as bonne mine.

Allie le remercia, mais se renfrogna en remarquant la raideur de sa posture et de son expression. Sous ses vêtements – une tenue similaire à celle d'Isaac – Jake avait le dos presque couvert de pansements qui protégeaient les points de suture requis pour fermer les perforations les plus graves.

— Pas toi, en revanche.

Il haussa un sourcil.

— Ça fait plaisir à entendre, merci.

Allie s'approcha de lui et l'embrassa sur la joue ; elle ébouriffa les cheveux d'Isaac. Puis elle se tourna vers Miri, qui avait posé les deux mains sur la pierre tombale en marbre de son père, s'y appuyant comme si elle avait besoin de ce soutien. Grièvement blessée pendant la tempête, sa mère souffrait de plusieurs fractures et lésions internes provoquées par une chute que les autorités ne parvenaient pas à expliquer. Angela était toujours en soins intensifs et n'avait pas repris conscience, plus de vingt-quatre heures après la fin du blizzard. Allie pouvait à peine imaginer ce que devait éprouver Miri, ici devant la tombe de son père, alors que sa mère se trouvait dans une situation aussi désespérée. Mais elle était forte, cela ne faisait aucun doute.

Après un moment ou deux, Miri bougea, sembla respirer à fond, puis se tourna pour sourire faiblement à Allie.

— Enfin réunis, dit-elle.

Seulement deux mots, mais qui résonnaient à travers les années, renvoyant à la promesse de famille que suggérerait la relation entre Allie et Niko avant que le mal ne s'abatte sur Coventry. Que les hommes de glace soient ou non réellement mauvais n'avait que peu d'importance à ses yeux. Leur malveillance et leur voracité avaient détruit son bonheur et volé la vie de gens qu'elle aimait. Où qu'ils fussent à présent, elle leur souhaitait de rester affamés pour l'éternité.

— Venez, les enfants, dit Allie, les prenant par la main.

Avec Jake qui traînait des pieds d'un côté et Isaac de l'autre, plus ses propres coupures et ses bleus qui la faisaient toujours souffrir, elle grimpa par-dessus le talus de neige. Enfin, ils se retrouvèrent tous les

quatre rassemblés autour de la tombe de Niko.

— J'ai l'impression de l'enterrer une deuxième fois, constata Miri.

Allie aurait voulu la contredire, mais elle partageait son sentiment. Jake passa son bras autour de Miri pour la réconforter, et Allie se demanda ce que la vie leur réserverait. Miri avait fui aussi loin de Coventry qu'il était humainement possible sans quitter le pays. Saurait-elle s'arrêter de fuir ?

— Maman ? fit Isaac. Est-ce que je suis enterré ici ?

Allie eut la sensation épouvantable que de la glace coulait dans ses veines, plus froide que le toucher des démons qu'ils avaient combattus dans la tempête. Elle plongea ses yeux dans ceux de ce fils qui avait le visage d'un inconnu. Plutôt que de lui répondre – elle en aurait été bien incapable – elle le serra très fort contre elle.

— Eh ! Ike, dit Jake, tirant l'oreille de son petit frère par jeu. Tu n'es enterré nulle part, mon pote. Tu es ici, avec nous.

Isaac le contempla un moment, puis se tourna vers Miri. Il était mort à l'âge de dix ans et avait passé une douzaine d'années – conscient et éveillé – prisonnier d'un enfer qu'Allie avait peine à imaginer. S'il se présentait sous les traits d'un jeune garçon et qu'il en avait gardé les manières, il en savait bien plus sur le monde qu'il ne le montrait.

— D'accord, Jake. D'accord.

Un pacte. Une sorte de contrat, songea Allie. Ils n'en reparleraient plus.

— Merci à tous d'être venus, déclara Miri.

Avec les boucles qui encadraient son visage, Allie la trouvait adorable ; elle ne ressemblait en rien à l'idée qu'on aurait pu se faire d'une femme en deuil depuis plus d'une décennie.

— C'est normal, répondit Jake.

Miri regarda au loin, son sourire s'effaça ; puis elle se tourna pour s'adresser uniquement à Isaac.

— Hé ! Isaac. Je peux te poser une question ?

Le petit garçon leva vers elle des yeux remplis d'une terrible sagesse.

— Tu veux savoir s'ils l'ont attrapé.

Le cœur d'Allie battit plus vite.

— Non. Miri, tu l'as vu s'échapper. Il a disparu, tu me l'as dit.

— C'est ce que j'ai cru, répondit Miri, mais il n'est pas revenu. Je pensais... (Elle se tourna à nouveau vers la pierre tombale sur laquelle le nom de son père était gravé.) Je pensais qu'il resterait.

Isaac l'étreignit.

— À mon avis, ils ne l'ont pas eu. Il est probablement parti là où nous devons tous aller à l'époque, la nuit où nous sommes morts. Il ne risque plus rien.

Allie et Jake échangèrent un regard. Au bout d'une seconde, Jake plongea ses mains dans ses poches et s'adressa à son frère :

— Et toi, alors ? Tu as l'intention de rester ?

Isaac détourna les yeux.

— Pas si je dois mener la vie de Zachary Stroud. On verra...

Le garçon observa l'endroit où ses bottes s'enfonçaient dans la neige, jusqu'au moment où tous entendirent le bruit d'un moteur ; des pneus qui approchaient firent craquer les granulats laissés par la sableuse. Se retournant, Allie aperçut une Mustang gris métallisé qui roulait dans leur direction. La voiture s'arrêta, sans qu'elle parvienne à voir à travers les vitres teintées. La portière s'ouvrit, mais Harley Talbot eut besoin de plusieurs secondes pour s'extraire de derrière le volant. Sa taille l'obligeait à se plier dans le véhicule, et son bras en écharpe n'avait pas dû lui faciliter la tâche.

— Vous devez vraiment aimer cette bagnole pour vous fourrer là-dedans, observa-t-elle.

Harley eut un large sourire et claqua la porte de la Mustang.

— Un homme doit savoir se sacrifier pour avoir de l'allure.

Elle sourit.

— Merci d'être venu.

— Il fallait qu'on parle, répondit-il, alors qu'il avançait vers eux à grands pas. Dans un endroit tranquille de préférence. (Il s'arrêta devant le talus de neige, comme s'il craignait d'être importun en approchant davantage.) D'abord, je voulais vous informer que la police rendra le corps de Joe Keenan à sa famille lundi ; l'enterrement aura probablement lieu mercredi ou jeudi.

— Il m'a sauvé la vie, dit doucement Allie. J'y serai.

Jake posa une main sur l'épaule d'Isaac. Des cernes étaient apparus sous ses yeux qui n'avaient jamais été là auparavant.

— Sérieusement, Harley. Merci d'être venu.

— Ne me remercie pas encore.

Miri s'approcha d'Allie et lui prit la main. L'espace d'un instant – ici, près de la tombe de Niko – ils formèrent la famille qu'ils auraient toujours dû être.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda Miri. Je vous en prie, Harley, ne nous faites pas languir.

Harley hocha la tête, levant sa main valide pour gratter sa barbe de trois jours. Il était en arrêt maladie et, pendant que son bras droit guérissait, il avait apparemment décidé de ne plus se raser.

— Personne ne croit qu'on a eu affaire à un ours, annonça-t-il d'une voix grave. Avec seulement nos blessures, les enquêteurs auraient pu marcher, mais avec Keenan et Torres, plus ce type, Harpwell, mort lui aussi, et ce qui est arrivé à la mère de Miri, ils ont l'intention d'examiner ça de plus près.

— Merde, marmonna Jake.

— Qu'est-ce qui va se passer, d'après vous ? voulut savoir Allie, alors qu'un calme étrange l'enveloppait.

Harley haussa les épaules.

— Aucune idée. Quand le chef Duquette m'a cuisiné, je lui ai demandé s'ils avaient jamais clos le dossier sur les décès les plus bizarres survenus il y a douze ans. Il m'a dit que non. Je suppose que cette histoire connaîtra le même sort. Tant qu'on s'en tiendra à notre version des faits, l'enquête s'éternisera.

Miri soupira.

— Ils ne trouveront jamais de réponses satisfaisantes. Ils en sont conscients ?

— Je pense que oui. (Harley détourna le regard, à travers les arbres, les tombes et la grille, vers les toits du centre-ville, visibles depuis le cimetière perché en haut d'une colline.) Je crois que c'est fini.

Allie passa un bras protecteur autour des épaules d'Isaac.

— Pas pour nous.

— Je ferai tout mon possible, affirma Harley, mais cette fois, il s'adressait à Isaac. Je te le promets, mon gars, je ne ménagerai pas mes efforts. Mais ça ne va pas être facile. (Il jeta un coup d'œil à Miri et Jake avant de se tourner à nouveau vers Allie.) Les services sociaux ont pris ma déposition, qui correspond exactement à ce qu'on est convenus de dire. Vous vous rendiez chez Jake quand la tempête s'est déchaînée. Vous avez trouvé le gosse qui errait au bord de la route et l'avez emmené. Miri et moi étions déjà là-bas – il nous avait invités à dîner. Ensuite, on a patienté ensemble, en attendant la fin du blizzard. Vous vous êtes occupée du garçon, avez formé un lien avec lui.

— Mais Zachary Stroud a une famille, observa doucement Miri.

— Mme Stroud a une sœur qui vit en Californie, et se moque éperdument du sort de son neveu. Mais des cousins de Portsmouth semblent vouloir obtenir la garde de l'enfant. Peut-être qu'en prenant conscience de la responsabilité que ça représente ils seront moins enthousiastes.

Allie prit une profonde inspiration.

— C'est mon fils, Harley.

— Je sais, dit-il. Je sais.

Le dimanche matin, le ciel vira de nouveau au gris et les nuages refirent leur apparition. TJ se trouvait à l'intérieur du fort que lui et Grace avaient bâti dans l'énorme congère qui se dressait au bout de l'allée. Dos au mur, il haletait et souriait d'un air idiot. Il tenait une boule de neige dans une main et disposait d'une réserve d'une demi-douzaine d'autres.

— Rends-toi, papa ! lui lança Grace.

— Tu peux toujours rêver ! déclara TJ.

Deux boules survolèrent le fort en succession rapide, l'une d'elles le touchant à l'épaule et envoyant de la neige dans le col de sa veste. Il éclata de rire devant l'audace de sa fille. Elle s'était servie de sa voix pour mieux viser. *Petite maligne*, pensa-t-il.

Poussant un cri de guerre, il escalada l'intérieur de la paroi et s'agenouilla au sommet du talus, en position de tir...

Grace avait disparu.

Il cligna des yeux, ressentit une brève frayeur, puis entendit un mouvement derrière lui et comprit qu'on s'était joué de lui. Il se retourna juste à temps pour la voir émerger du tunnel qui menait à l'intérieur du fort.

— Espèce de faux-jeton ! s'exclama-t-il, glissant à nouveau au bas du mur.

Mais Grace se montra trop rapide pour lui. Éclatant de ce rire de petite fille qui lui avait toujours brisé le cœur, elle se précipita vers sa réserve de boules, en empoigna deux, et commença à le canarder à l'aide de son propre arsenal. L'une d'elles l'atteignit à la cuisse, et il eut le réflexe de se détourner, exposant sa tête, pour éviter d'être touché en plein visage.

— Tu l'auras voulu ! hurla-t-il, hilare, puis il tacla.

Grace gloussa sans pouvoir s'arrêter, essayant de reprendre sa respiration, alors qu'il roulait avec elle dans la neige dans une parodie de combat mortel. Il la manœuvra de sorte qu'il finît sur le dos, avec elle à cheval sur sa poitrine, victorieuse.

— Non ! hurla-t-il. Ne me fais pas de mal ! Je me rends !

— Tu es vaincu ! Maintenant, tu dois m'obéir ! déclara Grace, répétant des choses qu'elle avait entendues dans sa bouche lors de leurs jeux guerriers au cours des années.

— Oui, maîtresse, dit TJ, qui s'émerveilla de la joie dans les yeux de sa fille.

Elle ne se rappelait rien de ce qui s'était produit pendant les jours qui avaient précédé le blizzard, et de cela, il serait éternellement reconnaissant.

Une voiture klaxonna pour annoncer son entrée dans l'allée.

— Maman est rentrée !

Grace bondit vers le tunnel et le poulx de TJ s'accéléra. Se précipitant derrière elle, il l'attrapa par une de ses bottes et le dos de sa doudoune, puis la tira vers lui. Elle se débattit, toujours enjouée, mais visiblement irritée.

— Lâche-moi ! cria-t-elle, le gratifiant d'un regard qui lui fit redouter l'ado qu'elle serait bientôt.

— Une minute. (Il grimpa pour jeter un coup d'œil par-dessus le

sommet du talus, et vit Ella se garer et couper le moteur.) Bien. Maintenant, tu ne te feras pas renverser. Tu peux y aller.

D'un seul mouvement parfaitement maîtrisé, Grace se retourna pour s'emparer d'une boule de neige de sa réserve, puis la lui lança, avant de s'éclipser par le tunnel. Incapable de retenir son rire, TJ escalada la congère et se laissa glisser sans grâce de l'autre côté.

— Tu triches ! l'accusa Grace en le voyant.

Elle aurait pu protester avec plus de véhémence, mais Ella ouvrit la portière de la voiture et en sortit un plateau en carton de chez *Dunkin'Donuts* chargé de gobelets. TJ surprit son regard, et elle le gratifia d'un sourire. L'épreuve qu'ils venaient de traverser ensemble – la peur qu'ils avaient ressentie pour eux-mêmes, l'un pour l'autre, et, plus profondément, pour leur petite fille – avait changé les choses entre eux. Pour la première fois depuis bien longtemps, ils avaient eu l'impression de voir qui ils étaient réellement.

— J'ai pensé que vous auriez besoin de quelque chose pour vous réchauffer, dit Ella.

— Du chocolat chaud ! s'exclama Grace, jetant ses bras autour de sa mère et l'étreignant, avant de reculer, mains tendues, pour recevoir sa boisson.

— Et un café pour papa, annonça Ella, alors qu'elle donnait son gobelet à Grace. Crème, sans sucre, et une double dose d'expresso.

— Double dose ? fit TJ. Papa ne va pas fermer l'œil de la nuit.

Ella lui adressa un sourire entendu.

— Ça n'a pas que des inconvénients...

Grace souffla sur son chocolat, mais il était encore trop chaud pour qu'elle puisse le boire. Elle en profita donc pour régaler sa mère du récit de la glorieuse bataille de boules de neige qui l'avait opposée à son père avec, comme point d'orgue, le compte-rendu détaillé de sa ruse sournoise qui s'était soldée par la prise de l'arsenal de son adversaire. Ella l'écouta attentivement, hochant la tête de manière encourageante aux bons moments.

Observant la mère et la fille ensemble, TJ sentit sa peine se réveiller en lui. Sa mère lui manquait, et il s'inquiétait pour son âme, maintenant qu'il savait avec certitude qu'une telle chose existait. Depuis la fin de la tempête, il avait prié chaque nuit pour qu'elle trouve la paix... le repos. Dans ses prières, il la remerciait toujours, dans l'espoir qu'elle l'entende ou comprenne combien il était heureux d'avoir récupéré Grace.

Lui et Ella avaient été sur le point de détruire leur magnifique famille. Sa mère s'était sacrifiée pour leur donner une chance de rectifier le tir, et il n'avait pas l'intention de la laisser passer.

— Voilà pour toi, dit Ella, qui lui tendit son café, tandis que Grace avalait une petite gorgée prudente de son chocolat chaud. Il

semblerait que papa se soit pris la pâtée...

— Ce ne sera pas la dernière fois qu'elle se montre plus maligne que moi.

Ella hocha la tête avec fierté.

— Les filles sont comme ça.

TJ sourit.

— Et je ne voudrais pas qu'il en soit autrement.

Samedi à l'heure du déjeuner, Jake et Miri marchaient côte à côte le long du trottoir dans Washington Street, attentifs à ne pas laisser leurs mains s'égarer dans l'espace étroit qui les séparait. Jake avait envie de lui prendre la main, mais après douze années de frustration, il avait appris à résister. Ils étaient venus en ville pour manger au *Caveau* ; il savait qu'il aurait été ridicule de sa part d'en tirer des conclusions, même après ce qu'ils avaient vécu dans la nuit de mercredi. Au plus fort du désespoir et de la terreur, ils s'étaient raccrochés l'un à l'autre, poussés par la profonde affection qui les unissait depuis toujours.

C'était ce qu'il se disait, et il essayait de s'en convaincre, pour le bien de Miri autant que pour le sien.

— Ils ont mis une éternité à déneiger les trottoirs, observa Miri.

— Je pense qu'ils ont concentré leurs efforts sur le rétablissement de l'électricité. J'ai entendu que des quartiers entiers, du côté d'Atkinson, Methuen et Jameson, sont toujours privés de courant.

Quand elle ne répondit pas, il prit conscience qu'elle avait marqué un temps d'arrêt pour contempler le ciel gris et bas, avec de grands yeux hantés, pleins d'espoir.

— Il neige, dit-elle.

Jake suivit son regard et comprit immédiatement qu'elle cherchait son père. Pendant plusieurs secondes, ils restèrent plantés là, à attendre, mais si le fantôme de Niko Ristani avait prolongé son séjour dans leur monde, il ne se manifesta pas.

— Juste une rafale, ajouta-t-elle.

Jake s'approcha.

— Peut-être que c'est préférable. Qui sait ce qu'un autre blizzard majeur apportera.

Miri respira à fond, puis expira, hochant la tête, alors qu'elle se remettait à marcher. Quelques flocons isolés voletèrent autour d'eux. Elle avait passé l'après-midi et la soirée de la veille au chevet de sa mère, à l'hôpital, et elle y était retournée ce matin. Angela avait quitté le service des soins intensifs, mais n'avait toujours pas repris connaissance. Ses médecins étaient inquiets. Miri avait été on ne peut plus claire : elle ne voulait pas en parler. Elle considérait leur déjeuner comme un moment de détente, une occasion de prendre l'air et de

penser au reste de sa vie, et pas seulement au sort d'Angela.

— Viens, dit-elle. Je meurs de faim, et je ne dirais pas « non » à une bonne tasse de café.

— Ça devrait pouvoir s'arranger.

— Pas si sûr. Avant, je considérais *Dunkin'Donuts* comme l'alpha et l'oméga du café. Mais depuis que je vis à Portland, j'ai appris à apprécier le vrai café.

Miri lui jeta un coup d'œil en biais alors qu'ils passaient devant une librairie spécialisée dans le livre ancien.

— Quand je rentrerai, je te ferai goûter, si tu veux, dit-elle.

Jake essaya de croiser son regard, mais elle se détourna. Il sentait l'espace qui les séparait avec plus d'acuité à présent ; leurs mains étaient tels des pendules parallèles, destinés à ne jamais se toucher et pourtant attirés l'un vers l'autre, comme aimantés.

— Moi, à Portland ? demanda-t-il.

Des voitures roulèrent à côté d'eux. De l'autre côté du pont, la messe était terminée et les cloches de l'église commencèrent à sonner.

— Pourquoi pas ? Tu aimes le café, non ?

Jake laissa sa remarque faire son effet, la retourna dans sa tête. Ils passèrent devant les stores rouges de la pizzeria qui avait conservé toutes les décorations du restaurant mexicain qui l'avait précédée dans les mêmes locaux. Coventry ne cessait pas de changer, évoluait en permanence, mais il continuait à s'y sentir chez lui.

— J'ai une bonne demi-douzaine de projets en cours dans la maison, dit-il. Rien n'est terminé. Et avec Isaac ici... je ne peux pas partir maintenant. Pas sans savoir comment va se goupiller cette affaire de garde...

Miri hocha de nouveau la tête.

— Bien sûr. Je comprends.

Elle leva son visage vers le ciel, essayant d'intercepter l'un des rares flocons errants sur sa langue. Avec les boucles folles qui encadraient son joli minois, elle semblait parfaite et innocente, à l'image de la fille dont il était tombé amoureux en classe de sixième.

— Je sais que tu ne t'en vas pas tout de suite ; pas avant d'être fixée sur l'état de santé de ta mère. Mais tu pourrais envisager quelque chose d'un peu plus durable, proposa Jake.

Miri regarda d'un air pensif le trottoir sous ses pieds. Ils avaient parcouru une demi-douzaine de pas supplémentaires quand il sentit la main de Miri frôler la sienne, ses doigts chercher les siens. Jake sourit, alors qu'ils poursuivaient leur chemin, main dans la main.

— Peut-être, dit-elle. Ça vaut la peine d'y réfléchir.

Et la neige continua à tomber.

Dans son cœur, Doug savait ce qui lui était arrivé : d'une manière

ou d'une autre, Cherie avait élu domicile dans le corps d'Angela, et ainsi sa femme et lui avaient été brièvement réunis. Elle l'avait aimé, et ne l'avait absolument pas rendu responsable de sa mort. Ça aurait dû le soulager d'un poids, et dans une certaine mesure, c'était le cas ; une bonne partie de sa culpabilité avait été exorcisée. Mais elle lui manquait plus que jamais. Sa mort l'avait hanté auparavant, et maintenant, il sentait sur lui l'ombre de la seconde chance qu'il avait laissée passer.

Les motoneiges étaient toutes de retour dans l'écurie des Porter. Il avait dû revenir sur ses pas pour récupérer celle qu'avait utilisée Franco, puis la conduire jusqu'à la rue voisine et frapper aux portes pour trouver quelqu'un avec un téléphone en état de marche. Une fois que les ambulanciers avaient emmené Angela, il n'avait pas perdu de temps, se débarrassant de son butin sous la véranda derrière la première maison qu'ils avaient cambriolée. Puis il avait ramené les trois motoneiges chez les Porter. Il se demandait quand ils remarqueraient l'amortisseur plié sur l'engin avec lequel il avait eu un accident – et s'ils seraient suffisamment malins pour se douter de quoi que ce soit.

La police de Coventry ne manquait pas de mystères à éclaircir, à en croire la rumeur et le journal local. Des corps dans toute la ville, y compris ceux de deux flics. Des objets volés pendant le blizzard, puis abandonnés non loin de l'endroit où avaient été retrouvés les cadavres de deux criminels notoires. Les blessures d'Angela permettraient peut-être de remonter jusqu'à Doug – vu la gravité de son état, les autorités n'avaient pas paru convaincues par la thèse de l'accident de motoneige. Mais à sa connaissance, Keenan était la seule personne capable de faire le lien entre lui, Franco et Baxter ; et l'inspecteur était mort.

Ça ne semblait pas juste, même à ses yeux. Un type réglo, comme Keenan, y avait laissé sa peau ; Doug Manning, à qui il était arrivé de faire des choix pour le moins discutables, était toujours en vie. Si les flics ne parvenaient pas à reconstituer l'ensemble des faits, il aurait vraiment passé à travers les mailles du filet. L'univers cherchait-il à s'excuser de lui avoir volé Cherie ? Il avait pu la revoir, lui parler à nouveau, lui faire l'amour, même par l'intermédiaire d'Angela. Il avait été furieux de la perdre une deuxième fois, jusqu'à ce qu'il comprenne quel cadeau on lui avait fait.

Il avait oublié ce que ça faisait de se voir à travers son regard. Ça l'avait fait réfléchir. Le destin n'accordait pas une seconde chance au hasard. Peut-être son problème n'était-il pas de n'avoir pas suffisamment « réussi », mais de n'avoir jamais fait réellement l'effort d'apprécier ce qu'il avait. Cherie lui manquait terriblement, et Angela n'était clairement *pas* la réponse, mais il était en vie, et c'était déjà un

début.

Pendant qu'elle était en soins intensifs, il n'avait pas pu la voir, parce qu'il ne faisait pas partie de la famille. Son état était toujours considéré comme critique, mais elle bénéficiait de sa propre chambre à présent, et les règles étaient différentes. Miri l'avait inscrit sur une liste de visiteurs approuvés, et il lui en était reconnaissant. Angela n'était peut-être pas Cherie, mais ils se connaissaient depuis longtemps et il était en partie responsable des événements qui l'avaient mise dans cet état. Quoi qu'il advienne, il ferait de son mieux pour prendre soin d'elle. C'était ce que Cherie aurait voulu.

À présent, il était assis sur une chaise en plastique dur à côté du lit d'hôpital d'Angela, regardant des rediffusions de sitcoms. Les rires enregistrés en provenance de la télévision lui paraissaient faire cruellement injure à la femme inconsciente dont la situation était si précaire. De temps à autre, il vérifiait si elle n'avait pas repris connaissance, ou au moins bougé un peu, mais elle ne donnait aucun signe de vie, hormis sa poitrine qui se soulevait et retombait régulièrement. Les machines qui surveillaient ses fonctions vitales clignotaient en silence.

Puis elle remua.

— Salut, dit Angela, avec une rare tendresse dans la voix.

Doug lui sourit.

— Salut, toi. Tu n'es pas morte, au cas où tu te poserais la question.

Elle se tourna vers lui, ouvrant progressivement les yeux, alors qu'elle tendait le bras pour prendre sa main dans la sienne.

Ses yeux étaient des puits sans fond d'un bleu arctique.

Et elle avait les mains glacées.

Né dans le Massachusetts, **Christopher Golden** a fait de l'horreur et du suspense ses genres de prédilection. Il est notamment l'auteur de *Des saints et des ombres*, *La Passerelle* et *Le Passeur*, ainsi que de *Sauvage* (avec Tim Lebbon, paru chez Castelmore). Ses romans ont été publiés dans une quinzaine de langues à travers le monde.

Du même auteur, aux éditions Bragelonne :

Hellboy : L'Armée maudite
(avec Mike Mignola)

Chez Castelmoré :

Sauvage : Les Voyages de Jack London
(avec Tim Lebbon)

www.bragelonne.fr

Collection *L'Ombre* de Bragelonne dirigée par Stéphane Marsan et
Alain Névant

Titre original : *Snowblind*

Copyright © 2014 by Christopher Golden

Publié avec l'accord de l'auteur, c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,
Armonk, New York, États-Unis

© Bragelonne 2014, pour la présente traduction

Photographies de couverture : © Clayton Bastiani / Trevillion Images
– © Shutterstock

Illustration de couverture : Anne-Claire Payet

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée
par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle
constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des
poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-82051-790-6

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr

**BRAGELONNE – MILADY,
C'EST AUSSI LE CLUB :**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

**Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville
75010 Paris**

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

**www.bragelonne.fr
www.milady.fr
graphics.milady.fr**

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !